



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

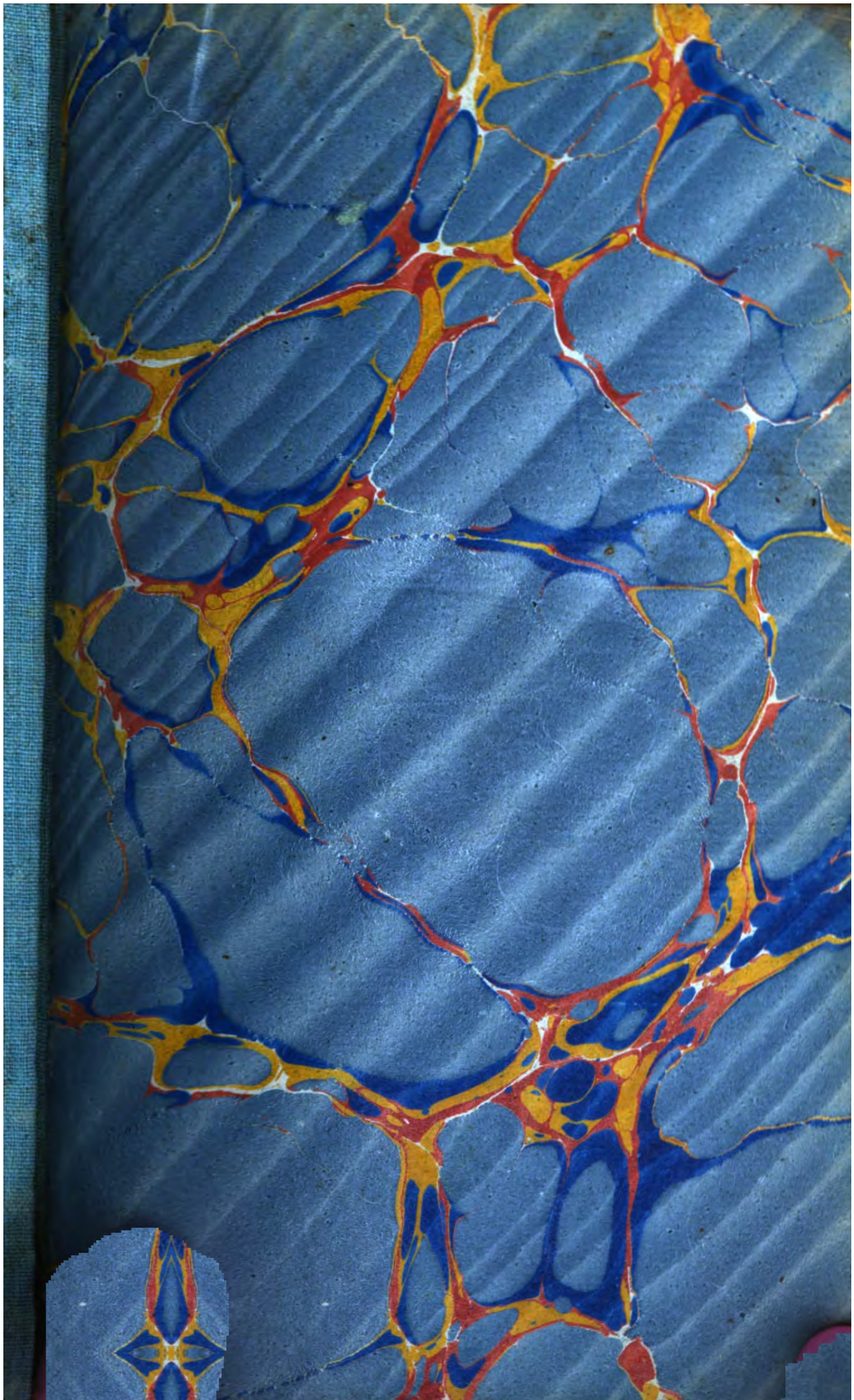


OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II. B. 1584



DU

DU

1

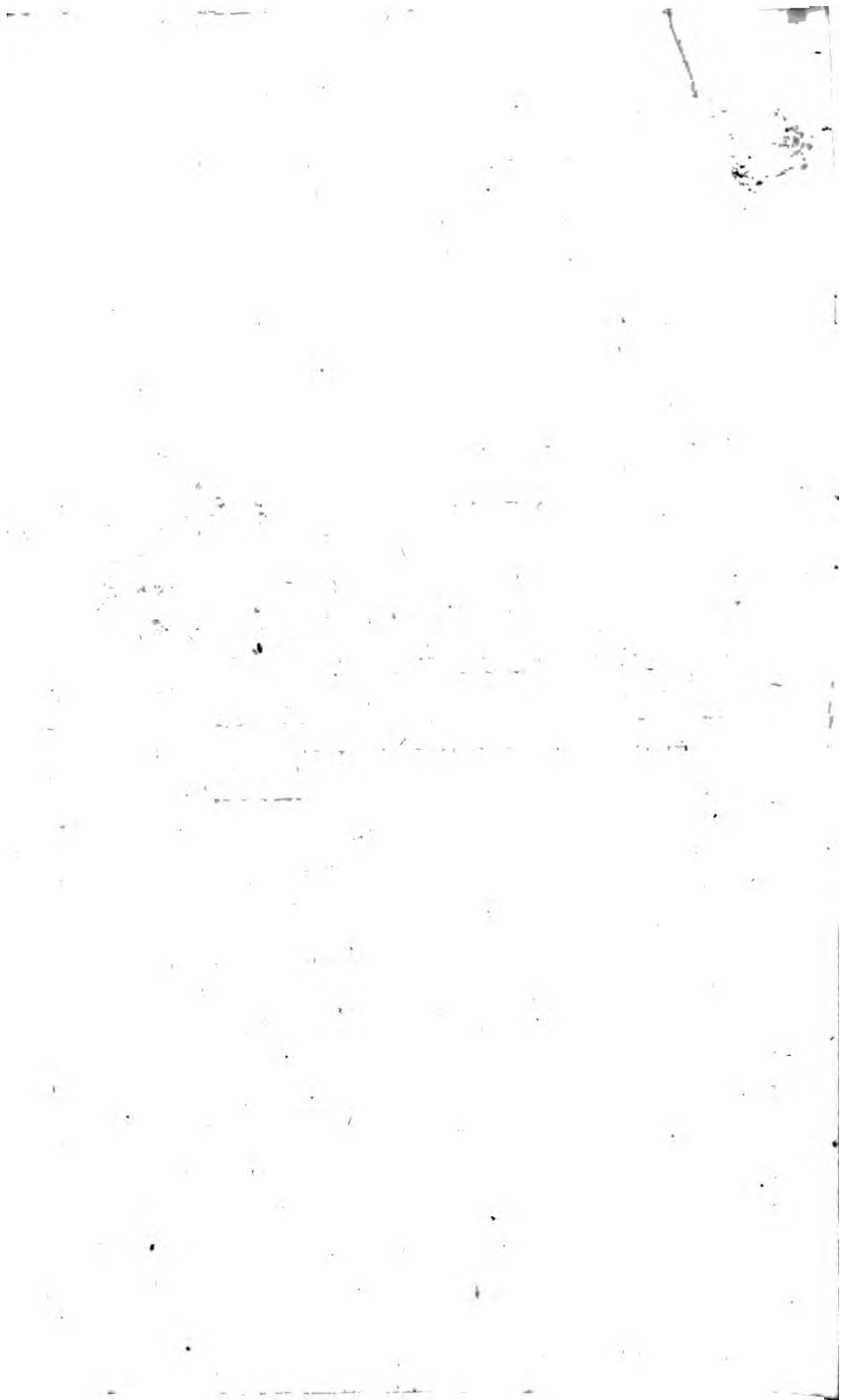
ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

TOME SIXIEME.



ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

SECONDE PARTIE.

TOME SIXIEME.



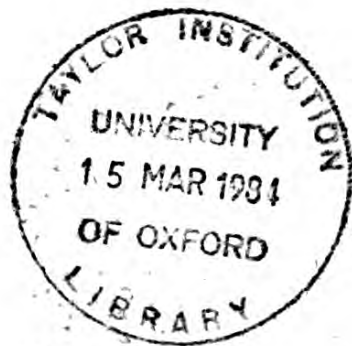
A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez VISSÉ, Libraire, rue de la Harpe, près
de la rue Serpente.



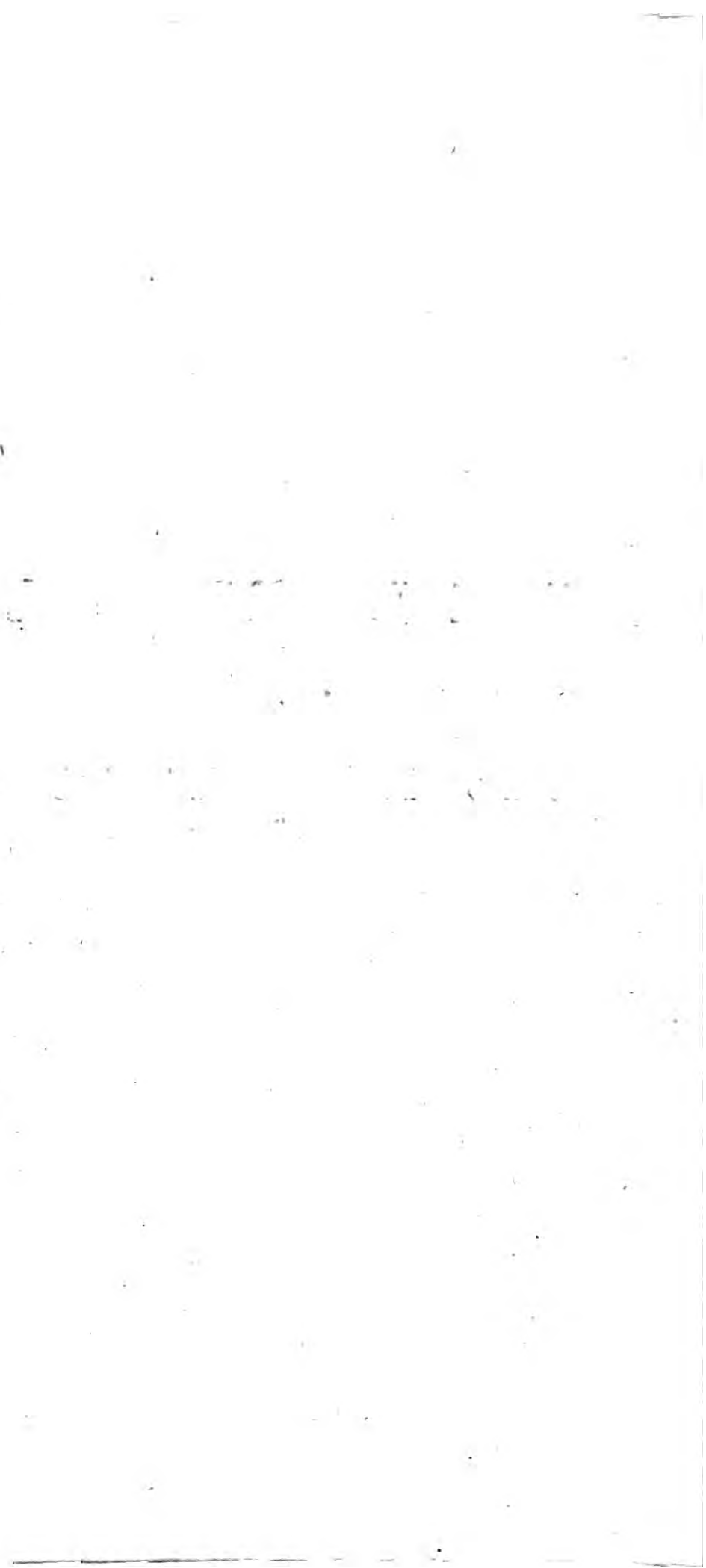
M. DCC. LXXXVII.



SUITE DU RECUEIL

D E

C E S M E S S I E U R S .





SUITE DU RECUEIL

D E

CES MESSIEURS.

IL NE FAUT JAMAIS

COMPTER SUR RIEN.

*Aventure très - véritable arrivée dans la
Province de Picardie.*

PARIS & la Cour ne fournissent pas toujours les meilleures histoires. Les personnages en sont trop connus, & leurs ridicules vous excèdent avant de produire un événement qui vous amuse. Je prends le parti de raconter une aventure de province; j'y passe six mois de l'année, les fots m'y divertissent quelquefois, & me font trouver un petit

air de nouveauté aux faits que je revois à mon retour.

J'étois en Picardie dans un de ces châteaux antiques, où les maris croient leurs femmes en sûreté, parce que le soir on leve le pont-levis, & où les mères répondent de leurs filles, parce qu'elles couchent souvent sous le même rideau.

Pour se prêter à mon histoire, il faut que les habitans du quartier de Richelieu & du fauxbourg sachent que dans les campagnes éloignées il y a peu de chambres qui n'aient plusieurs lits, & qui ne ressemblent plutôt à une maison qu'à un appartement.

La maîtresse du lieu où j'étois avoit beaucoup d'usage du monde; elle passoit tous ses hivers à Abbeville, faisoit pendant l'automne quelques petits voyages à la ville d'Eu, & s'étoit même trouvée à Sainte-Menehould au passage du Roi. Vous jugez bien que M. d'Ormeville, son mari, avoit une très-grande considération pour elle; c'étoit un homme instruit, qui recevoit exactement les Nouvelles à la main, & le Journal de Verdun. Mais les sçavans ont souvent peu de génie, il étoit dans le cas. Et de son propre fonds c'étoit un être à figure humaine, qui n'avoit reçu la faculté d'articuler que pour fournir la preuve qu'il n'avoit pas celle de penser.

Mademoiselle d'Ormeville leur fille. . . . Ah,

Mademoiselle d'Ormeville étoit charmante ! J'en devins amoureux , c'est-à-dire , je voulus l'avoir ; je prive mon Lecteur de la finesse de ma déclaration , de la solidité de la réponse , de mes instances & de la résistance. J'ai beaucoup d'esprit , je fais dire de jolies choses , je ne fais point raisonner ; ainsi je la persuadai.

Les conventions étoient faites , on vouloit bien me rendre heureux ; il s'agissoit de le pouvoir , c'étoit le point critique. Mademoiselle d'Ormeville couchoit dans la même chambre que sa mere ; M. d'Ormeville , quoiqu'il eût été Cheval-Léger , & par conséquent , homme de Cour , passoit toutes les nuits avec Madame.

Malgré tant de difficultés , il fut conclu que je tâcherois de m'introduire la nuit à côté de la fille ; & que je goûterois mon bonheur , en observant un silence aussi exact que celui qu'on devoit garder lorsqu'il est passé. On soupe , on se retire , minuit sonne , tout étoit calme dans la maison ; j'ouvre bien doucement la porte de ma chambre , on ne voyoit ni ciel ni terre , j'avance deux pas , je m'arrête , je regarde comme si je pouvois voir. Je marche à tâtons , je crois toujours que l'on m'observe , je gagne l'escalier , je me crois perdu , parce que les degrés qui étoient de bois craquoient sous mes pieds , à la fin je me trouve descendu ; j'arrive à la porte , je cole mon oreille contre la serrure , je triomphe ,

10 I L N E F A U T J A M A I S

j'entends M. & Madame d'Ormeville qui ronflent en duo ; je passe légèrement la main sur cette porte , & je sens qu'aussi-tôt elle s'entrebaille par gradations , jusqu'à ce qu'il y ait assez de place pour me couler dans la chambre. C'étoit l'adorable d'Ormeville qui m'attendoit ; je la saisis par sa robe de nuit , j'ai toujours cru que c'étoit sa chemise. Nous faisons les cinq ou six premiers pas avec tout le succès possible , nous touchions au but quand je rencontre une maudite chaise qui me fait tomber à la renverse. M. & Madame d'Ormeville se réveillent & crient , qui va là , qui va là , avec toute la force des gens qui ont bien peur. La fille qui avoit tout l'esprit imaginable , s'avise aussi-tôt de contrefaire le chat. Ah ! c'est un maudit chat qui est ici , dit le pere , & qui fait tout ce vacarme , je vais le chasser. Non , non , mon pere , dit la fille , je vais le faire sortir. Pendant cette conversation , elle m'avoit amené jusqu'à son lit , dans lequel je m'étois glissé ; elle fit quelques tours de chambre , en contrefaisant toujours le chat ; le pere & la mere ne cessoient de crier : tirez , vilain chat , à chat , à chat. Mademoiselle d'Ormeville dit : ah , le voilà dehors , & vient aussi-tôt me rejoindre. Pendant tout ce tems je pâmois de rire , & je mordois ma couverture de peur qu'on ne m'entendit ; j'aurois certainement éclaté si l'idée du plaisir dont je me voyois près , ne m'en eût empêché.

Il fallut attendre cependant que M. & Madame d'Ormeville fussent rendormis. Mademoiselle d'Ormeville étoit à côté de moi, & par conséquent à portée de juger, sans que je parlasse, avec quelle impatience j'attendois le sommeil de ses parens. Nous crûmes nos vœux remplis, parce que depuis quelques momens nous n'entendions plus M. d'Ormeville différer sur l'incommodité des souris, qui rendent nécessaire l'inconvénient des chats. J'allois être heureux, quand tout-à-coup nous sentons la chambre fortement ébranlée par plusieurs secousses qui paroissoient venir de dessous terre. Voilà nos bonnes gens réveillés plus que jamais; M. d'Ormeville assure que c'est un tremblement de terre, Madame d'Ormeville, saisie d'effroi, s'écrie : ma fille, ma fille, c'est un tremblement de terre, nous allons périr. Sentez-vous le remuement qui se fait? Oui, ma mere. Ah! ma chere fille, disons l'oraison du P. Guilmenet, sur le tonnerre. M. d'Ormeville se leve, sort, appelle les domestiques, demande de la lumiere; moi je saisis ce moment, je m'esquive; j'écoute sur l'escalier, & j'entends un valet qui rapportoit une chandelle de la cuisine, & qui disoit que ce tremblement de terre n'étoit autre chose que trois chiens qu'on avoit enfermés sans y prendre garde, & qui s'élançoient après un quartier de mouton pendu à un crochet qui tenoit au plancher, & qui répondoit

12 IL NE FAUT JAMAIS COMPTER SUR RIEN.

à la chambre ; je pris le parti de me coucher ; je me fis raconter l'aventure le lendemain, comme si je l'avois ignorée. Mais Mademoiselle d'Ormeville n'eut pas la force de prendre sur elle de m'introduire une autre nuit ; ainsi je partis sans avoir reçu une seule des faveurs dont j'avois lieu de croire que j'allois être comblé ; & M. & Madame d'Ormeville ne mangerent point leur mouton : ce qui fait voir qu'il ne faut jamais compter sur rien.





NOUVELLE ESPAGNOLE. (1)

*Le mauvais exemple produit autant de vertus
que de vices.*

ALPHONSE le jeune, convaincu par le désordre général qui régnoit dans le royaume de Castille à la mort d'Alphonse le cruel, que l'extrême sévérité n'est pas le meilleur soutien des loix, se proposa, en montant sur le trône, de calmer les esprits, de rassurer les cœurs, & de faire autant d'heureux que son prédécesseur avoit fait de misérables.

Né, comme tous les hommes, avec ce penchant à la domination, que l'on nomme tyrannie quand les Rois en abusent, Alphonse auroit peut-être été injuste & sanguinaire, s'il eût succédé à un bon Roi : son goût pour la société étoit contrarié par son penchant à la défiance; l'un & l'autre soutenus par l'autorité, précipitoient également son indignation & sa bienveillance; violent, absolu, inhumain, il tempéroit ces défauts de la royauté par un heureux naturel, aidé de cet amour-propre

(1) On prétend que cette Nouvelle a été fournie à la société de *ces Messieurs* par Madame de Grafigny.

éclairé, qui fait trouver une volupté plus délicate dans les victoires que l'on remporte sur ses passions, que dans le plaisir de les satisfaire.

Il fallut plusieurs années pour rétablir la confiance & ramener à la Cour ces fiers Castillans que les proscriptions, ou l'esprit d'indépendance en avoient éloignés.

Dom Pedre de Médina y parut un des derniers ; son pere avoit perdu la tête sur un échaffaut, par les ordres d'Alphonse le Cruel : resté dans un âge fort tendre sous la conduite d'une mere vertueuse, il avoit partagé ses malheurs & sa tendresse avec une sœur aimable, dont le caractère, vrai, noble & généreux, ne se développoit que sous les dehors de la naïveté, de la douceur & de la confiance.

Les contrastes forment plus de liaisons intimes que les rapports d'humeur ; nous cherchons dans les autres les vertus & les bonnes qualités qui ne disputent rien aux nôtres ; l'indulgence, pour les défauts que l'on n'a pas, donne une apparence de supériorité qui dédommage de ce qu'ils font souffrir.

La fierté du caractère de Dom Pedre inspiroit à sa sœur cette fermeté d'ame, aussi négligée dans l'éducation des femmes, que nécessaire à leur conduite : la raison d'Elvire, soutenue du charme de la persuasion, tempéroit l'humeur altière de son frere ; si elle trouvoit en lui ce qui pouvoit satis-

faire son goût pour les belles connoissances (que les femmes acquierent rarement , & toujours trop tard). Dom Pedre trouvoit dans la confiance naïve de sa sœur , les délices d'une société aussi pure qu'intéressante ; ainsi , nécessaires l'un à l'autre , les liens du sang n'entroient presque pour rien dans leur attachement réciproque , peut-être n'en étoit-il que plus solide.

Elvire avoit dix - huit ans , & son frere vingt-cinq , lorsque leur mere mourut , & qu'Alphonse les rappella à la Cour , en rétablissant Dom Pedre dans les charges que son pere avoit possédées ; il quitta moins sa solitude qu'il n'en fut arraché par l'intérêt de son aimable sœur : son caractère indépendant lui auroit fait préférer l'espece d'empire qu'il s'étoit formé dans sa retraite , aux honneurs partagés avec ses égaux ; mais trop juste pour condamner Elvire à une obscure médiocrité , il ne balança pas à obéir aux ordres du Roi.

Ils furent reçus à la Cour comme on y reçoit toutes les nouveautés. Quoiqu'il y eût de très-belles femmes , la régularité de leurs traits fut bientôt effacée par la modestie , la noblesse & les graces de la physionomie d'Elvire ; elle avoit ce qu'on appelle une figure intéressante : la curiosité , l'admiration & le desir de lui plaire se confondirent , presque en même tems , dans le cœur des hommes ; la crainte , la jalousie & le dépit dans celui

des femmes : tous ne parloient que d'Elvire.

Le Roi ne connoissoit de l'amour que les goûts passagers ; aussi se trompa-t-il long-tems sur celui qu'il commençoit à sentir pour Elvire : en honorant le frere de sa faveur, en le comblant de ses graces , il croyoit donner à la générosité ce qu'il n'accordoit qu'à sa passion naissante pour sa soeur. Dom Pedre s'attribuoit de bonne-foi la faveur de son maître : comment s'en seroit-il défié ? Le bandeau de la présomption est bien plus épais que celui de l'amour.

A l'égard d'Elvire , il n'étoit pas surprenant qu'elle fût encore moins pénétrante , une jeune personne à son entrée dans le monde , est trop occupée à concilier les idées qu'elle en reçoit avec celles qu'elle s'en étoit formées , pour voir au-delà des apparences.

Elvire raisonnoit , mais son cœur n'avoit pas encore été éclairé par ce sentiment infailible , indéfinissable , supérieur à la raison , que l'on devroit peut-être nommer instinct : il falloit une occasion pour le développer , elle se présenta bientôt.

Le royaume commençoit à devenir assez tranquille pour que le Roi pût donner quelque tems aux plaisirs ; il les crut même nécessaires à sa politique ; il falloit occuper , ou distraire des Courtisans oisifs : c'étoit donc par raison d'état qu'il donnoit des fêtes ; mais Elvire ne paroissoit à la Cour que

ces

ces jours-là , & il en donnoit très-souvent.

Sur la fin de l'automne il y eut une chasse, où le Roi invita toutes les dames; Elvire qui n'aimoit pas les plaisirs bruyans , laissa passer tout ce qui s'empressoit à suivre le Prince , afin de pouvoir s'écarter librement. Quand elle crut n'être pas remarquée , elle proposa à Isabelle de Mendoce de venir se reposer avec elle. Après avoir donné ordre à leurs gens de les attendre , elles s'enfoncerent dans le bois , & s'affirent au pied d'un arbre , dont le feuillage épais formoit une espece de berceau.

Tandis qu'Elvire livroit son ame aux charmes de la nature , & qu'elle goûtoit délicieusement la fraîcheur de l'air, la douceur du silence , la tendre obscurité qui régnoit dans la forêt, Isabelle étoit toute entière à raccommoder une plume de son chapeau : leurs occupations les caractérisoient.

Ce n'est pas qu'Isabelle n'eût tout ce qu'il falloit pour être mieux ; mais son esprit , ébloui par le feu de son imagination, déplaçoit ses bonnes qualités , & même ses défauts : Coquette de bonne-foi , sa franchise étoit plus dangereuse que l'art le plus adroit ; pour servir ses amis elle sacrifioit tout , jusqu'à leur secret : officieuse , aussi empressée qu'imprudente , elle nuisoit avec les meilleures intentions , sa bonté lui donnoit des amis , sa sincérité lui donnoit des amans ; elle étoit par-tout , on l'aimoit par-tout.

Elvire la voyoit souvent , autant par amitié que

pour flatter la passion que son frere avoit pour elle.

Le plaisir de s'entretenir avec elle-même auroit fait garder long-tems le silence à Elvire ; mais Isabelle , qui ne pensoit qu'en parlant , le rompit bientôt. Vous rêvez, dit-elle à Elvire, (en tirant de sa poche une boîte à mouches , pour voir s'il n'y avoit rien de dérangé à sa parure). Eh ! qui n'admireroit de si belles choses , répondit Elvire ? Quoi donc , que voyez-vous , reprit vivement Isabelle ? Ces arbres , dit Elvire , ce gazon , cette verdure , ce calme délicieux qui ravit les sens.... Quoi ! interrompit Isabelle en éclatant de rire , ce sont-là les objets de votre profonde méditation ? Est-il quelque chose de plus admirable , répondit Elvire , que les ouvrages de la nature ? Ah ! beaucoup , répondit Isabelle , je ne vois rien de si ennuyeux que son éternelle répétition , on vivroit des siècles sans espérance de voir du nouveau , ce sont toujours les mêmes objets travaillés sur le même dessin. Les animaux ne diffèrent de nous que par quelques nuances extérieures. On dit même qu'il n'y a pas jusqu'aux plantes qui n'aient des ressemblances avec les êtres vivans. Si vous admirez tout cela , pour moi , je n'y vois rien que de fort maladroit. Cet ordre des saisons que l'on trouve merveilleux , ne me présente qu'une succession de mille incommodités différentes. Le printems me paroîtroit

assez agréable , s'il étoit mieux entendu , mais toujours des feuilles , toujours du verd , toujours du gazon , cela est insupportable. Je conviens cependant qu'il y a dans tout cela de quoi faire de fort jolies choses ; avec du goût , sans presque rien changer , je voudrois rendre la nature aussi belle que l'art.

Par exemple , je laisserois à-peu-près la figure des arbres telle qu'elle est , mais tous auroient leurs feuilles en camayeux de différentes couleurs : l'un , couleur de rose , l'autre , bleu , un autre , jaune ; si les nuances me manquoient , j'en imaginerois tant de nouvelles qu'aucun ne se ressembleroit : au lieu de cette écorce rude , inutile , désagréable , celle de mes arbres feroit de glace de miroirs ; avec cinq ou six jolies femmes & autant d'hommes , une forêt feroit aussi animée qu'une salle de bal : plus ingénieuse que la nature , je rendrois mes bois aussi amusans la nuit que le jour , en garnissant toutes les branches de mes jolis camayeux de ces insectes luisans qui feroient là un effet admirable.

Je voudrois aussi qu'il fût très-vrai qu'on ne marchât que sur des fleurs ; je les ferois toutes aussi basses que le gazon , & de couleur encore plus variées que mes arbres ; enfin que n'imaginerois-je pas pour donner des graces à cette insipide uniformité de la nature ?

Isabelle auroit sans doute pouffé beaucoup plus

loin la réforme de l'univers ; mais elle fut interrompue par un cri que fit Elvire , en se levant avec précipitation ; Isabelle en fit autant , sans favoir ce qui causoit la frayeur de sa compagne. Elles songeoient à fuir , quand un jeune homme couvert de sang , vint tomber presque à leurs pieds.

La compassion succéda à la frayeur ; demeurons , dit Elvire , ce malheureux périroit peut-être faute de secours. Toutes deux s'en approcherent & le trouverent sans connoissance : Je crois qu'il n'est qu'évanoui , dit Isabelle , je vais le faire revenir : Tout de suite elle tira de sa poche un flacon rempli d'un élixir violent , qu'elle lui répandit sur le visage ; en effet , comme c'étoit principalement à la tête que le jeune homme étoit blessé , la douleur excessive que cette eau lui causa rappella bientôt ses sens.

Elvire fut le premier objet qui se présenta à sa vue , ses yeux s'y arrêterent , ils sembloient se ranimer , mais le sang qu'il perdoit en abondance , le fit bientôt retomber dans son premier état ; ses regards expressifs , tendres , languissans , porterent un sentiment plus vif que la pitié dans le cœur d'Elvire : elle s'affit à côté de lui , & d'une main soutenant sa tête , de l'autre elle effayoit d'arrêter son sang avec un mouchoir , dont elle pressoit ses blessures : Allez , dit-elle , ma chere Isabelle ; allez appeller nos gens ; ils donneront à ce malheureux



*Allez ma chere Isabelle, allez appeller
nos gens.*

Martinet, Dessin.

Pinus Sculp.



des secours plus efficaces que les nôtres; sans doute il mérite tous nos soins.

Au moment qu'Isabelle s'éloignoit , le Roi qui cherchoit Elvire arriva suivi de toute sa Cour; elle rougit en le voyant , posa doucement à terre la tête de l'Inconnu, se leva, & courant à ce Prince, Ah! Sire , s'écria-t-elle, ordonnez que l'on secoure ce jeune homme, il est dangereusement blessé : le connoissez-vous , Madame , demanda le Roi avec un air aussi froid que celui d'Elvire étoit empressé? Non , Sire , répondit-elle en baissant les yeux ; mais pour être secourable , il ne faut connoître que le malheur. Vous avez raison , Madame , dit le Roi avec un peu d'embarras , vous serez obéie. En même tems il ordonna à ses Chirurgiens de visiter les blessures de l'Inconnu.

Elvire profita de ce moment pour tirer Dom Pedre à l'écart : Mon frere , lui dit-elle , écoutez-moi avec bonté; il semble que le destin de ce malheureux l'ait conduit à mes pieds; je ne puis me résoudre à l'abandonner, les ordres du Roi feront sûrement mal exécutés; faites-le conduire chez vous, je vous en conjure; pour connoître qu'il ne mérite pas son sort, il n'y a qu'à le regarder. Je partage votre pitié , ma sœur , répondit Dom Pedre , je vais demander au Roi la permission mais il faut la demander vivement , interrompit-elle , afin qu'il ne puisse vous la refuser. Vous serez contente ,

reprit Dom Pedre en la quittant pour se rapprocher du blessé, que le Roi regardoit panser avec attention.

Si l'empressement d'Elvire avoit paru déplaire au Roi, il n'avoit pu voir l'Inconnu de plus près sans s'intéresser à son malheur. L'instinct toujours vrai, ne produit de mauvais effets que dans les ames médiocres ; d'ailleurs la mine, la taille, un air noble qui perçoit à travers le désordre du blessé, ne laissoient pas douter qu'il ne fût d'une naissance au-dessus du commun. Le Roi auroit bien voulu en favoir davantage ; mais à toutes les questions qu'on lui faisoit, il ne répondoit que par des signes de respect & de reconnoissance.

Dès que le premier appareil fut posé, Dom Pedre obtint du Roi, non sans quelque difficulté, la permission de le faire transporter chez lui ; la chasse étoit finie ; on ne s'entretint pendant le retour que de l'aventure du blessé ; à la Cour, plus qu'ailleurs, on épuise les conjectures ; Elvire rêveuse, sans se mêler de la conversation, n'en faisoit peut-être pas moins, mais elle ne les communiquoit à personne.

Son premier soin, en arrivant chez elle, fut de donner des ordres exprès & cent fois répétés, pour que l'Inconnu fût servi avec toute l'attention que demandoit son état ; Elvire pour la première fois vouloit être obéie ; le cœur veut bien plus déterminément que l'esprit.

On fut en peu de jours qu'il n'y avoit aucun danger pour le malade ; mais il ne parloit point ; les Chirugiens démontroient qu'une de ses blessures offensoit considérablement les organes de la parole & de l'ouïe, toujours affectés l'un par l'autre : le malade cependant n'étoit point sourd , mais selon eux, il devoit l'être, & ne pouvoit guérir que par un miracle de l'art.

Cette circonstance altéroit la joie qu'Elvire avoit d'apprendre qu'il n'y avoit plus de danger pour sa vie ; il ne parlera jamais, disoit-elle tristement, cela est bien incommode.

Depuis la rencontre de l'Inconnu , Isabelle ne quittoit plus Elvire ; elle affectoit avec lui un redoublement de coquetterie qui désespéroit Dom Pedre , & donnoit de l'inquiétude à Elvire ; mais la facilité qu'elle lui procuroit de passer les après-midi dans la chambre du malade, où la bienséance l'auroit empêchée d'aller seule, le plaisir que Dom Pedre avoit de la voir plus souvent , les dédommageoient l'un & l'autre des chagrins qu'elle leur causoit. Ces quatre personnes ne se quittoient qu'autant que le devoir de Dom Pedre l'appelloit à la Cour.

Il est naturel de croire que les gens qui ne parlent pas , n'entendent point : ce préjugé joint aux raisonnemens des Chirugiens , faisoit oublier que l'on parloit devant un tiers.

Un jour que Dom Pedre faisoit de violens reproches à Isabelle sur un long entretien qu'elle avoit eu à la Cour avec Dom Rodrigue, son ennemi & son rival, on vint de la part du Roi s'informer de la santé de l'Inconnu. Dom Pedre sortit pour aller lui-même en rendre compte au Prince. Isabelle se voyant libre, dit à Elvire : Votre frere devient de jour en jour plus insupportable, sans l'amitié que j'ai pour vous, je romprois tout-à-fait avec lui. Mais a-t-il tort, reprit doucement Elvire ? Vous connoissez la haine que Dom Rodrigue a pour nous ; vous savez que cet homme est dangereux, & vous avez avec lui l'air de la plus grande intelligence : vous portez la coquetterie jusqu'à vouloir plaire à cet Inconnu, qui ne pourra jamais vous dire s'il vous aime, ajouta-t-elle en soupirant : Que mon frere est malheureux ! Vous n'avez nul ménagement pour lui, cependant il vous adore : Belle raison, reprit Isabelle, s'il faut mesurer l'amour que l'on prend sur celui que l'on donne, vous aimez donc le Roi à la folie. Vous prenez un mauvais détour, reprit Elvire (avec un petit mouvement d'impatience) ; le Roi ne m'aime pas, & quand il m'aimerait... Eh bien ! interrompit Isabelle, quand il vous aimerait ? Achevez comme s'il étoit vrai ; hors vous, personne n'en doute ; que feriez-vous ? Pendant qu'Isabelle parloit, Elvire qui étoit assise vis-à-vis de l'Inconnu, rencontra

ses yeux qu'il baissa avec tant de tristesse, que son dépit en augmenta; elle répondit encore plus vivement : Quand il m'aimeroit, je ne l'aimerois jamais; il y a trop d'éloignement de son caractère au mien. Eh ! qu'importe pour un Roi, reprit Isabelle, cela n'importe même guère pour un particulier; aime-t-on tout son amant? Cela ne se peut pas, les agrémens personnels & les belles qualités sont trop partagés. Vous voyez que j'aime dans votre frere la noblesse de son ame, sa bonne-foi; j'aimerois dans un autre la jolie figure, la douceur de la physionomie; je ne m'engage avec personne, je leur dis naturellement ce qui me plaît ou me déplaît en eux; & si j'étois à votre place, en disant au Roi que je l'aime.... Eh ! mais je ne lui dis point, s'écria Elvire; en vérité votre obstination me désespère; je ne lui dis point, & je ne lui dirai jamais. Tant pis, reprit Isabelle; si vous n'accoutumez votre cœur à s'amuser de tout, au premier mouvement de sympathie que vous rencontrerez, vous aimerez sérieusement.

Ce seroit la seule façon dont je voudrois aimer, répondit Elvire; comme l'amour involontaire peut seul être excusé, je me croirois moins coupable d'aimer beaucoup que d'aimer médiocrement. Ah ! vous irez plus loin, s'écria Isabelle : une fois séduite, vous craindrez de n'aimer pas assez. Que je vous plains ! que vous serez malheureuse, quand les défauts de votre

amant viendront défigurer l'agréable idole que votre cœur s'en fera formée ! Je ne m'en croirois pas plus malheureuse , reprit Elvire ; il me semble que l'on doit voir les défauts de ce que l'on aime , du même œil que les siens propres : l'amour qui s'en offense n'est qu'une foible amitié. Vous ne desirez donc pas un amant parfait , répliqua Isabelle en riant ? Je ne desirerois pas une chimère , répondit Elvire ; les vertus qui méritent l'estime générale auroient les mêmes droits sur la mienne ; je m'imagine d'ailleurs que le bonheur qui consiste dans la tendre union des ames , dépend d'une sincérité irréprochable , & de la confiance la plus intime ; j'en exigerois beaucoup , & je me croirois aimée foiblement si l'on n'en exigeoit autant de moi : je voudrois aussi que mon amant eût assez de candeur pour n'essayer de me convaincre de ses sentimens , qu'après s'en être convaincu lui-même : je ne fais , ajouta-t-elle , en baissant les yeux , si je ne voudrois pas qu'il fût malheureux. On ne rend point assez heureux quelqu'un qui l'est déjà. Fort bien , dit Isabelle en se levant , avec cette façon de penser on fait le bonheur des autres , mais on ne fait assurément pas le sien. Vous sortez , dit Elvire ? Non , répondit Isabelle , attendez-moi : je vais dans ce cabinet écrire une chanson que j'ai faite sur l'humeur de votre frere ; je veux la lui donner : je ne serai qu'un moment.

Elvire voulut la suivre , mais en passant auprès du lit de l'Inconnu , il la retint doucement par sa robe. Arrêtez , adorable Elvire , lui dit-il assez bas pour n'être entendu que d'elle , je suis ce malheureux qui auroit droit de vous plaire , s'il suffisoit de vous adorer. Vos charmes ont séduit ma raison ; une juste indignation contre les hommes m'avoit condamné à garder avec eux un silence éternel , l'amour seul pouvoit me le faire rompre : si l'offre des premiers vœux d'un cœur pur vous offense , je reprens le dessein que j'avois formé , rien ne pourra m'en distraire.

Elvire à la voix de l'Inconnu fut saisie de tant de différens sentimens , qu'ils suspendirent réciproquement leur effet. Elle sembloit vouloir s'éloigner , mais l'Inconnu la retenant toujours : Pardonnez-moi , Madame , continua-t-il , la violence que je vous fais : voici le moment décisif de ma vie ; je ne suis pas assez téméraire pour espérer , mais je suis trop malheureux pour avoir quelque chose à craindre. J'ai parlé , belle Elvire , vous seule le savez ; que tout autre l'ignore ; gardez mon secret , c'est la seule grâce que je vous demande à présent , me la refuserez-vous ? Répondez - moi , charmante Elvire ; que j'entende de cette belle bouche un mot qui me soit adressé ; quel qu'il puisse être , il sera cher à mon amour. Je garderai votre secret , répondit-elle d'une voix timide , permettez-moi seulement

de le communiquer à mon frere ; il ne doit rien ignorer de ce que je fais , & vous lui devez votre confiance. Vos volontés sont mes loix , Madame , reprit l'Inconnu ; dites mon secret à Dom Pedre : mais , adorable Elvire , (ajouta-t-il avec une tendre timidité) le lui direz-vous tout entier ? Je ne lui cache rien , répondit - elle. Ah ! Madame , s'écria l'Inconnu , que mon amour vous touche peu ! Que je suis malheureux ! Mais pourquoi , dit Elvire , s'apercevant alors pour la première fois qu'elle s'attendrissoit ? Craignant d'en trop dire , elle s'échappa des mains de l'Inconnu , si agitée , qu'elle n'osa entrer dans le cabinet où étoit Isabelle ; elle alla s'enfermer dans le sien.

A peine , remise de son trouble , commençoit-elle à sentir cette joie du cœur , qui naît du développement d'un sentiment agréable , que Dom Pedre arriva.

Ah ! mon frere , s'écria-t-elle en courant à lui ; l'Inconnu m'a parlé , vous serez surpris de l'entendre : il vous aime ; il a un son de voix charmant , vous ne vous repentirez jamais de lui avoir sauvé la vie , vous l'aimerez , j'en suis sûre ; mais il faut lui garder le secret , je l'ai promis. Quel secret , demanda Dom Pedre ? Sa naissance seroit-elle obscure , n'oseroit-il l'avouer ? Ce n'est pas cela , répondit Elvire ; il ne veut parler qu'à nous , nous aurons seuls sa confiance ; notre amitié lui

tiendra lieu de tout : un juste mépris pour les hommes. . . . Que voulez-vous donc dire, ma sœur, interrompit Dom Pedre ? Je ne vous entends point ; mais enfin quel est son nom & sa naissance ? Je ne le fais pas, répondit-elle, aussi surprise de son ignorance qu'embarrassée de la question. Vous ne le savez pas, reprit vivement Dom Pedre, & qu'a-t-il donc pu vous dire ? Pourquoi vous confier des secrets avant que de se faire connoître ? Quel est l'embarras où je vous vois ? Expliquez-vous, ma sœur, éloignez, s'il se peut, des soupçons. . . . Ah ! mon cher frere, interrompit Elvire, n'intimidez pas ma confiance, vous saurez tout ; je ne veux rien cacher à un frere que j'adore : l'Inconnu. . . . Quoi toujours l'Inconnu, reprit Dom Pedre avec colere ? Ce n'est plus que sous son nom que je puis recevoir des confidences, je vais le faire expliquer. Nul éclaircissement ne me convient avant celui de sa naissance.

Il sortit en même tems, & laissa Elvire dans une situation bien nouvelle pour son cœur. Etonnée, interdite, elle s'appuya sur une table, & sembloit en se cachant le visage de ses mains, vouloir se dérober à elle-même une partie de sa confusion. La colere de Dom Pedre avoit éclairé son cœur : la crainte de s'être méprise sur l'objet de sa tendresse, lui rendit plus de timidité que le plaisir d'être aimée ne lui en avoit fait perdre ; cette passion

qui s'exprimoit un moment auparavant par une joie si naïve , lui parut un crime , & peut - être une bassesse.

Comment s'étoit - elle aveuglée sur les circonstances de la rencontre de l'Inconnu ? Un homme seul , couvert de blessures qu'il avoit peut - être méritées , ne devoit exciter que de la pitié. Sur quel fondement avoit - elle pu le croire d'un rang égal au sien , lorsque tout lui annonçoit le contraire ? Ce silence affecté n'étoit - il pas la preuve d'un caractère dangereux , ou d'une fausseté méprisable ? Cependant elle l'aimoit ; le moindre doute là-dessus l'auroit foulagée ; elle n'en trouvoit plus.

Elle passa deux heures dans les mortelles agitations que donnent les remords , la honte , la raison & l'amour , quand ils se rassemblent dans un cœur vertueux.

La crainte de revoir Dom Pedre , la faisoit tressaillir au moindre bruit. L'impatience d'être tirée de sa mortelle incertitude , lui faisoit desirer son retour : enfin elle l'entendit revenir d'un pas précipité , qui la glaça d'effroi. Au moment qu'il entra , elle étoit tombée demi-morte sur le sofa où elle étoit assise. Rassurez-vous , ma sœur , s'écria Dom Pedre , effrayé de l'état où il la trouvoit : votre cœur ne s'est point trompé ; Dom Alvar de las Torres peut être aimé sans honte d'Elvire de

Médina. Quel est ce Dom Alvar, demanda-t-elle d'une voix tremblante ? C'est l'Inconnu, répondit Dom Pedre ; j'en ai les preuves nécessaires pour tranquilliser votre ame & mon amitié. Ah ! mon cher frere, s'écria tendrement Elvire (en prenant une de ses mains qu'elle voulut baiser), que votre sœur est malheureuse ! Elle ne put en dire davantage, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Dom Pedre, qui s'étoit assis à côté d'elle ; elle y resta quelque tems immobile, le visage baigné de ces larmes paisibles, qui remplissent si tendrement l'intervalle de la douleur au plaisir. Ecoutez-moi, ma sœur, dit Dom Pedre en la relevant, j'en vois assez pour ne pas retarder un entier éclaircissement.

Dom Alvar de las Torres, est fils de Dom Sanche de las Torres, dont la fin tragique est sue de tout le monde : mais nous en ignorions les circonstances que je viens d'apprendre. Ce fameux Ministre de Ferdinand Roi de Portugal, eut le malheur de plaire à Laure de Padille, maîtresse de ce Prince. Plus violente & plus cruelle encore que lui, elle commença par faire empoisonner la mere de Dom Alvar, pour ôter tout prétexte à la vertueuse froideur de Dom Sanche; mais cet attentat qu'il ne put ignorer changea son indifférence en horreur. Laure, désespérant de pouvoir le toucher, se porta aux dernieres extrémités, Après avoir essayé

en vain de jeter dans l'esprit du Roi des soupçons sur l'intégrité de son ministère, elle forgea elle-même un projet de conjuration, qu'elle fit trouver dans les papiers de Dom Sanche, par un complice infâme de ses cruautés.

Le Roi, sur ce spécieux témoignage, fit trancher la tête à son Ministre; mais la vengeance de cette perfide femme n'étoit pas assouvie : elle vouloit éteindre en Dom Alvar le reste du nom de las Torres. Il ne lui eût pas été difficile de le faire périr, tous les amis de son pere l'ayant abandonné : un seul lui resta, qui eut le courage d'enlever le jeune Alvar : il vint le cacher dans la forêt où vous l'avez trouvé.

Ce fidele ami a consacré son bien, son esprit & ses talens à l'éducation de son élève; une cabane leur a servi d'azile contre les fureurs de Laure, jusqu'au jour où l'inexpérience du malheureux Alvar a donné lieu à la plus horrible catastrophe. Il chassoit assez loin de leur habitation, lorsqu'il rencontra des gens inconnus, qui le croyant de la fuite du Roi, le questionnerent si adroitement, que parlant pour la première fois à des hommes, la défiance générale que son ami lui avoit inspirée, ne suffit pas pour le garantir de leurs artifices. C'étoient des émissaires de la cruelle Laure; ils tirèrent des paroles de Dom Alvar des inductions suffisantes pour découvrir la retraite de son vertueux ami, &
partirent

partirent promptement pour aller consommer leur crime par un infâme assassinat.

Quel spectacle pour le malheureux Alvar, en entrant dans la cabane, de trouver son tendre ami prêt de rendre le dernier soupir ! il ne lui restoit de forces que pour lui apprendre d'où partoient les coups, & pour l'exhorter à s'en garantir. Le désespoir de Dom Alvar augmenta par la connoissance de la part qu'il avoit à son malheur : dès qu'il eut vu expirer dans ses bras ce miracle d'amitié, ne se connoissant plus lui-même, il erroit comme un furieux dans la forêt, quand il rencontra des Piqueurs du Roi. Ils voulurent brutalement le faire retirer : Dom Alvar, qui ne cherchoit qu'à mourir, se livra à leurs coups, & vint tomber à vos pieds. Votre seule vue, ma sœur, l'a engagé à recevoir les secours que vous lui avez procurés ; son jeune cœur, quoique prévenu contre les hommes, n'a pu résister à l'amour que vous lui avez inspiré ; il a été d'autant plus violent, qu'il le ressentoit pour la première fois : mais en se livrant à nos soins, il s'est proposé d'observer, en gardant le silence, si les hommes étoient tels qu'on les lui avoit dépeints ; & de ne le rompre, que lorsqu'il auroit trouvé où placer son estime. Nos procédés ont déterminé son choix. Votre mérite a redoublé son amour pour vous, & la reconnaissance a produit l'amitié qu'il vient de me jurer. Au

reste , ma sœur , sa sincérité ne peut être suspecte ; j'ai vu avec douleur les preuves de sa malheureuse histoire ; il les a toutes conservées avec soin , hors le fatal projet de la conjuration qui a coûté la vie à son pere , qu'il a cherché inutilement.

Voilà , ma sœur , quel est l'amant que le fort vous présente ; il est digne de vous ; & il est digne de moi de remplacer la perte de son ami : il partagera ma fortune , jusqu'à ce que les bontés du Roi lui en aient fait une convenable à son rang. Tout mon crédit ne sera désormais employé qu'en faveur de la vertu malheureuse.

Ah , frere trop généreux ! s'écria Elvire , en tombant à ses genoux. . . . Dans ce moment ils entendirent un grand bruit. Un Officier entra suivi de plusieurs Gardes ; il venoit arrêter Dom Pedre de la part du Roi.

Il est difficile d'exprimer la surprise du frere & de la sœur , à un événement si peu attendu. Dom Pedre , sûr de son innocence , obéit sans résister. On le conduisit dans une tour , où l'on avoit ordre de l'enfermer.

Elvire , que son propre intérêt avoit abattue , reprit tout son courage à la vue du péril qui menaçoit son frere. Aucun obstacle ne put retarder son zele , elle courut se jeter aux pieds du Roi.

De quel crime , Sire , punissez-vous mon malheureux frere , s'écria-t-elle ? en est-ce un que

l'amour qu'il a pour un maître , encore plus digne d'être aimé par ses vertus que par ses bontés ?

Le Roi releva Elvire , avec cet air de bienveillance , qui n'est ordinairement chez les Princes qu'une dissimulation perfide : vertu sur le trône , vice honteux dans la société ; mais qui n'étoit alors qu'un effet de la passion de ce Prince. J'aimai votre frere , Madame , lui dit - il , l'aveu de son crime peut encore lui rendre mon amitié : sa grace n'est qu'à ce prix. Mais s'il l'ignore , Sire , reprit Elvire , en versant des larmes qu'elle ne put retenir.

Le Roi touché , plus qu'il ne vouloit le paroître , alloit s'éloigner sans lui répondre , lorsqu'elle le retint , en se jettant une seconde fois à ses pieds : Je le vois bien , Sire , lui dit - elle , la perte de mon frere est résolue ; la seule grace que j'implore , c'est la permission de le voir , ordonnez que sa prison me soit ouverte ; soumis à votre justice , nous attendrons ensemble la même destinée.

Le Roi , prêt à céder à son amour , lui accorda la liberté de voir Dom Pedre ; & se retira , sans écouter les tristes remerciemens qu'un usage barbare exige des malheureux , quand on ne leur fait pas tout le mal qu'on peut leur faire.

Aussi - tôt que le Roi fut parti , Elvire se fit conduire à la tour où son frere étoit enfermé. A la vue de ce séjour affreux , où tous les sens blessés ne portent à l'ame que des idées révoltantes ,

Elvire pensa expirer. Ses pas mal assurés la conduisirent à peine jusqu'à la porte, dont l'aspect funeste fait trembler également l'innocence & le crime. Dès qu'elle fut ouverte, le frere & la sœur se jettant dans les bras l'un de l'autre, y demeurèrent pénétrés d'une douleur muette, trop sentie pour être exprimée; mais Dom Pedre, reprenant bientôt sa fermeté naturelle : Eh bien, ma sœur, lui dit-il, puisque je vous vois, je vais sans doute triompher de mes ennemis. La tyrannie n'accorde jamais de consolations aux malheureux, qu'au moment où ils ne le sont plus. Ma vengeance sera trop juste pour que le ciel ne la favorise pas; mais quand je devrois en mourir, je serai satisfait.

Ne pensons pas encore à nous venger, répondit Elvire : hélas ! mon frere, nous ne sommes pas à cet heureux moment; le Roi vous aime, il est vrai; mais ce n'est, dit-il, qu'à l'aveu de votre crime qu'il peut en accorder le pardon, votre grace n'est qu'à ce prix. Qu'à l'aveu de mon crime ! s'écria Dom Pedre; ah ! si j'en avois pu commettre, il seroit de ceux que l'on avoue sans honte, & qui bravent les menaces. O ciel ! c'est le Roi qui m'accuse ! c'est moi qu'il soupçonne ! moi ! Eh ! qui ne connoît la pureté de votre ame, dit Elvire ? Mais, mon frere, les Rois s'offensent aisément : puisque votre grace n'est qu'au prix d'un aveu, examinez avec soin s'il ne vous seroit pas échappé

quelque trait équivoque , qui , rendu sous les couleurs du crime , pouvoit en avoir les apparences. Non, ma sœur , répondit Dom Pedre , je suis innocent , puisque je suis sans remords ; mon cœur est plus sûr que ma mémoire. O dieux ! que ferons-nous donc , s'écria tristement Elvire ! comment fléchir le Roi ? Je l'ignore , reprit Dom Pedre , je ne veux pas même le savoir ; je n'ai dû la faveur d'Alphonse qu'à son choix , je ne devrai mon salut qu'à sa justice. Attendons tout , ma sœur , avec un courage digne de nous.

Le frere & la sœur s'entretinrent de leurs affaires & de leur tendresse mutuelle , jusqu'au moment où l'on vint avertir Elvire qu'il étoit tems de se retirer ; sa douleur , jusques-là suspendue par la présence de son frere , se réveilla avec plus de violence qu'elle n'en avoit auparavant.

Les événemens funestes qui pouvoient l'en séparer pour jamais , se présentant à son imagination , porterent dans tout son corps un frisson mortel , qu'elle prit pour le présage d'un éternel adieu. Ses yeux attachés sur son frere avec une morne avidité , sembloient se rassasier de sa vue pour la dernière fois. Dom Pedre attendri par des marques si touchantes de l'attachement de sa sœur , ne voyoit que le danger où la mettoit l'excès de son affliction ; tremblans l'un pour l'autre , remplis d'idées funestes qu'ils n'osoient se communiquer , ils se

séparèrent sans proférer une parole. Les malheureux le feroient beaucoup moins, s'ils ne voyoient que leur malheur.

Elvire se trouva chez elle sans s'être apperçue qu'on l'y eût conduite; abîmée dans le seul objet dont elle étoit occupée, ceux du dehors ne pouvoient se peindre à son ame, son cœur en étoit si rempli, qu'il sembloit n'y rester aucun vuide : mais lorsque ses gens, en lui rendant compte de ce qui s'étoit passé pendant son absence, lui apprirent que Dom Alvar avoit été enlevé par les ordres du Roi, presque en même tems que Dom Pedre, elle sentit qu'à quelque degré que soit la douleur, elle peut augmenter : il n'en est pas de même des plaisirs, leurs bornes sont prescrites.

Elvire n'avoit pas encore éprouvé le besoin d'être aimé, que la nature a donné aux belles ames, & qui redouble dans les malheurs. Jusques-là l'amitié de son frere suffisoit à sa confiance : en le quittant, un sentiment vague, indéterminé, la faisoit compter (sans même qu'elle s'en apperçût) sur les consolations qu'elle trouveroit dans le cœur de Dom Alvar; il l'aimoit, elle pouvoit sans contrainte s'entretenir avec lui de leur malheur présent, & peut-être de l'espérance de leur bonheur à venir; quelque affligée qu'elle fût, elle pouvoit porter de la joie dans le cœur de son amant, en lui apprenant les dispositions favorables de son frere à son

égard, & en le laissant même appercevoir des fiennes. On n'est pas tout-à-fait malheureux quand on peut procurer du bonheur à ce qu'on aime.

Elvire ne distingua bien ces idées flatteuses qu'au moment qu'il fallut les abandonner. L'absence de Dom Alvar, jointe à celle de son frere, lui parut une privation totale : elle ne vit plus rien qui l'environnât, elle se crut seule dans l'univers. L'excès de son accablement devint une espece d'insensibilité. Ses femmes la mirent au lit, sans qu'elle donnât aucun signe de connoissance.

Elle passa une nuit telle qu'on peut l'imaginer ; cependant elle en appréhendoit la fin ; elle craignoit que le jour n'interrompît le calme affreux dont elle jouissoit, en lui apprenant de nouveaux malheurs qu'elle ne se sentoit pas la force de supporter.

Isabelle fut la premiere qui entra dans son appartement ; elle s'assit sur son lit, en versant quelques larmes. Vous pleurez, dit Elvire d'une voix foible, suis-je au comble du malheur ? Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre, répondit Isabelle ; votre état & celui de votre frere suffissent pour m'affliger. Le Roi m'entretint hier fort long-tems ; il cherchoit à démêler si je ne savois rien du prétendu crime de Dom Pedre ; de mon côté, je tâchois de découvrir de quoi il l'accusoit ; mais il est là-dessus d'un secret impénétrable : je lui fis des reproches sur son injustice, qui n'eurent pas grand succès.

Nous nous séparâmes fort mécontents l'un de l'autre. Vous a-t-il parlé de l'Inconnu , demanda Elvire ? Non , répondit Isabelle , il est trop occupé de votre frere pour penser à d'autres ; je crois même que vous lui êtes devenue très-indifférente : car le moyen de croire que l'on aime les gens quand on les persécute ? Mais à propos , continua-t-elle , je vais passer dans la chambre du malade ; je reviendrai vous dire de ses nouvelles. Eh quoi , dit Elvire , vous ignorez donc ce qui s'est passé ? Je ne fais rien , répondit Isabelle ; parlez , qu'est-il arrivé ?

Elvire étoit trop malheureuse pour être prudente. Elle ne résista point à l'attrait de soulager son cœur , en confiant toutes ses peines à Isabelle. Elle lui avoua sa tendresse pour l'Inconnu , ses inquiétudes sur son enlèvement ; elle la pria avec tant d'ardeur d'employer ses soins à découvrir le sort que le Roi lui préparoit , qu'Isabelle en fut touchée. En vérité , dit - elle , vous avez eu tort de dissimuler ; si j'avois été instruite de votre passion , je me serois bien gardée de vous dérober le moindre regard de votre amant : je n'aime point à faire de la peine à mes amies ; si le sort nous rassemble , vous serez contente de moi : je vous aiderai même à gagner votre frere. Cela ne sera pas nécessaire , répondit Elvire , je ne fais rien sans son aveu. Bon , dit Isabelle , l'aveu de votre frere ! Ah ! vous ne me persuaderez pas que Dom Pedre ,

haut comme il est, approuve jamais votre goût pour un homme isolé : non, non; pour lui plaire il faut un mérite fondé sur une longue suite d'aïeux bien reconnue ; que cela ne vous inquiète pas cependant; dussé-je l'épouser, je le ferai consentir à votre bonheur ; je vous aime assez pour vous en faire le sacrifice.

Elvire, sans s'arrêter à ce qu'il y avoit d'inconfidéré dans le discours d'Isabelle, ne balança pas à justifier son choix, en lui découvrant le secret de Dom Alvar ; ensuite elle la conjura de nouveau de s'informer exactement de sa destinée, mais avec discrétion & sans la compromettre ; elle promit tout, & sortit pour aller exécuter sa commission.

Elvire, soulagée par cet entretien, se crut assez de force pour aller adoucir par sa présence la captivité de son frere ; elle se leva, mais une fièvre violente qui la saisit, l'obligea de se remettre au lit.

Isabelle vint le soir même lui dire qu'elle n'avoit rien appris de particulier de Dom Alvar ; que l'on disoit seulement à la Cour que le Roi avoit eu, ces deux jours-là, de longs tête-à-tête avec un homme qu'il tenoit enfermé, que sans doute c'étoit Dom Alvar. Mais, demanda Elvire, ne dit-on point les raisons qui ont porté le Roi à le faire arrêter ? Non, dit Isabelle, jusqu'ici rien n'a transpiré.

Il faut donc tout attendre du sort , dit Elvire en pouffant un profond soupir : mais , ma chere Isabelle , écrivez , je vous prie , à mon frere , instruisez - le de ce qui m'empêche d'aller le voir ; votre lettre adoucira sa peine , si vous ne lui refusez pas quelques mots qui flattent son amour. En vérité , répondit Isabelle , cela ne me coûtera rien ; ses malheurs m'attendrissent , je n'ai pas daigné parler à un homme depuis qu'il est prisonnier ; vous voyez le peu de soin que je prends de ma parure ; s'il étoit long-tems malheureux , je ne répondrois pas que je ne l'aimasse sérieusement. Je ne veux plus vous faire parler , ajouta-t-elle , voyant qu'Elvire souffroit beaucoup ; je vais écrire à votre frere , je ne vous quitterai pas ; un livre , ou mes idées m'amuseront.

Dès que le Roi eut appris la maladie d'Elvire , il envoya l'assurer qu'elle n'avoit rien à craindre pour son frere ; que tout resteroit suspendu jusqu'à ce qu'elle fût en état de l'aider de ses conseils ; & qu'il desiroit autant qu'elle de le trouver innocent. Elvire avoit besoin de cette assurance pour pouvoir supporter les maux dont elle étoit accablée ; mais cette foible consolation fut bientôt altérée par un nouveau genre de tourment , du moins aussi cruel que ceux qu'elle avoit déjà éprouvés.

Isabelle , qui ne quittoit Elvire que pour aller s'informer des nouvelles qui pouvoient l'intéresser ,

revint un soir plus tard qu'à l'ordinaire : après avoir fait sortir les femmes d'Elvire avec beaucoup d'empressement ; réjouissez-vous , lui dit-elle , je viens vous apprendre des choses charmantes de votre amant. Il a paru aujourd'hui chez le Roi , beau comme l'amour , paré comme une idole , avec toutes les apparences d'un favori décidé : c'étoit une chose à voir que l'étonnement des Courtisans , & l'admiration des femmes. J'ai vu jusqu'à notre vieille Gouvernante le suivre pas-à-pas , le cou allongé , les yeux retrécis , minaudant de la bouche , & ne cessant de lui parler sans en être entendue ; il est vrai que sa figure est éblouissante , ses yeux fins & languissans adoucissent la fierté de sa mine ; la majesté de sa taille est embellie par mille charmes répandus sur toute sa personne ; la noblesse regne dans tous ses mouvemens , les graces dans sa politesse : enfin , c'est un homme charmant ; si j'étois contente de lui. . . . Il vous a parlé , sans doute , interrompit Elvire ? Non , répondit Isabelle en souriant : Ah ! ne me cachez rien , ma chere Isabelle , je vous en conjure , reprit Elvire , que vous a-t-il dit ? Rien du tout , répondit Isabelle ; n'ayez point de jalousie : je me trompe fort , si la faveur du Roi ne l'enivre de façon à lui faire oublier ses amis ; il m'a vue sans me regarder , sans me donner le moindre signe de connoissance ; il a un air indolent que l'on prendroit pour de la tristesse , si l'on

pouvoit être malheureux avec l'applaudissement général. Comment ! il ne vous a pas parlé , demanda encore Elvire ? Il ne m'a pas dit un mot , répondit Isabelle ; faut-il des sermens pour vous le persuader , ajouta-t-elle en riant ? Votre folie me divertit ; votre amant est libre , il est heureux , de quoi vous inquiétez-vous ?

Où prendre des forces pour soutenir tant de maux à-la-fois , s'écria Elvire ? Dom Alvar est ingrat ! Dom Alvar préfère la fortune à Elvire ! il oublie qu'elle est malheureuse ! O dieux ! que je ne voie jamais la lumière. Isabelle étonnée , ne favoit que penser de la douleur d'Elvire ; cependant elle voulut la rassurer par des discours généraux , plus propres à irriter une véritable douleur qu'à la soulager. Il n'y a que les victimes de l'amour qui sachent en adoucir les peines.

Elvire , sans mouvement , les yeux fermés , n'entendoit pas même les consolations mal-adroites que son amie s'efforçoit de lui donner. On auroit douté si elle vivoit , sans un torrent de larmes qui s'échappoient de ses yeux. Isabelle appella du secours : en est-il contre les maux dont la cause est dans l'ame ?

Elvire ne tarda pas à éprouver les effets de ce nouveau chagrin. En peu de jours on désespéra de sa vie ; mais que ne peut la nature soutenue du désespoir ? Elle refusa constamment de prendre

aucun des remèdes , dont on l'auroit accablée si elle eût eu le moindre desir de vivre. Son opiniâtreté produisit le contraire de ce qu'elle en attendoit. En très-peu de tems elle se trouva dans un état de convalescence , qui répondoit du moins de sa vie , s'il ne promettoit rien pour sa santé : les progrès en étoient suspendus par la profonde tristesse où la plongeoiènt ses réflexions inépuisables sur la conduite de Dom Alvar.

Le Roi l'avoit fait arrêter en même tems que Dom Pedre , le croyant complice du crime qu'on lui imputoit ; mais la jalousie qui se multiplie par elle-même , avoit fait tant de progrès dans son cœur depuis la rencontre de cet Inconnu , qu'il n'étoit peut-être pas fâché de s'autoriser d'une raison d'Etat , pour venger son injure particulière.

D'ailleurs , le silence de Dom Alvar lui paroissoit renfermer quelques mystères. Ce fut pour s'en éclaircir par lui-même , qu'au lieu de le rendre prisonnier , ainsi que Dom Pedre , il se contenta de le faire garder dans une chambre de son palais.

L'impétuosité de ses mouvemens l'y conduisit presque en même tems que Dom Alvar y arrivoit. Sa contenance noble , tranquille & assurée frappant Alphonse d'étonnement , calma tout-à-coup son ame ; il lui fit avec douceur toutes les questions qu'il crut propres à l'obliger de parler ; mais Dom Alvar ne lui répondit que par un silence aussi ferme

que respectueux. Désespéré de ne rien obtenir par sa prière , le Roi voulut essayer si le sentiment auroit plus de pouvoir.

Il se tourna vers son Ministre de confiance (qui seul avoit la permission de le suivre :) Je ne veux , dit-il , d'autres preuves du crime de Dom Pedre , que le silence obstiné de son complice. L'artifice est l'unique ressource des ames lâches , continua-t-il ; que Dom Pedre soit conduit au supplice , & que sa sœur. . . . Dom Alvar , frappé de ces terribles paroles , les interrompit en se jettant aux pieds du Roi. L'amitié allarmée , la vérité naïve , la noble assurance parlerent avec tant d'énergie pour la justification de Dom Pedre , qu'Alphonse pénétré d'admiration , & d'une sorte de respect que les Rois mêmes doivent à la vertu , lui ordonna de se lever & de lui apprendre son nom , son rang & son sort ; Dom Alvar satisfit sa curiosité autant qu'il le put , sans blesser le secret qu'il se devoit à lui-même ; ensuite il supplia modestement le Roi de n'en pas exiger davantage. Ses paroles , le ton dont il les prononçoit , la candeur peinte sur son visage , avoient si puissamment remué le goût naturel du Roi pour la vertu , que regardant Alvar avec bonté : Tu me causes tant de surprise , lui dit-il , qu'il faut que tu sois un homme extraordinaire. Je n'exige pas de plus grands éclaircissemens sur ton sort ; mais au moins que je sache les motifs

d'un silence si fingulier ? Alors Dom Alvar lui dit que ses malheurs ayant devancé sa naissance , il ne devoit son éducation qu'à un citoyen, peut-être ennemi trop zélé de la fauffeté des hommes, puisqu'il l'avoit beaucoup mieux instruit de leurs vices que de leurs vertus ; que cependant , malgré la défiance qu'il lui avoit inspirée pour ses semblables, il avoit caufé la mort de son bienfaiteur par une indiscretion impardonnable , & qu'autant pour s'en punir que pour éviter de nouveaux pieges , il avoit réfolu de garder un silence éternel ; mais qu'il avoit dû rompre son engagement pour employer la vérité à la défense de Dom Pedre. Les Rois entendent si rarement le langage de l'honneur & de la vertu , qu'ils doivent nécessairement en être frappés. Alphonse , depuis cette premiere entrevue , ne passa aucun jour fans en donner une partie à Dom Alvar.

Ce Prince , qui joignoit à une grande pénétration, un defir sincere d'éprouver les charmes de l'amitié, donna bientôt des marques du choix qu'il avoit fait de Dom Alvar pour remplacer Dom Pedre dans sa confiance , en le comblant de ses bienfaits : il exigea seulement qu'il n'auroit aucun commerce avec le frere & la sœur ; il attacha des conditions si cruelles à l'infraction de cette loi , que quand Dom Alvar auroit été plus habile dans l'art du monde , il auroit été retenu par la timidité que sa premiere indiscretion lui avoit laissée.

Dès son entrée à la Cour, sa faveur étoit montée au plus haut degré ; son mérite étoit si précisément celui qui plaît à tout le monde, que l'envie même n'auroit pu condamner le choix du Roi.

Un esprit sage, mesuré, & cependant agréable, ne laissoit appercevoir ni vuide ni longueur dans sa conversation; toujours vrai, sa franchise n'étoit ornée qu'autant qu'il le falloit pour n'être pas choquante, & l'égalité de son humeur étoit presque une démonstration de la pureté de son ame : n'ayant jamais vu la Cour, son cœur étoit exempt de ces lâches artifices que les grands transmettent à leur postérité bien plus sûrement que leur sang. Alphonse charmé de trouver tant d'excellentes qualités réunies dans un seul homme, ne goûtoit de douceur que dans son entretien ; & Dom Alvar reconnoissant des bontés du Roi, ne paroissoit occupé qu'à lui plaire : cependant ils n'étoient pas contents l'un de l'autre. Dom Alvar ne cherchoit point à dissimuler le chagrin qui le dévorait, & le Roi ne pouvoit s'empêcher de lui en faire souvent des reproches.

Eh quoi ! lui dit ce Prince, un jour qu'il paroissoit plus triste qu'à l'ordinaire ; je vous ai élevé au plus haut point de grandeur ; j'ai prévenu tous les souhaits qu'un sujet peut former ; je vous ai donné ma confiance plus intimément que ne l'a
jamais

jamais eue Dom Pedre ; je vous aime , Alvar , & je ne puis vous rendre heureux ! Ah ! Sire , répondit-il , il n'y a rien d'égal à ma reconnoissance ; je n'avois pas l'idée d'un Roi tel que vous ; mon amitié , (puisque vous ordonnez que j'emploie ce mot pour exprimer mon respectueux attachement) mon amitié est le fruit de mon admiration ; mais , Sire , puis-je voir sans douleur , qu'avec tant de vertus & tant de bonté on puisse faire des misérables ? Je ne puis regarder les graces dont vous me comblez , que comme les dépouilles d'un ami généreux , qui ne doit son malheur qu'à la calomnie ; je l'avoue , Sire , sa perte empoisonne vos bienfaits.

Vous m'offensez , Alvar , & vous ajoutez un nouveau crime à celui de Dom Pedre ; des avis surs , donnés à propos , l'ont empêché de consommer son premier dessein ; mais puisqu'il traverse ceux que j'ai sur vous , je le punirai de m'ôter le plaisir de vous rendre heureux. Ah ! Sire , s'écria Dom Alvar en se jettant aux pieds du Roi , ce n'est que par mes larmes que je puis exprimer la tendresse que m'inspire l'excès de vos bontés. Plus je les éprouve , plus la disgrâce de mon malheureux ami me paroît affreuse ; apprenez-lui son crime , Sire , sa justification suivra de près ; puisque vous connoissez le prix d'un cœur , Dom Pedre pourroit. . . . Non , dit le Roi , je le connois , la conviction de son attentat ne le porteroit qu'à me braver ; un reste

de pitié me parle encore en sa faveur ; l'amour que j'ai pour Elvire m'engage à différer de le punir ; mais sans l'aveu que j'exige de lui, rien ne retiendra ma vengeance : Non, Sire, reprit Dom Alvar, votre Majesté est trop juste. . . . Arrêtez, dit le Roi, n'abusez pas des droits que ma bonté vous donne : sur-tout observez exactement la seule loi que je vous ai imposée ; je ne puis trop vous le répéter, plus d'un intérêt m'en feroit punir sévèrement la transgression : quand l'amitié & l'autorité n'exigent qu'un sacrifice, il doit être sans réserve.

De semblables conversations, souvent répétées ; étoient peu propres à diminuer le chagrin de Dom Alvar. Aussi, tout ce qui venoit chez Elvire, ne l'entretenoit que de la singularité du nouveau favori ; les femmes, sur-tout, l'accabloient de ridicules. Pouvoit-il leur plaire ? il n'en avoit trompé aucune.

Elvire trouvoit une légère consolation de s'attribuer l'indifférence générale qu'on lui reprochoit. Mais comment justifier son silence ?

L'intérêt de Dom Pedre, & peut-être le desir de voir comment Dom Alvar soutiendrait sa vue, la déterminèrent à sortir plutôt que ses forces ne lui permettoient ; elle se fit porter à la Cour : Dom Alvar étoit auprès du Roi lorsqu'elle y arriva.

La santé d'Elvire étoit trop altérée, pour soutenir tout à-la-fois l'émotion inséparable de la vue de ce qu'on aime, & celle qu'éprouve une ame

noble, quand elle est forcée de s'humilier. Aussi seroit-elle tombée, en se jettant aux genoux du Roi, si Dom Alvar (oubliant toute autre considération) ne l'eût prise entre ses bras, & ne l'eût portée sur un sofa, avant que le Roi eût le tems de s'étonner de sa hardiesse. Dès qu'Elvire eut repris ses sens, il ordonna à ceux qui l'entournoient de s'éloigner. Ce Prince ne put résister davantage aux sentimens que lui inspiroit la vue d'Elvire, pâle, mourante, & qu'un modeste embarras rendoit encore mille fois plus intéressante.

Vous vous plaignez de moi, Madame, lui dit-il ; mais si vous connoissiez mon cœur, que je vous inspirerois de pitié ! J'aime encore votre frere, & je vous adore ; j'ai cherché à vous plaire par toutes sortes de moyens, dont vous n'avez pas daigné vous appercevoir. Je partagerois mon trône avec vous, si je pouvois en disposer : mais, comme le reste des mortels, je n'ai qu'un cœur à vous offrir. Jusqu'ici le respect m'a obligé de me taire, jugez s'il est extrême, Madame, c'est votre Roi qui vous parle en amant timide. Que ne m'en a-t-il pas coûté pour vous affliger, en punissant votre frere ? J'aurois pardonné son crime, s'il n'étoit connu que de moi ; mais j'en dois compte à mes sujets. Que Dom Pedre autorise ma clémence par un aveu & un repentir sinceres, je lui fais grace. Employez-y, Madame, tout le pouvoir que vous

avez fur lui : allez le voir , apprenez - lui que je veux bien l'entendre ; avertissez-le que je le ferai conduire devant moi : trouvez - vous avec lui ; vous reconnoîtrez l'un & l'autre que je suis encore plus votre ami que votre maître. Ne me répondez point , Madame , continua le Roi voyant qu'Elvire vouloit parler , je ne me fens pas la force d'être généreux , si je trouvois autant d'ingratitude dans le cœur de la sœur que dans celui du frere. Laissez-moi la foible satisfaction de compter sur votre reconnoissance. En même tems le Roi fit signe que l'on vînt aider Elvire à marcher.

Les Courtifans s'empressèrent , mais Dom Alvar les devança. En se levant , Elvire laissa tomber le mouchoir dont elle effuyoit ses larmes : Dom Alvar le ramassa précipitamment , & profita de cette occasion pour lui donner un billet ; mais ce ne fut pas si adroitement , que le Roi n'en eût du soupçon. La fatigue que la démarche d'Elvire lui avoit causée , le trouble où l'avoit jettée le billet qu'elle venoit de recevoir , l'impatience de le lire , ne lui permirent pas d'aller voir son frere. Elle se fit conduire chez elle. A peine fut-elle arrivée , qu'elle l'ouvrit : il contenoit à-peu-près ces mots :

B I L L E T.

Vous me croyez sans doute le plus coupable des hommes , adorable Elvire ; je ne suis que le plus

malheureux. Décoré de toutes les apparences de l'ambition satisfaite, mon cœur ne sacrifie qu'à l'amour & à l'amitié. Je n'ai rompu le silence, je ne paroissais sensible à la faveur dont le Roi m'honore, que dans l'espérance d'être utile à Dom Pedre : si je puis pénétrer le secret du crime qu'on lui impute, c'est assez pour dévoiler son innocence ; je me flatte d'y réussir dans peu. Il falloit un motif aussi puissant pour me faire obéir à la tyrannique défense que le Roi m'a faite, d'avoir aucune relation avec les seules personnes pour qui la vie m'est chère. Il y va de la perte de tous trois, s'il découvre la moindre intelligence entre nous. Peut-être j'ai poussé trop loin la prudence ; mais, Madame, à qui pouvois-je confier mon secret ? Etranger dans cette Cour, observé de toutes parts, me défiant des hommes, ne les connoissant point, j'ai préféré le malheur affreux de vous paroître ingrat, au danger où mon peu d'expérience auroit pu vous exposer : je ne sais même si je pourrai faire parvenir ce billet jusqu'à vous ; mais, belle Elvire, je mourrai de douleur si je ne vous apprends pas l'excès de mon amour.

La lecture de cette lettre apporta dans l'ame d'Elvire un changement inexprimable. Dom Alvar n'est point ingrat, disoit-elle avec transport : mon frere touche au moment de faire éclater son inno-

cence ; je les verrai tous deux partager les bontés du Roi & ma tendresse ! Dois-je m'inquiéter de l'amour d'Alphonse ? Il est généreux , il ne pourra jamais nous haïr.

Les sentimens agréables renaiffans dans le cœur d'Elvire , sembloient faire couler un autre sang dans ses veines ; sa fanté se trouva presque tout-d'un-coup rétablie. Elle passa une nuit aussi agitée par des idées agréables , que les précédentes l'avoient été par ses cruelles inquiétudes.

Elle se leva de bonne heure , & se préparoit à sortir pour aller avertir Dom Pedre de tout ce qui se passoit , lorsqu'Isabelle arriva. Venez , lui cria Elvire , dès qu'elle l'apperçut , venez , ma chere Isabelle , partager mes espérances , comme vous avez partagé mes peines : je brûle d'impatience de vous entretenir. Je fais tout , lui dit Isabelle , Dom Alvar vous avoit perdu tous trois , le glaive étoit levé sur vos têtes , mais j'ai eu l'adresse de le détourner. C'est pour vous apprendre cette bonne nouvelle que je me suis levée si matin. Mon Dieu , que les amans sont mal-adroits , continua-t-elle ! Ils croient tout voir sans être vus ; on les voit sans qu'ils s'en doutent. Expliquez-vous , reprit Elvire alarmée , qu'avons-nous encore à craindre ? Rien , répondit Isabelle : ne vous ai-je pas dit que j'avois paré le coup ? Mais tirez-moi d'inquiétude à votre tour : qu'avez-vous fait du billet de Dom Alvar ?

Vous étiez, dit-on, si troublée !... Et comment savez-vous que j'ai reçu un billet, interrompit Elvire encore plus effrayée ? Je le fais du Roi, répondit Isabelle. . . . Du Roi ! s'écria Elvire, Ah ! nous sommes perdus ! Vous ne voulez donc pas m'entendre, reprit impatiemment Isabelle ? Ecoutez-moi ; vous verrez que l'étourderie que l'on me reproche ne s'étend pas sur les choses importantes ; je fais parler à propos, quand il faut servir mes amis ; vous n'en ferez persuadée que quand vous jouirez du bonheur que je vous ai préparé ; car votre prévention. . . . Mon Dieu, dit Elvire, je croirai tout ce que vous voudrez, mais expliquez-vous.

Le Roi, reprit Isabelle, parut de fort méchante humeur hier, quand vous l'eutes quitté. Il demanda plusieurs fois où j'étois ; on m'en avertit, je courus à la Cour. Dès qu'il me vit, il me tira à part ; il me fit beaucoup de questions adroites sur vos liaisons & celles de votre frere avec Dom Alvar : je l'assurai que vous n'en aviez aucune. Eh bien, me dit-il d'un ton ironique, je suis mieux instruit que vous. Ensuite il me conta avec une colere qu'il s'efforçoit en vain de dissimuler, que Dom Alvar vous avoit donné un billet en sa présence ; qu'au trouble que vous aviez fait paroître en le recevant, il ne doutoit pas que vous ne fussiez tous deux complices de je ne fais quel projet féditieux que l'on impute à votre frere. Il finit par de grandes

menaces contre vous trois. Il falloit toute ma présence d'esprit pour n'en être pas déconcertée ; le tems étoit cher ; une seule réflexion m'a fait sentir que l'aveu de la vérité étoit le seul remède à vos maux : j'ai pris tout-d'un-coup ma résolution , au lieu de la contenance timide que le Roi s'attendoit fans doute à me voir prendre , je lui dis tranquillement que ce n'étoit pas la peine de faire tant de menaces pour un simple billet d'amour. Un billet d'amour ! s'est-il écrié , avec un visage aussi froid qu'il étoit agité auparavant : Oui , Sire , lui ai-je répondu ; si Dom Alvar a donné un billet à Elvire , ce ne peut être que cela. Il a continué à me questionner , je lui ai conté comment vous aviez pris du goût l'un pour l'autre. Enfin il m'a quittée en m'assurant que ma franchise ne lui étoit pas suspecte. Vous voyez bien que vous touchez à votre bonheur : il aime Dom Alvar à la folie ; que peut-il faire de mieux pour le rendre heureux , que de vous donner à lui ? En faveur de votre mariage il accordera la grace de Dom Pedre ; je ne me croirai plus obligée de l'épouser , puisqu'il ne sera plus malheureux : nous serons tous contents. En vérité , il est bien tems que la joie revienne parmi nous ; ce n'est presque pas vivre que de se plaindre toujours ; c'est mourir que de s'ennuyer.

Isabelle continuoit ses agréables conjectures ; Elvire , plongée dans la plus profonde rêverie ,

l'écoutoit à peine , lorsqu'on vint leur ordonner de la part du Roi de monter dans un carrosse qui les attendoit pour les conduire dans le lieu choisi pour leur exil. En même tems on ordonna aux domestiques de préparer ce qui étoit nécessaire pour partir promptement.

Elvire , affommée de ce coup imprévu , sembloit ne prendre aucune part à ce qui se passoit. O mon frere ! ô Alvar ! s'écria-t-elle douloureusement , qu'allez-vous devenir ?

Il y a des momens où l'ame emportée loin d'elle avec trop de rapidité , ne s'apperçoit plus de son existence. Elvire ne sentoit que les peines de ce qu'elle aimoit.

Isabelle , au contraire , ne cessoit de crier à l'injustice ; elle affuroit qu'elle n'obéiroit pas , qu'elle vouloit parler au Roi , qu'assurément elle lui feroit entendre raison. Ses plaintes furent inutiles , il fallut partir.

Elvire demeura pendant tout le chemin dans l'espece d'égarement où elle étoit tombée en recevant les ordres du Roi. Isabelle exhaloit son impatience d'une façon qui , dans toutes autres conjonctures , auroit été plaisante.

La nuit étoit déjà fort avancée quand elles arriverent ; on les conduisit dans une chambre immense , dont le délâbrement , aussi bien que celui des meubles , auroit effrayé des personnes moins

déliçates. Tout étoit égal à Elvire , elle ne s'in-
formoit de rien ; mais Isabelle , par ses questions
réitérées , obligea des especes de fantômes destinés
à les servir sous l'habillement de duegne , à satis-
faire sa curiosité. Elle crut voir ouvrir son tom-
beau , en apprenant qu'elles étoient à la Cour de
la Reine douairiere , grand'mere du Roi. Elle fit
à Elvire mille reproches mêlés de larmes. Son cha-
grin redoubla le lendemain , en se voyant dans un
château , moins affreux encore par son extrême
antiquité , que par le peu de soin que l'on prenoit
de l'entretenir.

La vieille Reine , attachée aux étiquettes & aux
anciens usages , rendoit la vie insupportable à celles
que la proscription y conduisoit , sous le prétexte
de lui former une Cour. Tout y respiroit la gêne ,
la tristesse & l'incommodité.

Les longues peines dégénerent ordinairement en
langueur ; lorsque l'ame n'est pas tirée d'une agita-
tion pénible par quelque événement agréable , la
nature supplée à la raison , en rallentissant un mou-
vement qui entraîneroit sa destruction. Elvire menoit
une vie languissante , mais elle vivoit.

Dom Alvar n'étoit pas moins malheureux. Al-
phonse excessivement irrité de la confiance qu'Isa-
belle lui avoit faite , n'écoutant que son premier
mouvement , s'imagina qu'il banniroit aussi facile-
ment de son cœur que de sa présence les objets
de sa jalousie.

Après l'exil d'Elvire, il ne retarda celui de Dom Alvar, qu'autant de tems qu'il le crut nécessaire pour l'empêcher de suivre ses traces : Dépouillé alors des bienfaits du Roi, il eut ordre de se retirer & de ne reparoître jamais.

Plus surpris que touché, il ne balança point sur le choix du lieu de sa retraite. Son esprit se tourna avec complaisance vers la cabane où il avoit été élevé; son cœur fatigué, avide de repos, crut qu'il y retrouveroit ces jours de paix, toujours chers à son souvenir, & qui s'y retraçoient alors comme le seul bien desirable.

Le goût de la solitude ne doit son origine qu'au chagrin qui tient à la honte ou au ridicule.

Dom Alvar, plein de confiance sur le bonheur tranquille dont il alloit jouir, tourna précipitamment ses pas du côté de la forêt, asyle de ses premiers malheurs; mais à mesure qu'il en approchoit, il sentoit affoiblir l'idée séduisante qu'il en avoit conçue d'abord : tout ce qu'il avoit vu & éprouvé depuis son entrée dans le monde, se présentoit à son imagination; mais les traces aussi-tôt effacées qu'aperçues, laissoient aux images qu'elles formoient la confusion d'un songe : Elvire même ne s'y représentoit que dans l'éloignement.

Ce torrent de pensées tumultueuses ne cessa qu'en arrivant à sa cabane : frappé de sa vue, il resta immobile; ses yeux attachés sur ces objets se

remplirent de larmes. La perte de l'ami vertueux qui l'avoit élevé, celle de sa liberté, la répugnance qu'il sentit tout-à-coup pour une solitude totale, la comparaison des sentimens de sa jeunesse avec ceux qu'il avoit acquis dans le monde ; tout affligeoit son ame, tout déchiroit son cœur. Cependant, faisant un effort sur lui-même, il entra dans ce lieu désiré, & redouté en même tems.

Les premiers jours se passerent à rappeler dans son souvenir les préceptes de son ami, & à vaincre sa délicatesse sur la privation des commodités, qui ne font rien que quand on ne les connoît pas, mais dont l'usage fait des besoins. Son amour reprit bientôt, dans le calme de la solitude, ce qu'il avoit perdu d'empire dans le trouble de l'orage. Dom Alvar ne pensa plus qu'aux moyens de découvrir le sort d'Elvire, il en essaya plusieurs inutilement. Trop près de la Cour, dans un lieu où le roi chassoit souvent, pouvoit-il faire quelques démarches sans risquer d'être découvert ? Il crut que dans un endroit habité, il pourroit faire agir des gens inconnus, dont les recherches auroient plus de succès que les siennes.

Il n'eut pas plutôt formé ce projet, qu'il partit pour l'exécuter, en observant de ne point suivre les routes ordinaires.

Il avoit déjà marché près de deux jours, lorsque traversant un bois, il vit tout-à-coup fondre sur

lui un homme l'épée à la main , qui sans lui donner le tems de se reconnoître , lui cria : Traître , défends une vie que tu aurois dû perdre par le plus infâme supplice : Dom Alvar étonné , se mit en défense ; mais reconnoissant en même-tems Dom Pedre , loin d'attenter à ses jours , il ne fit que parer les coups qu'il lui portoit avec une fureur inexprimable. Arrêtez , Dom Pedre , lui crioit-il , quelle est votre erreur ? reconnoissez le malheureux Alvar ; venez plutôt recevoir dans ses bras le témoignage de son amitié & de sa tendre reconnoissance.

Dom Pedre étoit trop animé pour l'entendre ; comme Dom Alvar ne se défendoit que foiblement , il le saisit au collet , le terrassa , le menaçant de lui ôter la vie s'il n'avoit tous ses crimes.

Dans ce moment , une troupe d'Archers qui étoient dans le bois , à la poursuite de plusieurs brigands , arriverent dans cet endroit ; les prenant pour ce qu'ils cherchoient , il les enchaînerent , les forcerent de marcher , sans aucun égard pour les menaces de Dom Pedre , ni pour les raisons que Dom Alvar employoit à leur faire connoître leur méprise. On les conduisit dans un fort assez près de-là , on les mit dans le même cachot , en attendant , leur dit-on , qu'on les transférât dans la capitale , pour servir d'exemple à leurs semblables.

Ce fut-là que Dom Alvar , sans penser à se plaindre , plus occupé des reproches de son ami ;

que de son propre malheur, lui en demanda l'explication.

Dom Pedre, désespéré de l'ignominie où son emportement venoit de le conduire, ne la lui donna qu'avec toute l'amertume dont son ame étoit remplie.

Il lui apprit, qu'après son départ, il avoit été resserré plus étroitement dans sa prison; que plusieurs jours s'étoient passés en confrontation de témoins qu'il avoit tous confondus; qu'enfin, le Roi ne trouvant pas de preuves suffisantes pour le convaincre d'aucun crime, s'étoit contenté de l'exiler; qu'on ne lui avoit pas même permis de rentrer dans sa maison, qu'il avoit seulement appris qu'Elvire & Isabelle n'étoient plus à la Cour.

En cet endroit, Dom Pedre, dont l'humeur altière s'aigrissoit par le récit de ses malheurs, dit sans ménagement à Dom Alvar, que la conduite qu'il avoit tenue dans le tems de sa faveur, prouvoit assez son ingratitude & sa perfidie, pour qu'il pût l'accuser sans injustice d'avoir enlevé sa sœur & sa maîtresse, qui étoient disparues le même jour que lui. Il ajouta à ce reproche tout ce que la prévention peut arracher à un cœur tendre, mais violent.

Il ne fut pas difficile à Dom Alvar de se justifier. Le simple récit de ce qui s'étoit passé, ses regrets sur la perte d'Elvire; enfin la vérité, toujours

apperçue quand elle est pure , ne laisserent aucun soupçon dans le cœur de Dom Pedre : L'amitié, les remords, les excuses succéderent à son emportement ; Dom Alvar aussi généreux que tendre , ne pensa qu'à effacer du cœur de son ami le noble désespoir qu'il témoignoit de l'avoir offensé. Réunis tous deux par la confiance , & même par le désespoir, ils ne pensèrent dès-lors qu'à se consoler mutuellement sur leur horrible destinée , & qu'à imaginer les moyens de faire revenir Alphonse de ses injustes préventions.

Le bonheur des Rois répondroit aux apparences, s'ils ne trouvoient en eux-mêmes les bornes de leur pouvoir. Alphonse , qui faisoit tant de malheureux , ne l'étoit moins que par l'impossibilité de l'être autant. Plus de six mois s'étoient écoulés , avant que les chagrins qu'il s'étoit occasionnés lui-même fussent diminués ; il crut enfin avoir acquis assez d'indifférence pour soutenir sans foiblesse la présence d'Elvire ; ou plutôt se trompant lui-même , il cherchoit à flatter son cœur par la vue d'un objet qu'il ne pouvoit en arracher.

Il fit avertir la Reine douairière qu'il iroit le lendemain lui rendre une visite. Il lui donnoit rarement cette marque de respect ; aussi cet événement répandit une joie générale dans sa triste cour. La vieille Reine , qui , comme tous les gens de son âge , tenoit encore au monde pour en savoir les

nouvelles , mesurant la quantité qu'elle en apprendroit par la durée du tems qu'elle resteroit avec son petit-fils , voulut prévenir son arrivée ; elle fit apprêter ses équipages , aussi délabrés que son château ; & le jour marqué , elle se mit en chemin pour aller à la rencontre du Roi : Elvire & Isabelle étoient du voyage.

La triste Elvire rêvoit profondément aux moyens de tirer du Roi ou de quelqu'un de sa fuite , des éclaircissements sur le sort de son frere & de son amant ; jusquelà elle n'avoit pu en apprendre aucunes nouvelles.

Ses regards étoient sans dessein , quand tout-à-coup frappée de la rencontre la moins attendue , elle fit un cri en s'élançant hors de la voiture , qui par bonheur étoit fort basse. Elle fut en un instant au milieu d'une troupe d'archers qui conduisoient deux prisonniers ; le changement de leurs visages , l'horreur de leurs habillemens , les fers dont ils étoient chargés , ne l'avoient pas empêchée de les reconnoître. Mon frere ! s'écrioit-elle , ô dieux ! mon cher frere ! est-ce vous ? Elle le tenoit dans ses bras , qu'elle en doutoit encore. Son premier mouvement fut la joie de retrouver tout ce qu'elle aimoit ; mais bientôt frappée de l'appareil d'infamie qui les entourait , il sembla que sa vie ou sa raison alloient l'abandonner. Saïsie d'effroi , elle les quittoit pour appeller le ciel & la terre à son secours. Elle revenoit à Dom Pedre , le serroit plus étroitement
dans

dans ses bras , nulle fuite dans ses pensées , nul ordre dans ses paroles , sa douleur étoit un délire.

Dom Pedre montrait moins de foiblesse , mais le désespoir étoit peint dans toute son action ; des mots entrecoupés exprimoient tour-à-tour sa fureur , sa honte & son attendrissement. Dom Alvar , malgré le poids de ses chaînes , étoit aux pieds d'Elvire , il tenoit une de ses mains qu'elle lui avoit abandonnée , il la baignoit de ses larmes ; Elvire jettoit de tems-en-tems sur lui des regards mêlés de complaisance , d'horreur & de tendresse : Alvar , disoit-elle , que nous sommes malheureux ! Ils étoient tous trois trop occupés d'eux-mêmes pour appercevoir ce qui se passoit auprès d'eux.

La Reine surprise de la fuite précipitée d'Elvire , avoit fait arrêter pour en favoir la cause. Isabelle , après avoir reconnu les prisonniers , étoit descendue ; elle couroit pour joindre ses caresses à celles de son amie , lorsque le Roi arriva.

Ce Prince avoit vu de loin ce qui s'étoit passé ; il avoit cru reconnoître Elvire ; mais ne comprenant rien à sa démarche , il avoit poussé son cheval pour s'éclaircir plutôt ; son impatience ne lui avoit pas permis de s'arrêter avec la Reine ; il ne fit que la saluer en passant , & rejoignit Isabelle au moment qu'elle arrivoit. Voyez , lui dit-elle , le fruit de vos caprices. Vous en devriez mourir de honte & de regret ; mais vous êtes Roi.

Alphonse reconnoissant alors ses malheureux favoris, se sentit combattu de sentimens si opposés, que ne voulant céder à aucun, il alloit s'éloigner, lorsque Dom Pedre levant les yeux à la voix d'Isabelle, plus faisi de fureur que d'étonnement de se voir près du Roi, il lui cria avec le ton du désespoir : Arrêtes, cruel, repais tes yeux de l'état horrible où tes injustes préventions nous ont conduits ; tu veux usurper le nom de Pacifique, & tu mérites mieux celui de Cruel que ton prédécesseur ; il n'a versé que du sang, & tu déchires les cœurs ; ton amitié est une tyrannie, tes bienfaits sont des malheurs, & notre reconnoissance un supplice.

Au premier mot que Dom Pedre avoit prononcé, Elvire éperdue l'avoit quitté pour se jeter aux genoux du Roi, qu'elle tenoit fortement embrassés : Ah ! Sire, lui crioit-elle, ne vous offendez pas des paroles que le désespoir arrache à mon malheureux frere ; son crime ne commence que de ce moment, pardonnez tout à l'excès de son infortune ; vous l'avez aimé. Ah ! dieux ! jetez les yeux sur lui ! vous aimez la vertu, secourez-la. Mes larmes ma douleur nos malheurs . . . hélas ! ils sont sans bornes !

Le Roi, plongé dans une profonde rêverie, ne répondoit que par des regards sombres & distraits qu'il jettoit alternativement sur le frere & la sœur. Elvire persuadée qu'ils annonçoient la perte de ce

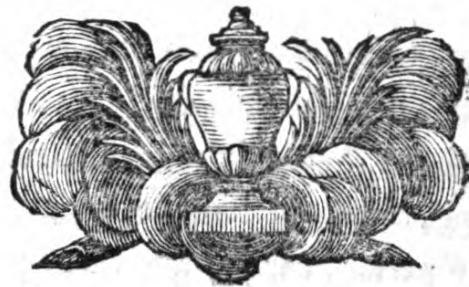
qu'elle avoit de plus cher , n'écoutant que son défef-poir , fut se jeter entre son frere & son amant. Je ne veux plus t'entendre tyran inflexible , continua-t-elle en parlant au Roi , nous expirerons à tes yeux ; mais tu ne feras pas le maître du moment , nous te ravirons le plaisir barbare de l'ordonner. . . .

Non , vous ne mourrez pas , s'écria le Roi , vous êtes plus mes tyrans que je ne suis le vôtre ; mes regrets me rendroient plus malheureux que vous , fit mon juste ressentiment triomphoit de ma clémence. Voyez , Madame , continua le Roi en s'approchant d'Elvire , voyez si votre frere étoit coupable ; voyez s'il mérite la grace que je lui accorde. Elvire prit un papier que le Roi lui présentoit , & que Dom Alvar reconnut aussi-tôt pour le fatal projet de conjuration qui avoit coûté la vie à son pere. Ah ! Sire , s'écria-t-il , quelle preuve plus convaincante pouviez-vous avoir de l'innocence de Dom Pedre ? En même-tems il apprit au Roi l'origine de ce funeste écrit ; il lui fit remarquer qu'étant sans nom & sans date , il n'avoit pas été difficile aux ennemis de Dom Pedre d'en imposer au Roi , en rapprochant les circonstances. Cela doit être vrai , Sire , dit Isabelle quand Dom Alvar eut cessé de parler , car j'ai trouvé ce papier dans la forêt , le même jour que nous y rencontrâmes Dom Alvar ; voyant qu'il étoit écrit en Portugais , que je n'entends pas , la curiosité me le fit donner à Dom Rodrigue pour le traduire. Mille occupations sérieuses

68 NOUVELLE ESPAGNOLE.

que j'ai eues depuis, m'ont fait oublier de le lui reprendre. Voilà comme les Rois, ajouta-t-elle en haussant les épaules, croient faire grace quand ils ne font que justice.

O ciel ! s'écria Alphonse, que le trône renferme d'écueils pour la vertu ! Me pardonneriez-vous mon erreur, belle Elvire, lui dit-il en prenant sa main qu'il présenta à Dom Alvar, ne suis-je pas assez puni par la perte de votre cœur ? en vous unissant à ce que vous aimez, est-ce assez expier mon crime ? Allons, continua-t-il, (en détachant lui-même les fers de ses favoris, & ne dédaignant pas de les embrasser) venez éprouver si la vertu m'est chère. L'excès de mes bontés surpassera celui de vos malheurs : Aimez-moi, s'il se peut ; mais suffiez-vous être ingrats, le bonheur d'en faire, surpassera la peine d'en rencontrer.





LA VÉRITÉ

AU FOND D'UN PUIITS.

HISTOIRE ÉGYPTIENNE.

CERTAIN habitant des bords du Nil avoit pour toute fortune une petite maison , un grand enclos , un beau canal , & l'ame naturellement gaie ; il se trouvoit fort riche. Un jour , c'étoit pendant le grand chaud de l'été , s'étant retiré dans une grotte qui étoit au bord de ce canal , il vit une belle grande carpe , mais grande comme une personne : ce qu'on remarquoit encore davantage , c'étoit ses yeux ; jamais on n'en avoit vu de si tendres. C'est de-là qu'on a dit des amans qui regardent tendrement leur belle : *qu'ils font des yeux de carpe frite.*

L'Egyptien enchanté de cette merveille , ne put se contenir. La curiosité entend quelquefois assez mal ses intérêts ; il s'avança hors de la grotte , & la carpe disparut. Il sentit alors un trouble qu'il ne pouvoit comprendre. Par les trois Graces , s'écria-t-il , quelle charmante carpe ! Au mot de charmante , la carpe revint un moment , & du bout de sa queue fit jaillir

de l'eau jusques sur le nez de l'Egyptien, mais en très-petite quantité; comme si c'étoit un remerciement de la fleurette qu'elle venoit d'entendre.

La nuit arrivoit, elle se passa, & l'Egyptien qui n'avoit pas fermé l'œil un moment, étoit avant le jour à considérer, au travers d'une jaloufie, le canal où la carpe s'étoit replongée.

A peine le soleil fut-il un peu élevé sur l'horizon, qu'un grand aigle vint s'abattre au bord du canal. La belle carpe sauta sur le rivage, l'aigle s'approcha & lui présenta un billet qu'elle prit avec empressement. L'Egyptien attentif, comme on peut le juger, la vit à plusieurs reprises, lire, s'interrompre, & chaque fois faire un saut extrêmement agréable; c'est ce qu'on a appelé depuis, *le saut de la carpe*; elle prit tout de suite la parole: Mon fils, dit-elle au grand aigle, dites à Jupiter que Vénus est charmée de cette agréable nouvelle: Nous pourrons bientôt nous démétamorphoser, continua-t-elle en voyant arriver trois autres animaux qui la joignirent. Venez, auguste Junon, (c'étoit une vache) approchez, sage Diane, (c'étoit une chatte) & vous aussi Mercure, (c'étoit un grand oiseau¹). Enfin les Géans sont foudroyés, leur chef seul respire encore, mais avec assez de difficulté; il a sur la poitrine

¹ L'oiseau appelé Ibis chez les Egyptiens.

deux fort grandes montagnes : de façon qu'on ne lui donne guère que quinze jours à vivre.

L'Egyptien enchanté de ce qu'il venoit d'entendre, courut se présenter à la troupe travestie : Mon cœur vous avoit reconnue , dit-il à la belle carpe , Vénus ne fauroit se cacher. Vénus & sa troupe le reçurent à merveilles , & passèrent quelques jours dans sa retraite , gardant encore leur figure empruntée. Enfin la mort de Typhon déclarée , les métamorphoses cessèrent ; mais avant que de quitter l'Egyptien , on songea à lui faire des présents considérables. Diane voulut montrer l'exemple ; elle prit dans sa dépouille de chatte les deux pattes de devant : mortel heureux , dit-elle , je vous donne ces deux admirables griffes ; apprenez de quelle importance elles vont être pour les mœurs. Une femme qui fera assez heureuse pour les avoir portées un seul jour en pendans d'oreilles , n'aura jamais rien à craindre des hommes les plus aimables & les plus pressans ; s'ils osent lui adresser des lorgneries , ou lui écrire des déclarations , à l'instant une griffe ira leur crever un œil tout au moins. Vous concevez bien qu'un pareil talisman sera recherché par toutes les dames de la cour d'Egypte. Elles s'empresseront d'être de vos amies. . . . Je vous suis garant , dit Mercure , qu'il vivra comme un hibou s'il n'a que ce moyen de se faire valoir dans le monde. Les femmes réellement vertueuses n'ont pas besoin de



griffes , leur conduite suffit pour les défendre. **A** l'égard des femmes moitié foibles & moitié rigides , que leur serviroient toutes les griffes du monde ? N'auroient-elles pas toujours la ressource de faire *patte de velours*.

Junon alloit prendre la parole pour n'être de l'avis ni de l'un ni de l'autre , lorsqu'elle aperçut une grande figure qui traversoit les airs , enveloppée dans plusieurs voiles , la plupart fort épais , quelques-uns à travers desquels on pouvoit la reconnoître. Eh ! voilà la Vérité , s'écria Junon ! Les Géans l'ont contrainte d'abandonner le ciel : Elle vient à point nommé , pour nous acquitter de ce que nous devons à ce sage mortel. Nous allons vous laisser la Vérité , dit-elle à l'Egyptien , vous la promenez dans le monde , & les mortels enchantés iront au-devant de vous. Les mortels , interrompit Mercure , vous leur faites bien plus d'honneur qu'ils ne méritent : je vous déclare qu'ils recevront fort mal la Vérité. Croiriez-vous bien qu'avec toute ma friponnerie , (je veux dire mon éloquence) j'ai une peine infinie à leur faire supporter la moindre critique sur leurs plus légères imperfections ? Jugez du succès qu'aura la Vérité , quand naïvement & sévèrement elle fera le procès aux vices , ou démasquera de fausses vertus. Donnez-lui du moins la Prudence pour compagne , & que ce soit cette dernière qui porte la parole.

Mercure ne fut point écouté, & comme il avoit raison, il abandonna volontiers son sentiment.

Voilà donc la Vérité habitante de la terre avec l'Egyptien. Sa première démarche fut de se manifester dans les cours; c'étoit débiter avec courage, elle n'y fit pas long séjour, l'air des cours lui étoit, dit-on, extrêmement contraire; c'est tout ce que son conducteur a rapporté de cette partie de leurs voyages. Il ajoute seulement que dans telles cours où les souverains mêmes se plaisoient avec elle, on lui faisoit faire tant de détours lorsqu'on étoit obligé de la mener aux pieds du trône, que le plus souvent elle y arrivoit exténuée au point de n'être point reconnoissable.

La Vérité, fort mécontente de sa première sortie, revint dans la solitude de l'Egyptien; elle lui faisoit de grandes excuses des dégoûts qu'il avoit éprouvés à sa suite. Ne vous reprochez rien, lui dit-il; quand on est assez heureux pour vous aimer, on s'attache à vous pour vous-même. Après quelques jours de repos, ils voulurent tenter une seconde sortie; ils allèrent se mêler parmi les simples citoyens. La Vérité avoit promis de se taire, à moins qu'elle n'eût occasion de dire des choses obligeantes; elle tint parole, c'est-à-dire, qu'elle étoit des jours entiers sans ouvrir la bouche. Cette conduite cependant lui réussit fort mal. Il n'étoit pas en elle de changer de physionomie: Dès qu'elle trouvoit

de ces gens qui se parent d'un faux dehors de vertu, ou qui croient montrer de l'esprit quand ils disent des misères avec confiance, ce qu'elle pensoit se peignoit si naïvement sur son visage, qu'ils y lisoient à découvert tout leur manége, toute leur fausseté; & ce qui les mortifioit encore davantage, tous leurs ridicules; ainsi la Vérité ne tarda guère à se voir décriée assez généralement: Les uns, & c'étoit les gens modérés, convenoient qu'effectivement elle étoit grande tracassière; d'autres, fâchés de ce qu'on la jugeoit avec trop de sévérité, affuroient que ce qu'elle avoit de rebutant venoit plutôt d'une sorte de naïveté bête, que d'un fond de méchanceté. On prétend qu'il y a encore de ces bons caractères, qui ne vous défendent sur un défaut que vous n'avez point, & dont on vous accuse, qu'en vous jettant un ridicule qu'on ne s'étoit pas encore avisé de vous donner.

La Vérité imagina un moyen de ne plus révolter les esprits. Je vais, dit-elle à l'Egyptien, me montrer aux hommes sous des formes différentes de la leur. Cette nouveauté les engagera à m'écouter; ils ne feront pas en garde contre mes leçons, ils en profiteront sans croire les avoir reçues. Ce projet arrêté, ils se logèrent dans une grande salle qui donnoit sur une place publique. L'Egyptien se manifestoit sur la porte, & tenant en main une baguette, il monroit un tableau sur lequel étoit cette inscription,

Palais de la Fable ; c'est le nom que la Vérité avoit pris. Entrez , disoit-il aux passans , *vous verrez ce que vous ne croirez point voir*. On entroit , & la Vérité prenoit différentes figures : tantôt elle étoit à-la-fois , *renard , corbeau & fromage* ; dans d'autres occasions , *bœuf & grenouille* : & joignant à ces fausses apparences un langage ingénieux , elle débitoit les mêmes maximes que les hommes avoient rebutées lorsqu'elle leur parloit sous sa propre figure. Cette singularité réussit d'abord assez ; gens de bel air voulurent avoir une ménagerie de pareils animaux ; mais de tels succès ne durèrent pas long-tems ; les animaux parlans furent bientôt réduits à n'avoir de commerce qu'avec *les mies & les petits enfans* , qui répétoient , sans y rien comprendre , les conversations *du loup & de l'agneau*. Les parens s'extâsioient d'admiration , les spectateurs bâilloient d'ennui , l'enfant ne devenoit que plus sot ; c'étoit-là tout le fruit de cette comédie.

La Vérité ainsi méconnue , négligée , reprit une forme humaine , mais pour intéresser les gens qui savoient penser ; elle voila ses oracles sous des idées ou des faits qui donnoient quelque'exercice à l'esprit ; il fallut prendre encore un nom supposé , elle imagina de se faire appeller *l'allégorie*.

L'Egyptien marque dans sa relation qu'il y avoit alors à *Memphis* quelques maisons où le savoir , les talens faisoient le fond du commerce ; mais sans

exclurre aucun autre genre de mérite. Si on y mon-
troit de l'esprit, c'étoit uniquement parce qu'on en
avoit, & non par l'ambition d'en faire paroître ;
ainsi l'esprit évitoit les trois défauts qu'il a le plus
à craindre, il n'étoit jamais déplacé, méprisant,
ni tyrannique.

L'historien dit ensuite qu'il y avoit d'autres mai-
sons où les gens n'étoient qu'esprit : ce n'est pas
qu'ils en eussent supérieurement, mais c'est qu'ils
vouloient en avoir sans cesse.

C'est dans cette dernière société que la Vérité fut
d'abord produite ; comme on y cherchoit à plaire sur-
tout aux nouveaux venus, après avoir étalé tout
ce qu'on croyoit propre à enlever son suffrage,
on l'engagea à dire son sentiment sur le mérite de
l'esprit ; elle prit ainsi la parole :

Jadis un triste autel, chez un peuple assez sage ;
Au dieu de l'ennui fut dressé ;
On croyoit, lui rendant un volontaire hommage,
S'exempter d'un culte forcé.
La fête est annoncée, on demande un grand-prêtre :
Personne ne s'offrit à cette dignité,
Les ennuyeux n'imaginent point l'être.
Un philosophe consulté,
Leur dit : Hé, prenez-moi : sans doute que j'ennuie ;
Mais j'ai bien des rivaux dans la société.
Venez, venez, gens qui passez la vie

A rechercher l'esprit dans vos moindres propos ;
 Vous ennuyez , s'il faut que je le die ,
 Mieux encore que ne font les fots.
 On le crut ; à l'instant dans ce temple funeste
 Ces sacrificateurs font installés par lui.
 Les autels ne font plus ; mais hélas ! il nous reste
 Bien des ministres de l'ennui.

Il ne fallut pas beaucoup d'imagination pour sentir ce que l'allégorie vouloit faire entendre. On se souleva contre elle , elle fut persiflée , éconduite , & malheureusement , dans d'autres sociétés où elle employa de pareils subterfuges , on ne la traita pas avec plus d'égard. Ne nous décourageons pas , dit-elle , pour guérir les mortels de leurs erreurs , servons-nous de leurs erreurs mêmes. Je commence ma nouvelle carrière ; regardez - moi bien. A ces mots elle fut changée en une petite vieille qui avoit tout-à-fait l'air de gaieté.

Sous cette nouvelle forme , & s'appuyant sur son fidele compagnon , elle arriva dans le palais d'une princesse de *Phénicie* ; on lui demanda qui elle étoit : mon nom , répondit-elle , c'est la bonne *Fée* , & mon métier , c'est de faire des choses merveilleuses.

Dans ce tems-là les princesses étoient fort sujettes à s'ennuyer. *Astérie* , c'est le nom de celle-ci , envoya chercher la bonne Fée , la vit , la questionna ,

ne l'écouta point, la trouva ennuyeuse, & se mit à entretenir une grande autruche qu'elle avoit élevée: Princesse, dit la petite vieille, prêtez un moment d'attention à la bonne Fée: Croiriez-vous bien que toute décrépité qu'elle est, sa condition vaut encore mieux que la vôtre? Vous tombez alternativement dans deux extrémités bien fâcheuses, à dire vrai; plongée dans une langueur léthargique, tout vous devient indifférent, hors votre état qui vous paroît toujours insupportable; sortez-vous de cet accablement, c'est pour être agitée par des fantaisies qui ne vous durent qu'autant qu'il faut pour en être tourmentée, les perdre avec dégoût, & retomber plus tristement que jamais dans ce malheureux abattement qui vous désole. Il est vrai, répondit Astérie, que si les princesses pouvoient s'occuper des choses qu'elles aiment, & se passer de celles dont elles ne se soucient pas, elles se croiroient les plus heureuses personnes du monde. Si vous pouviez prendre confiance en moi, repliqua la bonne Fée, vous seriez bientôt délivrée des misères de votre condition: Tenez, *voilà une épingle*; portez-la sur votre manche gauche, la pointe tournée du côté du coude; voici quelle en est la propriété, tous les souhaits que vous formerez intérieurement, elle les accomplira aussi-tôt. Mais ce présent est bien plus considérable encore; promettez-moi de n'en faire usage que quand vous vous verrez dégoûtée de l'autre.

C'étoit une petite table de saphir couverte d'une plume de phénix. La princesse se jeta sur les présens, promit avec autant de précipitation, & la bonne Fée se retira.

Astérie croyoit posséder dans l'épingle tout ce qui fait le bonheur inaltérable : elle n'avoit qu'à souhaiter; il semble que rien n'est si simple & si facile : c'est ce qu'il faut approfondir.

Comme Astérie n'avoit pas la tête bien rangée, & que les choses arrivoient selon le désordre de ses idées, toute sa journée étoit remplie par une confusion d'événemens précipités, bizarres, ridicules, qui se croisoient, qui se détruisoient l'un l'autre. Cette agitation l'amusa d'abord, & ne tarda guère à l'impatienter à mourir, c'étoit sa manière d'exprimer la moindre petite peine qu'elle éprouvoit, ainsi que la plus grande. On ne le croiroit pas : pour ajouter au malheur des gens qui ne savent pas se rendre heureux, il ne faudroit que leur donner le pouvoir de réaliser toutes leurs fantaisies.

Enfin Astérie se détermina à se défaire de l'épingle enchantée; elle fit venir la Fée. Regardez la tablette de saphir, dit la petite vieille, vous y trouverez le seul remède à votre maladie. La princesse aperçut des caractères formés par des étincelles de lumière, qui se renouvelloient sans cesse, & elle lut les vers que voici :

80 LA VÉRITÉ AU FOND D'UN PUIIS.

Dans vous-même cherchez le bonheur véritable,
Tout autre enchantement n'est qu'une trahison ;
L'épingle la plus secourable
L'est beaucoup moins que la raison.

Ah ! de la raison, dit la princesse : Et qui êtes-vous , pour me proposer de la raison ? Hélas ! répondit la petite vieille , j'ai le malheur d'être la Vérité. Dites la mauvaise humeur , l'injustice , la satire , s'écrièrent tous les courtisans. Alors se rappelant toutes les aventures fâcheuses que la Vérité s'étoit attirées depuis qu'elle étoit sur la terre , grands & petits se mirent à l'outrager , à la poursuivre , tant & si bien qu'en fuyant elle fut trop heureuse de rencontrer un puits où elle se précipita. Quelqu'un veut-il l'en tirer ?



LETTRES



LETTRES

PILLÉES.

LETTRE A M^{de}. ***

VOUS m'avez ordonné, madame, de vous écrire à votre campagne ; je ne puis vous donner des nouvelles de Paris, il est si désert, qu'il seroit difficile de trouver quelque événement digne de vous être mandé. Les affaires, l'inquiétude ou la maladie y retiennent le peu de monde que l'on y voit encore ; & les gens plus heureux sont allés, aussi bien que vous, jouir de cette douce liberté que j'envie si fort : c'est donc de la campagne que nous attendons à présent les nouvelles agréables ; & je n'ai d'autre ressource pour vous obéir, que d'avoir recours à mon peu d'imagination. On ne peut être moins assuré que je le suis, de réussir dans mon projet ; mais je compte sur votre indulgence & sur celle de votre aimable amie, qui est si digne de partager votre délicieuse retraite. J'ai vu que vous aimiez les contes de fées, recevez

82 LETTRES PILLÉES.

quelques fragmens que je viens d'imaginer : amusez-vous à les achever , à corriger , à supprimer , vous en êtes capables l'une & l'autre , & je suis sûr de retrouver , avec un grand plaisir , une ébauche que vous aurez si heureusement terminée.





F R A G M E N S

D E

Z É P H I R E

E T

D E N O M P A R E I L L E.

C O N T E.

IL étoit une fois un prince & une princesse, j'ignore absolument l'heureux pays qui les fit naître; je fais que Zéphire étoit le nom du prince, & qu'il vint au monde en faisant un grand éclat de rire; & que la princesse Nompareille, étant plus posée, ne fit rien d'extraordinaire en paroissant au jour, suivant ce que j'en ai pu découvrir. Ils furent très-bien élevés dans les différens pays qui leur donnèrent le jour; ils se virent, & ce fut apparemment dans un voyage que fit le prince; ils s'aimèrent sans peine, car ils étoient aussi beaux que bien faits; & leur amour éprouva plusieurs traverses, plus considérables pour eux-mêmes qu'intéressantes pour l'histoire. La plus grande, & celle

qui mérite le plus d'être rapportée, leur fut causée par une princesse connue sous le nom d'infante Déterminée. On fait que ce nom convenoit parfaitement à son caractère; elle étoit vive, emportée, incapable d'être retenue par aucune considération, prenant sur-le-champ son parti, & n'écoutant jamais ni scrupule ni remords : il me semble, car dans la vérité je n'en suis pas certain, qu'elle étoit cousine de Nompaille ; mais il est vraisemblable que sa parenté étoit la seule cause des égards que la princesse avoit toujours eus pour elle. Cette infante, emportée sans doute par quelque fantaisie nouvelle, dont vous aurez la bonté de nous donner le détail, voyageoit depuis six mois, au grand soulagement de tout le royaume, car il n'y avoit ni grand ni petit qu'elle n'incommodât. Elle trouva le prince établi à la cour quand elle y revint; & sans examiner ni ses goûts ni son humeur, encore moins le rapport qu'il pouvoit y avoir entr'eux, elle résolut de l'aimer, ou, pour mieux dire, de s'en faire aimer. Elle ne fut pas long-tems sans apprendre l'amour qu'il ressentoit pour la belle Nompaille : cette découverte lui fit avoir recours à la vieille fée Mordante, qui n'avoit point de plus grand plaisir que celui de brouiller les amans, & même les amis quand elle pouvoit y réussir : elle se plaisoit dans le trouble, semoit la division, & aimoit les tracasseries, qu'elle regardoit comme une voie

sure pour conduire à la haine ; elle avoit auprès d'elle un grand nombre de jeunes gens de l'un & de l'autre sexe ; elle les avoit choisis à tête légère , & les douoit de la plus grande curiosité ; elle ne s'occupoit que du soin de les rendre bavards ; & quand elle les trouvoit assez formés , c'est-à-dire , insupportables , elle les envoyoit dans le monde , avec ordre de lui rapporter exactement tout ce qu'ils avoient vu , entendu , remarqué , & même imaginé : car malgré son pouvoir , elle ne pouvoit être partout. Ensuite elle faisoit usage elle-même des nouvelles qu'elle avoit apprises , non sans avoir indiqué auparavant à ces jeunes gens l'interprétation maligne qu'il falloit donner aux démarches les plus simples , le point sur lequel il falloit appuyer , la façon dont il étoit nécessaire de sous-entendre dans la conversation pour établir un doute , donner un soupçon , le tout avec l'air de l'intérêt & la demande du secret ; suivant enfin toutes les regles de cet art pervers , le tourment des sociétés , & qui semble , depuis que cette vieille fée l'inventa , s'être perpétué jusqu'ici dans sa force. Je ne dois point finir cet article de la fée Mordante , sans dire qu'elle avoit pour principe que rien n'étoit indifférent , & pour excuse , que l'on pouvoit juger de ce que l'on voyoit. Elle écouta donc avec plaisir tout ce que l'infante Déterminée lui raconta ; & quoique cette princesse fût déjà très-en colère de voir ses charmes

& ses avances méprisées par Zéphire , qui n'étoit occupé que de Nompaille. Mordante fut aisément la révolter encore davantage. Malgré son goût pour la méchanceté , elle lui préféroit souvent la tracasserie , celle - ci étant presque toujours d'une plus grande durée , & souvent plus difficile à détruire : mais quand elle fut bien instruite par l'infante , elle trouva que deux amans qui s'aimoient si parfaitement , & dont la confiance étoit si bien établie , étoient fort difficiles à brouiller ; il lui parut aussi qu'il étoit fort dangereux d'avertir le roi , père de Nompaille , & de chercher à l'irriter contre l'amour de Zéphire , suivant les projets de l'infante Déterminée : le mariage de ces heureux amans étoit convenable de tout point , & il falloit bien se garder de faire aucune démarche qui pût en hâter la conclusion. L'affaire étoit d'autant plus délicate , qu'il étoit dangereux de rien proposer de trop sérieux dans la cour de ce roi ; on auroit par ce moyen terminé le mariage au plutôt , dans la seule vue de n'en plus entendre parler. On dançoit continuellement à cette cour , ou plutôt on y fautoit toujours ; c'étoit l'usage établi dans ce pays , c'étoit la marque du plus profond respect , & les plus belles cabrioles étoient la preuve du plus grand dévouement ; le service de Sa Majesté auroit pu souffrir d'une telle démarche : on ne lui présentoit donc aucune des choses qui lui étoient nécessaires , qu'à

cloche-pied , l'adresse & la jeunesse étoient par conséquent indispensables pour posséder les plus grandes charges de sa maison ; au reste , tous les applaudissemens que l'on donnoit à ce monarque , ne se témoignent que par le bruit des castagnettes , par des chants & par le son des instrumens ; tous , jusqu'aux sifflets , étoient reçus , & quand on n'en savoit pas jouer , on en étoit quitte pour faire ce que les Musiciens appellent un *a vuide* ; ainsi l'on entendoit continuellement un concert , ou plutôt un bruit qui n'étoit pas toujours agréable , car la flatterie habitoit les cours dès ces tems reculés. Il faut cependant avertir que pour éviter le charivari , suite nécessaire d'un aussi grand nombre d'instrumens , le grand-maître de la maison du roi avertissoit la cour , & disoit tous les matins : c'est en *A mi la* , en *G re sol fa* que le Roi veut être loué aujourd'hui. Malgré cette sage précaution , on doit être persuadé qu'il ne fut jamais de cour plus bruyante , plus en mouvement ; & dans laquelle une tracasserie fût plus difficile à établir. Quelque accoutumé que l'on fût à sauter , la plus grande partie des courtisans sautoient encore d'une façon très-mauvaise , & rien n'étoit si pesant , ni si ridicule que les sauts des magistrats des chambres de justice & des parlemens , qui vouloient obéir & conserver leur dignité , sur-tout quand ils venoient faire des remontrances au roi sur des affaires qui pouvoient être d'autant plus susceptibles de repré-

sentations, qu'elles avoient toujours été déterminées en fautant.

L'amour, au contraire, régla tous les pas de Zéphire, & comme il étoit né avec de la grace à tout ce qu'il faisoit, il inventa la véritable danse, & fut former des pas agréables & convenables aux différens motifs dont il étoit animé auprès de Nompaille; ainsi Zéphire, qui s'étoit aisément conformé à l'usage de cette cour, abordoit la princesse avec des coulés, & la conduisoit dans les appartemens avec des balancés & des pas de menuet, &c. Cependant la fée Mordante n'oublioit point la parole qu'elle avoit donnée à l'infante Déterminée, de ne rien négliger pour brouiller & séparer ces deux amans; elle savoit très-bien qu'une tracasserie par son essence doit avoir une minutie pour objet, & que plus cette minutie est légère, non-seulement son auteur a plus de mérite, mais que l'altercation qu'elle a fait naître, rend les éclairciffemens plus difficiles. Elle imagina donc un enchantement, ou plutôt un tournois d'une nouvelle espece. Des chevaliers à barbe blanche parurent un jour dans la salle du château, ils précédoient quarante belles demoiselles qui descendirent de leurs haquenées, selon l'usage des anciens romans. Elles s'acquittèrent de leur compliment avec tant de graces que le roi leur accorda le don qu'elles lui demandèrent; elles établirent en conséquence un grand arc de triomphe dans

la cour du palais, & déclarèrent que c'étoit l'enchantement de la veillée, pour remporter le prix qui consistoit en une belle paire de galloches de diamans; il falloit veiller trois jours & trois nuits. Une cour aussi alerte & aussi animée que celle dont je viens de donner une légère idée, accepta la proposition avec beaucoup de joie, & tout le monde trouva que les galloches étoient trop faciles à gagner. L'extérieur de l'arc qui fut élevé étoit de la plus belle architecture, le dedans étoit délicieusement orné, il parut éclairé de mille bougies, les parfums, les agrémens recherchés & les commodités de la vie y brilloient de toutes parts. On accourt de tous les côtés, & l'on s'empresse tous les jours pour voir des objets moins agréables que celui-ci. Toute la cour se trouva dans le fallon au jour marqué, & redoubla les fauts pour s'y rendre; les hommes avoient, suivant l'ordre prescrit, leurs écus, & les femmes, pour obéir au même règlement, n'oublièrent pas leurs éventails; jamais la cour ne parut si magnifique: les quarante belles filles & les chevaliers qui devoient donner le prix au vainqueur, n'en diminuoient point l'éclat, & comme le fallon représentoit & supposoit la nuit, le roi y donna toutes sortes de libertés, dispensa de sauter, & permit de jouer, de manger, & de s'entretenir à son gré; ainsi la conversation, la danse, la bonne-chère & la vivacité brillèrent à l'envi dans tous les coins de ce superbe fallon.

Tout le monde avoit sauté tout le jour; aussi, malgré tant de beaux objets & tant de choses agréables, tous les hommes ne purent résister au sommeil; Zéphire lui-même succomba, non des premiers, mais enfin il s'endormit malgré tous les efforts de la plus belle résistance. Nompareille en fut piquée, & c'est la première tracasserie que le prince & elle eurent ensemble; quelques femmes de la cour succombèrent aussi, & l'on vit le lendemain, sur la porte de l'arc de la veillée, tous les écus & les éventails de ceux qui n'avoient pu résister au sommeil, sur lesquels on lisoit: Tel a veillé tant de tems, mais il a dormi. Enfin les galloches ne furent accordées à personne; car les femmes étant sorties d'impatience, on pouvoit supposer qu'elles étoient allées dormir; cependant elles étoient en général trop piquées d'avoir été témoins d'un sommeil qu'elles avoient l'injustice de regarder comme une insulte à leurs appas: ainsi la troupe partit & emporta ses belles galloches, en disant qu'elle alloit chercher un pays plus éveillé; Mordante n'avoit voulu que faire naître quelque division entre Zéphire & Nompareille, elle y réussit, c'est tout ce que j'en fais; j'ignore les détails de leurs reproches, il me suffit pour ce moment d'être assuré qu'une chose aussi peu considérable, dans son commencement, fut suffisante pour établir une tracasserie que la fée eut grand soin d'entretenir & de conduire jusqu'aux reproches amers, & même jusqu'à l'aigreur.

L'amour surmonte ordinairement ces petites alterations, & ce n'est même qu'à la longue, & faute d'éclairciffemens qu'elles peuvent inspirer de l'éloignement & du dégoût. Cette façon d'agir n'étant pas assez vive au gré de l'infante Déterminée, qui vouloit absolument se venger des mépris de l'un & des avantages que l'autre avoit sur elle, elle trouva le secret de les séparer; j'avoue que j'ignore les moyens qu'elle employa pour y parvenir, mais on ne m'a point caché que dans tous les malheurs qu'ils eurent à soutenir, une bonne fée qui avoit doué Nompaille, la fit passer par l'enchantement de l'espérance: on n'a pu m'en donner la description, dieu veuille que vous me l'envoyiez de votre retraite.

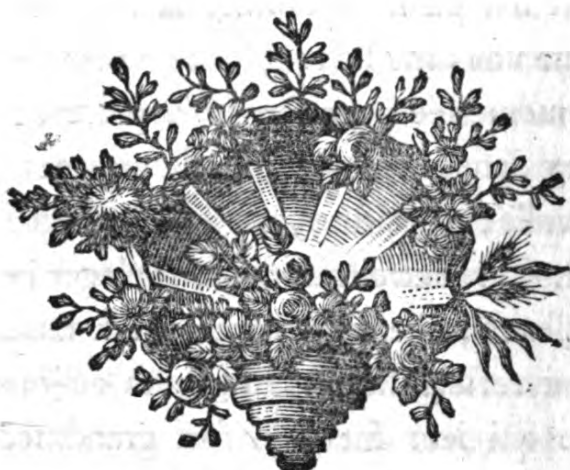
Cette même fée pour sauver Zéphire & Nompaille d'un danger éminent, les fit voyager d'une façon nouvelle, mais sûre, car elle les renferma dans un grelot. Une autre fois, pour soulager les rigueurs d'une absence, elle leur fit présent à chacun d'une bague qui réfléchissoit toutes leurs actions dans la lune, ce qui leur fut d'un fort grand secours: je trouve enfin dans mes mémoires qu'ils furent conduits dans le lit des merveilles par l'infante Déterminée elle-même; la bonne fée voulut absolument contraindre cette princesse à cette cruelle démarche pour la punir, & cette punition lui parut en effet si terrible, que de rage elle se jeta par la fenêtre. Ce dernier trait est vrai, cependant bien des gens sont persuadés que

92 ZÉPHIRE ET NOMPAREILLE.

cette princesse fut mariée , & qu'elle a laissé une postérité fort étendue.

Voyez , madame , combien vous avez de choses à faire pour rendre cette bagatelle amusante , vous ferez peut-être plus sensible au plaisir de critiquer ces fragmens , qu'à la peine d'y travailler : qu'importe , si l'un vous amuse plus que l'autre ; je n'ai , je vous jure , aucun autre objet que votre amusement.

J'ai l'honneur d'être. . . .





SUR DES FEUILLES

D E

SPECTATEURS.

MONSIEUR,

Les corsaires ont coutume de s'éviter quand ils sont à la mer , mais quand ils s'acharnent au combat , ordinairement il devient terrible. C'est à un de ces combats que je compare notre dernière conversation; vous êtes misanthrope , reconnu pour tel , charmé de l'être , puisque le goût & le tempérament vous y portent également. Quant à moi je le suis , & peut-être plus que vous , quoi qu'avec moins d'affectation. Que ne dois-je donc point vous avoir dit , à vous , monsieur , que je connois (& qui m'avez permis de vous le dire) pour un philosophe rustique , bourru , indocile , & qui vous trouvez amoureux ; & de qui ? bons dieux ! d'une femme , à la vérité , charmante par la figure & par l'esprit , mais qui n'a que l'art en recommandation , qui méconnoît les sentimens ; & qui s'amuse de vous quand elle n'a rien de mieux à

faire; enfin, c'est une femme que, selon votre propre aveu, l'on peut citer pour le modèle de la plus parfaite coquetterie.

Notre conversation ne se borna pas aux seules réflexions morales & critiques, que me présenta votre situation, plus outrée que celle que Molière a mis sur la scène; je vous attaqua sur l'ouvrage que vous entreprenez, & voici les propres paroles dont je me servis: Que les folies à la mode possèdent nos femmes, qu'un pompon, qu'une coëffe en carillon, fassent l'objet de leurs desirs & le sujet de leur conversation, elles font leur charge, j'y souscris; je fais plus, je m'en amuse quelquefois: mais que cette même mode séduise jusqu'aux gens d'esprit, c'est-à-dire, que dans le moment qu'une reconnaissance a paru avec succès sur notre théâtre, il faille aussi-tôt que j'en effuie dans toutes les pièces nouvelles. Quoi! parce qu'un auteur a réussi par la fiction, je suis sûr que tout ce que je verrai pendant un certain tems ne sera plus que romanesque, sans trouver dans l'ouvrage nouveau aucune étude de la nature, non plus que des sentimens qu'elle inspire! Et que vous-même, monsieur, vous tombiez dans un pareil inconvénient! c'est, je vous l'avoue, ce que je ne vous pardonne point. Un Anglois compose des feuilles détachées, il les rassemble & leur donne le titre de Spectateur; son livre réussit & mérite son succès: aussi-

tôt Spectateurs de paroître sous le titre de François, d'Inconnu, de Suisse, &c.; & vous-même vous soumettant au torrent, vous donnez dans un travers que vous blâmeriez dans tout autre : c'est encore une fois ce que je souffre impatiemment.

Vous ne pouvez encore avoir oublié ce que je vous ai dit sur ce sujet ; mais puisque je ne vous ai pas convaincu, puisque vous succombez à l'envie d'être auteur, & que vous imitez un genre d'écrire que vous croyez qui vous convient, & qu'enfin vous ne choisissiez un tel genre que parce qu'il ajoutera, selon vous, une nouvelle force à la misanthropie dont vous jouissez dans le monde ; acquittez-vous du moins de l'emploi que vous vous proposez, & soutenez votre caractère. Mais point du tout, l'amour vous tourne la tête, & l'on ne voit, dans les feuilles que vous m'avez confiées, que des sentimens alambiqués ; il semble que vous ne jugiez de l'amour que par l'esprit, sans oser vous abandonner aux sentimens du cœur. Vous avez peu d'usage du monde, & vous vous remplissez la tête de métaphysique pour suppléer à cette légèreté & à ce badinage qui conviennent si fort aux gens du monde. Après tout, quelle nécessité trouvez-vous (pour moi je ne la comprends pas) de parler toujours de vous, & pourquoi faut-il que vous fassiez confiance au public de toutes les pauvretés que vous pensez ? Si vous êtes cepen-

dant déterminé à donner votre portrait , croyez-moi , faites - vous peindre par un autre , je vous répons de l'effet qu'il produira. Ne parlez jamais de votre amour qu'à votre maîtresse , c'est un bon conseil que je vous donne dans tous les cas. Mais puisque vous voulez travailler en ce genre , vous avez mille bonnes choses sur lesquelles vous pouvez écrire ; soyez utile à la société en lui représentant sans cesse ses défauts , faites vos efforts pour chasser les plus grossiers & les plus incommodes : quelquefois un tour nouveau donné à une chose mille fois critiquée , en peut , en un moment , corriger toute une ville. Les mœurs , la mode , les événemens , les ouvrages d'esprit , les loix , les usages , le style même , tout est soumis à vous , tout est de votre district : frondez , par exemple , les pointes , les épigrammes , & le genre d'esprit dont nous accablent les écrivains aujourd'hui. Mais ils sont au premier rang , me direz-vous , ils ont séduit une partie de la ville , tout leur est presque soumis. Tant mieux , vous dis-je , attaquez , vous le devez. Eh ! que doit craindre un misanthrope ? Si vous voulez vous égayer dans une autre feuille , & faire tomber votre critique sur des gens moins redoutables , mais qui n'ont pas moins besoin de conseils ; faites voir aux gens du monde combien , à force de vouloir dire , ils disent peu. Que vos écrits leur fassent sentir avec honte combien il est

ridicule

ridicule de dire , par exemple : Je l'adore , en parlant d'une navette ou d'une autre baliverne , demandez-leur ce qu'ajoute à ce mot celui de *passionément* , dont une infinité de gens se servent. Une autre fois , faites-vous expliquer ce que veut dire , *je l'aime à la fureur* , & mille autres phrases dont rougiroient ceux qui s'en servent , s'ils favoient seulement les noms de ceux qui s'en sont servis les premiers. Il est encore d'autres moyens pour vous acquitter avec honneur de l'ouvrage que vous entreprenez. Ecoutez cette histoire , & voyez ce que vous pensez vous-même d'une chose que l'usage ordonne dans ce pays.

Deux familles considérables résolues de s'unir pour leur intérêt , & pour redoubler mutuellement leur crédit , après avoir mûrement consulté la qualité du bien , & nullement considéré le rapport des caractères , font un mariage de leurs enfans , qui jeunes & fort aimables consentent , selon l'usage , à la volonté de leurs parens. Le hazard ou la jeunesse de leurs cœurs voulut qu'ils s'aimassent infiniment dans le commencement de leur mariage ; mais les amis de Philinte , (c'est le nom du jeune homme) & quelques plaisanteries de nos dames les plus titrées firent si bien , que lui représentant avec énergie la honte qui regne dans Paris pour un mari qui aime sa femme : Philinte , dis-je , s'attacha d'abord (pour être du bon air) à quel-

ques-unes de nos dames qui sont toujours à l'affût de la jeunesse qui entre dans le monde, & que l'on connoît pour être ce que l'on appelle sur le trottoir : Enfin peu-à-peu Célidamie devint tout-à-fait la femme de Philinte, c'est-à-dire, qu'elle ne vit plus son mari que dans des maisons étrangères où le hazard les faisoit rencontrer ; elle souffrit d'abord impatiemment, avec douleur même, les froideurs de son mari. Ensuite son amour-propre fut offensé des femmes qu'il lui préféroit ; enfin quelques amies prêchant d'exemple, & qui sur le rouge comme sur les amans, tourmentent également une jeune personne, lui représentèrent l'inutilité & la platitude d'une douleur qu'il eût été honteux de laisser appercevoir, & lui proposèrent la douce consolation d'aimer & de se venger ; Célidamie succomba, elle aima, fut aimée, quitta, fut abandonnée, fut à la mode, & donna plusieurs enfans à un mari qui ne manquoit pas d'en donner à d'autres ; c'étoit le meilleur ménage de la ville ; les femmes, & tout ce qu'on appelle la bonne compagnie applaudissoit. Qu'arriva-t-il ? Philinte tomba malade, la petite vérole se déclare ; Célidamie s'enferme avec lui, & non-seulement entretient un commerce de lettres avec son amant, mais, qui plus est, le reçoit toutes les nuits dans la maison du malade, ne s'entretient que des agrémens du veuvage, trop à la mode & trop désiré, me semble,

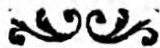
pour la façon dont on s'en passe à Paris. Philinte meurt, & quatre jours après Célidamie est attaquée du même mal ; cette cruelle maladie est terminée par le même événement.

Dois-je estimer Célidamie de s'être enfermée avec son mari ? ce trait d'un amour conjugal, démenti par-tout ce que je vous ai représenté, n'est-il pas une fausseté épouvantable autorisée dans Paris ? Elle est même devenue nécessaire, puisque l'on y attache une sorte d'honneur ; mais elle est d'autant plus affreuse qu'elle ne peut tromper ni dieu ni les hommes. A regarder ce procédé d'un autre côté, se peut-il rien de plus cruel à l'humanité que d'exposer à une mort presque certaine une mère qui seroit du moins chargée de l'éducation de ses enfans & du soin de leurs affaires ? Un usage aussi barbare, aussi pervers, s'il nous étoit rapporté par un voyageur, comme un fait pratiqué journellement chez les Illinois, seroit frondé, il seroit cité avec raison comme le plus opposé à la société : cependant, il est tous les jours sous nos yeux, il ne frappe personne ; c'est l'usage enfin, il faut s'y soumettre.

Voilà, monsieur, le genre de critique dont on peut faire usage ; comptez qu'il est mille choses de cette force, & que si vous voulez m'employer à critiquer, quand ce seroit vous-même, je suis toujours à votre service.

A V I S.

LES deux lettres que l'on vient de lire sont un essai tiré d'un grand recueil que l'auteur, homme sincère & de bonne-foi, a rassemblé sous le titre de *lettres pillées*. Si le public approuve cet essai, le recueil entier paroîtra bientôt avec une préface, ou plutôt avec une dissertation sur le plagiat, les différens secours, les sources des idées, & autres especes de vols dont presque tous les livres sont remplis. On aura soin de citer & de donner des exemples tirés des ouvrages les plus goûtés, les moins connus du public pour être plagiaires; ce qui ne fera peut-être pas beaucoup d'amis à l'auteur. Au reste, la première de ces deux lettres est une réminiscence & un assemblage de tous les contes de fées, que l'on connoît d'une piece de la foire, & d'une autre jouée sur un théâtre particulier; elle auroit embelli ce recueil si l'auteur avoit voulu la donner, & l'on voit aisément que la seconde lettre n'auroit jamais été écrite sans le secours du *Misanthrope* de Molière, & de tous les Spectateurs qui ont inondé la scène il y a vingt ans.





DIALOGUE.

OVIDE, TIBULLE.

TIBULLE.

NON, Ovide, jamais vous ne me persuaderez que vos idées sur l'amour aient été raisonnables.

OVIDE.

Rome n'a pas pensé comme vous, & n'a pas crû quand elle lut mon art d'aimer, que les mystères de ce dieu, que nous avons tous deux servi si bien, quoique d'une façon différente, ne me fussent pas connus.

TIBULLE.

Je ne suis pas surpris du succès qu'eut votre ouvrage. Vous y donniez des leçons de coquetterie, & vous n'ignorez pas qu'on la met plus souvent en usage que le sentiment.

OVIDE.

C'est parce qu'elle est plus amusante : tout amour sérieux est nécessairement triste. On commence par

s'occuper du plaisir d'être aimé avec cette ardeur, cette violence, cette fureur, qui ne laissent vivre que pour vous l'objet que vous avez touché; mais ce plaisir, qui, dans le fonds, ne flatte que la vanité, ne peut pas nous satisfaire long-tems. D'ailleurs, plus il est doux d'inspirer de tendres sentimens, moins on doit se borner à ne les inspirer qu'à une seule personne, qui ne peut jamais vous offrir que le même spectacle, de qui les idées, au bout de quelques jours, n'ont pour vous rien de plus neuf & de plus piquant que ses charmes, & qui vous afflige sans cesse de l'ennuyeux spectacle d'un amour que vous ne partagez plus.

T I B U L L E.

En vérité, il est bien étonnant qu'avec un libertinage si décidé, & que vous dissimuliez fort peu, vous ayez pu plaire à tant de femmes.

O V I D E.

Et moi, je suis au contraire bien surpris qu'avec cette façon de penser, que vous blâmez tant, je n'en aie pas eu davantage.

T I B U L L E.

Mais au moins, une femme veut être aimée, & il n'y en avoit pas d'assez vaine ou d'assez dupe pour espérer de vous fixer.

O V I D E.

Peut-être même celle de toutes sur laquelle j'ai fait la plus vive impression, n'a-t-elle pas désiré que je fusse ni constant, ni fidele; mais quand cela ne seroit pas, mon inconstance loin de me nuire auprès d'une beauté que je voulois mettre dans mes fers, ne devoit être pour elle qu'une raison de plus de se défendre moins contre moi. Rien, il est vrai, ne m'avoit fixé; mais étoit-il pour cela bien décidé que rien ne pût arrêter ma légèreté? Beaucoup de jolies femmes que j'avois toutes servies, mais dont je n'avois aimé aucune, pouvoient & devoient croire que celles qui leur succédroient ne seroient pas plus heureuses qu'elles-mêmes ne l'avoient été; mais celle que j'attaquois pouvoit-elle penser que le miracle de me rendre constant ne fût pas réservé à ses charmes? Ce seroit d'ailleurs une grande erreur de croire qu'il est si difficile de persuader à une femme qu'elle nous touche vainement. La plus modeste de toutes, celle même qui auroit le plus de raison de l'être, a toujours plus de vanité, ou qu'elle n'en croit ou qu'elle n'en devoit avoir; & je suis contraint d'avouer que la plus austère, ou la moins vaine des femmes auxquelles j'ai adressé mes vœux, ne m'a jamais coûté ni plus de trois jours, ni plus d'une chanson.

T I B U L L E.

Grands dieux ! & j'ai trouvé des cruelles !

O V I D E.

Et vous en êtes surpris !

T I B U L L E.

Et le moyen , Ovide , que je ne le sois pas ; quand je me rappelle avec quelle tendresse , quelle vérité , quelle ardeur j'aimois !

O V I D E.

Et c'est par cette raison même que vous deviez vous étonner moins de n'avoir pas toujours réussi. Dans le siècle où nous vivions tous deux (& j'en conviens , j'avois aidé passablement à l'éclairer ,) il y avoit bien des femmes qui croyoient inspirer de l'amour ou faire naître des desirs , c'est une chose à-peu-près égale ; quelque chose qu'il y eût à gagner pour leur vanité à voir un homme les aimer passionément , elles craignoient encore plus sa tendresse , qu'elles n'en étoient flattées , & je suis sûr qu'aimable , comme vous l'étiez , il n'y a pas de femmes dans Rome que vous n'eussiez subjuguées , si vous aviez eu en amour aussi mauvaise réputation que moi.

T I B U L L E.

Je ne vous reproche pas une façon de penser dont vous n'avez été que trop puni, puisque rien dans le fond ne vous a tiré de votre indifférence. Non, Ovide, vous n'avez jamais connu ces plaisirs enchanteurs, cette volupté si vive, si touchante, dont une ame tendre est pénétrée; vous n'avez jamais éprouvé ces douces émotions, ces désordres charmans, dont j'ai quelquefois joui. Comblé de faveurs, vous n'avez jamais su être heureux; & vous étiez en effet plus à plaindre, lorsque l'on accordoit tout à vos desirs, que je ne l'étois lors même que j'éprouvois les plus cruelles rigueurs.

O V I D E.

Ah, Tibulle! vous n'avez jamais connu ce plaisir si flatteur de courir sans cesse d'objets en objets, de les soumettre tous, & de n'être soumis par aucun, de se conserver toujours assez de liberté, pour que l'inconstance de la femme même qui vous touche le plus, ne puisse vous coûter seulement le plus léger soupir; d'aller, sans être troublé par aucun remords, ranimer auprès d'une beauté nouvelle, un cœur que les bontés d'une ancienne maîtresse avoient usé; de triompher, dans le même-tems, de l'innocente & de la coquette, de jouir, avec l'une, du désordre que jette dans son

ame une passion qu'elle ignoroit ; de tromper la vanité de l'autre , en paroissant la flatter ; d'être enfin toujours occupé de projets agréables , & de les voir toujours suivis du succès. Si ce n'est pas là de l'amour , Tibulle , c'est au moins du plaisir , & du plaisir qu'aucune peine ne trouble ; & vous ne me ferez jamais croire que ç'ait été pour moi un si grand malheur , que de préférer l'un à l'autre.

T I B U L L E.

Tous les plaisirs que vous venez de peindre , ne peuvent pas tenir seulement lieu du bonheur d'être un moment regardé de ce qu'on aime ; & j'étois mille fois plus heureux quand je pensois à Délie , que vous ne l'étiez , vous , quand la fille d'Auguste vous prodiguoit les plus tendres caresses.

O V I D E.

La chose est cependant différente , & vous ne me persuaderez point que le plaisir d'attendre , & quelquefois vainement , qu'on vous ouvrît chez Délie , valût celui d'être dans le cabinet de la princesse.

T I B U L L E.

J'étois sûr , du moins , lorsque je pouvois parvenir au bonheur de voir Délie , qu'un autre n'en jouissoit pas ; & je ne crois pas que quand la

princesse se refusoit à vos desirs, vous pussiez avoir les mêmes motifs de consolation.

O V I D E.

Si vous aviez pu craindre auprès de Délie un rival favorisé, qu'auriez-vous fait ?

T I B U L L E.

Ah ! je vous avoue que la mort même m'auroit paru moins affreuse que son inconstance.

O V I D E.

Eh bien ! j'étois plus philosophe que vous. Quand il plaisoit à Julie d'en voir un autre, & que, par conséquent, il ne lui plaisoit pas de me voir, l'appartement de Sulpicie n'étoit pas loin, elle vouloit bien quelquefois m'honorer de ses bontés, & j'allois me consoler auprès d'elle des infidélités de la femme d'Agrippa. Pour vous, si l'on en peut croire les bruits qui en coururent dans Rome, l'infidélité de cette même Délie, si tendrement aimée, vous coûte la vie. Dans le cours de la mienne, cinquante femmes au moins me furent infidèles, & ne m'affligèrent pas. Etiez-vous raisonnable de vous immoler, pour ainsi dire, à la gloire d'une perfide, lorsque, jusqu'à la plus sévère vestale, il n'y avoit pas une femme dans Rome qui ne se fût fait honneur, & peut-être même un devoir de vous consoler ?

TIBULLE.

Eh ! de quoi m'eussent servi leurs soins ? Pouvois-je après l'infidélité de Délie , si ardemment aimée pendant plus de quinze ans , penser sans horreur qu'il restoit des femmes au monde ? Que ne m'en avoit-il pas coûté pour m'assurer la possession de ce cœur sacrilege qui viola en un jour tant de sermens ? Non , Ovide , après un coup si cruel , il ne me restoit qu'à mourir.

OVIDE.

Et après la récompense que vous avez reçue de vos sentimens , vous osez me blâmer de ne m'être fait de l'amour qu'une dissipation agréable ?

TIBULLE.

Eh non ! Ovide , vous dis-je , vous n'avez jamais su aimer.

OVIDE.

J'étois , il est vrai , moins délicat que vous , & quoique vous disiez , je ne crois pas y avoir perdu. La délicatesse est plus souvent le poison des plaisirs , qu'elle n'y ajoute de charmes. Notre imagination va toujours au-delà de nous-mêmes , & nos besoins sont plus aisés à satisfaire que nos idées. Jouissons du plaisir d'aimer , mais jouissons-en en philosophe ;

que les femmes soient toujours la source de nos desirs, & jamais celle de nos regrets. Les plaisirs que nous perdons par cette façon d'aimer ne sont que des biens imaginaires, dont la possession nous trouble, dont la perte nous désole, & auxquels il n'est point raisonnable d'immoler un seul instant de notre tranquillité.

TIBULLE.

En vérité, Ovide, je suis trop heureux d'être mort; je craindrois, si je vivois encore, que vos raisonnemens ne me pervertissent.

OVIDE.

Non; si vous viviez encore, nous aurions les mêmes penchans. Votre exemple ne me pervertiroit point, & le mien ne vous corrigeroit pas.





HISTOIRE MORALE.

*La sincérité est la plus sotte des vertus,
& la fausseté le plus nécessaire des vices;
je le prouve.*

IL y avoit un couvent de religieuses qui élevoit une trentaine de pensionnaires faites pour se marier, & qui, par conséquent, renfermoit dans ses murs de quoi faire l'ambition, & peut-être le malheur de trente honnêtes gens.

De ces trente pensionnaires, il en étoit vingt-neuf dont la supérieure louoit l'excellent caractère, & il n'y en avoit qu'une seule dont elle disoit du mal, & qui méritoit qu'elle en dît du bien. C'étoit la jeune Rosalie; elle étoit douce, prévenante & sensible. Le plaisir qu'elle avoit à se faire des amies, faisoit juger de celui qu'elle auroit à se faire un amant. L'apparence de l'amitié dans une jeune fille de couvent, n'est souvent qu'une disposition à l'amour.

Avec tant de bonnes qualités, Rosalie eût été fure de réussir, si elle n'en eût pas eu une de trop, qui étoit la sincérité. L'artifice & le déguisement lui paroissoient des crimes; elle disoit naturellement

à la sœur des Anges qu'elle étoit ennuyeuse ; elle ne cachoit pas à la mère Saint-Chrysofôme qu'elle étoit tracassière ; & soutenoit à la sœur Sainte-Eugénie qu'elle étoit hypocrite. Elle osa même dire un jour à son confesseur , le révérend père Archange de Québec , capucin de la province de France , qu'il étoit mal - propre & qu'il sentoit mauvais.

Une telle franchise la fit passer dans toute la maison pour un vrai démon ; la sincérité n'est une vertu que devant les gens qui ont du mérite ; c'est pour cela que , presque toujours , elle paroît un défaut.

On disoit à tous les étrangers des horreurs de Rosalie , personne n'eût été sensé de la prendre pour femme ; mais en revanche , on élevoit aux nues les vertus d'une autre pensionnaire nommée Calmits : elle ne devoit ces éloges qu'à sa dissimulation , elle n'étoit jamais ce qu'elle paroissoit être ; elle étoit insensible & careffante , méchante & douce-reuse , ingrate & empressée ; en un mot , elle avoit de l'esprit & ne l'employoit que pour en faire un masque de cœur ; elle disoit à la sœur des Anges qu'elle étoit amusante ; à la mère Saint-Chrysofôme qu'elle avoit un bon caractère ; à Sainte-Eugénie qu'elle étoit une sainte ; & au père Archange qu'il sentoit l'encens de cathédrale.

On la trouvoit agréable , c'étoit le trésor & la

bénédiction de la maison; la supérieure lui trouvoit même beaucoup de conformité avec la bienheureuse fondatrice de l'ordre.

Un panégyrique est rendu bien en beau, lorsqu'on a l'art d'y insérer les défauts du prochain.

Celui de Calmits s'étendit assez dans le monde pour lui faire trouver un bon parti; elle en reçut la nouvelle par son frère Manency, lorsqu'il vint voir sa sœur; Rosalie étoit avec elle au parloir, elle en fut enchantée quoiqu'il fût d'une figure assez médiocre; mais Rosalie n'avoit rien vu encore de plus aimable: un jeune homme passable l'emporte aux yeux d'une fille qui pense bien, sur la none la plus jolie. La nouveauté de l'objet donna des graces à sa sincérité, elle avoua à Manency qu'elle le trouvoit charmant, & lui fit des avances avec la bonne-foi la plus indécente; Manency fut étonné & Calmits scandalisée: toutes les femmes sont à peu-près les mêmes, mais toutes ne sont pas sincères; Calmits affectoit d'être la dupe des préjugés, & disoit que quand une femme faisoit tant que d'aimer, ce ne devoit être qu'après un examen bien sévère; elle prétendoit aussi, (du moins elle vouloit le faire croire) qu'il falloit qu'un amant eût des qualités estimables, bien plus que d'aimables: mais pour la commodité du public, on veut que cela ne soit pas nécessaire.

Rosalie croyoit aimer Manency, mais elle se trompoit,

trompoit ; sa vue n'avoit produit en elle qu'un simple développement d'idées. Elle n'étoit ni délicatesse ni bon cœur , elle ne sentoit ni l'un ni l'autre , elle étoit agitée d'autres mouvemens ; & elle jugea que c'étoit du sentiment. N'ayant d'autre vue que le plaisir, elle s'imaginoit qu'il étoit aussi aisé de le rencontrer que de le desirer , & dans cette occasion elle prit pour le plaisir ce qui n'en étoit que la ressemblance.

Après quelque tems d'un commerce réglé , elle vit le frère d'une pensionnaire , (car les frères font une grande ressource pour les couvens ,) celui-ci étoit beaucoup plus aimable que Manency , & Rosalie le trouvoit tel. Ce fut-là l'époque du développement de son cœur , mais sa maudite sincérité la perdit ; elle congédia durement le premier frère , & agréa brusquement le dernier. La franchise , cette vertu qui l'avoit rendu odieuse , commença à la rendre méprisable ; Manency fut piqué , il mit dans le secret toutes ses connoissances ; peu de gens l'auroient su , s'il n'y avoit mis que ses amis. La famille de Rosalie en fut informée , le père fit des questions , la fille des aveux , & la mère des réprimandes ; on la retira du couvent pour la marier à un vieux sot. Elle lui déclara qu'elle avoit un attachement , qu'elle ne pouvoit pas l'aimer , & que s'il étoit honnête homme , il ne devoit pas la contraindre ; mais malheureusement Rosalie avoit

du bien, ce qui étoit plus nécessaire à ce mari-là que de la probité; ainsi elle fut forcée de l'épouser. Elle eut pour lui de bons procédés; mais comme il lui demandoit si elle l'aimoit, elle lui répondoit toujours amicalement qu'elle le haïssoit beaucoup. Il voulut savoir si elle voyoit le jeune homme qu'elle avoit aimé; sa sincérité ne lui permit pas de le nier: il se mit en courroux, porta ses plaintes, se fit séparer; & la pauvre Rosalie fut remise au couvent avec le mépris du public; tandis que Calmits, plus dérangée qu'elle, mais plus fausse, trompoit son mari & ses amans avec toute la prudence & l'adresse possibles. Elle avoit le ton de tout le monde, elle écoutoit avec les vieilles, raisonnoit avec les jeunes, étoit sérieuse avec les prudes, & vive avec les coquettes; elle aveugloit son mari par de fausses confidences, & sur-tout avoit l'art de se faire adorer de toutes les familles; elle savoit conter des histoires aux pères, demandoit des conseils aux mères, les rendoit aux filles, & recevoit favorablement les déclarations des fils. Son bonheur fut fondé sur sa fausseté; le malheur de Rosalie le fut sur sa franchise: Ainsi je reviens à mon principe, que la sincérité est la plus sotte des vertus, & la fausseté, le plus nécessaire de tous les vices.





É L O G E

D E

L A P A R E S S E

E T

D U P A R E S S E U X.

EXPOSITION DE L'OUVRAGE.

Ce qui peut être avantageux à tous les états de la société, est ce qu'il y a de meilleur & de plus parfait : le paresseux réunit ces rares qualités.

AVANTAGES POUR LES PRINCES.

Les princes sont trop heureux d'avoir des paresseux dans leurs états.

Le véritable paresseux ne connoissant point l'ambition, est bien éloigné de former aucune cabale, & d'entrer dans aucun parti; il est, au contraire, le sujet le plus soumis.

Pourvu qu'on ne trouble point son repos per-

sonnel, il ne critique point le gouvernement; s'il ne lui en coûte que de l'argent, il trouve le marché avantageux.

AVANTAGES PARTICULIERS.

Jamais il ne médit de personne; à peine occupé de lui-même, peut-il penser à son voisin?

La paresse répond de sa justice; il perdrait son repos pour commettre des injustices, ou pour les continuer.

Il est incapable de faire aucun procès, ni même de le soutenir. Quel parent!

Les libelles & les satyres ne peuvent lui être attribués, la peine de les écrire doit lui en éviter jusqu'au soupçon; se souciant peu de sa réputation, voudra-t-il détruire celle des autres?

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES.

La paresse entretient la probité de celui qui est né honnête homme, & corrige très-aisément celui qui a de mauvaises inclinations.

Le parti de la retraite, que mille gens prennent sous différens prétextes, n'est qu'une paresse déguisée.

La philosophie n'est autre chose que la paresse.

La constance est la paresse même.

Description de la volupté ; ses liaisons intimes avec la paresse.

Examen du cœur de l'homme & de ses sentimens. Son bonheur n'existe que selon le degré de sa paresse.

Ce qui s'oppose à la possession de la paresse.

Moyens de l'obtenir.

Moyens de la conserver.

Peinture de la paresse aimable ; critique de celle qui lui est opposée.

Citations d'un grand nombre d'excellens auteurs , anciens & modernes , qui , sous des noms supposés , ont fait l'éloge de la paresse & du paresseux.

Je jouis de toutes ces idées ; mais trop paresseux pour les écrire , fatigué de les avoir dictées , je voudrois , pour le bonheur des hommes , qu'une ame charitable pût entreprendre un pareil ouvrage ; je frémis en pensant à la peine que lui donneroit une telle entreprise.

J'ai l'honneur d'être ,

Mademoiselle ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ***



LE CHIEN

ENRAGÉ (1).

DEPUIS que le Loup galleux (2) m'a fait donner la commission rogneuse du Chien enragé, & qu'indiscretement je me suis laissé donner d'avance en paiement un bel étui de chagrin, je n'ai ni digéré ni dormi; & je me suis creusé l'imagination jusqu'au centre, sans en avoir pu rien tirer qui vaille. Enfin je devenois pis qu'enragé moi-même, quand au moment que j'y pensois le moins, j'ai tout trouvé sous ma main. Ne doutons plus que Martin n'ait cherché son âne étant dessus; j'étois dessus le mien quand je le cherchois; & l'on en conviendra, quand je dirai que j'ai trouvé le chien enragé dans mon étui.

Je m'étois assoupi ce matin de tristesse, & ne songeant qu'à rendre l'étui que je ne rendrai plus, quand j'ai fait le rêve heureux qui m'acquitte, &

(1) On avoit donné à l'auteur un étui de peau de chien de mer.

(2) Voyez ci-après, Tome VIII, le Loup galleux.

qui fuit. Je tenois ce cher étui , & lui faisois mes tendres adieux : quelle a été ma surprise ! Je vois tout-à-coup sous mes yeux , je sens dans mes mains la peau lisse & luisante se changer en peau de poule , & de peau de poule en gros chagrin brut & rude , à raper le cœur d'un pandoure comme une mufcade.

Je lâche bien vite ce cuir affreux ; il s'étend , il se fait aussi large , aussi grand que l'étoit une peau de tigre qui m'a servi un an de courte-pointe : cou, pattes, griffes, queue, tout cela se configure distinctement ; la tête se plante au bout où n'étoit pas la queue ; après quoi tout cela s'arrondit, se grossit, s'entripaille & se met sur pied. Finalement je vois devant moi un animal complet & vivant, sous la forme d'un chien marin , qui ouvre une gueule armée de trois rangs de dents. On fait ce que me font les monstres, on conçoit ma frayeur & ma joie ; j'ai eu une peur divine , & je me suis encouragé à ne pas m'enfuir ; quand, pour comble de plaisir & d'horreur , ce chien marin a parlé , & m'a dit : Je suis le chien enragé dont on vous demande l'histoire ; on en est curieux avec raison : les cent mille & une nuit n'en contiennent point de si merveilleuse. Il n'est ni bêtes ni gens , héros, paladins , demi-dieux , dieux tout entiers , qui aient eu de plus rares aventures , & qui aient fait de plus belles courses que moi ; puisqu'avant que



d'avoir été réduit, comme je le suis, à ne faire que le tour de votre étui, j'ai couru l'enfer, le ciel, la terre, la mer, & en dernier lieu je ne fais combien de mains, pour tomber enfin dans les vôtres, d'où, selon bien des apparences, je ne fortirai plus.

Là-dessus, comme le monstre avoit beaucoup de choses à dire, il s'est assis sur son derrière vis-à-vis de moi, & a continué ainsi :

J'ai vécu du tems que les bêtes parloient, & bien avant celui des métamorphoses. Je suis né natif du Tartare ; ma mère étoit une jolie Sibérienne adorée de Proserpine, avec qui elle couchoit cent fois contre Pluton une. Ce ne fut pas la faute de la reine des morts si je vins au nombre des vivans ; car lorsque ma mère étoit en folie, elle étoit congnée sur de grièves peines à toutes les filles d'honneur & à toutes les dames du palais. Mais on ne s'avise pas de tout ; & pour une entrée qu'à chez nous la rage d'amour, combien n'a-t-elle pas de sorties ? Ma mère s'échappa donc, & ne revint au logis qu'après s'être satisfaite, & bien mâtinée ; & par qui ? la belle demande ! y a-t-il à choisir où elle étoit ? par le plus vilain individu de l'espece, par l'unique chien du lieu, par Cerbère.

La fureur de Proserpine, quand elle fut l'équipée, n'est pas imaginable. Les cris qu'elle poussa

lors de son enlèvement, n'approchoient pas de ceux qu'elle fit à cette nouvelle. Ah ! ma pauvre chienne ! elle est perdue ! elle en mourra ! elle a cinq ou six mâtins pour le moins dans le ventre, & cinq ou six mâtins à trois têtes ! La pauvre déesse en faillit perdre la sienne, Pluton voulut partager sa douleur & ses inquiétudes ; il fit maison nette : il la careffoit, la rassuroit ; bonne tentative ! c'étoit bien se connoître en sentimens ! Comme si les attentions d'un mari, d'un amant même, étoient un contre-poids au péril d'un chien, d'un chat, d'un singe ou d'un oiseau ! La tendresse d'une femme pour ces créatures-là, va plus loin que l'amour maternel, plus loin même que l'amour-propre.

Il fallut pourtant prendre patience & attendre les neuf semaines. Le terme arriva, & par bonheur pour la paix d'un des plus honorables ménages de l'univers, ma mère chienna heureusement : non-seulement je fus fils unique, mais je ne vins au monde qu'avec une tête.

Il est vrai que je naquis avec une rage infernale d'aboyer & de mordre comme si j'eusse eu triple gueule & triple gosier ; je faisois un tintamâre du diable en enfer, on n'y eût pas ouï dieu tonner. Mes aboiemens continuels empêchoient également les trois juges de dormir à l'audience & d'y juger. Ordre aux Furies de me chasser. Elles

me donnèrent l'anguillade, & moi de gagner la porte ; mon père me laissa passer, je m'enfuis sur terre : & voilà comme j'ai monté ici-bas.

J'y trouvai bon maître. J'entrai chez le seul homme de bien qu'il y eût alors au monde : c'étoit Deucalion, homme simple, qui ne parloit ni du prochain, ni de l'état, ni de la constitution : tout le reste menoit une vie de chien. Le ciel irrité lâcha les écluses, il laissa tout aller sous lui ; cela s'appella le déluge. Mon maître & moi fûmes les seuls qui purent avoir un parapluie. De tous les animaux raisonnables il ne resta que nous deux, tout le reste creva de la soupe aux chiens. Ainsi tout ce qui existe d'hommes & de chiens, est notre ouvrage à nous deux. Et combien, chacun dans notre espece, n'avons-nous pas de Césars & de Laridons !

J'ai pour ma part, entre mes Césars, le chien d'Ulyffe, qui après vingt ans d'absence lui battit la queue le premier, & le reconnut même avant la fidelle Pénélope ; le chien d'Héfiode & celui de Pyrrhus, qui firent prendre & reconnoître les meurtriers de leurs maîtres ; le pieux Capparos, chien de garde du temple d'Esculape, à Athènes, qui mérita pension viagère de la république, pour avoir poursuivi à grands cris un voleur d'église, pendant trois jours, & l'avoir fait prendre enfin sur cet indice ; le joyeux chien de Tobie ; celui

de S. Roch ; les braves chiens qui furent de moitié dans la conquête de l'Amérique avec les Espagnols ; le fameux Suening , chien d'Osten , roi de Suede , qui fut fait gouverneur de la Norwege par son maître , & en reçut les hommages. Le chien du prince d'Orange , qui partage avec son altesse les honneurs du mausolée à Delft. Mais mieux que tout cela , le petit chien perdu , & si regrettable , le chien qui secouoit des pierreries ; en un mot , tous les chiens qui ont brillé depuis celui de Céphale & la meute de Diane , jusqu'à Rocambole & Yon-Yon. Tous sont autant de nobles animaux grimpés sur les branches de l'arbre généalogique dont j'occupe le tronc.

Mais si nous retournons la médaille , quel horrible revers ! je deviens chien doublement enragé quand j'y songe. Premièrement le papa Cerbère ; ensuite les chiens enragés qui mangèrent leur maître à belles dents , parce qu'il avoit mangé des yeux la nudité d'une précieuse ridicule ; les infâmes chiens d'ambassadeurs qui compissèrent le palais de Jupiter ; les coquins de chiens qui s'étant endormis au Capitole une nuit d'affaut , laissèrent à des oies l'honneur de la journée ; les vilains petits toutous qui gâtèrent la robe de Perrin-Dandin ; le chien de chien , qui fit ruer la mule de monsieur Grichard , & lui pensa faire rompre le cou ; le méchant chien du jardinier ; l'étourdi de chien à

Brusquet, qui se laissa prendre au loup dès la première fois qu'il fut au bois; l'impertinent chien de Jean-de-Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle; celui de monsieur de Rouffy, qui, tout au contraire, depuis trois jours qu'on le chasse, ne parle pas de s'en aller. Que de rabat-joies pour l'amour-propre d'un premier père! & bel exemple à tous les animaux qui auront la manie des longues lignées! Remontons à moi tout seul, & laissons-là ces races de chiens.

N'y ayant plus sur terre ni filous, ni larrons, ni voleurs, ni brigands, ni procureurs, ni mendiants, ni bénéfices; & ne sachant plus, dans la rage qui me tenoit toujours, après qui ni quoi aboyer, je me mis à aboyer après la lune, & même avec une envie enragée de la pouvoir prendre avec les dents. J'y parvins une belle nuit, qu'en qualité de chien enragé je courois les champs dans la Carie; je surpris madame la lune qui descendoit tout bellement & en catimini chez le bel Endymion. Ah, ah! madame la fausse prude, je vous y attrappe

A venir par un trou tout-à-fait obligeant
Faire mettre de l'huile à la lampe d'argent!

Je vous lui fais un charivari de chien, qui l'oblige à remonter bien vite sur son char. Pour le coup

je vous la prends tout-à-mon-aïse avec les dents, je la happe aux fesses, je lui fais-là trous sur trous. Enfin, je la mords si ferré, que ne pouvant lâcher prise quand je le voulus, elle me fit remonter malgré nous deux avec elle au ciel.

J'étois là assez déplacé pour un chien enragé; car le ciel, non plus que l'hôpital, n'est guère fait pour les chiens. Mais ma bonne étoile m'y fit trouver un puissant protecteur; Jupiter me voulut du bien d'avoir démasqué l'hypocrite, & d'avoir ainsi vengé le pauvre Actéon, neveu de sa chère & belle Europe.

Il me donna un très-bel^o établissement dans ses états. Il créa pour moi une nouvelle charge de constellation; je fus canicule. Je remplis très-bien mon poste, & je fis-là fort bien mon devoir de chien enragé. On fait quelles furent mes funestes influences, & quelles sont encore celles dont j'ai imbreigné cet endroit du ciel qui a gardé mon nom. Mais c'est peu d'influer pour qui veut trouver à mordre: mais qui mordre? L'homme & moi nous étions trop loin l'un de l'autre pour cela. Je m'ennuyois fort d'enrager à vuide, quand un jour (jour unique dans l'histoire du ciel) voilà le charriot du soleil qui me passe presque par-dessus le corps. Il rouloit avec une rapidité inexprimable; un jeune insensé, fort embarrassé de sa petite figure, étoit sur le siege, & tiroit comme tous les diables la bride aux quatre

chevaux qui avoient pris le mors aux dents. On fait le train que, sans être enragés, les chiens de village font après une chaise de poste, quand ils la voient passer : figurez-vous si je fis beau tapage ! Je sautai aux roues, aux chevaux, & enfin aux jambes du cocher, justement à l'instant que la foudre l'abattoit. Je ne démordis point ; de façon que je fus après ; patatras ! voilà mon chien & son cocher qui dégringolent dans l'embouchure de l'Éridan. Comme il n'y a pas loin d'une embouchure à la mer, & que la mer est un séjour de requise pour ceux qui ont mon indisposition, je ne fus pas fâché, après ma chute, d'aller mon chemin & de gagner pays. Je coulai jusqu'au fond du golfe Adriatique. J'y prends les eaux depuis des milliers d'années, & cela ne fait à ma rage que de l'eau toute claire : tout ce que m'a fait la mer, c'est que de chien terrestre, infernal & céleste que j'avois été, je suis devenu chien marin ; mais toujours chien enragé comme auparavant, & même plus enragé que jamais, mordant tout, par-tout, & à tout ; si bien qu'enfin, sur les côtes de Marseille, j'ai mordu malheureusement à l'hameçon d'un maudit pêcheur qui a vendu ma peau, dont on a fait ce que vous avez vu. Le monstre, à ce dernier mot, ouvroit une grande gueule à très-mauvaise intention, quand sa destinée, ou plutôt mon réveil, l'a rappelé à son dernier être ; il s'est rapplati, ratatiné, rétréci, radouci,

rabougri , relissé & remis sous la jolie forme du petit étui mignon que j'ai bien gagné , comme on voit ; car en vérité c'est bien chanté pour un aveugle , & sur-tout pour un pauvre aveugle qui n'a plus que du cidre en cave.





C R I T I Q U E

D E

L' O U V R A G E.

VOUS voulez absolument, monsieur, favoir mon sentiment sur l'ouvrage que vous allez donner au public : le voici. Il sera d'autant plus désintéressé que je ne connois pas un des auteurs ; & je suis dans une si grande habitude de faire des critiques, que je n'ai pas eu besoin de lire l'ouvrage : les titres me suffisent : il me paroît que vous avez fait une collection dans le goût de la bibliothèque de Photius, je crains seulement qu'on ne la trouve trop savante.

Bon dieu ! que de contes & d'histoires ! Pour moi je serois tenté de croire que dans un recueil aussi grave que celui-ci, tant de fadaïses ont un objet plus sérieux que celui qui se présente d'abord. Ne pourroit-on point, à l'exemple des alchymistes, y chercher des mystères cachés aux profanes ? Pour moi, qui suis de ceux-ci, je ne cherche jamais que ce que je trouve.

Liradi,

Liradi, Nouvelle Espagnole, me donne de l'humeur, elle est de quelque mélancolique, qui aura pris un travers avec sa maîtresse, pour une infidélité qu'elle lui aura faite. Quand on se fâche pour si peu de chose, il n'y a rien dont on ne puisse s'offenser.

A deux de jeu. Après la nouvelle Espagnole, en voici une Française; c'est fort bien fait: mais je voudrois qu'on me fît grace du pays, & qu'on le reconnût au caractère *des acteurs*, & à la nature des événemens.

A quoi bon un Dialogue des morts? Il me semble que pour faire dire des sottises, il suffiroit de faire parler les vivans. A propos de vivans, je trouve encore qu'il est ridicule de donner l'oraison funebre d'un mort; personne ne s'y intéresse. Je me suis quelquefois trouvé à ces sortes de cérémonies, j'ai toujours remarqué qu'on n'étoit occupé que de l'orateur, & nullement du héros: Pourquoi? c'est que celui-ci est mort, & que l'autre est vivant. On ne dit jamais de bien des morts que pour humilier les vivans, comme on exalte les étrangers, pour ne pas reconnoître de supérieurs dans sa patrie. Pourquoi Molière n'a-t-il pas été jugé digne d'être de l'Académie? c'est qu'il étoit vivant. Pourquoi est-on étonné aujourd'hui qu'il n'en ait pas été? c'est

qu'il est mort. Tous les plats motifs qu'on lui opposoit ont disparu , il ne reste plus que le grand homme , qui manque à la liste. Je crois cependant que le manteau de Sganarelle décoreroit bien autant aujourd'hui l'Académie qu'un manteau ducal.

Je ferois volontiers mon ami de l'original du portrait, ce n'est pas en considération de ses bonnes qualités , c'est à cause de ses défauts : je ne veux point d'ami parfait. On pense assez généralement comme moi ; car je vois peu de gens qui ne déchirent leurs meilleurs amis : c'est apparemment de peur qu'on ne les soupçonne d'avoir des amis parfaits.

Je suis édifié du *Sermon Turc*. Béni soit l'auteur : c'est une bonne ame , puisqu'il pense bien des femmes. En effet, on doit aimer leur beauté , estimer leur caractère , respecter le malheur de leur situation. Elles sont belles , tendres & malheureuses. Les hommes , toujours injustes , cherchent à les séduire , affectent de les mépriser , abusent contre elles de la tyrannie qu'ils ont usurpée par force. Ce seroient-là les trois points de mon discours , si elles me jugeoient digne d'être leur avocat. En attendant , je ne puis m'empêcher d'observer que les hommes ne suivent que l'impétuosité de leurs desirs en recherchant les femmes ; celles-ci , avec les sens plus calmes ont le cœur plus tendre. Une femme , dans

cet état, voudroit que son amant fût, comme elle, satisfait de la possession du cœur : mais il presse, il pleure, il supplie, il excite la compassion ; elle ne peut voir son amant malheureux, elle cede à la pitié, à la tendresse, à la générosité seule, elle accorde tout, non pour elle, mais pour lui. L'amant est-il heureux ? aussi-tôt ses feux s'éteignent, il devient inconstant, il court vers un autre objet, le voilà perfide, sans que sa maîtresse ait rien à se reprocher que des vertus & une foiblesse. Je suis d'autant plus surpris que les femmes soient les dupes des hommes, qu'elles ont infiniment plus d'esprit qu'eux. Il est vrai qu'elles ont une meilleure éducation.

Les hommes exercent des professions, ou cultivent des talens qui les obligent d'acquérir quelques connoissances nécessaires & pénibles : jusqu'ici je ne vois point d'esprit. Voici pourquoi nous n'avons pas tout celui que nous pourrions avoir. Les langues ont été imaginées par le besoin de se communiquer réciproquement ses idées ; on devroit donc avoir ses idées propres, & n'apprendre que les mots qui en sont les signes : mais au lieu de nous apprendre simplement, dans notre enfance, des mots pour nous exprimer, on nous donne des pensées toutes faites, qui ne sont que des phrases ; chacun pensant différemment, & voulant nous suggérer ses idées, les nôtres deviennent un amas informe, &

ne font ni précises ni suivies ; nous n'en avons guère de justes, que celles que nous acquérons de nous-mêmes, comme on ne fait bien que ce qu'on invente. Si l'on interroge un enfant, la mère ou la gouvernante lui dicte aussi-tôt sa réponse ; de sorte qu'au lieu de dire une sottise de lui-même, qu'on pourroit ensuite rectifier, il répète celle de la sotte qui est auprès de lui. L'habitude & la paresse font qu'insensiblement il fait toujours ce qu'il faut dire & jamais ce qu'il faut penser. Une fille, au contraire, est obligée, graces au peu de soin qu'on prend de son éducation, de penser d'elle-même. Elle reçoit ses idées de l'impression des objets, elle pense ; bientôt elle fait la comparaison, elle tire ensuite des conséquences ; voilà sa raison formée. Ses pensées naissant les unes des autres, sont toujours justes. On dira peut-être qu'elle n'est occupée que d'objets peu importans ; mais je n'en connois point qui le soient les uns plus que les autres ; tout consiste à les voir tels qu'ils sont. D'ailleurs, qu'y a-t-il de plus important que d'étudier les hommes & de connoître leur caractère ? Veut-on juger de la différence d'éducation ? il suffira de voir un jeune homme sortant du college, en présence d'une sœur plus jeune que lui. Il ne fait ni ce qu'il dit ni ce qu'il entend, pendant que sa sœur est toujours au fait de la conversation, & quelquefois en est l'ame : Pourquoi ? c'est qu'elle n'a point appris de

latin. Pourquoi les Romains , avoient-ils , dit-on , plus d'esprit que nous ? C'est qu'ils n'apprennent pas le latin ; mais comme ils apprennent le grec , les Grecs qui n'apprennent rien avoient plus d'esprit qu'eux. Ainsi je conclus qu'on doit aimer , estimer & respecter les femmes ; c'est même très-bien fait de les aimer toutes à-la-fois , ne fût-ce que pour aimer l'inconstance.

Il ne faut compter sur rien. Cela est bien vrai ; car je m'attendois à trouver un conte en vers ; je parierois que c'est ainsi que l'auteur a coutume de penser , après quoi il traduit en prose , quand il juge que son ouvrage peut se passer de vers. Il faut bien un autre mérite pour la prose. Que d'ouvrages perdroient leur réputation , si on les y réduisoit ! ce seroit une espece de coupelle , pour favoir s'il y a des choses , & non pas des mots. Souvent pour remettre des vers en prose , il suffiroit d'ôter les rimes.

Il y a long-tems que je voulois favoir pourquoi *la Vérité est au fond d'un puits* ; me voilà un peu éclairci , mais je n'en suis pas plus avancé ; il me paroît plus difficile que jamais de l'en retirer , parce que ceux qui sont allés la chercher , étant tombés dedans sur les morts , il faudroit commencer par les dégager de tout ce qui les accable aujourd'hui.

Je ne fais pourquoi les hommes taxent les femmes de fauffeté, & ont fait la vérité fémelle. Problème à réfoudre ! On dit auffi qu'elle eft nue, & cela fe pourroit bien. C'eft fans doute par un amour fecret pour la vérité que nous courons après les femmes avec tant d'ardeur ; nous cherchons à les dépouiller de tout ce que nous croyons qui cache la vérité ; & quand nous avons fatisfait notre curiofité fur une, nous nous détrompons, nous courons tous vers une autre, pour être plus heureux. L'amour, le plaifir & l'inconftance, ne font qu'une fuite du defir de connoître la vérité.

Lettres pillées. C'eft du moins tirer d'un vieil ouvrage un titre neuf. L'auteur eft de bonne-foi ; c'eft fans doute un honnête homme, quelque pauvre diable qui ne peut fe pafter d'écrire, & qui vit de fa plume.

Le fecond dialogue eft défectueux à bien des égards. Je defirerois, par exemple, quelques traits fatyriques & personnels. Un auteur qui fe prive d'un fi grand avantage, entend mal fes intérêts : s'il s'avife de donner un éloge à quelqu'un, les autres le trouvent mauvais, parce qu'ils voudroient qu'il s'adreffât à eux ; celui même qui en eft l'objet ufe de fauffeté, & tâche de perfuader qu'il eft outré, & que c'eft à fon infu. Le comble de la gloire eft

de mériter & de mépriser les louanges. Si vous mettez , au contraire , quelques traits piquans & applicables à plusieurs personnes , l'intérêt public commence à s'échauffer , chacun en fait l'application à d'autres.

La sincérité, par une jeune demoiselle , est quelque anecdote publique ; j'aimerois mieux l'auteur que l'ouvrage.

Ce qui me plaît de l'auteur sur *la paresse* , c'est qu'il doit avoir l'esprit naturel , car il n'auroit pas la force de courir après.

J'aime le morceau du *Chien enragé* ; il y a de l'esprit & point de raison : voilà ce qui fait les bons ouvrages. L'esprit est quelque chose de décidé , la raison est arbitraire. Tout le monde court après l'esprit , tout le monde en veut avoir , preuve de l'estime qu'on en fait. L'esprit se fait sentir d'abord , on ne peut le méconnoître. Qu'un homme parle ou écrive avec esprit , il est aussi-tôt l'objet de l'admiration & de la satire , deux sortes d'éloges ; au lieu qu'on ne fait ce que c'est que la raison , puisque les gens les plus opposés de sentimens prétendent tous avoir raison. On appelle une chimère , un être de raison , parce qu'un mauvais arbre ne peut produire que de mauvais fruits. L'esprit a de

commun avec le bonheur, qu'il ne dépend point d'autrui. Le plus heureux est celui qui croit l'être, le plus spirituel est celui qui prétend le plus à l'esprit. Quel bien, que celui qui se partage sans s'affaiblir ! Ayons donc toujours de l'esprit, puisque tout le monde en doit avoir : je dois pourtant avertir en conscience, qu'il est plus rare qu'on ne s'imagine, sur-tout depuis qu'il est devenu commun. La marque de l'esprit borné d'un siècle, est lorsque tout le monde en a ; c'est la preuve qu'il n'y a point d'esprits supérieurs, car ils ne sont jamais en troupe.

Fin du Recueil de ces Messieurs.

HISTOIRES

NOUVELLES

ET

MÉMOIRES

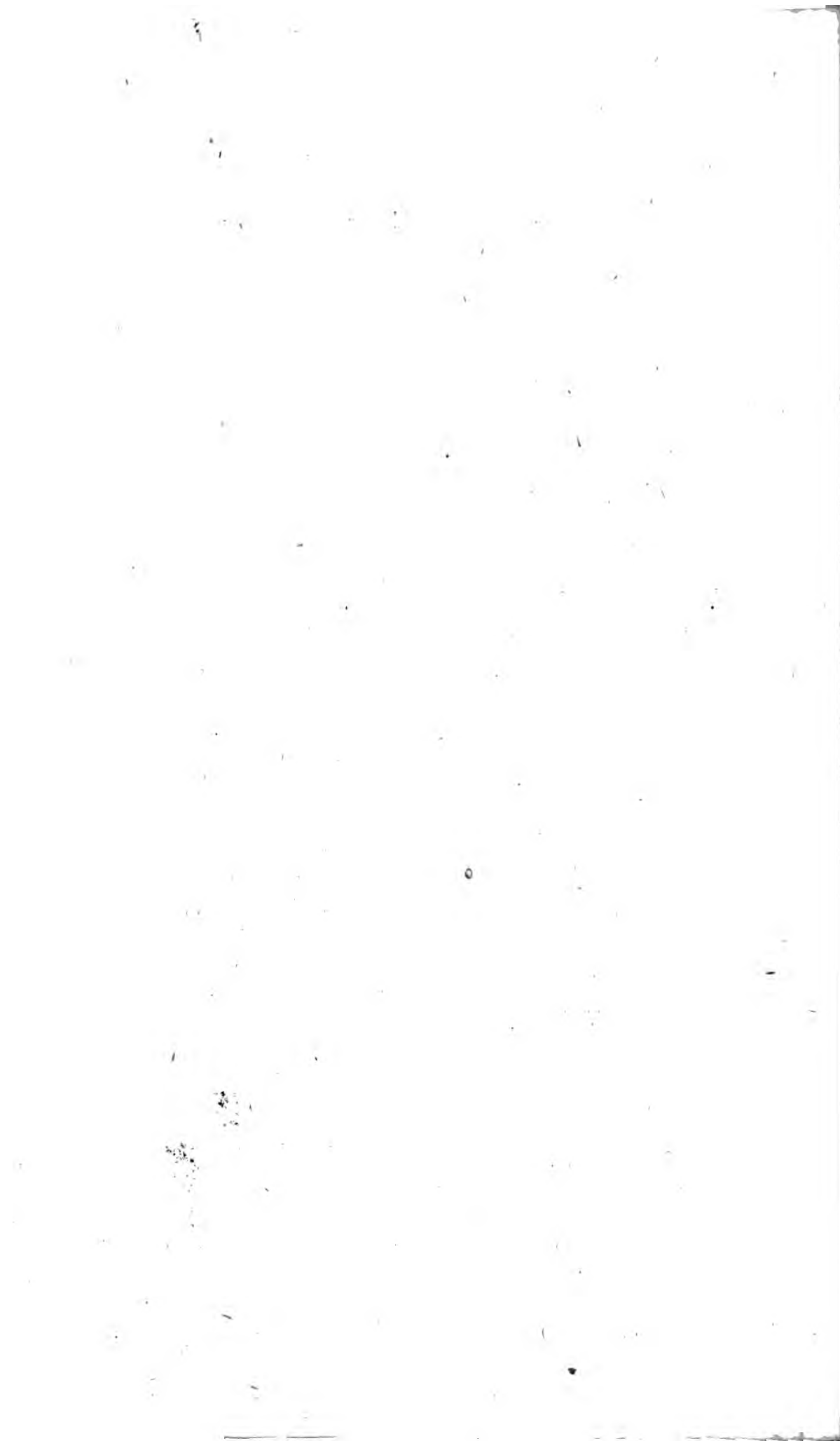
RAMASSÉS.

L' I M P R I M E U R

A U L E C T E U R.

Imprimé en tête de l'édition de 1745.

J'E ne fais dans quel Conte j'ai lu, qu'il y avoit un pays où l'on aimoit à se reposer avant d'être las ; mais je fais qu'à Paris on aime à se dissiper avant de s'être occupé. C'est dans cette idée que j'ai rassemblé ces petites Histoires ; je les ai prises dans les Mercuries de M. l'Abbé Buchet, à la réserve de la lettre sur la Musique, qui est beaucoup plus nouvelle, & qui vient cependant de la même source ; je souhaite, mon cher Lecteur, que ce petit Recueil réponde à mon desir, & qu'il puisse vous amuser.





H I S T O I R E

D E

M A D E M O I S E L L E ***.

Sous le nom de LUCILIE.

A M A D A M E ***.

J'ÉTOIS dans le premier éclat de ma jeunesse ; c'est-à-dire, j'avois environ seize ans, lorsque mon père mourut. Ma mère qui l'aimoit tendrement, en fut extrêmement touchée, & réduisit sa société à quelques amis qu'elle voyoit régulièrement, & dont elle ne vouloit point augmenter le nombre : ainsi je ne voyois qu'une très-petite compagnie ; mais je ne me souciois pas d'en voir davantage. Ma mère qui m'aimoit, me laissoit assez de liberté pour m'empêcher d'en desirer une plus étendue.

Mes jours couloient ainsi dans la tranquillité, lorsque ma mère me mena à une fort belle terre qu'elle avoit en Picardie. Vous savez l'usage, madame, ainsi vous n'ignorez pas qu'à la campagne comme à la ville, ceux qui sont nouvellement établis, vont s'annoncer, pour ainsi dire, & rendre des visites aux personnes de leur voisinage. Quoique ma mère n'aimât pas le monde, il y a des choses qui sont au rang des bienséances, & que, bonnes ou mauvaises, on est obligé de faire, en dépit même de la raison. Ma mère alla donc, quelques jours après son arrivée, chez madame de Vambure qui habitoit un fort beau château : on nous y reçut avec toute la politesse imaginable. Madame de Vambure est une femme de qualité, dont l'esprit naturel est poli par un long usage du monde. Elle avoit ce jour-là beaucoup de monde chez elle, & je me souviens que l'on y parla beaucoup de ma beauté. Mes chagrins m'ont si fort changée, que j'en puis parler aujourd'hui sans blesser ma modestie.

On n'a pas toujours à la campagne autant de compagnie qu'on pourroit le souhaiter : vous jugez bien que madame de Vambure ne tarda pas à nous rendre notre visite. Deux jours auparavant, un beau-frère qu'elle aimoit fort étoit arrivé chez elle, elle nous le présenta ; c'est le perfide que j'ai aimé comme une folle, & qui a causé tous mes malheurs.

Vous l'avez vu, madame, ainsi je puis vous dire qu'il n'y a rien de plus aimable dans le monde; il est vrai que ses yeux, qui sont encore extrêmement beaux, ont perdu un peu de leur vivacité. Quand je l'ai connu, tout ce que les passions ont d'agréable se peignoit dans ses regards. Ils avoient de la vivacité, de la langueur, de la tendresse, en un mot, tout ce qui touche; & quand le chevalier vouloit dire une chose, on la lisoit dans ses yeux. Malgré cela, madame, la première fois que je le vis avec madame de Vambure, il ne me toucha que comme un aimable homme: je ne fus point frappée d'un coup de foudre, comme nos héroïnes de roman, & ma liberté fut si foiblement attaquée, que je ne soupçonnai point sa défaite.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que madame de Vambure étoit fort aimable. Elle me fit ce jour-là toutes les amitiés possibles, & me dit fort poliment qu'il ne feroit point dit qu'elle auroit une voisine aussi aimable que moi, & qu'il ne lui en reviendroit rien; que son plaisir étoit trop intéressé à me voir pour en manquer l'occasion, & que puisque la campagne favorisoit le goût qu'elle avoit pour moi, j'étois menacée de la voir souvent.

Je répondis à toutes ces honnêtetés en fille bien élevée, & je crois que je ne parus point sotte. On prit jour pour se voir, & nous allâmes peu de tems après chez madame de Vambure. Elle

s'étoit entièrement dé faite de ces airs de contrainte qu'on a , malgré foi , dans les commencemens qu'on se connoît , & nous fûmes reçues chez elle avec une liberté qui fait le charme de la société. A vous dire vrai , je trouvai le chevalier de Vambure encore plus aimable que sa belle-sœur ; il eut ce jour - là beaucoup de cet esprit que j'aime , il nous dit les plus jolies choses du monde , avec un naturel qui me charmoit ; & ce qui faisoit que je lui tenois compte de son esprit , c'est qu'à peine paroissoit-il le sentir lui-même. Comme j'étois jolie , il fut fort bien me le dire ; je ne fais même s'il ne me dit point qu'il m'aimoit ; mais ce fut en badinant & d'une manière à ne me point effrayer. Enfin , madame , cette journée-là fut bien agréable pour moi ; je n'y sentoïis point encore le trouble d'une passion naissante. Je trouvois madame de Vambure aimable , le chevalier me divertissoit , & j'avois l'imagination pleine d'une joie douce , qui , quoique peu vive , plaît infiniment , parce que rien ne la trouble. Nous passâmes ainsi un mois le plus agréablement du monde , après lequel nous chargeâmes de ton , le chevalier & moi , sans nous en appercevoir , & nous en vînmes à nous aimer. Ce qu'il y a de singulier , c'est que nous n'en avions peur ni l'un ni l'autre , & que l'amour nous surprit tous deux presque en même-tems. Nous ne cessâmes point d'abord de badiner , mais les badineries qui nous échappèrent

échappèrent prirent un air plus raisonnable : je ne devinai point la cause de ce changement. On se lasse de tout, & je ne pouvois me lasser de badiner : mais ce n'étoit pas-là le vrai motif de mon changement ; j'aimois déjà, & il me sembloit que pour mieux aimer, je ne voulois pas m'en appercevoir. Le chevalier, de son côté, n'oublioit aucun de ces petits soins qu'on prend avec tant de plaisir quand on aime. J'avois à mon tour le plaisir d'apprendre de ses yeux qu'il avoit dans son cœur tout ce que je sentoie dans le mien : je fuyois cependant un aveu plus détaillé de sa tendresse, mais je fuyois mal ; & le moyen de fuir, madame, ce qui fait tant de plaisir.

Il faisoit, un soir, le plus beau clair de lune du monde ; madame de Vambure & sa compagnie trouvèrent à-propos d'en profiter. Je fus mal fuir le chevalier ce jour-là ; car pendant qu'on se promenoit dans une allée fort étroite, il prit si bien ses mesures, que je lui échus en partage, & qu'il me donna le bras. Vous m'évitez, dit-il, parce que je vous aime : dans le tems que je ne vous craignois pas, vous ne m'évitiez pas de même. Vous riez, chevalier, lui dis-je, & vous ne m'aimez point ; vous voulez voir si je ferai assez crédule pour vous croire. Non, vous êtes trop sage pour m'aimer, & je ne vous ai jamais cru capable d'une pareille foiblesse. Après tout, je n'en ferois

pas fâchée ; & vous m'avez dit tant de fois , & d'une manière si folle , que vous m'aimiez , que j'aurois une sorte de plaisir à vous voir m'aimer tout-de-bon. Je suis vindicative , & il me semble que je suis assez bien faite pour qu'on me dise sérieusement qu'on m'aime. Que je suis malheureux , me dit-il , de vous voir badiner , comme vous faites ! & que votre cœur est différent du mien ! Je sens pour vous tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre ; je ne suis occupé que de vous , & quand je viens , plein de douleur & de crainte , vous expliquer mes maux , vous ne daignez pas les plaindre , & vous avez la cruauté d'en rire. Allez , chevalier , lui répondis-je , vous êtes plus sage que vous ne pensez , & si vous étiez aussi malheureux que vous le dites , je serois assez bonne pour vous plaindre. Il ne me fut pas possible , madame , de lui refuser ce pauvre petit mot : je l'aimois trop pour le voir tant souffrir. Cependant , il n'osa pas interpréter ma réponse aussi favorablement qu'il le devoit , & j'eus le plaisir de le voir encore triste , malgré ce que je lui avois dit.

Je m'avançai vers la compagnie , qui n'étoit qu'à quatre pas de nous , & la conversation devint générale. Il faisoit une nuit délicieuse , & nous la trouvâmes si belle , que nous en dérohâmes une partie au sommeil ; il fallut se séparer ; chacun prit le parti de se coucher. J'en fis autant de mon côté ;

mais j'avois trop de plaisir pour dormir : j'eus le chevalier toute la nuit dans l'esprit. Il faut l'avouer , madame , c'est une fort jolie chose que l'amour , & quand je songe à la douceur des plaisirs qu'il nous donne , je lui pardonne quelquefois les peines qu'il nous fait souffrir.

Je fus trois jours sans voir le chevalier ; & pendant ces trois jours-là je ne fus point à plaindre , j'aimai le chevalier. Le quatrième , nous retournâmes chez madame de Vambure , où je trouvai un marquis qui m'étoit inconnu. Je vous avouerai , madame , que mon premier souhait , en le voyant , fut celui de son départ : cependant il est beau & bien fait , il porte les plus beaux cheveux du monde , & rit comme s'il avoit de l'esprit. Dès qu'il m'aperçut , il me fit une révérence en avant , assez négligée , & me dit , en tournant sur moi les yeux tendrement , que la campagne avoit des divinités dont s'accommoderoient parfaitement les villes. Les postures de cet homme pensèrent me faire étouffer de rire ; & c'est ainsi que je pensai répondre à son compliment ; mais j'aimai mieux prendre le parti du silence. Pour achever de me désespérer , le chevalier de Vambure n'osoit presque approcher de moi depuis qu'il m'aimoit : il étoit devenu , comme tous les amans , qui s'imaginent que le moindre geste qui leur échappe va découvrir les sentimens qu'ils ont dans le cœur : ainsi je fus livrée

malheureusement au marquis de Rinvillè , c'est le nom de notre fat. Il me dit ce jour-là un million de ces impertinences que dit un homme qui est content de lui , & qui ne doute point que les autres ne le soient. Je viens de vous faire remarquer que pour comble de malheur , le chevalier de Vambure n'approchoit point de moi. Il est vrai que je voyois dans ses yeux de l'amour & du respect qui me consoloient ; mais j'aurois voulu qu'il m'eût parlé , & je trouvois fort mauvais qu'il m'abandonnât au marquis de Rinvillè.

Enfin il approcha de moi : Mademoiselle , me dit-il , il m'arrive un rival , & il ne manquoit à mes malheurs que celui d'être jaloux ; je le fuis sans avoir le droit de l'être , & quoiqu'en m'ôtant votre cœur on ne m'ôte rien qui m'appartienne , pourrez-vous empêcher ma tendresse d'en murmurer ? Oui , je ne puis en douter : ce rival que j'abhorre , vous aime ; il porte à vos genoux le sacrifice de mille cœurs , & pour prix de ses hommages , il vous demande le vôtre. Ah ! mademoiselle , au milieu des sacrifices que vous fait monsieur de Rinvillè , vous souviendrez-vous d'un amant qui ne sauroit offrir à votre vanité qu'un cœur tendre & fidèle ? Apprenez , chevalier , lui répondis-je , que ce n'est point pour le marquis de Rinvillè , ni ses pareils , que j'ai à me défier de mon cœur : celui qui l'occupe le mérite ; mais

il me femble qu'il le mérite mal dès qu'il m'accuſe.

Je fus piquée du reproche qu'il me faifoit ; je crus qu'il devoit m'eſtimer aſſez , pour ne point craindre le marquis de Rinvillè ; je lui fus mauvais gré de n'avoir point encore vu que je l'aimois : enfin ma colère exprima mon amour , & c'eſt en grondant que je lui ai dit la première fois que je l'aimois. Je crois qu'il me pardonna ma petite colère ; & quoiqu'il n'eût pas le tems de me répondre , parce qu'on vint nous troubler , je vis ſur ſon viſage une joie délicieufe , que je ne fus point fâchée d'y avoir placée : car , madame , il y avoit déjà aſſez long - tems que je l'aimois , pour le lui dire ; & ce ſecret qu'il avoit tant d'envie d'apprendre , commençoit à me coûter à garder. Depuis ce jour , je laiſſai faire mon cœur preſque comme il voulut , & j'eus pour le chevalier ces manières prévenantes , qui , parce qu'elles ne coûtent rien & qu'elles n'expriment pas la moitié de ce qu'on ſent , ne parurent point tirer à conféquence. Le marquis de ſon côté me tenoit de ces fades propos , qui font quelquefois tourner la tête aux femmes , & qui ont le talent de m'ennuyer ſouverainement. L'ennui eſt un des ſentimens qui chez moi ſe déclare le mieux & le plus vîte. Le marquis fut bien étonné , quand il vit que je ne l'aimois point. Il n'avoit point encore trouvé de

femme qui eût osé s'ennuyer avec lui , & il ne me pardonna point mon audace. Cependant mon indifférence le piqua : toutes les femmes qu'il avoit vues , étoient devenues tout-d'un-coup folles de lui , & il n'avoit jamais eu le tems d'aimer. Pour moi je lui laissai ce tems-là , & je fus étonnée de voir changer ses discours. Il perdit cet air fier & présomptueux , qui ne le quittoit jamais , mais son langage devint modeste & sage : enfin l'amour en fit un galant homme , & il m'a l'obligation de l'avoir rendu raisonnable. Ce changement me surprit & me fâcha ; le ridicule de monsieur le marquis étoit moins à craindre pour moi que son amour ; & je me fus très-mauvais gré de cette conversion. Je parlai au chevalier de l'amour du marquis : il s'en étoit apperçu aussi bien que moi , & il en prévint des conséquences fâcheuses. Nous convînmes d'être attentifs à ne nous point déceler , & après nous être promis de nous aimer toujours , nous nous exhortâmes à n'en rien faire paroître. Tout se passa assez bien cette journée. Mes amans s'en retournèrent avec madame de Vambure , & moi je passai la nuit à aimer & à craindre. Nous entreprenions une chose bien difficile , mais il falloit pourtant nous aimer avec discrétion. Le chevalier , quoiqu'homme de qualité , ne l'étoit point assez pour moi. Et avant que de laisser appercevoir que nous nous aimions , il falloit prendre des mesures pour

faire consentir ma mère à notre mariage. D'un autre côté, le marquis de Rinville étoit fort riche, & j'avois tout à craindre de ses biens, qui auroient mis mes parens dans les intérêts de son amour. Ce qui augmentoit mon appréhension, c'est que je remarquois sur son visage tous les progrès de son amour : d'imprudent qu'il étoit, il étoit devenu interdit & embarrassé ; & je conclus de-là qu'il m'aimoit beaucoup. Je ne me trompai point ; il me joignit peu de tems après la petite conversation dérobée que j'avois eue avec le chevalier. J'avois besoin de vous pour aimer, mademoiselle, s'écria-t-il. Assez de femmes, malgré mon peu de mérite, m'ont offert des cœurs dont je ne voulois pas, & dont je n'ai jamais reçu l'offre que par complaisance. Toujours maître du mien, j'ai fait des conquêtes que je n'ambitionnois point ; & quand je viens à aimer, mon malheur me fait adorer une insensible.

Je mourois de peur qu'il ne me parlât du chevalier, mais je me rassurai quand je vis qu'il ne faisoit que se plaindre. Je lui répondis froidement qu'une conquête aussi médiocre que la mienne, ne feroit rien perdre à sa gloire. Ah! mademoiselle, s'écria-t-il, il est bien question de gloire! la vanité que j'ai seule connue jusqu'ici, n'a point de part à mes sentimens. J'ai maintenant de l'amour, & je sens tout ce qu'il a de plus vif. Vous seule étiez

capable de m'en donner. . . . Sa déclaration me fit trembler , elle exprimoit des sentimens bien vifs ; & des sentimens vifs de la part du marquis , étoient ce que je craignois le plus. Je cherchois à rendre compte au chevalier , de la conversation que j'avois eue avec le marquis de Rinville. Il me dit qu'il s'y étoit bien attendu , & me conjura de l'aimer toujours. Hélas ! qu'avoit-il besoin de m'en prier ? je n'étois occupée que de lui.

Voilà ma situation , madame ; je vivois avec deux amans , j'aimois l'un , & je craignois & haïssois l'autre. Il me falloit être éternellement en garde contre mon cœur , qui étouffoit & qui vouloit éclater à tous momens. Le chevalier avoit la même fatigue que moi , & il étoit , comme moi , dans l'obligation de se contraindre. Malgré tous nos soins , nous fîmes mal les indifférens , & le marquis nous découvrit. Quantité de petites observations que les fots ont l'esprit de faire quand ils aiment , ne permirent point au marquis de douter de notre amour. La conversation étant tombée sur le chapitre des femmes , le marquis laissa échapper quelques sottises contre notre sexe. Vous devinez bien , madame , que le chevalier prit notre parti ; il fit plus , en nous défendant il railla un peu notre adversaire. Le marquis , qui n'entendoit pas raillerie , ne fut que lui répondre quelques injures grossières. Le chevalier fit ce qu'il devoit ; il eut pour moi le ménagement de suf-

pendre sa vengeance , & il pria en particulier monsieur le marquis de se trouver le lendemain à une lieue du château de madame de Vambure. Le lendemain , à six heures du matin , le chevalier partit , comme voulant aller à la chasse , & il se trouva au rendez-vous à six heures & demie ; c'étoit l'heure donnée. Le marquis n'arriva qu'à sept , & aborda le chevalier avec l'air le plus gracieux du monde. Vous voyez , lui dit-il , que je suis homme de parole ; mais après tout , pourquoi exposer deux si belles vies que les nôtres ? Croyez-moi , chevalier , restons amis : & en vérité l'amour vaut-il la peine que deux honnêtes gens , comme nous , se brouillent ? Le chevalier étoit trop brave pour profiter de la foiblesse du marquis. Il remonta à cheval , & vint nous retrouver. Il n'eut garde de parler à madame de Vambure de son aventure , mais il me la conta. Elle me surprit , & comme elle intéressoit ma réputation , elle me chagrina ; mais le chevalier m'assura que je ne devois point craindre qu'elle éclatât jamais , que le marquis n'avoit garde de s'en vanter , & que pour lui , il croyoit que je l'estimois assez pour ne rien craindre de son indiscretion.

Je fus un peu moins fâchée , & même je me préparai un secret plaisir de voir la mine du marquis quand il arriveroit. Mais il n'osa jamais revenir chez madame de Vambure ; il aima mieux prendre

le parti d'écrire , que sa présence étant nécessaire dans une de ses terres , ce n'étoit qu'avec beaucoup de peine qu'il se voyoit obligé de se priver d'une compagnie si aimable. Nous reçûmes sa lettre une heure après que le chevalier fût arrivé , & toute la compagnie crut monsieur le marquis sur la foi de sa lettre. Toutes les femmes qui se trouvèrent dans le château , étoient d'assez bon sens ; nous ne fûmes pas fâchées de l'avoir perdu. En mon particulier je fus bien aise de me voir délivrée d'un pareil importun. Je me livrai alors au plaisir d'aimer paisiblement mon cher chevalier. Que ce tems étoit agréable , madame , nous n'avions d'obstacles en nous aimant , que ce qu'il falloit à nos cœurs pour les tenir en vivacité. A la vérité , nous avions souvent de ces petites inquiétudes que cause trop de délicatesse , & qu'il semble que l'on se donne exprès pour se mieux aimer. Nous avions souvent le plaisir de nous écrire ce que nous avions tant de joie à nous dire. Le chevalier m'écrivoit les plus jolies choses du monde , & je lui faisois de ces réponses que le cœur fait si bien , & qu'il a si peu de peine à faire. Nous passâmes ainsi le reste du tems à la campagne ; mais la saison s'avancant , ma mère voulut retourner à la ville. Cette nouvelle m'affligea infiniment ; j'allois quitter le chevalier , & je ne devois pas compter de le voir aussi souvent que je l'avois vu à la campagne. Pour nous

consoler , nous convînmes de nous écrire souvent , & je lui promis de l'avertir exactement du jour que j'irois aux spectacles. Je lui dis qu'il pouvoit aussi venir me voir , mais avec ménagement. Ma mère n'étoit point déraisonnable , cependant des visites trop assidues l'auroient alarmée. Le chevalier n'avoit point encore osé parler de mariage , pour être plus en état de m'obtenir , il attendoit la mort d'un oncle dont il devoit hériter. Nous nous séparâmes , madame , avec autant de tristesse que nous avions eu de plaisir à nous voir , & je vous avoue que ce moment me parut bien rude. Je pleurai : le chevalier laissa aussi couler des larmes , & ces larmes me consolèrent un peu. J'y vis assez d'amour pour justifier & pour soulager le mien , & je partis avec le regret de quitter ce que j'aimois , & le plaisir de sentir combien j'en étois aimée. J'arrivai à Paris ; le chevalier y vint rendre visite à ma mère , & j'eus l'agrément de voir qu'elle le recevoit fort bien. J'entrai cette année-là un peu plus dans le monde , & l'on m'y vit avec plaisir ; j'eus le contentement d'y faire bien des infidèles , & les femmes eurent bien de la peine à me pardonner mes charmes naissans. Si les torts que je leur faisois , tout médiocres qu'ils étoient , servoient à ma vanité , ils servoient encore plus à mon amour. J'étois charmée , pour l'honneur du chevalier , d'être trouvée aimable , & l'éclat de mes conquêtes m'étoit

bien cher , quand je songeois qu'elles augmentoient le prix de la fienne. Le chevalier , de son côté , déranger bien des cervelles , & sa fidélité fut bien attaquée ; mais nous tînmes bon l'un & l'autre , & l'on ne nous trouva aimables que pour nous engager à nous aimer mieux. Nous goûtions ainsi les plaisirs les plus doux , lorsque la duchesse de Négrepont me donna des alarmes. C'est une femme des mieux faites de la cour : avec de la beauté , elle a dans le visage ces graces séduisantes qui n'accompagnent pas toujours les traits les plus exacts. L'enjouement de son caractère donne à son imagination un air brillant , & le goût qu'elle a pour le plaisir , jette sur tout ce qu'elle dit un air de volupté qui enchante. En voilà , madame , bien plus qu'il n'en faut pour plaire aux hommes : ainsi je dus être bien alarmée. J'appris dans le monde qu'elle agaçoit le chevalier ; & je la vis un jour à la comédie , dans une loge , qui lui parloit vivement. J'avois éprouvé tous les mouvemens de l'amour , celui de la jalousie ne m'étoit pas bien connu ; la duchesse m'apprit à le connoître. Je m'en plaignis au chevalier , il m'avoua qu'elle avoit envie de faire quelque chose de lui ; il se mit à mes genoux , & me baisant les mains : Non , ma chere Lucilie , me dit-il , rien ne pourra diminuer l'amour que j'ai pour vous. Je suis incessamment occupé de vous , rien ne me touche que ce qui vous regarde ; laissez la

duchesse étaler ses charmes & son amour ; que craignez-vous de sa tendresse ? je n'ai qu'un cœur, & ce cœur est tout employé à vous aimer. Je me rassurai, sans pourtant cesser de craindre ; car, madame, je commençois déjà à connoître les hommes, & ce n'étoit pas sans raison que j'étois alarmée ; le chevalier, malgré toutes ses protestations, avoit continué à recevoir les avances de la duchesse, car c'étoit elle qui les faisoit, & il les reçut si bien qu'il étoit en commerce réglé avec elle. Je fus quelque tems sans m'en appercevoir, je ne fus même cette affaire que long-tems après tout le monde. Je lui en parlai, & il convint de tout. Il me dit que la duchesse l'avoit si fort prévenu, qu'il avoit été obligé de répondre aux avances qu'elle lui avoit faites ; mais qu'il ne l'avoit jamais aimée, & qu'il étoit las de se contraindre. Pourquoi donc, lui dis-je, lui faire accroire que vous l'aimez ? il y a dans ce procédé une fourberie insigne. Point du tout, me répondit-il, il n'y a que de la complaisance. La duchesse a voulu absolument que je l'aimasse, & moi je lui ai dit par honnêteté que je l'aimois. Le discours du chevalier ne m'offensa point ; il avoit un air de vérité qui me rassura, & je m'imaginai qu'il avoit donné à sa vanité une petite satisfaction à laquelle son cœur n'avoit point eu de part. Je m'appaisai ; il faut bien, madame, passer quelque chose aux hommes. Depuis que j'eus parlé au che-

valier, il ne voulut plus voir la duchesse; elle en fut enragée, & je fus heureuse qu'elle ignorât sur quel objet elle devoit exercer sa vengeance; mais nos amours étoient conduits si sagement que personne n'en étoit instruit. Ainsi je jouis sans danger de la colère de la duchesse, & sa fureur me vengea bien du tour qu'elle m'avoit joué. Je n'eus que ce petit sujet de me plaindre du chevalier, & je goûtai le plaisir de le voir toujours digne de l'amour que j'avois pour lui.

L'automne approchant, ma mère songea à retourner à sa terre, & cette nouvelle donna bien de la joie à mon cœur. Le chevalier, que j'avertis de notre départ, engagea madame de Vambure, sa sœur, à partir en même-tems que nous; & pour la mieux engager, il lui fit la confidence qu'il m'aimoit. Madame de Vambure étoit sûre, & de plus mon amie, ainsi j'approuvai la confidence. Madame de Vambure avoit fait amitié, pendant son séjour à Paris, avec une jeune veuve fort aimable, elle l'engagea à passer l'automne avec elle à sa campagne, & je fus charmée de ce surcroît de bonne compagnie. Cette veuve est une des plus amusantes personnes que j'aie vues; elle a l'esprit vif, quoique délicat, les faillies de son imagination ont le feu des choses qui échappent, & la tournure de celles qu'on médite; elle pense finement, mais pour avoir le langage plus naturel,

elle craint ordinairement de s'exprimer avec autant de finesse qu'elle imagine. A toutes ces parties de l'esprit, elle joint la solidité quand les choses exigent du sérieux ; mais comme elle a le caractère tourné à la gaité, elle les traite avec légèreté. Je dois dire encore qu'avec la facilité qu'elle a dans l'esprit, elle a une docilité dans le caractère, qui lui fait prendre les manières qui conviennent aux gens avec lesquels elle vit. Enfin son esprit se monte naturellement sur le ton des gens qu'elle voit, & sans le vouloir même, sans y penser, elle devient aimable. J'aimai donc madame Danzire dès le premier jour que je la vis, c'est le nom de la veuve. La compagnie que madame de Vambure avoit rassemblée étoit la plus agréable du monde, & j'étois la plus heureuse de toutes les femmes. Point de fâcheux, beaucoup de liberté, très-bonne chère, un amant dont j'étois contente & dont mon cœur étoit rempli, & mon imagination égayée par les faillies de madame Danzire. Le chevalier m'imitoit, il employoit avec madame Danzire les momens qu'il ne pouvoit pas me donner ; sa conversation l'amusoit, & je lui pardonnais un plaisir que je goûtois moi-même. Mais sa conversation fit sur lui un effet que j'avois eu l'imprudence de ne pas craindre ; il prit du goût pour madame Danzire. Voilà, madame, comme font faits tous les hommes. Sont-ils sûrs du cœur d'une femme ? c'est une affaire

faite, il faut qu'ils songent à une autre. Je fus longtemps à m'appercevoir du goût du chevalier, & je crois qu'il fut aussi quelque tems à s'en convaincre lui-même. L'intérêt que j'avois à croire le chevalier fidèle, l'amitié que j'avois pour madame Danzire, tout m'aveugloit, & je contribuois même à tous les instans à mon malheur. Il ne sortoit pas une chose agréable de la bouche de madame Danzire, que je ne la fisse valoir & que je ne la relevasse. Je la louois sur sa beauté, & j'ai dit cent fois à mon ingrat que si j'avois été homme, il n'y auroit point de femme pour laquelle j'eusse eu plus de goût que pour elle. Hélas! madame, il n'a que trop été persuadé du bien que je lui disois d'elle. Mais je ne connoissois pas assez bien les femmes pour me douter du tour qu'elle me joua. Elle avoit trop d'esprit, & nous ne nous contraignions point assez, le chevalier & moi, pour ne s'être point apperçue du goût que nous avions l'un pour l'autre. Que fit la traîtresse? elle se mit dans la tête de se faire aimer de lui, & s'y prit comme une femme qui n'aimoit point, c'est-à-dire, le mieux du monde. La perfide connoissoit bien les hommes, car elle me loua tant & me servit si bien, que le chevalier fut piqué du désintéressement avec lequel elle lui conseilloit de m'aimer. Le cœur du chevalier auroit bien voulu m'aimer toujours, mais sa vanité vouloit que madame Danzire le trouvât mauvais.

Madame

Madame Danzire de son côté vint ensuite à être fâchée que le chevalier eût du goût pour moi, & entreprit tout-de-bon sa conquête. Ce n'est pas qu'elle l'agaçât; elle lui disoit au contraire qu'elle ne se croyoit pas capable de tendresse; qu'amufée de tout, comme elle l'étoit, elle ne se figuroit pas qu'on pût l'amuser sérieusement. Tout cela, madame, n'étoit que pour piquer la vanité du chevalier: mais savez-vous ce que faisoit encore madame Danzire? Dans le tems qu'elle disoit qu'elle n'aimoit rien, elle mettoit dans ses yeux & dans ses manières les présages d'un goût naissant. Vous voyez, madame, qu'elle s'y prenoit bien, & que je ne pouvois guère échapper à la malice de madame Danzire. J'aimois le chevalier comme une folle, il étoit sûr de moi; madame Danzire étoit aimable, & n'avoit pas, comme moi, le défaut de trop aimer. Je fus deux mois sans me douter de rien, & je crois, tant j'étois fotte, que j'aimois madame Danzire presque autant que le chevalier l'aimoit. Je n'étois point inquiète de les voir ensemble, & je croyois que le chevalier parloit de moi, comme je parlois de lui quand j'étois avec elle. Enfin j'aperçus quelque changement dans les manières du chevalier; il me disoit qu'il m'aimoit aussi souvent qu'auparavant, mais il me le disoit moins bien. Dans les empressemens qu'il avoit pour moi, il s'y mêloit quelque chose de si peu pressé, que

l'amour ne souffre point, & que je n'avois point encore apperçu en lui. Je sentis tout cela pour mon malheur, & je résolus de m'en plaindre. Qui vous rend si rêveur, chevalier, lui dis-je un jour? vous êtes inquiet, & vous ne m'en dites point le sujet. Depuis quand croyez-vous que je ne vous aime pas assez pour partager vos peines? En même-tems je détournai le visage pour cacher des pleurs qui vouloient m'échapper. Hé quoi! ma chère Lucilie, reprit-il, ne savez-vous pas que je vous aime, & que je n'aimerai jamais que vous? Non, lui dis-je, en versant des larmes que je ne pus retenir, je ne suis point sûre que vous m'aimiez, je me vois forcée à me plaindre de vous; vous ne me cherchez plus avec le même empressement, vous n'avez plus tant de choses à me dire; vous me dites bien encore quelquefois que vous m'aimez, mais c'est peut-être pour me cacher que vous ne m'aimez plus. Que vous êtes injuste! me dit le chevalier en m'interrompant; pouvez-vous croire que je cesse de vous aimer? tout ce que j'ai d'amour dans le cœur, vos charmes qui l'ont fait naître, tout cela ne vous assure-t-il pas de moi? retenez des pleurs qui ne doivent point couler pour un amant qui a pour vous la passion la plus délicate qu'un cœur puisse éprouver.

La conversation du chevalier me calma un peu; il m'aimoit encore, les impressions que madame

Danzire avoit faites sur son cœur , ne s'étoient pas déclarées , & il l'aimoit sans s'en appercevoir. Je n'avois encore aucun soupçon sur madame Danzire ; mais quand je reconnus que le chevalier m'aimoit moins , le plaisir qu'il avoit à lui parler me donna de la défiance ; je les examinai attentivement , je crus appercevoir bien de l'art de la part de madame Danzire , & je vis avec regret que cet art-là faisoit son effet. Vous ne sauriez croire , madame , le changement qui se fit dans mon cœur : la jalousie s'en empara , & à l'amitié que j'avois eue pour madame Danzire , succéda la haine la plus vive qu'on ait jamais sentie. Je cachai mes sentimens , ils étoient trop vifs pour être cachés , & je crois qu'ils parurent malgré moi. Oui , madame , tous les mouvemens dont un cœur est capable se passèrent en ce tems-là dans le mien ; je fus jalouse , injuste , bizarre , & dans tous ces momens-là j'aimai à la fureur. Il me fut impossible de renfermer ma rage , il fallut absolument que je me plaignisse au chevalier. C'en est donc fait , lui dis-je , vous ne m'aimez plus ; vous me quittez , ingrat , & c'est pour madame Danzire ! Son cœur vous paroît-il d'un si grand prix ? & parce que le mien ne vous a rien coûté , que je l'ai toujours cru fait pour vous , faut-il que vous en fassiez si peu de cas ? Allez , perfide , la coquette que vous aimez me vengera sans doute. Oui , je souhaite

que vous fentiez pour elle tout ce que je fens pour vous , que vous l'aimiez autant que je vous aime , & qu'elle ne vous aime point. Mais , non , chevalier , lui dis-je , aimez-moi encore , s'il se peut , je ne faurois consentir à perdre votre cœur ; songez que madame Danzire est une coquette , & que quand elle vous aimeroit , elle ne pourroit jamais vous aimer plus tendrement que moi. Voilà , madame , ce que le désespoir me fit dire , & ce qu'il est bien honteux à notre sexe de prononcer. Le chevalier n'eut pas la force de parler ; il est honnête homme , il m'estimoit , & n'aimoit pas tant madame Danzire qu'il ne m'aimât un peu. Quand il eut la force de me parler , il se jetta à mes genoux : Accablez , dit-il , de reproches un malheureux , ma chère Lucilie ; mais pourtant plaignez-moi. J'aime , il est vrai , la perfide madame Danzire , je vous aime assez , & je vous estime trop pour vous le cacher. Je vous l'avoue , les larmes aux yeux , j'aime une coquette , une femme qui ne m'aime point , qui ne m'aimera jamais , & qui plus est , que je méprise ; je suis coupable de tous ces crimes , ma chère Lucilie , dans le tems que je possède un cœur qui devoit faire le bonheur de ma vie. Je suis un traître , un ingrat , je suis le plus perfide des hommes ; mais je ne le serois pas si je n'étois forcé de l'être. Ma raison s'oppose incessamment au caprice de mon

cœur, je me dis sans cesse que vous méritez tout mon amour, que madame Danzire ne mérite que mon indifférence. Je me suis dit mille fois que nous étions deux victimes qu'elle immoloit à sa vanité, qu'elle mettoit sa gloire à me détacher de vous, & qu'elle la vouloit relever en m'inspirant une tendresse qui me fera souffrir : que de raisons pour la haïr, & cependant, malheureux que je suis, je l'aime ! Le chevalier, en finissant ces paroles, se mit à pleurer ; mais, madame, ce n'étoit point à l'amour que je devois ses larmes, je ne les devois qu'à ses remords. Nous nous séparâmes ainsi tous les deux, les larmes aux yeux ; je tombai dans un chagrin qui fit croire à ma mère que j'étois malade ; je vis en peu de tems évanouir ma beauté, & je perdois chaque jour la ressource qui me restoit pour faire revenir mon amant. La perfide madame Danzire jouissoit de ma peine, dont elle ne faisoit point semblant de connoître la cause, & la cruelle m'insultoit quelquefois en me plaignant. J'eus assez de vanité & de force sur moi-même pour ne lui point reprocher sa perfidie, & je ne voulus pas lui donner encore ce sujet de triomphe. Cependant, au milieu de l'infidélité du chevalier, je n'avois pas absolument à me plaindre de lui ; il faisoit pour moi plus que je ne devois attendre d'un infidèle, il m'épargnoit la peine que j'aurois eue à lui voir exprimer son amour : son chagrin seul

& son silence marquoient à la perfide l'empire qu'elle avoit sur lui , & dans mon malheur j'avois le plaisir de le voir souffrir presque autant que moi. Quoique j'eusse de la peine à concevoir qu'on pût se défendre d'aimer le chevalier , je m'apperçus pourtant bien que madame Danzire ne l'aimoit point. Cette idée me consola un peu , & ma rivale qui m'avoit enlevé le cœur du chevalier , me vengea bien de lui par son indifférence. Je fus charmée de voir qu'il seroit obligé de me regretter. En effet , madame , ses manières pour moi étoient les mêmes , mais madame Danzire avoit son cœur ; & sans son cœur qu'avois-je affaire de ses égards ?

Il y avoit quinze jours que ma fortune étoit changée , & que j'étois devenue la plus malheureuse de toutes les femmes , lorsqu'on annonça chez madame de Vambure le marquis de Rinville. Je fus très-étonnée de le voir ; il n'avoit pas osé me parler depuis la vilaine affaire qu'il avoit eue avec le chevalier : il est bien vrai que je l'avois vu me chercher avec soin aux spectacles & aux promenades , & avoir même envie de m'aborder ; mais il n'en avoit jamais eu la force. Il fit son compliment à madame de Vambure & à la compagnie , de la meilleure grace du monde , & d'un air qui n'étoit point déconcerté ; il n'y eut qu'à moi à qui il s'adressa d'un air plus timide , & de-là je m'assurai qu'il m'aimoit encore. Il faisoit fort beau , on

se promena dans le parc quand on eut dîné. Madame Danzire, à qui ma tristesse & celle du chevalier laissoit ordinairement l'honneur de la conversation, l'égaya un peu ce jour-là. Ce fut sans doute en faveur du marquis de Rinville, & je crois qu'elle voulut aussi me l'enlever : mais les amans dont nous ne nous soucions pas, sont toujours ceux qui nous restent. Le soleil se coucha, & nous rentrâmes dans le salon de madame de Vambure. Le chevalier & le marquis entrèrent les derniers, & le marquis apostrophant à voix basse le chevalier : C'est pour vous, lui dit-il, que je viens ici ; je viens réparer l'affront d'une affaire où vous avez eu à vous plaindre de moi, & où j'ai eu à m'en plaindre aussi. Trouvez-vous demain matin à notre premier rendez-vous ; oui, chevalier, il faut que vous me rendiez demain mon honneur & ma maîtresse, ou que vous m'ôtiez la vie. Le chevalier lui répondit froidement qu'il ne manqueroit pas de s'y trouver, & qu'il étoit charmé de lui voir le procédé d'un homme de condition. Ces messieurs rentrèrent, & la soirée se passa à jouer. Le lendemain, le chevalier & le marquis se tinrent parole. Le marquis se battit cette fois-là en galant homme, & attaqua le chevalier qu'il blessa à la poitrine ; mais comme il s'étoit abandonné, le chevalier dans le même instant lui porta avec violence un coup d'épée qui le fit tomber mort sur la place.

Nous n'avions eu aucun pressentiment, & nous n'avions garde de prévoir une si tragique aventure. Heureusement je m'éveillai de meilleure heure qu'à l'ordinaire; madame Danzire me remit une lettre que le chevalier lui avoit donnée avant que de monter à cheval, & qu'il l'avoit priée de me rendre quand je ferois levée. Dès que je l'eus lue, je courus avertir madame de Vambure de ce qui se passoit; je me doutai que le combat devoit s'être passé dans le même bois où s'étoit donné le premier. Je fis au plus vite mettre des chevaux au carrosse de madame de Vambure: je ne me trompai point; quand nous eûmes avancé environ cent pas dans le bois, nous trouvâmes le marquis de Rinville étendu, & sans vie sur le fable. Le chevalier étoit à quatre pas de lui, noyé dans son sang. Quelle vue pour une amante! J'oubliai que le chevalier étoit un infidèle; je frémis, & mon frémissement me fit tomber en foiblesse. Je ne revins de mon évanouissement qu'avec peine, & j'en revins avec regret; je ne desirois que la mort, n'espérant plus de voir le chevalier. Je l'aimois assez pour regretter jusqu'au plaisir de le voir infidèle. Enfin, madame, j'envifageois comme le plus grand des maux celui de ne le voir plus. Dès que nous fûmes de retour, notre premier soin fut de faire courir le bruit que monsieur de Rinville venoit de tomber en apoplexie; incontinent après, nous publiâmes sa mort, après

qu'oi nous le fîmes enterrer folemnellement. Pendant ce tems-là on avoit été chercher au plus vîte un chirurgien qui mit le premier appareil à la plaie du chevalier , & qui nous affura qu'elle n'étoit point mortelle. Ma douleur fe calma; mais de nouvelles alarmes fuccédèrent bientôt à cette médiocre tranquillité ; la fièvre continue survint au chevalier , & le mit dans un danger évident. Nous ne le quitâmes point , madame de Vambure & moi , nous le veillâmes tour - à - tour fix nuits de fuite. Que j'eus de fois le cœur percé , madame ! Dans l'ardeur de fa fièvre , qui étoit ordinairement accompagnée de transport , il prononçoit fouvent mon nom ; fouvent il prononçoit auffi celui de madame Danzire. Cruelle , difoit-il , je vous donne un cœur qu'une autre mérite mieux que vous , vous le refusez , ingrate ! est - ce parce que je fuis infidèle ? ah ! je rougis de l'être , & j'en fuis affez puni. Enfin la fièvre diminua ; fa plaie fe trouva en meilleur état , & j'eus la confolation de le voir hors de danger. Quelque tems après , fa fanté fe rétablit abfolument , & il me remercia des bontés que j'avois eues pour lui. Quelle pitié cruelle , me dit-il , ma chère Lucilie , vous a fait prendre foin des jours d'un malheureux ! la mort auroit expié & fini mon crime , & je n'aurois pas la douleur de vivre , & de m'en sentir indigne. J'aime encore l'ingrate madame Danzire ; la vie que mon malheur m'a

laissée me fait encore retrouver cet amour que je déteste. Ah ! si vous m'aviez aimé, Lucilie, vous m'auriez laissé mourir. Que ferez-vous d'un objet qui doit vous être odieux, d'un ingrat qui ne peut vous aimer, & qui en aime une autre à vos yeux ? Ses larmes l'empêchèrent d'en dire davantage ; je me mis à pleurer comme lui ; ses remords, l'estime qu'il me marquoit, tout cela me consola un peu de l'injustice de son cœur. Au milieu de mon désespoir j'étois un peu flattée de ses regrets ; il me donnoit tout ce qui dépendoit de lui, & madame Danzire n'avoit que ce que le caprice de son cœur lui arrachoit de lui. Cependant je ne pouvois m'empêcher d'envier le partage de madame Danzire : il me falloit pour être heureuse, qu'elle me rendît le cœur du chevalier, qu'elle m'avoit enlevé. Elle en étoit bien éloignée ; elle continuoit, pour conserver sa conquête, le manège dont elle avoit usé pour son triomphe. Elle donnoit au chevalier des espérances qu'elle détruisoit l'instant d'après ; & ce mouvement continuel qu'elle donnoit à son cœur, le tenoit toujours dans cet état de vivacité qui charmoit si fort l'orgueil de madame Danzire. J'ai l'obligation à cette coquette de m'avoir appris les finesse de son art, & je n'ai plus été étonnée, dans la suite de ma vie, que les femmes eussent tant d'autorité sur les hommes : il est si facile de les mener, quand on ne les aime point ! Au reste,

ces connoissances que j'acquérois ne m'étoient d'aucune utilité ; j'aimois trop , pour en faire usage ; je n'avois pour mon amant que mon amour & mes larmes , & c'étoit justement ce qu'il falloit pour le conserver à madame Danzire. Je passai quinze jours à examiner toute la conduite & tout l'art qu'elle savoit employer , & j'avois le déplaisir de voir le chevalier l'aimer à chaque instant davantage.

L'hiver approcha , & ma mère voulut retourner à Paris. Madame de Vambure s'arrangea pour partir avec elle. Avant mon départ , le chevalier vint prendre congé de moi. D'abord que je l'apperçus , les larmes me vinrent aux yeux. Je vais vous quitter , me dit-il , je vous aime encore assez pour en avoir le regret que je dois en avoir ; la cruelle madame Danzire ne triomphera pas entièrement de moi ; je vous retrouve encore au fond de mon cœur , & jamais la perfide ne vous en déplacera. Permettez-moi d'aller quelquefois chez vous prendre des armes pour combattre mon ennemie & la vôtre. L'amour que je trouverai dans vos yeux me fera rougir de celui que je lui demande ; & votre mérite , opposé à tous ses défauts , éteindra peut-être un amour qui fait mon crime & mes malheurs. Hélas ! chevalier , lui répondis-je , que dois-je attendre de vous ? je n'ai pour moi que votre raison , que peut-elle contre la bizarrerie de votre cœur ? Vous aimerez toujours madame Danzire ;

vous me regretterez peut-être quelquefois, mais en ferai-je moins malheureuse? & vous, chevalier, en ferez-vous moins ingrat? Nous nous quittâmes, & je partis avec ma mère.

Dès que je fus arrivée, le chevalier vint me voir, il me pria de l'aimer encore. Cette demande eût été une insulte si je ne l'avois pas connu, mais elle m'affligea, je l'aimois trop pour mon malheur: eh! perfide comme il étoit, il lui convenoit bien de vouloir être aimé! Il me vint voir assez souvent; je fus qu'il alloit aussi chez madame Danzire. Ce qui me consolait, c'est qu'il payoit bien les visites qu'il lui rendoit; il trouvoit toujours quelqu'un chez elle, pour qui l'on avoit ces manières séduisantes que l'on avoit eues pour lui. Le cœur de madame Danzire n'appartenoit à personne, mais ses manières étoient pour tout le monde. Le chevalier devint furieux; sa jalousie, qui n'avoit pourtant pas d'objet fixe, rendit son amour mille fois plus violent, & je me vis plus éloignée que jamais de regagner son cœur. Il commença à me venir voir plus rarement, son air devint encore plus inquiet qu'auparavant, & le regret qu'il eut de m'aimer moins, le rendit embarrassé presque au point de le rendre stupide. Que nous étions malheureux, madame! nous aimions qui ne nous pouvoit aimer. J'avois la passion la plus vive & la plus délicate du monde pour un ingrat; lui de son côté

m'estimoit assez pour rougir d'être infidèle, & avec le regret de ne me plus aimer, il avoit le défespoir d'aimer la plus coquette de toutes les femmes. Il l'aimoit plus qu'on n'a jamais aimé, lorsque le prince de que vous connoissez, me vit à une promenade : il connoissoit ma mère, & vint nous aborder. Malgré la mauvaise humeur qui ne me quittoit point, j'eus ce jour-là assez d'esprit, du moins je remarquai que le prince m'en trouvoit ; ma beauté, quoique diminuée depuis mes malheurs, soutenue de la jeunesse & du caprice, me mettoit encore en état de plaire, & je crois que je plus au prince de Il vint rendre visite peu de jours après à ma mère, & il me dit dans la conversation mille choses obligantes, qui, dites d'un certain ton, vouloient dire qu'il m'aimoit. Je l'entendis, mais je n'avois pas le tems d'être sensible à ses complimens, & je ne fus point frappée de l'éclat de ma conquête. Il revint encore plusieurs fois chez moi ; & après m'avoir fait entendre en plusieurs façons qu'il m'aimoit ; il en fit confidence à ma mère, qui m'en parla. L'amour du prince, qui avoit des idées sérieuses, m' alarma : je ne fus point sensible à la vanité d'être aimée & de devenir princesse. Je n'imaginois que de l'embarras pour moi dans la passion du prince. Ce n'est pas qu'il ne fût beau, bien fait, riche, & que ce ne fût pour moi le parti le plus avantageux auquel je pusse prétendre :

mais mon chevalier, tout ingrat qu'il étoit, ne me laissoit songer à personne, & je voulois vivre & mourir en l'aimant. Il ne fut pas long-tems sans favoir les desseins que ce prince avoit sur moi : il vint me voir pour s'en mieux instruire. Admirez, madame, comme les hommes sont faits; l'amour du prince de rendit au chevalier tout celui qu'il avoit eu pour moi, & je le vis arriver chez moi plein d'amour & de tendresse. Vous m'allez donc oublier, me dit-il fondant en larmes, & je vais vous voir tomber entre les bras d'un autre? Ah! Lucilie, faites grace à un malheureux qui vient vous demander pardon de tous ses crimes : j'ai rompu les chaînes qui m'attachoient à madame Danzire, & je vous rapporte un cœur qui n'aimera jamais que vous. Non, chevalier, lui dis-je, vous n'êtes pas bien guéri, & je voudrois pouvoir vous croire : mais qui m'assurera que vous ne l'aimerez plus? Peut-être les coquetteries de madame Danzire vous font voir combien peu elle mérite votre tendresse; peut-être même vous voulez la haïr : mais est-ce ne la plus aimer? Croyez-moi, votre amour s'abuse lui-même, votre cœur rougit de sa faute, & ne s'en corrige point. Au reste, que la tendresse du prince ne vous alarme point; quoique beaucoup plus digne de mon cœur que vous, il ne l'aura jamais. Je vous aime, chevalier, tout ingrat que vous êtes; que seroit-ce, hélas! si je

vous voyois tendre ! Le chevalier se jetta à mes genoux ; je lui vis avec bien du plaisir un amour vif que je ne lui avois point vu depuis long-tems : il m'affura qu'il n'aimoit plus madame Danzire, & il me l'affura de manière à me le persuader.

Le prince continua toujours à me rendre des visites ; il se flattoit sans doute que je me laisserois surprendre à l'éclat de son rang, & qu'enfin la vanité feroit sur moi, comme elle fait sur la plupart des femmes, l'effet de la tendresse ; il se trompa : je lui déclarai sincèrement que je ne pouvois répondre à l'honneur qu'il me faisoit ; & quelques jours après il se maria de dépit à mademoiselle de Le chevalier qui fut des premiers le sacrifice que je venois de lui faire, vint aussi-tôt me remercier ; & il le fit, madame, avec une tendresse qui me charma. Que je le trouvai ce jour-là aimable, & que j'eus de plaisir ! Je ne me souvins plus de tous les maux qu'il m'avoit faits ; je pardonnai à l'amour tous les malheurs qu'il m'avoit causés, & jamais bonheur n'a été comparable au mien. Le chevalier n'aimoit plus madame Danzire, il n'alloit plus chez elle, il m'en parloit sans être piqué, il me disoit froidement qu'elle étoit une coquette. Enfin j'étois la plus heureuse des femmes, & l'amour épuisoit sur mon cœur tout ce qu'il avoit de délicieux. Le chevalier venoit me voir assidument, il avoit avec moi cette vivacité que l'amour lui avoit rendue.

Mais, madame, je n'étois pas née pour être heureuse; & voici la lettre qu'il m'écrivit, après avoir été deux jours fans venir me voir.

« Je pars, ma chère Lucilie, pour aller finir
» loin de vous une vie que je déteste. Je pars le
» crime dans le cœur, & plein encore de la per-
» fide madame Danzire. Je vous trompois, & je
» me trompois moi-même, quand je vous disois
» que je ne l'aimois plus. Cependant plaignez-moi
» quelquefois, je le mérite un peu, tout ingrat
» que je suis. Adieu, ma chère Lucilie, ne me
» haïffez pas ».

Quand j'appris, madame, que je ne le verrois plus, je pensai mourir de douleur. Je le regrettai comme s'il m'eût été fidèle, & je lui pardonnai tout, excepté son absence. Je l'aimois assez pour me passer de son amour : ma passion quoique malheureuse, m'étoit chère; je le voyois ingrat, mais enfin je le voyois. Il m'arriva dans ce tems-là un surcroît de douleur, ma mère mourut, mes larmes redoublèrent; j'en eus à verser pour les deux personnes qui m'étoient les plus chères. Encore si j'avois eu mon amant pour me consoler de la perte de ma mère ! Mais je ne savois où il étoit allé, & cette idée me désespéroit. Enfin il y avoit trois ans que l'ingrat ne m'avoit donné de ses nouvelles, lorsque vous le vîtes entrer tout-d'un-coup dans mon cabinet.

cabinet. Quel trouble ne parut pas dans mes yeux, & comment aurois-je pu vous le cacher ? Je vous l'avouerai, madame, de tous les mouvemens qui m'avoient faisie à l'arrivée du chevalier, il ne me resta, quand vous fûtes partie, que la joie de le revoir ; & de combien cette joie ne fut-elle point augmentée, quand il m'apprit qu'il étoit fidele ! Il l'est, madame, je n'en puis douter : oui, mon cher chevalier m'aime, je n'ai plus de madame Danzire à craindre, & la perfide est oubliée ; il m'offre, pour m'en assurer, sa main & sa fortune ; & il est bon que je vous dise qu'elle est devenue, par la mort de son oncle, une des plus brillantes du royaume. Mais de tous ces biens-là je n'en veux qu'à son cœur : qu'il ne me parle plus de sa main, elle est faite pour m'ôter sa tendresse, & je haïs tout ce qui peut me la faire perdre. Il est vrai que je mourrois, si je le voyois passer entre les bras d'un autre : mais quoi ! on ne sauroit s'aimer toujours, & ne s'épouser jamais.





D O M J U A N

E T

I S A B E L L E.

NOUVELLE PORTUGAISE.

DANS Villa-nova, petite ville de la province ou plutôt du royaume des Algaraves, qui fait une partie de celui de Portugal, il y a deux familles considérables en naissance, en biens & en autorité. Ces deux familles sont depuis long-tems liées d'une étroite amitié; mais elles ne l'avoient jamais été si fortement, que dans les personnes de dom Pedro-Oliviero Almaro, & de dom Francisco-Fernando de Luna, chefs de l'une & de l'autre. Ce dernier, capable de grandes choses, ayant perdu une femme qu'il aimoit tendrement, & pour laquelle il avoit toujours négligé les soins de sa fortune; libre alors, & n'étant plus occupé que du desir d'acquérir des honneurs & des richesses à un fils qu'il en avoit eu, obtint de la cour un gouvernement considérable au Brésil. Mais ce fils, pour lequel il s'exposoit aux fatigues &

aux dangers de ce voyage , étant encore dans un âge très - peu avancé , il ne put se résoudre à l'y exposer lui-même , & le laissa entre les mains de dom Pedro , qui sachant combien le dépôt qu'il lui laissoit étoit cher à son ami , ne négligea rien pour le bien élever : aussi trouva-t-il un sujet digne de son application ; & bientôt l'amitié qu'il avoit pour le père , eut moins de part aux soins qu'il prit du fils , que la tendresse qu'il conçut pour le fils même. Dom Juan , c'est le nom de cet enfant , n'étoit alors âgé que de huit ans ; mais on ne pouvoit déjà le voir sans l'aimer , ni le connoître sans l'estimer. Toutes les graces du corps , toute la complaisance de l'humeur , toute la vivacité de l'esprit étoient rassemblées en lui. Toutes ces qualités se trouvoient aussi dans Isabelle , fille de dom Pedro Almaro , & l'on ne pouvoit décider qui des deux étoit la plus parfaite créature. Dom Juan fut élevé avec Isabelle. Ils étoient à-peu-près de même âge , & cette convenance , jointe à toutes celles qui se trouvoient en leurs personnes , fit naître entr'eux une sympathie qui prit bientôt un autre nom. Les amours font enfans & se plaisent quelquefois à jouer avec l'enfance , & les passions qu'ils y font naître , sont beaucoup plus fortes & plus durables. Dom Juan & Isabelle sentirent dès - lors l'un pour l'autre , ce que dans un âge plus avancé ils devoient inspirer à tout le monde. Etoient-ils ensemble ? tout étoit

pour eux plaisir & passe-tems. Jamais affections ne furent plus égales, jamais volontés plus vives : enfin, jamais amour ne se fit tant sentir avant que de se faire connoître. Aussi, ce sentiment étoit trop vif pour pouvoir être long-tems confondu avec les autres, & voici comment ils se débrouillèrent dans leur cœur.

Isabelle avoit auprès d'elle une gouvernante qui aimoit fort la lecture des romans. Dom Juan étant un jour seul avec Isabelle dans la chambre de cette gouvernante, & ayant trouvé sur la table un de ces livres, l'ouvrit & en lut le titre en badinant. Ce titre donna de la curiosité à Isabelle ; elle le pria d'en lire quelques pages ; & dom Juan étant tombé sur une peinture que deux amans se faisoient l'un à l'autre de leur amour, Isabelle trouva les sentimens de la maîtresse si conformes aux siens, qu'elle en rougit & devint rêveuse. Dom Juan, qui avoit trouvé la même ressemblance entre les siens & ceux de l'amant, cessa de lire ; & après y avoir rêvé quelque tems : Isabelle, dit-il ingénument, plus j'y fais réflexion, plus je crois que j'ai de l'amour pour vous. Depuis que je vous vois, j'ai pensé mille fois tout ce que je viens de lire ; & la seule différence que j'y trouve, c'est que je le pensois plus vivement encore ; mais je n'aurois pas pu si bien vous l'expliquer. Dom Juan, répondit Isabelle en rougissant davantage, je faisois la même réflexion, & je ne doute plus que ce ne soit aussi de l'amour

que j'ai pour vous. J'ai ressenti mille fois , sans pouvoir les démêler , tous les transports , tous les plaisirs , toutes les craintes , toutes les inquiétudes qui sont décrites dans ce livre. Mais , si ce que j'entends dire de ces sentimens est vrai , c'est un crime à moi de les avoir conçus. Cependant , je ne saurois croire que le crime puisse jamais se présenter sous une figure aussi douce & aussi agréable que celle-là ; & en tout cas , je sens que j'aurai bien de la peine à m'empêcher d'être toujours criminelle.

La gouvernante survint & interrompit cette conversation. Ils ne furent pas long-tems sans la reprendre ; & tout le fruit de leurs réflexions , fut de convenir que non-seulement ils s'aimoient & qu'ils s'aimeroient toute leur vie ; mais qu'ils se tiendroient à l'avenir sur leurs gardes , & prendroient soin de cacher à tout le monde l'union de leurs cœurs. Ils passèrent ainsi quelques années , jouissant d'un bonheur dont ils ne connoissoient pas le prix , parce qu'ils en avoient joui presque aussi-tôt que de la lumière , sans qu'il eût jamais été troublé. Mais enfin cet heureux tems changea. Isabelle avoit en ce tems-là environ treize ans ; & sa beauté qui croissoit de jour en jour , faisoit trop de bruit pour les laisser tranquilles. Il se présenta un parti considérable pour elle , que ses parens crurent devoir accepter. Dom Pedro chargea dona Maria , sa

femme , d'en faire la proposition à Isabelle , & de sonder ses sentimens là - dessus. Dona Maria prit donc un jour sa fille en particulier , & après lui avoir exagéré l'avantage du parti qui se présentoit , elle lui dit qu'elle ne doutoit pas qu'elle n'acceptât , sans balancer , une chose qui lui convenoit fort , & que son père & elle avoient résolue. Isabelle qui ne s'attendoit rien moins qu'à cette proposition , en fut si surprise , qu'elle resta immobile. Cependant , sa mère la pressa de s'expliquer , & toute la réponse qu'elle en put tirer , fut un torrent de larmes qu'elle versa , après s'être long-tems efforcée de les retenir. Dona Maria qui aimoit beaucoup sa fille , ne manqua pas d'expliquer favorablement ses larmes ; elle crut que la pudeur & la crainte de se séparer d'elle , en étoient la cause. Ainsi , après l'avoir embrassée tendrement pour la consoler , elle la quitta , ne voulant pas la presser davantage pour cette fois : mais elle éclaircit bientôt ce mystère. En sortant de là , dona Maria entra dans la chambre de son mari , pour lui rendre compte de ce qu'elle venoit de faire ; mais elle fut fort surprise de voir aux pieds de dom Pedro , dom Juan fondant en larmes. Il avoit appris dans la ville la nouvelle de ce mariage , & étoit venu avec l'impétuosité d'un jeune homme amoureux & désespéré , essayer de le fléchir. Il le conjuroit de ne point achever ce mariage , qu'il appelloit l'arrêt de sa mort.

Oui, lui disoit-il, dom Pedro, je connois & je ressens vivement les obligations que je vous ai ; elles sont si grandes, & j'en suis si pénétré de reconnaissance, que s'il s'agissoit de prendre parti entre mon père & vous, je balancerois ; mais je ne saurois vous regarder que comme mon meurtrier, si vous m'ôtez Isabelle. Je ne vis que pour elle, & je ne veux plus vivre si je la perds. Ne me l'ôtez pas, je vous en conjure par la tendresse que vous m'avez toujours marquée, & par celle que vous avez pour votre fille : car, je ne feindrai point de vous dire qu'elle a pour moi les mêmes sentimens que j'ai pour elle, & que nos cœurs sont si parfaitement unis, que vous ne sauriez me porter un coup, qu'elle ne le ressente, ni me rendre malheureux, sans la rendre malheureuse. N'accablez donc pas de douleur deux personnes dont l'une vous doit être si chère par le sang, & l'autre par l'amitié.

Dès qu'il apperçut dona Maria, il alla se jeter à ses pieds, & la conjura avec les mêmes prières & les mêmes larmes, de ne point poursuivre ce dessein. Dom Pedro & sa femme se regardoient pendant ce discours, sans savoir que répondre. Quelqu'irrités qu'ils fussent de ce qu'ils apprenoient, ils ne pouvoient s'empêcher d'excuser ces deux jeunes amans ; la tendresse paternelle parloit également en faveur de l'un & de l'autre. Ainsi, dom Pedro prit le parti de la douceur, & renvoya dom

Juan plein d'espérances. En effet , après avoir bien pensé, il crut ne pouvoir rien faire de mieux que d'écrire à dom Francisco de Luna, & de lui proposer le mariage de dom Juan avec Isabelle, pour resserrer davantage les nœuds de l'amitié qui avoit toujours été entre leurs familles. Mais en attendant sa réponse, dona Maria ne laissa plus à dom Juan la même liberté de voir sa maîtresse ; & ce n'étoit plus que rarement & en sa présence, qu'elle leur permettoit de s'entretenir. Quelque dur que fût pour eux ce changement, l'espérance qui y étoit mêlée en adoucissoit la peine ; & après quelques mois passés avec beaucoup d'impatience, la réponse de dom Francisco arriva.

Il mandoit à dom Pedro qu'il étoit ravi qu'il l'eût prévenu dans une chose qu'il avoit depuis long-tems résolu de lui proposer : qu'il donnoit avec plaisir son consentement au mariage de dom Juan avec Isabelle, & qu'il le prioit seulement d'en différer la conclusion jusqu'à son retour, qui devoit être dans trois mois, parce que le tems de son gouvernement finiroit dans ce tems-là. Il est aisé de concevoir avec quels transports de joie nos deux amans reçurent cette nouvelle. Leur espérance étoit alors pure & sans mélange de crainte. On leur rendit la liberté de se voir & de s'entretenir, & leur bonheur n'étoit plus troublé que par leur impatience qui croissoit tous les jours. Enfin, dom

Francisco arriva , & toutes choses furent résolues pour ce mariage. Dom Juan & Isabelle , ravis & pleins de confiance , regardoient leur bonheur comme la chose la plus assurée & la plus prochaine : cependant ils n'en furent jamais si éloignés.

Dans le tems qu'on faisoit les préparatifs pour leur union , un oncle de dom Francisco mourut sans enfans , & le laissa seul héritier d'une riche succession. Cette élévation de fortune donna à dom Francisco des vues plus élevées pour son fils. Les biens & l'alliance d'Isabelle lui semblèrent trop peu de chose , & sans égards à sa parole ni à l'attachement de dom Juan , il rompit ce mariage ; il fit plus. Comme il connoissoit la tendresse de son fils pour Isabelle , & qu'il craignoit que cette tendresse ne s'opposât aux desseins qu'il formoit pour lui , il profita d'un vaisseau prêt à mettre à la voile pour le Brésil ; il fit enlever dom Juan , & l'envoya dans ce pays , auprès d'un parent qu'il y avoit. Je ne décrirai point quel fut le désespoir de ces deux amans à cette séparation , ce sont des choses que l'on ne sauroit exprimer ; je dirai seulement que leur amour étoit parfait , & que leur douleur fut proportionnée à leur amour. Dès que le bruit de cette rupture fut répandu dans la ville , mille gens charmés de la beauté d'Isabelle , se présentèrent pour remplir la place de dom Juan ; & ce fut pour elle une nouvelle peine , que les persécutions qu'elle eut

à soutenir de la part de sa famille & de tous ses prétendans. Elle résista néanmoins à toutes ces importunités, & la fermeté avec laquelle elle y résista l'en délivra à la fin. Ainsi, Isabelle vécut quelque tems plus libre dans son affliction; mais elle trouva encore un nouveau sujet de s'affliger, dans la nouvelle de la mort de dom Juan, arrivée dans un combat que les Portugais donnèrent au Brésil contre les sauvages de ce pays-là. Elle n'avoit pas lieu d'en douter, puisqu'elle l'apprit par le deuil qu'en prit la famille de dom Juan. L'excès de sa douleur lui en ôta d'abord le sentiment, & lui auroit sans doute ôté la vie, si l'amour ne l'avoit soutenue contre elle-même. Enfin, Isabelle revenue de ce premier accablement, n'ayant plus rien à espérer dans le monde, résolut d'y renoncer, & de chercher dans la solitude une vie convenable à son affliction. Elle en fit la proposition à ses parens, qui y résistèrent quelque tems; mais ils ne purent à la fin lui refuser une chose qui concernoit uniquement le repos de sa vie. Ils consentirent qu'elle se retirât dans un couvent qui est auprès de Lisbonne, & dont une parente de dona Maria étoit supérieure. Il y avoit dans ce couvent une religieuse, fille de qualité & aimable, qui conçut beaucoup de tendresse pour Isabelle. Elle entra d'abord dans son affliction, la flatta, & la partagea avec elle. Il n'en falloit pas davantage pour se mettre dans ses

bonnes graces ; ainsi , elles se lièrent d'une étroite amitié.

Cette religieuse , qu'on appelloit dona Cécilia , avoit un frère , grand de Portugal , nommé dom Gusman de Loredas , qui l'aimoit beaucoup , & qui venoit la voir souvent. Dona Cécilia , entêtée du mérite d'Isabelle , l'en entretenoit continuellement dans toutes les visites qu'il lui faisoit. Dom Gusman , sur ces récits , eut une fort grande curiosité de la voir , & pria sa sœur de l'engager à venir avec elle au parloir , la première fois qu'il reviendrait. Isabelle résista fortement à la prière que lui en fit dona Cécilia ; cependant son amitié l'emporta sur sa répugnance & sur ses résolutions. Dom Gusman vit donc Isabelle , & en fut charmé. Pour ne m'étendre point inutilement , il sortit fort amoureux de cette première visite. Il revint le lendemain ; Isabelle refusa de le voir ; la passion de dom Gusman n'en devint que plus forte par cette difficulté. Sa sœur agit si finement auprès d'Isabelle , qu'ayant été quelque tems sans lui parler de son frère , sous prétexte de lui faire voir des ouvrages d'un goût extraordinaire qu'on devoit lui apporter , elle la fit venir à la grille , où son frère les attendoit. La vue d'Isabelle redoubla son amour ; & quoiqu'elle lui ôtât toute espérance , il ne connut plus d'autre bonheur que celui de la posséder. Pour y parvenir il mit tout en usage. Il alla à Villa-

nova la demander à ses parens , & trouva auprès d'eux toutes les facilités qu'il pouvoit attendre. Il pressa Isabelle d'y consentir, il fit agir l'autorité du roi; mais sur-tout, il pria sa sœur d'employer en sa faveur toute l'amitié qu'elle avoit pour elle. Elle eut beau faire, elle ne put la faire consentir à devenir sa belle-sœur. Les parens d'Isabelle la persécutèrent si fort pour la faire consentir à épouser dom Gusman, qu'ils ne lui donnèrent pas un moment de relâche. Pour se délivrer de leurs pressantes sollicitations, elle feignit d'y donner son consentement, & demanda du tems, espérant qu'il arriveroit quelque accident qui l'arracheroit à leurs persécutions. On lui accorda deux mois, au bout desquels elle demanda un nouveau délai; mais elle ne put l'obtenir.

Les choses étant en ces termes, dom Pedro, que ses indispositions empêchoient d'aller à Lisbonne, & qui vouloit assister à ce mariage, écrivit à dom Gusman, pour le prier que la cérémonie s'en fit à Villa-nova; ajoutant qu'il feroit incessamment partir sa femme, pour aller prendre sa fille & la conduire. Mais dom Gusman, à qui ce délai parut trop long, pria une de ses tantes de se charger de cette conduite. Isabelle partit donc, quoi qu'elle pût faire pour s'en défendre, avec dom Gusman & toute la jeunesse de la cour, qu'il avoit invitée à être témoin de son bonheur. Dom Gusman, qui

vouloit marquer sa joie par toutes fortes de moyens , donnoit des fêtes magnifiques tous les jours , en attendant que les préparatifs des noces fussent achevés. Les bals , les courses de bagues , les tournois & les autres divertissemens de cette espece , se succédoient continuellement. Un jour dom Gusman proposa de rompre des lances , à condition que le vainqueur recevroit une épée & un poignard très-riches , de la main d'Isabelle. Toute la noblesse de la province y fut invitée. Dom Gusman qui excelloit dans cet exercice , ne doutoit point que le prix qu'il proposoit ne le regardât uniquement. Quand le jour marqué fut arrivé , dom Gusman qui avoit ouvert le combat , après avoir défarçonné les deux premiers chevaliers , fut lui-même terrassé par le troisième. C'étoit un jeune-homme inconnu à toute l'assemblée , vêtu simplement & même négligement ; aussi , son air & sa figure n'avoient pas besoin d'ornemens. Dès qu'il parut , il s'attira les vœux de tous les spectateurs. Isabelle , quoique présente , ne s'étoit apperçue de rien. Depuis son retour à Villa-nova , elle étoit remplie plus que jamais de l'idée de dom Juan ; car elle n'étoit environnée que d'objets qui lui en rappelloient le souvenir. Le lieu même où elle étoit alors , avoit cent fois été témoin de leur tendresse , & l'occupoit trop par les idées qu'il lui retraçoit , pour la rendre attentive à tous les événemens. Cependant , dom Gusman

s'étant venu asseoir auprès d'elle , elle ne put à sa prière , se dispenser de tourner les yeux sur celui qui l'avoit vaincu. Mais quel fut son trouble à cet aspect ! Cet homme inconnu pour toute l'assemblée , ne le fut pas pour elle ; l'amour a ses signaux auxquels les amans ne sauroient se tromper. C'étoit dom Juan ; & quoiqu'elle le crût mort , & qu'il fût extrêmement changé par les années , par les fatigues , & plus encore par les chagrins , elle ne put un seul moment le méconnoître. Cette aventure paroît fort extraordinaire ; mais quoiqu'elle sente le roman , je n'ai point changé l'histoire , la vérité devant toujours l'emporter sur la vraisemblance.

Dom Juan avoit été fait prisonnier avec un de ses cousins dans le combat où l'on croyoit qu'il avoit été tué. Ces deux jeunes seigneurs ayant trouvé le moyen d'échapper d'entre les mains des sauvages , le cousin de dom Juan , à sa prière , répandit le bruit de sa mort , dans la vue de faciliter son retour en Portugal. En effet , après s'être tenu quelque tems caché & déguisé dans la maison de dom Gabriel son cousin , ils s'embarquèrent sur un vaisseau hollandois qui avoit apporté des negres au Brésil , & passèrent en Hollande où ils ne firent aucun séjour , & revinrent à Villa-nova. La première nouvelle que dom Juan y apprend , ce sont les fêtes que l'on donne pour le mariage d'Isabelle , & les cris de joie qui les accompagnent sont les premiers

bruits qu'il y entend. Les projets les plus violens que puisse former un amant désespéré, lui passèrent alors dans la tête; mais avant que de prendre aucun parti, il voulut sagement connoître les sentimens d'Isabelle; dans ce dessein, il se présenta pour rompre une lance, se flattant que le combat lui donneroit occasion de lui parler; & ce projet lui réussit. Depuis la victoire qu'il avoit remportée sur dom Gusman, il avoit continué à donner des preuves de sa force & de son adresse. Il avoit eu l'avantage sur trois autres chevaliers, deux desquels ayant été dangereusement blessés, personne n'osa plus se présenter au combat; ainsi le prix lui fut adjugé d'une commune voix. Ce fut alors que le trouble d'Isabelle augmenta considérablement. Le vainqueur devoit recevoir le prix de sa main; mais ce vainqueur est le sien. Enfin elle fut obligée de prendre son parti, malgré le désordre que lui causoit l'approche de dom Juan. L'amour qui la guidoit la servit en cette occasion, plus sagement que n'auroient pu faire les plus longues réflexions.

Dom Gusman alla prendre dom Juan, & le présenta à Isabelle. Après l'avoir salué civilement :
» Seigneur, lui dit-elle d'une voix tremblante &
» en baissant la vue, voilà une épée & un poignard
» qui sont dus à votre valeur. On a cru qu'en les
» recevant de moi, ils vous seroient plus agréables ;
» mais je n'ose m'en flatter, & je voudrois que ma

» main y ajoutât tout le prix que vous méritez....»
 Dom Juan agité de cent passions différentes , fut
 quelque tems sans répondre ; mais enfin il lui dit :
 » Vous ne devez pas douter , madame , que ce
 » prix, déjà si considérable par lui-même, ne re-
 » çoive de votre main une valeur inestimable. Heu-
 » reux si tous les prix que j'avois mieux mérités
 » m'avoient été payés avec la même fidélité ! » A
 ces mots , Isabelle appréhendant qu'il ne dît quel-
 que chose qui le fît connoître , & qui fît échouer
 le dessein qu'elle méditoit : » Seigneur , lui dit-elle
 » en l'interrompant , nous laisserez-vous ignorer
 » plus long-tems qui vous êtes , & refuserez-vous
 » à tant de braves chevaliers dont vous venez de
 » triompher , la satisfaction de savoir le nom de
 » leur vainqueur ? Votre air & vos manières ne
 » permettent pas de douter que cet aveu ne di-
 » minue en quelque façon la honte de leur défaite.
 » Peut-être aussi , pour des raisons que nous ne
 » pouvons pas pénétrer , ne voudriez-vous pas
 » déclarer à tout le monde ce que je vous de-
 » mande : mais il y a ici des personnes discrettes ,
 » à qui vous pourrez en toute sûreté confier votre
 » secret ; & moi-même , si vous m'en jugiez
 » digne , j'oserois vous promettre une entière dis-
 » crétion ».

Dom Gusman & tous ceux qui étoient présens
 applaudirent à la demande d'Isabelle , & pressèrent

dom

dom Juan de contenter sa curiosité. Cette demande s'accommodoit trop à son desir pour ne la pas accepter ; il ne se défendit donc que foiblement , & finit par dire , en adressant la parole à Isabelle :

» S'il ne falloit , madame , vous déclarer que mon
 » nom , il me seroit bien aisé de vous obéir ; mais
 » il faudroit vous faire le récit d'une vie , qui
 » n'étant qu'un enchaînement de malheurs , vous
 » paroîtroit trop ennuyeux s'il ne vous intéressoit
 » point , & vous affligeroit s'il pouvoit vous inté-
 » résser. Cependant , madame , si vous me l'or-
 » donnez absolument , il me fera difficile de m'en
 » dispenser. J'exigerai seulement de vous le secret
 » sur plusieurs des particularités que j'ai à vous
 » raconter.» Isabelle le promit hautement. Après
 ces conventions , dom Gusman s'écarta avec le
 reste de la troupe , & laissa ces deux amans se
 promener seuls. Aussi-tôt qu'Isabelle jugea qu'on
 ne pouvoit plus les entendre : » Dom Juan , dit-
 » elle , car mon cœur n'a pu vous méconnoître
 » un moment , ne croyez pas que je prenne la
 » parole pour prévenir vos reproches par les rai-
 » sons que je pourrois vous alléguer pour ma dé-
 » fense ; j'ai trop de délicatesse pour vous les rappor-
 » ter. Cependant je ne puis m'empêcher de vous
 » dire que si le cœur seul fait les infidélités , je suis
 » encore innocente , puisque , malgré le bruit de
 » votre mort , & malgré l'état où vous me voyez

» ici, le mien vous a toujours été conservé sans
» aucune altération. Je fais que les apparences sont
» contre moi, & que vous pouvez m'accuser d'a-
» voir commis une faute d'autant moins excusable,
» que rien au monde n'auroit pu vous porter à en
» faire une pareille: mais je puis vous assurer, mon
» cher dom Juan, que je ne suis point criminelle,
» & que j'avois pris des résolutions qui ne m'au-
» roient que trop disculpée dans votre esprit, si
» j'avois eu le tems de les exécuter. « En pronon-
çant ces dernières paroles, elle tourna sur lui des
yeux baignés de larmes. Dom Juan en fut si atten-
dri, qu'il fut quelque tems sans pouvoir lui ré-
pondre. A la fin s'étant un peu remis:... » Non,
» dit-il, ma chère Isabelle; non, vous n'êtes point
» criminelle, & je n'ai jamais été persuadé de
» votre infidélité: l'amour que nous avons ressenti
» l'un pour l'autre, presque en naissant, est de-
» venu une partie de nous-mêmes, & ne fauroit
» finir qu'avec notre vie. Cessez donc de vous at-
» tribuer une faute qui ne doit être imputée qu'à
» ma mauvaise destinée; elle n'a pu séparer nos
» cœurs, elle a fait tous ses efforts pour séparer nos
» personnes..... Elle n'y réussira pas, reprit Isa-
» belle, si vous voulez suivre mes conseils. Elle
» s'est servie jusqu'à présent de l'autorité de nos
» parens, il faut nous soustraire à cette autorité;
» & si vous m'aimez assez pour mépriser l'indi-

» gnation des vôtres , je vous aime assez pour
 » mépriser en votre faveur la colère des miens ,
 » & perdre la prétendue fortune qui m'attend :
 » nous posséderons tout en nous possédant. Ainsi ,
 » faites choix d'un lieu où nous puissions nous re-
 » tirer , & rendez-vous demain , à deux heures
 » de nuit , à la porte de ce jardin qui donne sur
 » la mer , ayez un bâtiment prêt à mettre à la
 » voile ; & vous me trouverez prête à vous suivre
 » par-tout. Voilà le dessein qu'a formé mon amour,
 » dans l'instant que je vous ai reconnu , & qui m'en
 » a fait quitter de plus funestes , auxquelles j'étois
 » déterminée pour m'affranchir de la tyrannie de
 » ma famille. Ce projet vous paroîtra peut-être
 » bien hardi pour une personne de mon sexe &
 » de mon âge ; mais c'est pour vous que je l'en-
 » treprends ; & pour vous que ne pourrois-je pas
 » entreprendre!.....» Cette résolution , qui prou-
 voit si clairement l'amour d'Isabelle , combla don
 Juan d'une telle joie , qu'il eut besoin de toute sa
 retenue pour s'empêcher de lui en marquer la plus
 vive reconnoissance ; mais ils étoient observés : &
 cet heureux amant oublia dans ce moment toutes
 ses peines passées , & regarda son bonheur comme
 une chose assurée puisqu'il ne dépendoit plus que
 d'Isabelle. Enfin , après avoir tout arrangé pour
 leur départ , & après s'être fait le récit de leurs
 aventures , ils rejoignirent la troupe qui les atten-

doit avec impatience. Isabelle adressant la parole à dom Gusman : « Seigneur, lui dit-elle je viens » d'apprendre des choses étonnantes, & qui répou- » pondent fort à l'opinion que nous avons conçue » de ce chevalier; mais je vous prie de ne me » point presser de vous les apprendre avant trois » jours, c'est le terme qu'il a prescrit, & qu'il a » eu de justes raisons de prescrire à ma discrétion. » Après ces mots, dom Juan se retira & partit pour Lagos, qui n'est qu'à trois lieues de Villa-nova, pour s'y assurer d'un bâtiment.

Enfin, la nuit tant souhaitée étant venue, Isabelle trouva moyen de se dérober à la vigilance de sa mère, & se rendit à l'heure marquée, à la porte du jardin. Après y avoir attendu quelque tems, elle vit à travers de l'obscurité un bâtiment arriver dans la rade, & venir aborder vis-à-vis de la porte du jardin. Elle ne douta pas que ce ne fût dom Juan; & son impatience ne lui ayant pas permis d'attendre, elle sortit & courut sur le bord de la mer. Dès qu'elle y parut, deux hommes sautèrent de la chaloupe & vinrent à elle. Mais quel fut son étonnement, lorsqu'au lieu de dom Juan elle trouva deux inconnus! Elle voulut prendre la fuite, mais il n'étoit plus tems; ces deux hommes l'avoient saisie, & malgré ses cris, ses larmes & ses prières, ils la portèrent dans leur bâtiment, qui remit aussitôt à la voile & sortit de la rade. Dom Juan qui

avoit été retenu par un vent contraire, arriva peu de tems après. Il descendit à terre, & trouva la porte du jardin ouverte; mais n'y trouvant point ce qu'il cherchoit, il passa le reste de la nuit avec des impatiences mortelles; & le jour commençant à paroître, il prit le parti de retourner à Lagos, pour n'être point découvert; se flattant que peut-être Isabelle, observée de trop près, n'avoit pu cette nuit exécuter son dessein, & l'avoit remis à une autre fois. Il ne fut pas long-tems dans cette erreur; il apprit le lendemain qu'Isabelle avoit disparu, & que cette même nuit, dom Gusman avoit fait la même chose, suivi seulement de deux de ses valets, sans qu'on fût où les uns ni les autres étoient allés. Il n'est pas possible de décrire les sentimens de dom Juan. Si-tôt qu'il eut appris cette nouvelle, il partit dans le dessein d'aller chercher dom Gusman, & de lui arracher Isabelle, ou d'y perdre la vie. D'un autre côté, dom Pedro le père d'Isabelle, qui ne doutoit point aussi que dom Gusman ne fût l'auteur de cet enlèvement, fit armer tous ses gens, & les envoya courir après lui pour l'arrêter. Heureusement pour lui, dom Juan ne fut pas heureux dans sa recherche, mais il fut rencontré par les gens de dom Pedro, qui l'arrêtèrent avec ses deux domestiques; & dona Maria s'étant allée jeter aux pieds du roi pour lui demander justice, obtint un ordre pour lui faire faire son

procès, s'il ne déclaroit ce qu'il avoit fait d'Isabelle ; & s'il ne l'épousoit pour réparer son honneur. La cour, la Ville, & sa famille étoient si prévenus contre lui, que c'étoit en vain qu'il alléguoit pour sa défense, qu'étant à la veille d'épouser Isabelle, du consentement de ses parens, il n'y avoit nulle apparence qu'il voulût l'enlever. Que son départ de Villa-nova, qui seul le rendoit suspect, étoit une chose innocente : qu'ayant été assuré par un de ses domestiques que l'inconnu qui la veille avoit remporté le prix de leur combat, étoit son frère naturel, qui avoit autrefois pris la fuite & s'étoit échappé de la maison de son père avec des sommes considérables en pierreries ; il s'étoit mis en chemin sur le champ pour ne le pas manquer & pour le faire arrêter. Toutes ces raisons étoient regardées comme d'ingénieuses suppositions, & le roi qui vouloit, par un exemple éclatant & sévère, empêcher à l'avenir de pareilles violences, étoit prêt à faire exécuter l'arrêt qu'il avoit prononcé, lorsqu'on apprit qu'Isabelle étoit de retour à Villa-nova.

Pendant que l'on faisoit des informations contre dom Gusman, dom Juan qui cherchoit Isabelle, après plusieurs courses inutiles, étoit arrivé à Cadix, & y avoit appris d'un corsaire de Salé, que l'on venoit de prendre, qu'un nommé Aliachmet, corsaire de la même nation, avoit depuis quelque tems enlevé sur la

côte de Portugal une jeune personne qu'il avoit conduite à Salé. Le portrait qu'il en fit, & le tems de l'enlèvement convenoient si fort à Isabelle, que dom Juan ne douta pas que ce ne fût elle. Il ne perdit point de tems. Son cousin dom Gabriël lui prêta une somme d'argent assez considérable pour racheter Isabelle. Il l'accompagna même dans ce voyage. Ils s'embarquèrent, & arrivèrent à Salé sans aucun obstacle, car ils avoient obtenu des passe-ports du gouverneur de cette place. D'abord qu'ils eurent mis pied à terre, dom Gabriël alla chez le gouverneur pour lui demander sa protection, en vertu de son passe-port, & dom Juan courut chez Aliachmet. Ce corsaire lui apprit que sur le bruit des magnificences que l'on faisoit pour un mariage, il étoit entré la nuit à Villa-nova, dans l'espérance de faire quelque esclave, suivant la coutume des Salétins, qui entrent avec la marée dans tous les petits ports de cette côte, & qui s'en retournent avec elle : qu'ayant vu sur le bord de la mer une femme qui s'approchoit à mesure qu'il arrivoit, il avoit envoyé à terre deux de ses gens qui l'avoient saisie & amenée à bord. Il ajouta qu'elle avoit toujours été fort triste, & ne cessoit dans ses regrets de réclamer dom Juan; qu'il en avoit toujours pris autant de soin qu'il auroit fait de sa propre fille, dans l'espérance d'en tirer une grosse rançon; mais que n'ayant trouvé personne qui eût voulu lui en

donner un prix proportionné à sa beauté, il avoit depuis deux jours résolu de l'envoyer au roi de Maroc ; & qu'Isabelle , à qui il avoit déclaré sa résolution , après quelques difficultés , y avoit consenti le même jour ; que cependant , s'il vouloit y mettre la somme qu'il en demandoit , il seroit encore le maître de la racheter. Les idées les plus cruelles tourmentèrent dom Juan à la fin de ce récit. Isabelle , sur le point d'être envoyée au roi de Maroc , & son consentement donné , furent pour lui deux coups mortels. En entrant avec le corsaire dans le lieu où étoit Isabelle , il la trouva couchée sur une natte , la mort étoit peinte sur son visage , & ses regards incertains distinguoient à peine les objets. Cependant elle reconnut dom Juan , & croyant qu'il avoit été fait esclave , elle fit un cri pitoyable ; & se soulevant ensuite sur le coude : « Dom Juan , lui dit-elle , le ciel a donc » voulu nous rejoindre avant ma mort ; mais il » a pris soin d'empoisonner cette faveur , comme » toutes celles que nous en avons reçues , & il » ne l'a fait que pour nous rendre encore plus » malheureux ; vous , par le triste spectacle de » l'état où je suis ; & moi , en vous laissant dans » les mêmes fers dont la mort va me retirer... » Dom Juan accablé du spectacle & de ces dernières paroles , se mit à ses genoux , & prenant une de ses mains qu'il baigna de ses larmes : « Rassurez-

» vous , dit-il , ma chère Isabelle : non-seulement
» je ne suis point dans l'esclavage , mais je viens
» pour vous délivrer. » A ces mots , elle prit un
visage plus ferein. « Voilà donc , dit - elle , en
» appuyant la tête sur lui , voilà ma mort délivrée
» d'une partie des horreurs qui l'environnoient ;
» mais elle n'en est pas moins certaine , & il ne
» m'est plus possible de profiter du secours que vous
» venez me donner. Elle avoit à peine achevé
ces paroles , que le corsaire appercevant une petite
boëte qui étoit à côté d'Isabelle , fit un cri & se
saisit de cette boëte pleine de poison , qu'il portoit
ordinairement avec lui lorsqu'il alloit en course ,
dans le dessein de prévenir l'esclavage , s'il avoit
le malheur d'être pris. Isabelle voyant son étonne-
ment , lui dit d'un visage assuré : « Ce n'étoit
» qu'à cette condition , Aliachmet , & qu'après
» m'être saisie de cette boëte où vous m'aviez dit
» que vous renfermiez votre poison , que j'ai con-
» senti ce matin à être envoyée au roi de Maroc. »
Puis , se tournant vers dom Juan : » Tant que j'ai
» cru , lui dit-elle , pouvoir conserver dans toute
» sa pureté la foi que je vous ai vouée , j'ai sou-
» tenu avec constance les peines de mon escla-
» vage ; mais ayant appris que je devois aller chez
» un roi barbare , augmenter le nombre des lâches
» esclaves destinées à ses plaisirs , j'ai cru devoir
» me dérober à cette indignité par le poison que

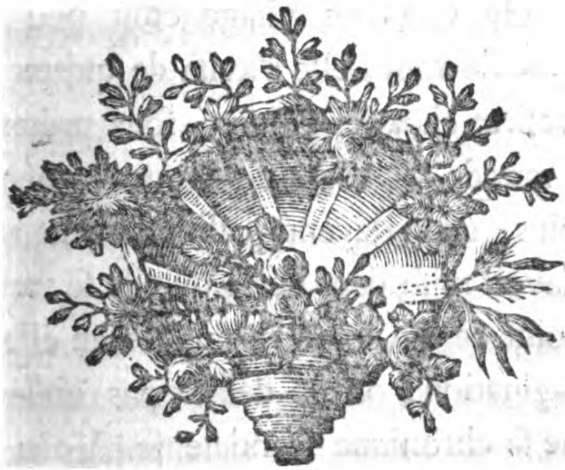
» j'ai trouvé dans cette boîte : trop heureuse en
» mourant , de pouvoir vous marquer ma fidé-
» lité , de pouvoir rendre entre vos bras mes der-
» niers soupirs , & de songer qu'une main si chère
» fermera les yeux , & prendra soin des restes
» malheureux d'une victime que l'amour lui im-
» mole. »

Dom Juan accablé de douleur , fut long-tems sans pouvoir parler ; puis se relevant brusquement :
» C'en est fait , Isabelle , s'écria-t-il , le sort ne
» nous séparera plus , & la mort qui va nous
» unir , nous affranchira de ses persécutions. » Il tira en même-tems son poignard pour s'en frapper ; mais le corsaire l'en ayant empêché , lui dit après avoir su d'Isabelle qu'elle n'avoit avalé le poison que depuis quelques momens , qu'il n'y avoit rien de désespéré , & que ce poison dont il connoissoit l'effet , n'ayant pas eu le tems d'agir , il en avoit le remede qu'il portoit toujours avec lui. Il tira de sa poche une autre boîte , dont il fit prendre à Isabelle , que la menace de dom Juan contre lui-même avoit mise dans un état plus dangereux que le poison qu'elle avoit pris. Cependant le remede opéra , & après des efforts très-violens , elle eut de grands vomissemens. Les transports de dom Juan furent extrêmes quand il la vit hors de danger. Il ne savoit comment en remercier le corsaire. Il lui baisoit les mains , il se jettoit à ses pieds , & s'il

avoit pu disposer de la couronne de l'univers, il la lui auroit donnée, & n'auroit pas cru payer la centième partie du service qu'il venoit de lui rendre. Enfin, soit que le remede seul eût produit un effet si surprenant, ou que la joie de voir sans cesse son amant, y eût beaucoup contribué, trois jours après, Isabelle reprit ses premières forces & sa première beauté. Il ne s'agissoit plus que de traiter de sa rançon; mais ce n'étoit pas une petite difficulté. Le corsaire voyant Isabelle si bien revenue, & dom Juan si amoureux, mit la rançon à si haut prix, que tout l'argent que dom Gabriël avoit apporté n'en pouvoit payer qu'une partie. On pria, on pressa, le tout inutilement; le corsaire voulut de l'argent comptant. Enfin, dom Juan ne sachant plus que proposer, offrit de demeurer pour sureté du paiement qui restoit à faire. Le corsaire y consentit; mais quand il s'agit d'exécuter cette dernière convention, Isabelle s'y opposa: elle vouloit bien que dom Juan restât, mais elle vouloit rester avec lui. Cependant, les raisons & les prières de dom Juan l'emportèrent; il fut résolu qu'elle partiroit avec dom Gabriël, & qu'ils publieroient sa captivité, pour engager leurs parens à les retirer & à mettre le comble à leur bonheur. Après avoir répandu bien des larmes & s'être promis de s'aimer éternellement, Isabelle s'embarqua avec dom Gabriël, & arriva à Villa-nova, dans le tems

qu'on poursuivoit dom Gusman pour son enlèvement. Ses premiers soins furent de faire avertir dom Francisco de Luna de l'espece d'esclavage de dom Juan. Dom Francisco, qui ne doutoit point de sa mort, traita cette nouvelle de chimère ; Isabelle parla & fit parler à ses autres parens, mais ils avoient trop d'intérêt à empêcher son retour, pour vouloir y contribuer. Dom Gabriël, que l'amitié conduisoit, s'étoit épuisé, & ne pouvoit pas avec le reste de ses biens former la somme nécessaire pour le racheter. La seule ressource de cette amante fut donc d'aller se jeter aux pieds de dom Pedro, son père, pour le prier de lui accorder cette somme. Tout mécontent qu'il étoit du père de dom Juan, touché de ce qu'il avoit fait pour sa fille, il paya généreusement sa rançon. Dom Gabriël ne perdit pas un moment pour aller délivrer son ami des mains d'Aliachmet. Il se rembarqua, & le corsaire satisfait permit à dom Juan de revenir à Villa-nova, où cet amant, jusqu'alors malheureux, ne fut pas plutôt arrivé, que la fortune cessa de le persécuter. Car, dom Francisco de Luna reconnut son fils dès le moment qu'il se présenta devant lui ; & voyant qu'il avoit obligation de son retour à dom Pedro Almaro, malgré les sujets de mécontentement qu'il lui avoit donnés, il consentit au mariage, & ne s'appliqua plus qu'à rendre ces amans heureux. Dom Gusman qui s'étoit pleinement justifié, & qui avoit

par conséquent de grands sujets de plainte contre dom Pedro, voulut s'opposer à ses nouveaux desseins; mais le roi ayant été informé des aventures de dom Juan, les trouva si touchantes, qu'il joignit son autorité à la dernière volonté des parens. Ainsi dom Pedro Almaro, & dom Francisco de Luna, referrèrent les nœuds de leur ancienne amitié par le mariage de dom Juan & d'Isabelle, qui se fit avec de grandes magnificences.





M É M O I R E S

D E

M. D'ARBENTIÈRES.

MA mère étoit, fans contestation, une des moins jolies femmes de son tems ; son esprit étoit aussi déraisonnable que son visage étoit peu agréable. Etant grosse de moi, elle s'avisa de quitter son mari & de se retirer chez ses parens, sous prétexte qu'un des plus grands seigneurs de France, pour ne rien dire de plus, étant devenu passionnément amoureux d'elle, l'avoit mise dans l'état où elle se trouvoit. Je ne fais point ce qui avoit fait naître en elle une pareille imagination ; on ne débite pas ordinairement soi-même sa chronique scandaleuse. Voici l'histoire qu'elle racontoit. Elle disoit que le seigneur en question étant venu chasser dans notre canton, mon père l'avoit reçu chez lui, & lui avoit donné un lit, ce qui étoit exactement vrai ; mais elle ajoutoit qu'éprise de sa bonne mine, elle s'étoit dérobée la nuit pour l'aller trouver dans sa chambre, & que ce seigneur qui avoit fort bien soupé, trouvant

une femme à ses côtés , n'avoit pu faire aucune attention à ses charmes ou à sa laideur , & ne lui avoit pas donné lieu de se repentir de sa démarche. Mon père , qui étoit un simple gentilhomme de campagne , fut surpris du procédé & du discours de la femme , qui , depuis vingt ans de mariage , ne lui avoit jamais paru ni coquette ni libertine ; mais la regardant comme une folle , il prit la chose avec douceur , & la ménagea si bien qu'il la fit revenir chez lui sans faire aucun éclat. Ainsi je vins au monde sous la bonne-foi du mariage : je fus élevé dans un château délabré , & le curé du village fut chargé de mon éducation. J'avois pour camarades d'études les fils d'un riche fermier des environs , avec lesquels je vivois comme égal. Plus adroit à manier un fusil qu'à feuilleter un livre , je faisois toute mon occupation de la chasse. Ainsi l'on peut juger de ce que j'appris. Pendant que je passois ainsi les premières années de mon enfance , ma mère , qui n'avoit fait que diffimuler ses idées sur mon sujet , ne négligeoit rien pour m'inspirer des idées de vanité. Mon fils , me disoit-elle , vous êtes né pour toute autre chose que ce que vous faites aujourd'hui ; vous vous repentirez un jour de vous être avili parmi des payfans..... A force de me répéter de semblables propos , insensiblement elle parvint à me persuader. Quelques livres de chevalerie me tombèrent sous les mains , je les lus , je les dévorai ,

l'envie d'apprendre me prit ; j'épuisai bientôt toute la science du curé , & j'appris par-cœur jusqu'à ses prênes. Enfin , je m'acquis une telle réputation dans tout le village , que l'on m'y regarda bientôt comme un oracle.

Mon père voyant que je lui donnois de grandes espérances , me mit en pension dans une petite ville prochaine, où les Jésuites avoient un college. Je passai par toutes les classes ; & après avoir fait un cours de philosophie , je soutins des thèses avec assez d'applaudissemens. Si j'avois eu à répondre sur les romans que j'avois lus , je l'aurois fait avec un succès bien différent , car j'en avois la tête remplie.

Malgré le dérangement que mon père avoit mis dans ses affaires , il n'avoit point aliéné la nomination d'un bénéfice qui valoit 12 à 1500 liv. de rente ; & voyant que ce seroit le bien le plus sûr & le meilleur qu'il pût me laisser , il me vint prendre un matin , & me conduisit à l'Evêché. L'évêque étoit un peu de mes parens. J'en fus bien reçu , & dans le nombre des questions qu'il me fit , il me demanda si je ne serois pas charmé de prendre le parti de l'église ; & , sans me donner le tems de répondre , pour faire les choses dans les regles , il ajouta : Qu'est-ce que la vocation ? Dans les autres , monseigneur , lui répondis-je , c'est une inspiration du ciel ; dans moi , c'est la volonté de
votre

votre grandeur & celle de mon père. L'un & l'autre feignirent de ne me pas entendre. Je ne laissai pas de recevoir la tonsure ; car on faisoit ce jour-là une ordination, & j'y jouai un personnage auquel je ne m'attendois pas.

Quelque tems après, on m'envoya à Paris pour étudier en Sorbonne. J'étois possesseur du bénéfice dans toutes les formes ; ma mère qui n'avoit osé me détourner du parti que l'on m'avoit fait prendre, espérant que je deviendrois un jour cardinal, me glissa quelques pistoles sans que mon père s'en appercût, en me recommandant de ne point oublier de qui je sortois, & de ne rien négliger pour faire fortune dans l'église. Elle fit plus ; elle me donna des lettres pour le seigneur avec lequel elle vouloit à toute force avoir été bien.

Je n'avois pas encore vingt ans, lorsque je me vis abandonné à ma conduite. Je portai mes lettres à mon père prétendu. Je lui fis un compliment en les présentant, dont il me parut assez satisfait, il se souvint de mon nom, il alloit se mettre à table. Monsieur l'abbé, me dit-il, faites-moi l'honneur de dîner avec moi, nous parlerons après de vos affaires ; je vous donnerai bonne compagnie. J'acceptai l'offre sans attendre qu'on me la réitérât une seconde fois.

On se mit à table ; je n'avois pas tout-à-fait l'air sot, mais il ne s'en falloit guère, car j'étois

extraordinairement embarrassé. Scrupuleux observateur des regles de la civilité provinciale , je faisois tout par compas & par mesure. Je mangeois modestement ce qu'on mettoit sur mon assiette, & je n'osois demander à boire , parce que tout le monde n'avoit pas encore bu ; & mille autres pauvretés semblables.

La bonne compagnie dont il m'avoit parlé étoit composée de sa femme, d'une dame de ses amies, d'un abbé & d'un officier de ses parens. S'il m'arrivoit quelquefois de lever les yeux & de perdre de vue mon assiette , c'étoit moins pour regarder les plats que la compagnie. L'officier s'aperçut de ma contrainte , & me dit d'un air railleur : Il me semble , monsieur l'abbé , qu'il y a quelqu'un ici qui flatte votre goût. Je rougis , je me démontai, & les convives en rirent & prirent avec raison la résolution de se divertir à mes dépens. Mon père prétendu , reprenant la parole : Monsieur l'abbé , me dit - il , comment trouvez - vous madame de Durval ? Je revins à moi. « Monsieur , lui répon-
 » dis-je , un nouveau débarqué n'est pas un bon
 » juge de la beauté ; & ce que je pourrois dire
 » de celle de madame , ne seroit pas assez déli-
 » catement , ni assez poliment exprimé pour lui
 » faire plaisir. Trouvez donc bon que je me ren-
 » ferme dans le silence qu'exigent mon état &
 » mon peu de discernement. » Cette réponse

empêcha les plaifanteries méditées , & la dame ; qui jusques - là n'avoit pas fait grande attention à ma figure , voulut bien m'honorer d'un regard. Je ne fais si ma phyfionomie lui revint , ou si elle eut pitié de mon embarras ; mais elle me prit sous sa protection , & pria la compagnie de me laisser en repos. Je lui permets , continua-t-elle , de me regarder tant qu'il voudra ; ce qui est un crime pour les autres , peut être un sujet de retenue pour monsieur l'abbé. Je repris aussitôt la parole & je témoignai ma reconnoissance à madame de Durval sur l'obligeant aveu de sa protection. Comment donc , dit l'officier , monsieur l'abbé est flatteur ? Il y a si peu de tems , répondis-je , que je suis à Paris , que je n'ai pas encore eu celui d'apprendre à dissimuler ; un nouveau débarqué n'hésite ordinairement pas beaucoup à dire ce qu'il pense. On changea plusieurs fois de discours , on me fit des questions auxquelles je répondis de mon mieux. On me fit des complimens ; j'en arrachai même de l'autre abbé , qui me paroissoit aussi sobre admirateur du mérite d'autrui , que prodigue du sien. C'étoit un de ces beaux - esprits difficiles , qui ne trouvent rien à leur gré , qui critiquent par vanité plutôt que par goût , & qui croient s'applaudir en méprisant les autres. Ces gens décisifs , dont Paris est rempli , m'en imposèrent d'abord ; je les respectai comme des oracles. Mais enfin je m'y ac-

coutumai , & je n'ai rien trouvé dans la plupart , qui répondit à leurs airs bruyans & fanfarons.

Quand le dîné fut fini , j'entrai dans le cabinet de monsieur de Roccador. Il lut les lettres de ma mère , & me dit qu'elle étoit folle. Je n'osai pas le contredire ; mais j'ajoutai que ne pouvant pas avoir l'honneur d'être son fils , je le suppliois de m'accorder le titre de son protégé & de serviteur de sa maison. Je lui dis ensuite que la première grace que je lui demandois , étoit de me faire entrer aux mousquetaires. Aux mousquetaires ! me dit-il ; c'est donc en qualité d'aumônier ? Non , monsieur , répondis-je , c'est pour être mousquetaire moi-même. Je ne porte le petit-collet que malgré moi ; je me sens du goût pour les armes , & je tâcherai de ne me pas rendre indigne de tout ce que vous ferez pour moi. Après avoir un peu combattu ce dessein , voyant que j'étois ferme dans ma résolution , il me dit de revenir dans quelques jours en habit convenable , & qu'il me meneroit lui-même chez le commandant. Ce n'est pas le tout , monsieur , lui répondis-je , j'ai un bénéfice & je crois ne pouvoir mieux reconnoître la grace que vous me faites , qu'en vous priant d'en disposer en faveur de qui il vous plaira ; je suis tout prêt d'en donner ma résignation. Roccador fut touché de mon procédé ; mais suivant la coutume des grands seigneurs , qui tirent toujours parti des gens qu'ils semblent pro-

téger , il me prit au mot. Il fit venir sur-le-champ un notaire , & le fils de son intendant se trouvant heureusement en état de profiter de ma folie , l'affaire fut terminée dans le moment même.

Ce fut alors que je regrettai mes cheveux ; j'avois la plus belle tête du monde , avant qu'on les eût réduits à la longueur de mes oreilles. L'argent que ma mère m'avoit donné en partant me fut d'un merveilleux secours , je m'habillai proprement , & sans affectation ; mais j'étois si charmé de me voir un plumet blanc sur l'oreille & une épée à mon côté , que je ne pouvois me lasser de me regarder dans le miroir. Quand je songe au tems que j'ai employé à tourner & retourner mon chapeau de cent façons différentes , pour le mettre de bonne grace , & tâcher d'attraper ce que je croyois le bel air ; j'avoue que j'étois bien fou : mais je m'apperçois que je ne le suis guère moins de m'amuser à écrire toutes ces bagatelles.

Je fus donc reçu mousquetaire. J'étois présenté de trop bonne part pour ne le pas être. Je fis la campagne de 1701 , en Allemagne. Je brûlois du desir de me distinguer , j'eus le bonheur d'y faire quelques actions qui furent remarquées & qui m'attirèrent des louanges : je crus que ce seroit tout ce que j'en retirerois. L'hiver suivant , étant à l'ordre à Versailles , notre général me reconnut. N'êtes-vous pas , me dit-il , le mousquetaire qui a fait telle &

telle action. Je lui répondis que j'étois bien heureux qu'il daignât se souvenir de moi, & que je tâcherois dans la suite de me rendre plus digne de son attention. Je veux, interrompit-il, vous mettre en état d'y réussir. Quand vous aurez reçu l'ordre, venez chez moi, vous m'y trouverez. J'exécutai ses ordres. On me fit entrer dans son cabinet. Je crus ma fortune faite. Je ne me trompai pas entièrement ; car il me donna trente louis d'or & une lettre qu'il écrivit devant moi au ministre de la guerre, en me recommandant de la lui rendre en main-propre. Je ne fais ce qu'elle contenoit ; mais quand je l'eus remise, le ministre me dit de le venir trouver le dimanche suivant, à l'issue de son dîner. Je n'y manquai pas. D'abord qu'il me vit, il me sourit ; & prenant un papier sur sa table, il me le donna, en me disant d'aller remercier mon protecteur. D'abord que je fus sorti, je regardai avec empressement ce que contenoit ce bien heureux papier : je trouvai que c'étoit le brevet d'une lieutenance de cavalerie dans un ancien corps. Je fus si transporté de joie de me voir avancé après ma première campagne, que je ne me possédois pas. J'allai dans ce transport remercier mon protecteur. Je laissai à mes yeux & à mes gestes le soin de lui exprimer ma reconnoissance : & il n'a pas tenu à moi, dans les campagnes suivantes, de me faire tuer pour lui en donner des preuves.

Le lendemain j'allai chez monsieur de Roccador ; ma vanité trouvoit trop son compte à l'instruire de ma bonne fortune , pour différer plus long-tems à lui en faire part. Il me reçut en effet comme si j'eusse été son fils. J'y trouvai à-peu-près la même compagnie que la première fois ; & ce qui me fit un véritable plaisir , la dame dont j'ai parlé y étoit aussi. J'en reçus mille honnêtetés ; j'y répondis en homme qui se pique de savoir un peu le monde. Elle fut plus sensible à ce que je lui dis que je ne m'y étois attendu : je ne croyois que plaisanter , mais je me vis embarqué dans une affaire plus sérieuse. Elle me dit qu'elle iroit le lendemain chez une de ses amies & qu'elle m'y présenteroit si je voulois me trouver à la comédie. J'acceptai la proposition , & nous fûmes si contents l'un de l'autre , que nous n'en demeurâmes pas là. Il n'étoit pas facile de la voir chez elle aussi souvent qu'elle l'auroit désiré ; elle me dit ce que je devois faire pour m'introduire chez son amie , & j'y réussis.

Il venoit dans cette maison une dame qui se croyoit encore jolie , quoiqu'elle eût quarante ans ; mais elle avoit une fille qui l'étoit véritablement , & qui s'étoit gâté l'esprit à force de vouloir trop en avoir. La dame qui m'avoit présenté haïssoit également toutes les deux ; la mère , parce qu'elle lui avoit enlevé un amant dont elle ne se soucioit point ; & la fille , parce qu'elle plaisoit à son mari.

Ces sujets de haine étoient assez légers , & même assez extraordinaires pour les faire partager à son amant. Mais les femmes sont souvent ennemies pour de moindres sujets , & ne veulent pas qu'on héfite à époufer leur querelle. Elle me pria de les tourner en ridicule. Je lui avois envoyé quelques vers dans les lettres que je lui avois écrites , ainfi je n'avois point d'excuse pour autorifer mon refus ; d'ailleurs je n'étois pas en droit de lui rien refufer. Ainfi , la première fois que je la vis , je lui donnai ce rondeau.

R O N D E A U.

Je n'aime pas que gentille femelle
 Tranche par trop de la spirituelle :
 Que fans finir , m'étale les bons mots
 Que Plutarcus enseigne en ses propos.
 Lieux-communs font le refuge des fots ;
 Je veux , fans plus , richesse naturelle :
 Moins haïrois qu'une beauté cruelle ,
 Tout simplement me dît , *nescio vos* ;
 Je n'aime pas.

A quarante ans que l'on fasse la belle ,
 Autant qu'à vingt peut faire une
 C'est m'écórcher & me brifer les os.
 Quoique ma chair aisément se rebelle
 Lorsque je vois de tels *custodi nos* ,
 Je n'aime pas.

Je partis quelques jours après avoir fait ce mauvais rondeau , & je n'ai pas su quel en avoit été le succès. Je me trouvai aux batailles d'Hocstet & de Ramillies ; je fus blessé à cette dernière , & peu s'en fallut que je ne restasse sur la place. Mon père mourut l'année suivante , ma mère l'avoit devancé de quelques mois. J'eus permission d'aller faire un tour chez moi pour y recueillir les tristes débris de leur succession. J'avois besoin d'argent ; je vendis tout ce qu'on voulut acheter , & je donnai , pour un millier de pistoles , ce qui en auroit valu deux si j'avois été en état de le faire valoir par moi-même.

Le régiment où je serois encore , mais où j'étois devenu capitaine , souffrit beaucoup ; il fut mis en quartier d'hiver dans une ville de la province de Normandie , où les hommes & les chevaux eurent le tems de se rétablir ; & c'est dans cette ville qu'il m'arriva des choses qui ont détruit les espérances de ma fortune , en m'obligeant de quitter non-seulement le service , mais de me retirer dans les pays étrangers. Si le lecteur trouve quelque chose d'extraordinaire & même d'incroyable dans ce que je vais rapporter , je le prie de s'en prendre à la bizarrerie de mon étoile , qui après de si faciles & de si heureux commencemens , me préparoit une suite si différente.

Bien des gens n'écrivent le plus souvent que pour

jetter du merveilleux dans leurs ouvrages , aux dépens du bon-sens & de la vraisemblance : ce n'est point-là mon caractère. J'écris des choses vraies , & je ne suis que trop fâché qu'elles le soient ; je répandrais sur des mensonges inventés à plaisir plus d'agrémens qu'on n'en trouvera dans ces mémoires. Les vérités tristes ne sont point susceptibles de bons-mots ni de plaisanteries ; ceux qui préfèrent des fables divertissantes à des faits sérieux , ne trouveront pas leur compte avec moi.

Un homme qui avoit fait une assez belle figure dans le monde , & qui avoit mené la vie de garçon jusqu'à quarante ans , s'avisa de se retirer dans une maison de campagne qu'il avoit auprès de la ville où j'étois en quartier d'hiver. Il pouvoit prétendre aux meilleurs partis , cependant il devint amoureux de la fille de son bailli , & se déterminâ à l'épouser. Elle n'étoit pourtant ni jolie ni riche : l'un & l'autre sont-ils toujours nécessaires pour séduire le cœur d'un homme ? le caprice & l'étoile président plus que toute autre chose sur les mariages. Ce gentilhomme , qui se nommoit Desbarreaux , n'avoit eu du sien qu'une fille , que sa femme avoit nourrie elle-même. Cinq ans après son mariage , elle étoit autant aimée de son mari que le premier jour ; mais craignant peut-être qu'il ne vînt à changer , elle prévint ce malheur en se laissant mourir elle-même. Desbarreaux fut très-sensible à cette perte , & jura de ne se jamais remarier.

Sa petite fille, qui se nommoit Placidie, étoit si jolie à cinq ans, que si elle pouvoit éviter les ravages de la petite-vérole, à quinze ce devoit être un prodige. Desbarreaux en fit son idole, & l'éleva avec des soins & une tendresse infinis. Livres, maîtres, instrumens, rien ne fut épargné pour lui donner des talens. Pour l'esprit & le cœur, il ne voulut s'en rapporter qu'à lui-même. Placidie étoit aussi spirituelle que jolie, & fut bientôt l'admiration de tous ceux qui venoient chez son père. Rien de puérile dans ses actions, rien de commun dans ses manières; ses demandes & ses réponses étoient au-dessus de son âge, & l'on admiroit en elle une douceur, une politesse consommée, & une égalité d'humeur inaltérable. A tout cela, la nature avoit ajouté une voix aussi aimable quand elle parloit, que ravissante quand elle chantoit. Elle dançoit, elle dessinoit..... Que fais-je ce qu'elle ne faisoit pas en perfection!

Tant qu'elle ne fut qu'un enfant, Desbarreaux recevoit chez lui tous ses amis; mais dès qu'elle eut atteint l'âge de douze à treize ans, sa maison fut inaccessible, sur-tout aux jeunes-gens. Ceux à qui elle avoit plu, & le nombre n'en étoit pas médiocre, furent bien étonnés de se voir refusés. Les uns la demandèrent en mariage, les autres tâchèrent de gagner des domestiques pour s'introduire dans la maison; mais les uns & les autres firent des dé-

marches inutiles : Desbarreaux avoit bien d'autres vues pour sa fille.

J'avois entendu parler de Placidie , comme d'une chose extraordinaire , sans y avoir fait beaucoup d'attention , car j'avois d'autres affaires. Les femmes de mon quartier d'hiver étoient assez jolies , & n'étoient rien moins qu'indifférentes. J'étois dans un âge où l'on prend tous les plaisirs qui se présentent. Peu touché cependant des commerces où le libertinage fait l'unique agrément , je voulois que le cœur eût quelque part dans mes engagements. J'aimois , à la vérité , avec assez d'inconstance , mais j'aimois de bonne-foi. La femme du lieutenant-général étoit une petite brune , qui avoit de l'esprit autant qu'en peut avoir une provinciale qui n'a pas été trop bien élevée ; ses yeux étoient vifs , sa gorge étoit passable , & son enjouement étoit agréable : mais ce qu'elle avoit de plus joli , c'est qu'elle pensoit aussi favorablement de moi que je faisois d'elle. Tout cela , dès que nous nous vîmes , nous embarqua. Le tems que je ne pouvois lui donner , je le sacrifiois au jeu ou à la chasse ; souvent même elle partageoit avec moi l'un & l'autre de ces plaisirs. Quand je jouois avec elle , j'étois sûr de gagner. Elle avoit de la délicatesse , & croyant qu'un officier n'a jamais trop d'argent , elle vouloit que sa perte me tint lieu de ce qu'elle n'osoit me donner ouvertement. Je lui en faisois bon gré , mais je lui

rendois en bijoux ce que je lui gagnais au jeu. Notre affaire alloit le mieux du monde ; son mari étant à Paris à la poursuite d'un procès, rien ne nous contraignoit.

Le lieutenant-colonel de notre régiment, qui se nommoit Dubourg, étoit un brave homme, ami chaud, mais plus propre à se rendre maître d'un ouvrage l'épée à la main, qu'à réduire une femme par les règles de la galanterie. Il s'étoit mis au rang des adorateurs de la lieutenant-générale. Il n'étoit pas le seul ; elle étoit le rendez-vous de tous les cœurs de la ville, ils pleuvoient chez elle ; c'étoit la volière de madame ***, si bien décrite par Rousseau : mais j'étois le préféré.

Dubourg, tel que je viens de le dépeindre, parla dès qu'il en trouva l'occasion, & le fit d'une manière très-significative. La lieutenant, soit par amour pour moi, soit par indifférence pour lui, ne l'écouta que pour le bien gronder. Très-expresses défenses lui furent faites de hazarder jamais de pareils discours. Il ne se le tint pas pour dit ; & la parole lui étant retranchée, les lorgneries & les petits soins allèrent leur train. Elle en fut importunée ; elle le maltraita de plus belle, & le réduisit à lui faire des menaces. Menacer une femme qui se croit jolie, qui est la première, ou du moins la seconde personne de la ville, c'est une injure atroce, impardonnable : aussi jura-t-elle de s'en venger. Je lui



parus propre à lui donner cette satisfaction : elle m'exposa ses fujets de plaintes contre Dubourg, m'exagéra l'horreur de ses torts, & finit par me demander si je l'aimois. Si je vous aime, madame ! lui répondis-je ; en doutez-vous ? J'allois enfilier une longue tirade de tendres protestations, lorsqu'elle reprit ainsi : Ce n'est pas par des paroles, mais par des actions que vous me prouvez vos sentimens. Dubourg me déplaît, il m'a offensée ; défaites-moi de lui. Je suis son inférieur, lui répondis-je ; mais quand il seroit le mien, aucun grade ne s'étend jusqu'à l'amour, & je ne serois pas en droit d'exiger de lui de ne vous point aimer, de ne vous le point dire, & de ne point aller chez vous. Vous ne m'entendez point, interrompit-elle brusquement, ou vous faites semblant de ne pas m'entendre : battez-vous contre lui, tuez-le, ou ne lui donnez la vie qu'à condition qu'il ne paroitra jamais devant mes yeux. Quoi, madame ! lui dis-je, vous voulez que je me coupe la gorge avec mon meilleur ami, parce qu'il vous aime & que vous le haïssez ? c'est tout ce que je pourrois faire s'il m'avoit enlevé votre cœur. Ainsi donc, reprit-elle, vous ne voulez rien faire pour une personne qui a tout fait pour vous ? Voilà ce que c'est, continua-t-elle, que d'avoir des bontés pour des aventuriers, qui font les braves & les matamores en parlant de leurs prouesses imaginaires,

& qui refusent quand on leur demande une foible preuve de leur courage. Va, lâche ! poursuivit-elle , je trouverai quelqu'un qui me vengera de Dubourg & de toi. Je la laissai exhaler sa colère , je sortis sans lui rien dire , bien résolu de ne revoir jamais une femme si dangereuse.

La saison s'avançoit ; je croyois partir dans huit ou dix jours , qu'ainsi je n'aurois pas de peine à l'éviter : mais la chose tourna tout autrement.

Dubourg , qui ne favoit rien de cette conversation , dont je n'avois pas jugé à propos de lui faire confidence , continua de lorgner la lieutenant-générale , & de la suivre par-tout où il pouvoit la trouver. Il fut bien étonné de voir que non-seulement on lui rendoit coup-d'œil pour coup-d'œil , mais aussi qu'on le regardoit très-favorablement. Il s'approcha d'elle , il s'enhardit , parla encore une fois. Ce n'étoit plus cette femme qui avoit voulu le dévisager ; à toutes ces rigueurs avoient succédé les manières les plus douces & les plus engageantes. Il presse , il profite de la conjoncture en habile homme , demande une conversation plus particulière , l'obtient & reçoit un rendez-vous pour le lendemain. Jugez de l'impatience avec laquelle le passionné Dubourg l'attendoit. La nuit ne fut que trop longue pour lui ; idées agréables , songes légers , avant-goûts de plaisirs , tout en fut. Lui qui

étoit le plus mal-propre de tous les hommes, & qui se foucioit le moins de ne le point être, vouloit aller en poste à Paris, pour passer la nuit chez le baigneur ; mais ayant fait réflexion que la fatigue du cheval lui feroit peut-être préjudiciable, il se contenta de se poudrer & de se parfumer jusqu'aux yeux ; l'habillement guerrier fit place à la parure la plus efféminée. Quatre heures sonnèrent, c'étoit l'heure heureuse, Dubourg vola chez la lieutenant-générale. Il la trouva dans l'équipage d'une personne qui va fortir, ayant son écharpe & sa coëffe, demandant ses gants & son manchon. Cela lui fut d'un mauvais augure..... Monsieur, lui dit-elle en descendant l'escalier, vous m'auriez à trop bon marché s'il ne vous en coûtoit que deux mois de persévérance ; mon cœur se met à un plus haut prix. Vous pouvez vous en rendre maître, il ne faut que vous en rendre digne... Qu'exigez-vous de moi, madame, reprit-il, pour un si grand bonheur ?... La vie de d'Arbentières, dit-elle ; immolez-le à mon ressentiment, de manière ou d'autre, & je suis à vous.... Dubourg combattu entre l'honneur & la possession d'une belle femme qu'il adoroit, évita cependant cet appât funeste, il ne lui répondit rien. Le combat fut court, mais violent, & sa vertu triompha..... J'étois bien fou, lui dit-il, de me laisser tromper par le faux radoucissement d'une coquette ! J'estime fort

vos

vos bonnes graces ; mais si l'on ne peut les mériter que par un affassinat , je ne suis point votre homme , pourvoyez-vous ailleurs... Et lui faisant une profonde révérence , il se retira : ce ne fut cependant pas sans la regarder encore.

Deux soldats de ma compagnie se trouvèrent de meilleure composition ; dix pistoles données ou promises à chacun , leur firent entreprendre de m'affassiner , lorsque je serois à la chasse. Malheureusement , le jour qu'ils avoient choisi pour exécuter leur projet , la chasse avoit été vive , j'avois tiré jusqu'à mon dernier coup , & je revenois accablé de gibier & de lassitude. Je passois seul dans un petit bois , à deux cens pas de la maison de Desbarreaux. Un de ces coquins me lâcha un coup de fusil , à bout portant , tout au travers du corps. Ma gibecière amortit le coup ; & tandis que je regardois d'où il pouvoit venir , l'autre me tira le sien dans l'épaule , & me la rompit. Je tombai noyé dans mon sang ; ils me crurent mort , & se retirèrent à la ville. Je ne l'étois pourtant pas ; mais peu s'en falloit. Desbarreaux revenoit chez lui ; il me trouva combattant entre la mort & la vie. Le jour tomboit , de façon qu'il eut quelque peine à me reconnoître. Enfin m'ayant regardé de plus près : Quoi , M. d'Arbentières , s'écria-t-il , c'est vous ! Je ne répondois rien , je n'en avois pas la force ; je ne l'entendois même pas. Il envoya son valet

chercher du secours. On m'emporta chez lui sur une échelle. On eut toutes les peines du monde à me déshabiller ; mon habit & ma chemise étoient enfoncés dans ma plaie. Le chirurgien la trouva mortelle. Lorsque je fus revenu à moi , je voulois qu'on me transportât à la ville ; Desbarreaux s'y opposa & me pria de rester chez lui jusqu'à ma guérison , m'assurant que j'y serois aussi bien que chez moi. C'étoit un galant homme , & j'avois lié une véritable amitié avec lui ; ainsi j'acceptai son offre. La cure fut longue & difficile. Bien m'en prit que le chirurgien , qui me pansa , fût habile homme. Enfin je guéris ; il ne me falloit plus que dix à douze jours pour me mettre en état de monter à cheval. Le régiment étoit parti. J'avois mandé mon accident à monsieur de Roccador , qui m'avoit fait obtenir un congé de six semaines ; mais il étoit sur le point d'expirer.

Un jour , en causant avec Desbarreaux sur le malheur qui m'étoit arrivé , il me dit qu'il avoit imaginé d'abord qu'on vouloit me voler ; mais que m'ayant trouvé mes habits & mon argent , il avoit changé de sentiment. . . . Je me doute , lui répondis-je , d'où vient le coup ; mais puisque j'en suis échappé , il est inutile de faire un éclat.

Dubourg m'étoit venu voir ; il m'avoit conté tout ce que je viens de dire de la lieutenant-générale. Il m'avoit dit qu'elle n'avoit pu se dé-

guiser quand la nouvelle de mon affassinat s'étoit répandue, & qu'elle avoit laissé paroître une maligne joie. Ce récit avoit fortifié mes soupçons, ou plutôt les avoit confirmés : mais quelle vengeance peut-on tirer d'une femme ! Je l'avois aimée, j'en avois été aimé. Quelque indigne que son procédé la rendit d'aucun ménagement, je respectai mon choix, & j'eus la délicatesse de dissuader Dubourg & de l'empêcher de croire que ce fût elle qui m'eût fait assassiner.

Je n'avois point vu Placidie pendant ma maladie ; Desbarreaux n'avoit eu garde de me la faire voir, depuis que j'étois guéri, quelque peu redoutable que je fusse. Pâle, défait, à peine revenu des portes de la mort, pouvois-je tenter la plus belle fille du monde ? Le politique & défiant Desbarreaux en jugeoit autrement ; & voulant préserver sa fille de la plus légère apparence de danger, il la déroboit à la vue de tous les hommes, plus soigneusement qu'on ne cache les esclaves du féral. . . . Est-il possible, lui dis-je, que je ne verrai jamais mademoiselle votre fille, & que vous ne joindrez pas cette obligation à toutes celles que je vous ai ! je ne la verrai qu'en votre présence ; je ne la verrai qu'une fois. Le cruel résista, j'insistai ; enfin vaincu par mon importunité, il y consentit avec une peine infinie.

Nous avons de certains pressentimens sur les

malheurs qui nous doivent arriver. Une tristesse involontaire, une agitation dans l'esprit, une révolte dans le cœur, mille mouvemens inconnus nous frappent, nous troublent. Tel étoit l'état de Desbarreaux en me permettant de voir sa fille.... Eh bien! me dit-il, d'un air embarrassé, Placidie soupera ce soir avec vous. Ami cruel! à quelle épreuve mettez-vous mon amitié! que votre curiosité m'afflige! que je crains qu'elle ne me soit funeste!... Je voulus tourner son inquiétude en plaisanterie, mais elle étoit trop sérieuse. J'eus pitié de lui; & sans un je ne fais quoi, plus fort que cette pitié, j'aurois renoncé à la vue de Placidie: ç'eût été le bonheur de son père & le mien. Je n'aurois pas, à la vérité, la plus belle femme & la plus accomplie de l'univers; mais Desbarreaux seroit encore en vie; mais je serois en France, protégé par monsieur de Roccador, qui m'avoit promis de prendre soin de ma fortune, qu'il avoit si bien commencée. Voilà les tristes réflexions où je me livre malgré moi; elles m'accablent: elles ennuient sans doute le lecteur, je les finis.

Je trouvai Placidie infiniment au-dessus de tous les récits qu'on m'en avoit faits & de tout ce que j'en avois imaginé. Elle étoit dans un négligé modeste, mais propre. Un battant-l'œil, fait à l'air de son visage, en accompagnoit le tour, & lui donnoit une grace infinie. Une seule chose m'en

déplaçoit , c'est qu'il cachoit à mes regards avides ses oreilles & une partie de son cou. Deux cornes d'un ruban citron relevoient la blancheur de son teint & la noirceur de ses cheveux. De grands yeux , trop brillans pour que je pusse d'abord en démêler la couleur , me parurent noirs quand je fus un peu plus accoutumé. Ils avoient la douceur & la tendresse des bleus , l'éclat & la vivacité des noirs. Sa bouche fermée faisoit admirer la beauté de ses levres ; ouverte , elle présentoit des dents blanches comme l'ivoire. Son front , ses sourcils , son nez , ses joues , son menton , avoient leurs graces particulières , & toutes ces parties sembloient concourir avec émulation à composer un tout accompli. Un sourire gracieux , une physionomie fine & spirituelle , mêlée de langueur & de vivacité , ne laissoient rien à desirer à ceux qui la regardoient. Une robe ouverte & négligée laissoit voir la finesse & la majesté d'une taille déjà presque toute formée. Que dirai-je davantage ? S'il est vrai que les hommes soient une image des dieux , Placidie étoit elle-même une déesse.

Amour , n'en sois point irrité ,
 Celle pour qui ton cœur se bleffa de tes armes ,
 Celle qui dans les cieus fait ta félicité ,
 Psyché n'eut jamais tant de charmes.
 Objet des vœux de tous les cœurs ,

Divine & tendre cythérée,
Tu n'as jamais dans l'éthérée
Offert aux immortels tant de charmes vainqueurs;

Je fis tous mes efforts pour résister à ses charmes ; mais pour cacher à son père ce qui se passoit dans mon cœur : Je ne puis mieux vous exprimer, lui dis-je, ce que je pense de mademoiselle votre fille, qu'en la regardant de tous mes yeux. Ah ! Desbarreaux, il n'y a rien de plus beau sous le ciel ! N'ajoutez pas, me répondit-il, ni de plus séduisant : Regardez-la, admirez-la, louez-la, mais ne l'aimez pas. Ensuite il changea de conversation ; j'en fus bien aise, car je commençois déjà à n'être plus maître de moi.

Desbarreaux étoit grand nouvelliste, & sur-tout très-profond pour juger des événemens politiques. Il voulut me mettre sur quelques-uns de cette guerre. . . . J'aurois, disoit-il, fait telle ou telle chose en pareille occasion ; je me ferois servi de tel moyen dans une autre. Je le laissois parler ; & comme il s'échauffoit, il me donnoit quelquefois le tems de jeter les yeux sur Placidie. Il y avoit à table avec nous un vieux gentilhomme de ses voisins, qui tenoit merveilleusement bien sa partie dans ses réflexions militaires & politiques : en un mot, toute l'Europe leur passoit par les mains. Pour moi, je ne disois rien ; mais Desbarreaux

m'adressant la parole. . . . Ne trouvez-vous pas ; me dit-il , que monsieur a raison ? . . . Je suis officier , lui répondis-je , bon sujet , & soumis à mes généraux ; lorsqu'on me commande quelque chose , j'obéis sans approfondir si ce qu'on me commande est bien ou mal. Voulez-vous que je tranche le mot ? j'aime mieux agir que parler. Jusqu'ici je m'en suis bien trouvé ; & si vous m'en croyez , nous ne passerons pas le tems d'un repas destiné aux plaisirs , à nous étourdir par des raisonnemens inutiles & téméraires. Buvons , engagez la belle Placidie à ajouter à la bonne chère que vous nous faites , un petit air. . . . Si vous pouvez chanter , lui dit Desbarreaux , sans vous incommoder , vous ferez plaisir à ces messieurs , & je vous le permets. Placidie obéit , & voici ce qu'elle chanta.

Que le cruel amour tyrannise les cœurs ;
 Que l'affreuse bellone exerce ses fureurs ;
 Je ne crains l'amour ni bellone :
 Un buveur , avec du vin frais ,
 Vit tranquille ; rien ne l'étonne ;
 Et l'on voit pour lui seul régner toujours la paix.

Je savois un peu chanter , j'avois plus de méthode que de voix ; nous chantâmes quelques scènes d'opéra , qui finirent le plus agréable souper que j'aie jamais fait. Je me retirai dans ma chambre ,

amoureux au-delà même de ce que je me croyois capable de le devenir. Tous les mouvemens, tous les desirs, toutes les idées; en un mot, toutes les extravagances de ceux qui commencent à aimer, je les éprouvai. Ce n'étoit pas le tout que d'aimer, il falloit l'apprendre à Placidie, & la rendre sensible : deux entreprises peu faciles, pour ne pas dire impossibles. J'étois sur le point de partir; Desbarreaux, selon toutes les apparences, ne devoit plus avoir la facilité de me la laisser voir. Je n'osois m'adresser à personne; tout étoit suspect. J'aurois voulu de bon cœur avoir encore l'épaule rompue. J'allai à la chasse le lendemain, & deux coups de fusil à travers le corps, auroient été le plus agréable présent qu'on eût pu me faire; ils auroient retardé mon départ. Mais on ne trouve pas toujours des assassins à point-nommé, & je n'avois pas le courage de m'estropier moi-même. Deux jours se passèrent sans imaginer le moyen de pouvoir sortir d'embarras, J'étois désespéré. Une imprudence ne m'auroit pas beaucoup coûté à faire; mais outre qu'elle eût tout gâté, je me trouvois dans l'impossibilité de l'exécuter; je ne savois pas même où étoit la chambre de Placidie. L'intelligence, bonne ou mauvaise, qui se mêloit de mes affaires, y mit ordre. Cette aimable personne tomba malade tout-d'un-coup; une fluxion sur la poitrine, avec une grosse fièvre, mit sa vie en danger. Desbarreaux

au désespoir, s'arrachoit les cheveux, & me pria de rester encore quelque tems, ou pour l'aider à la guérir, ou pour l'aider à supporter l'horreur de sa perte. J'y consentis sans peine. Le mal fut violent, & le péril égal pendant quatre ou cinq jours : enfin les remèdes, ou la nature, soulagèrent cette belle malade. Il n'avoit point été question de me la cacher pendant sa maladie; j'étois à tous momens au chevet de son lit, & son père, trop occupé de sa douleur, ne s'appercevoit pas qu'elle ne refusoit rien de ce que je lui présentois. Dès qu'elle fut hors de danger, ses premiers regards furent pour moi, elle employa ses premières paroles à me remercier de mes soins. Je trouvai le moment de lui dire que je l'adorois : elle m'écouta, me crut & me persuada qu'elle me croyoit avec quelque plaisir. Le trouble où sa maladie avoit jetté toute la maison, n'avoit pas donné le tems à Desbarreaux, ni à la femme-de-chambre de Placidie, de ferrer un manuscrit qui étoit sur une table. Je jettai les yeux dessus. Le titre me donna la curiosité de le lire, & cette curiosité fut suivie du dessein d'en faire une copie : j'y passai toute la nuit. On y verra quelles étoient les vues de Desbarreaux pour sa fille; il s'explique lui-même, il suffit de le lire.

« Vous n'étiez qu'une enfant, lorsque madame Desbarreaux mourut. Vous perdîtes en elle une

mère tendre , appliquée à ses devoirs ; & moi ; une épouse fidelle que j'aimois passionnément. Vous me consolâtes de cette perte ; & l'amour que j'avois partagé entre vous & elle , vous le réunîtes sur vous seule. Je vous aimai , non-seulement parce que vous étiez ma fille ; mais parce que je découvrois en vous toutes les qualités qui peuvent rendre aimable. La nature & l'âge ont perfectionné votre beauté ; mes soins , secondés de vos heureuses dispositions , vous ont rendue telle que j'ose dire , que si vous n'êtes pas accomplie , c'est qu'il n'est pas donné à une mortelle de l'être. Je ne parle point en père prévenu ; je parle en homme indifférent , juge équitable des choses. Ces charmes & ce mérite , loin de vous rendre heureuse , pourroient un jour vous être funestes ; la nature & la fortune sont rarement d'accord pour combler de leurs graces un même sujet , & il semble que l'une ne travaille qu'à détruire ou à persécuter les ouvrages de l'autre. Cependant , Placidie , quoi qu'on nous dise de l'étoile & de la destinée , nous sommes en quelque manière les artisans de notre bonheur ou de notre malheur. J'avoue que la prudence humaine a des bornes , & qu'il arrive souvent des revers inopinés , dont toute notre prudence ne peut détourner la malignité ; mais elle peut y remédier. La patience & la fermeté nous soutiennent dans les disgraces. J'ai tâché de fortifier votre ame & de la rendre inébranlable dans

ces événemens affreux qui dérangent la raison la plus forte. Mais comme j'ai mieux auguré du fort qui vous attend, j'ai moins travaillé à vous armer contre la mauvaise fortune qu'à vous rendre digne de la bonne. Vous avez dans vous-même de quoi la mériter ; mes conseils vous fourniront les moyens de vous y maintenir. Pour cela, Placidie, il ne faut vous en écarter jamais ; y joindre dans l'occasion ce que l'expérience & vos propres lumières vous suggéreront ; réfléchir dans les choses sur lesquelles le tems vous permettra de le faire, & prendre sur-le-champ votre parti dans celles qui ne demanderont point de remise. Mais comme ce que je vous dis ici, est trop vague, & que j'ai descendu avec vous dans des détails plus circonstanciés, la peur que j'ai qu'ils échappent à votre mémoire, m'engage à vous les donner par écrit.

« Vous savez, Placidie, que dès que vous avez
 » eu l'usage de la raison, j'ai tâché de vous faire
 » comprendre qu'il n'y a rien de si élevé, où une
 » fille qui a de l'esprit & de la beauté ne puisse
 » aspirer. Je voyois avec plaisir que les idées de
 » grandeur faisoient une agréable impression sur
 » vous ; que susceptible d'une noble ambition,
 » vous desiriez avec avidité les plaisirs & les hon-
 » neurs que je vous faisois entrevoir. Vous écou-
 » tiez mes conseils avec docilité, & vous préve-
 » niez par vos questions les choses que je ne

» voulois vous apprendre que fucceffivement. Une
 » mémoire merveilleufe vous faifoit retenir les
 » événemens & les exemples ; une conception
 » plus merveilleufe encore, vous faifoit réduire les
 » préceptes en pratique. La philosophie, la fable,
 » l'hiftoire, quoique je ne vous la montraffe qu'en
 » paffant , n'avoient rien d'inaccessible à votre
 » pénétration. C'étoit uniquement l'art de plaire
 » que je voulois vous montrer , & vous y avez
 » fait des progrès qui ont paffé toutes mes espé-
 » rances. Je vous dis toutes ces chofes, Placidie,
 » non pour vous donner de la vanité ; mais pour
 » vous faire voir combien vous ferez blâmable, fi
 » votre conduite ne répond pas à vos lumières.»

« Les hommes vécutent d'abord dans une éga-
 lité de condition , que je ne crains pas d'ap-
 peller ftupide. En effet, à qui étoit-elle favorable,
 cette égalité ? A ceux qui n'avoient ni l'efprit ni le
 courage de s'élever. Les ames baffes & communes,
 y trouvoient leur compte ; elles jouiffoient tran-
 quillement d'un bien qui fe préfentoit à elles de
 lui-même , qu'elles n'avoient pas la peine de fe
 procurer par leur induftrie , qui ne demandoit ni
 mérite ni fentiment.

» Cet état étoit fi peu de la nature de l'homme,
 qu'il n'a duré qu'autant que la groffièreté des pre-
 miers tems l'a fait fubfifter. Le joug de l'égalité pa-
 rut odieux aux efprits bien faits, aux cœurs nobles ;

ils le secouèrent. De-là se font formés les royaumes ; de-là est venue l'émulation. Les sciences acquirent en se perfectionnant, la splendeur où nous les voyons aujourd'hui. La supériorité du génie fit celle des conditions. Alors on songea à polir les mœurs, alors on commença à penser, à réfléchir. La magnificence des édifices & des habillemens succéda aux vêtemens de peaux d'animaux & aux cavernes ; alors les plaisirs délicats & raffinés prirent la place de la grossièreté. Ces mêmes hommes, qui ne différoient, pour ainsi dire, des bêtes que par la figure, devinrent véritablement des hommes spirituels, éclairés. Le goût, la politesse, la circonspection, la déférence, les vertus civiles & morales, les rapprochèrent de cette divinité dont ils avoient à peine conservé l'idée. Alors ils s'aperçurent qu'ils avoient une ame raisonnable & capable de desseins immortels ; alors enfin la beauté commença à jouir de ses droits : ils en connurent l'excellence, ils en sentirent le pouvoir, elle devint le charme des yeux, l'enchantement des sens & la félicité de l'ame.

» Que vous auriez été malheureuse ; Placidie ; si vous étiez née dans la barbarie de ces premiers tems ! Devenue le partage du premier pâtre ou du premier chasseur sous la main duquel vous seriez tombée ; réduite à travailler de vos mains, à vivre dans une triste campagne, chargée des détails d'un ménage défagréable & embarrassant ; à quoi vous

eût servi votre beauté ? de quel avantage vous eussent été les qualités brillantes que vous possédez ? Obscurcies , confondues dans l'ignorance générale , elles n'eussent contribué ni à votre satisfaction ni à votre gloire. Graces au ciel, Placidie , vous êtes née dans le plus éclairé de tous les siècles , parmi la nation la plus civilisée de l'univers ; françoise , en un mot.

» La tendresse que j'ai pour vous , gênée dans les bornes étroites des tendresses ordinaires , me donne des vues bien plus vastes & plus relevées sur votre sujet , que n'en ont la plupart des pères pour leurs enfans. Je veux que votre fortune fasse autant de bruit que votre beauté ; & comme l'une est merveilleuse , je veux que l'autre le soit aussi. Faites comme vous êtes , vous pourriez choisir dans tout ce qu'il y a de meilleur parmi tous les particuliers du royaume ; mais , Placidie , vous n'êtes point née pour être la femme d'un simple gentilhomme ou d'un riche traitant ; c'est encore peu pour vous d'arrêter vos espérances au frivole avantage d'avoir un duché. Quand vous vous en tiendriez là , les personnes qui vous rechercheroient ne sont point en état de consulter leurs cœurs & leurs yeux sur leurs mariages ; monsieur de L... vous en fournit un assez bel exemple. Outre cela , l'esprit de débauche & de dissipation regne souverainement parmi la plupart des jeunes-gens. Ils n'ont ni conduite ni jugement. Hébétés ou libertins , ils

partagent leur vie entre le jeu, les femmes & la dissipation. Libre des préjugés d'une éducation populaire, vous devez prétendre, Placidie, à quelque chose de plus. Le prince de ** est le seul digne de vous ; & dès que j'aurai terminé quelques affaires essentielles qui me retiennent ici malgré moi, je veux vous conduire à sa cour. Cependant, comme vous aurez à vivre & à vous accommoder aux coutumes & aux mœurs d'un pays que vous ne connoissez pas, j'ai jugé à propos de vous laisser par écrit ce que je pense là-dessus. Imaginez-vous donc que, fortis de France l'un & l'autre, sous quelque prétexte spécieux, j'aurai trouvé le moyen de me présenter au prince de **, & de vous y présenter vous-même ; qu'après lui avoir demandé sa protection, & pour vous & pour moi, nous nous établissons dans ses états, & que le prince, frappé de votre vue, comme il le fera indubitablement, sentira naître dans son cœur les premières impressions d'une tendre surprise, saura vous distinguer dans tous les endroits où il sera, & où j'aurai soin de vous faire trouver adroitement ; qu'enfin vous lui aurez plu. Alors je solliciterai de l'emploi dans ses troupes. Il ne manquera pas de me demander ce que vous deviendrez pendant mon absence : je lui répondrai que je me dispose à vous mettre dans un couvent, & que si je l'avois osé, je l'aurois prié de vous mettre auprès de la prin-

cessé. Le prince, charmé de cette ouverture, *faisra* l'occasion de vous voir à portée de recevoir ses vœux ; & voici de quelle manière il faudra vous conduire alors.

» Attachez-vous à la personne de la princesse ; étudiez son humeur ; ménagez les personnes que vous connoîtrez posséder sa confiance ; faites servir leur faveur à procurer la vôtre : & si vous en venez jusqu'à gagner ses bonnes grâces , n'oubliez rien pour les conserver. Soins assidus, services empressez, respects infinis, obéissance aveugle, secret inviolable, attentions circonspectes, louanges fines, flatteries délicates, mettez tout en usage. Enjouée ou sérieuse suivant l'occasion, triste ou gaie selon les événemens ; faites-vous toute à tout. Evitez les intrigues & les cabales. Tâchez de ne nuire à personne, ou ne le faites qu'à coup-sûr, & si adroitement que le soupçon n'en retombe point sur vous. Paroissez du dernier désintéressement ; fuyez la médisance ouverte, l'esprit de haine & de parti ; ayez avec vos compagnes de la modestie, de la douceur ; que les avantages que vous avez sur elles ne vous donnent ni froideur ni mépris ; gagnez les fières par vos déférences ; apprenez l'art de se bien mettre à celles qui ne seront entêtées que de leur beauté ; admirez celles qui voudront passer pour spirituelles, relevez leurs bons-mots pour y applaudir ; jouez avec les joueuses, parlez de galanterie

terie avec les coquettes , de piété avec les prudes , de science avec les savantes , d'ajustemens avec celles qui ne savent parler que de pompons & de garnitures. Complaisante avec les difficiles , libérale avec les avarés , réservée avec toutes en général , répondez à l'amitié de celles qui vous en témoigneront ; entrez dans les choses qui leur feront plaisir , compâtiſſez à leurs peines , à leurs chagrins , à leurs dégoûts. Ecoutez , dérobez même finement leurs ſecrets , ſans paroître curieufe ; mais ne dites jamais les vôtres. Q'on ne découvre en vous ni orgueil , ni inégalités , ni tracafferics ; qu'on ne vous trouve ni myſtérieuſe ni évaporée. Obſervez une juſte médiocrité qui ne tienne ni du faſtueux ni du rampant. Marquez du goût & du diſcernement , mais n'affectez pas d'en montrer. Convenez plutôt d'un ſentiment ridicule que de contester opiniâtrément. Simple , mais propre dans votre parure , ne vous diſtinguez que par votre beauté , que par votre bonne grace. Donnez un libre accès à votre toilette , laiſſez-vous voir en cornettes de nuit & en robe de chambre , afin que l'on connoiſſe qu'il n'y a rien de mandié ni d'étranger dans vos charmes. Sur-tout ayez dans toute votre conduite une circonſpection qui deſcende juſqu'au ſcrupule Vous ſerez éclairée , vous aurez des envieuſes , des jalouſes , des ennemies. Ne donnez de priſe à perſonne , & que l'attention la plus opiniâtre à

examiner vos actions , soit inutile pour celles qui vous examineront , & glorieuse pour vous.

» A peine paroîtrez-vous à la cour , que tous les jeunes-gens , empressés autour de vous , combattront entr'eux à qui vous paroîtra le plus passionné ; ce ne seront que louanges , qu'affiduités , que soins , que regards. Mais , Placidie , c'est ici que je vous demande une pratique rigoureuse des conseils que je vais vous donner.

» Les Italiens , naturellement galans , poussent volontiers la passion jusqu'à l'idolâtrie ; ainsi n'espérez pas que votre indifférence , votre fierté , vos mépris , le tems ou les réflexions guérissent ceux que vous aurez blessés. Non , Placidie , ils vous aimeront jusqu'à la mort. De tous les adorateurs que vous suscitera votre beauté , regardez comme les plus dangereux , non pas les plus qualifiés , non pas les plus riches ; mais les mieux faits , mais ceux pour qui votrecœur auroit du penchant à s'intéresser. Vous êtes fille , Placidie , & dans les premières ardeurs d'une jeunesse inconfidérée ; à votre âge on est susceptible , on se laisse aisément entraîner , sinon au plaisir d'aimer , du moins à celui d'être aimée. Quel charme plus séduisant pour une jeune personne , que de voir à ses genoux un cavalier aimable , exprimant par toutes ses actions , par toutes ses paroles , l'amour dont il est véritablement pénétré ! Comment se défendre de ces douces langueurs , de

ces tendres protestations , de ces sermens passionnés , de ces expressions flatteuses & insinuates , de ces larmes attendrissantes ? Comment résister à ces mouvemens vifs & tumultueux qui s'élevent dans notre ame , à cette douce révolte de tous les sens , à ces transports féditieux qu'excite la présence d'un objet aimé ? Tout est contagieux dans ces occasions ; tout nous séduit & nous perd ; un regard , un geste , un rien porte le poison dans le cœur.

» C'est donc uniquement de vous-même qu'il faut vous défier. Régnez sur votre cœur , & personne ne s'en rendra maître. N'aidez point vous-même à vous vaincre , & vous serez invincible. Appelez votre raison au secours de votre cœur , & l'ambition au secours de votre raison. L'une & l'autre vous garantiroient d'un péril d'autant plus à craindre qu'on s'y laisse entraîner avec moins de répugnance.

« En vain , vous promettrez-vous de tenir secret un engagement que vous auriez pris avec quelqu'un ; croyez-moi , Placidie , tout devient public ; le prince l'apprendroit infailliblement , & ne voudroit point d'un cœur dont un autre auroit eu les prémices ; vous verriez en un moment toutes vos espérances anéanties. Le prince vous abandonneroit par mépris , & votre amant par crainte. Plus le prince vous aimeroit , plus il seroit sensible à l'injure que

vous lui feriez. La moindre jalousie est une offense mortelle pour un amant puissant. J'avoue qu'il y a des occasions, où, pour réveiller une tendresse assoupie dans un cœur qui n'a ni défiance, ni soupçons, ni difficultés à combattre, on peut verser dans ce cœur une ombre de jalousie, feindre une apparence d'infidélité; mais ces démarches sont si délicates & demandent tant de ménagemens, que je ne vous conseillerois jamais d'y avoir recours. Il faut connoître à fonds le caractère, la délicatesse & les sentimens de celui qu'on veut feindre de tromper; & plus que tout cela, être sure du pouvoir de ses propres charmes. Il y a si peu de différence entre alarmer un amant & l'offenser, que souvent au lieu de ranimer sa passion, on le révolte, on le met en fureur.

» Je fais tant de fonds sur votre conduite, que je me persuade aisément que vous éviterez tous ces écueils, ou que vous vous en débarrasserez avec esprit. Jusqu'ici je vous ai parlé de la manière dont vous devez vivre à cette cour, il est tems de vous prescrire ce que vous devez faire avec le prince de...

» N'allez point, à la première ouverture déclarée en souverain, c'est-à-dire, en homme qui ne veut point languir, & qui n'aime que pour être heureux; n'allez point, dis-je, vous rendre précipitamment. Une conquête qu'il coûte peu à faire,

coûte peu à abandonner. N'allez pas non plus, par une résistance trop soutenue, donner à ses desirs le tems de s'éteindre. Ménagez votre cœur & le sien. Comme nous ne sommes pas maîtres de nos sentimens, je n'exige pas de vous que vous l'aimiez dans l'instant qu'il vous déclarera son amour : ce seroit peut-être l'exiger inutilement. Je souhaite que vous éprouviez le pouvoir de cette heureuse sympathie qui se trouve entre deux cœurs faits l'un pour l'autre ; mais, si c'est trop souhaiter, agissez du moins avec lui de sorte qu'il puisse croire que vous êtes sensible, & qu'il soit content de vous. L'estime & la reconnaissance éblouissent une ame prévenue, & passent souvent à ses yeux pour un véritable amour. Le tems, son mérite, sa personne, sa tendresse, sa puissance, votre ambition, votre propre intérêt, votre raison, votre cœur, tout contribuera à vous le faire aimer. Alors servez-vous de tous vos charmes, de toute la délicatesse de votre esprit & de toute la sensibilité de votre ame. Oubliez le prince dans les momens où il s'oubliera lui-même pour ne paroître qu'amant.

Recevez ses bienfaits avec plaisir, mais sans empressement & sans avidité ; ne les excitez point par des tours artificieux. Les grands seigneurs aiment à donner, mais ils veulent être maîtres de leurs graces ; une apparence d'avarice ou d'intérêt, révolte leur délicatesse. Ne songer qu'à s'enrichir,

ce n'est pas aimer , c'est trafiquer honteusement ; ce n'est pas se donner , c'est se vendre. Ainsi , quels que soient ses bienfaits , paroissez toujours faire plus de cas de la main dont ils viennent, que du présent même. Tâchez cependant de vous procurer un nom & un établissement. L'un & l'autre sont une ressource contre l'inconstance ou contre la mort d'un amant.

» Sur toutes choses , faites un bon usage de votre faveur & de vos biens ; ne tombez ni dans des profusions extravagantes , ni dans des épargnes indignes ; ne soyez ni prodigue ni avare. Ne le disputez point à la princesse même sur la magnificence des meubles , des équipages & des habillemens ; un trop grand faste attire l'envie & la haine. Fuyez aussi l'autre extrémité , elle avilit , elle rend méprisable.

» Ménagez-vous des créatures ; rendez aux uns des bons offices auprès du prince , par le moyen du favori ; mais en ce qui ne regardera point les affaires de l'état , dont , si vous voulez m'en croire , vous ne vous mêlerez jamais : obligez les autres pour vous - même. Jouez peu , plutôt encore par complaisance que par goût ; une joueuse s'expose à de terribles inconvéniens ; une grosse perte dérange l'esprit & la santé. Quelles démarches ne fait - on pas quelquefois pour la réparer ? On n'a plus d'argent ; on veut en recouvrer à toute force ;

on fait le besoin où nous sommes ; on nous en offre : & qui, souvent ? Croyez-moi, Placidie, ce ne font point des gens désintéressés ; la reconnaissance qu'ils exigent de vous est toujours infiniment au-dessus du plaisir qu'ils vous ont fait : & voilà le vrai moyen de se perdre.

» Si la fortune vous suscite quelque rivale, tâchez d'abord de la faire servir de triomphe à vos charmes. Employez-les, ces charmes, à retenir le prince votre amant, ou à le ramener s'il vous échappe. Malgré tout ce que vous aurez pu faire, cédez au tems avec sagesse, ce ne fera peut-être qu'un feu passager. Sur-tout ne l'aigrissez point par des reproches amers, par des hauteurs, par des fiertés excessives, par une jalousie emportée & furieuse ; ne recourez ni aux injures, ni aux menaces ; employez la douceur, la complaisance. Que vos yeux couverts de pleurs jettent sur lui des regards mêlés de douleur & de tendresse ; que votre langue & votre abattement soient les seuls interprètes de votre désespoir. Ne demandez pas inconsidérément à vous retirer, dans les premiers transports d'une passion naissante : un sacrifice ne coûte guère à faire aux personnes qu'on commence d'aimer, & vous seriez peut-être prise au mot. Armez-vous de force & de patience. Le prince, qui ne trouvera nulle part ce qu'il aura trouvé en vous, reviendra de lui-même, & votre gloire en fera

d'autant plus brillante, & vos plaisirs d'autant plus purs, que vous ne devrez son retour qu'à votre beauté, qu'à votre mérite & qu'à vos bonnes manières.

» Dans le calme heureux d'une tranquille intelligence, ne chicanez point le prince par des délicatesses mal-entendues, par des raffinemens outrés : un amour qu'on veut trop subtiliser, s'évapore. S'il arrive entre vous de ces refroidissemens, de ces langueurs, ou de ces brouilleries inféparables de l'amour, produites plutôt par le défaut du tempérament que par celui du cœur; ne les regardez point comme un sujet de plaintes, comme un crime; travaillez à les étouffer par votre prudence, plutôt qu'à les entretenir par votre altération. N'en accusez point le prince : on ne peut pas toujours être de la même égalité d'esprit; nous avons nos momens d'impatience & nos chagrins.

» Si la guerre ou quelque'autre raison l'oblige à se séparer de vous; lorsque vous lui direz adieu, suivez les seuls mouvemens de votre cœur. C'est connoître peu l'amour, que d'employer de belles paroles pour dire adieu tendrement.

» De la douleur dans les yeux, des discours sans ordre & sans suite, tristes regards sans affectation, de la sincérité dans la douleur comme dans les paroles; en un mot, un je ne fais quoi de

doux & d'amer tout ensemble , qui passe cent fois d'un cœur dans un autre , prouvent mieux que ne pourroient faire les discours les plus éloquens , ce qui se passe dans une ame tendre , accablée des frayeurs de la séparation & des horreurs de l'absence.

» Si vous avez des enfans , appliquez - vous toute entière à leur éducation ; que l'amour que j'ai pour vous , soit la regle de celui que vous aurez pour eux. Inspirez - leur des sentimens dignes de leur naissance. N'épargnez rien pour leur procurer les meilleurs maîtres ; faites - en venir de France , si l'Italie ne vous en fournit pas.

» Si vous observez exactement tout ce que je viens de vous prescrire , assurez - vous , Placidie , que vous ferez la plus heureuse & la plus illustre personne de votre sexe. Peut-être vivrai - je assez long - tems pour ajouter aux conseils que je vous donne aujourd'hui , ceux qu'exigeront les conjonctures différentes où vous vous trouverez , & pour vous voir jouir de votre bonheur. Si je meurs auparavant , j'emporterai la consolante satisfaction que je n'aurai rien oublié de tout ce qui pourroit contribuer à votre élévation , & de tout ce qui pourroit la rendre agréable & solide ».

Il y avoit passablement de vision & d'extravagance dans ces merveilleux projets de Desbarreaux :

C'étoit véritablement bâtir des châteaux en Espagne. Par malheur, je vins imprudemment renverser tout l'édifice. Cette lecture me surprit. Il m'avoit toujours paru un homme de bon sens, incapable d'imaginations aussi creuses que celles-là.

Après cette lecture, je remis le manuscrit à sa place, & la copie dans ma poche. Je n'en parlai point à Placidie; j'avois des choses plus pressantes à lui dire; je ne songeois qu'à l'avancement de mes affaires auprès d'elle. Enfin, soit qu'elle n'eût pas donné dans les grandes idées de son père, soit que l'étoile prévalût, Placidie, telle que je l'ai dépeinte, Placidie destinée à la plus haute fortune par le plus visionnaire de tous les hommes, borna ses vues & son ambition à la conquête de mon cœur. Il ne s'agissoit plus, lorsque nous fûmes d'accord de nos sentimens, que de trouver les moyens de les conduire à une fin heureuse. C'étoit-là le point de la difficulté.

Desbarreaux, plus clair-voyant qu'Argus, m'examinait d'une étrange sorte. Sa fille étoit guérie, je l'étois aussi. Mon congé renouvelé pour quinze jour, expiroit. Je n'avois aucun prétexte de rester chez lui, ainsi ma présence commençoit à lui devenir insupportable. Peut-être qu'il avoit fini ses affaires, qu'il se dispoit à son voyage, & qu'il n'attendoit que mon départ pour se mettre en chemin.

J'étois au chevet de Placidie, je tenois un livre

dans lequel je feignois de lire, tandis que mes yeux n'étoient occupés que du plaisir de la regarder. Elle étoit plus belle & plus éclatante qu'avant sa maladie.

Tel au milieu de sa carrière,
D'un nuage profond sortant victorieux,
Plein de grandeur & de lumière,
Le soleil éclate à nos yeux.

La comparaison est un peu usée; mais n'importe, elle passera en faveur de la vérité.

Desbarreaux entra dans la chambre de sa fille. La poche de mon juste-au-corps mal fermée, lui laissa entrevoir la fatale copie; tout lui étoit suspect. Il voulut en badinant s'en saisir; j'y portai heureusement la main. Ne peut-on savoir ce que c'est que ce papier? me dit-il, voyant qu'il avoit manqué son coup. Non, lui dis-je en riant, c'est l'histoire de mes amours. Cela doit être curieux, répondirent en même-tems le père & la fille: faites-nous-en part. Vous n'y trouverez rien, leur dis-je, qui soit digne de votre attention. Placidie insista, malgré les signes que je me tuois de lui faire; Desbarreaux me pressoit de son côté; je ne savois plus comment me défendre. A la fin je m'armai d'un peu d'effronterie. Puisque vous voulez absolument, leur dis-je, savoir ce que contient ce

papier , je vais vous satisfaire , quoique ce soit mettre ma vanité à une terrible épreuve , & qu'il ne me convienne guère de m'ériger en auteur. C'est une historiette que j'avois écrite pour amuser Placidie ; elle n'est encore qu'ébauchée. Attendez jusqu'à demain , je la reverrai & vous la trouverez moins mauvaise qu'aujourd'hui. . . . Telle qu'elle est , répondit Desbarreaux , lisez-la-nous ; on fait bien qu'un cavalier n'est pas obligé d'écrire comme un académicien. Il n'est pas tard , la santé de Placidie lui permettra de vous écouter , sans en être intéressée. Il fallut obéir : un peu de présence d'esprit & de mémoire me furent d'un grand secours dans cette occasion. Ainsi donc , mon manuscrit à la main & que je tournois du côté de la muraille , un guéridon à mes côtés sur lequel il y avoit un flambeau , j'imaginai sur-le-champ une aventure dont le lecteur se passera fort bien.

Ma mémoire commençoit à peiner terriblement , je disois peu de choses en beaucoup de paroles ; en un mot , je battois la campagne. Cependant Desbarreaux & Placidie donnèrent mille louanges à mon histoire. Celles du père m'étoient suspectes ; mais celles de la fille m'étoient si agréables , que j'aurois bien voulu lui montrer sur-le-champ de quel effort d'imagination j'avois été capable. La vanité est inséparable de l'amour. Qu'on dise tout ce qu'on voudra , il n'y a point d'amant qui ne

soit bien aise que sa maîtresse lui trouve autant d'esprit que de tendresse. On doit à l'esprit la délicatesse de l'expression. Le cœur pense, mais l'esprit persuade. J'avoue qu'il est quelquefois dangereux d'affecter d'en avoir; il y a même des occasions où il ne faut point en avoir du-tout: mais il faut le suspendre, & non pas l'anéantir. Je mets bien de la différence entre le dérangement & le trouble d'un amant que la passion déconcerte, & le silence ennuyeux ou les discours fatiguans d'un stupide. Insensiblement je tombe dans la dissertation; à dieu ne plaise que je m'y égare plus longtemps.

Je remis mon manuscrit dans ma poche, & il n'en fut plus parlé; on servit, & la complaisance de Desbarreaux fut au point qu'il voulut bien que je soupasse avec sa fille. Je devois partir dans deux jours: cette démarche lui parut sans conséquence. Nous fîmes de la plus belle humeur du monde, nous dîmes mille jolies choses, nous chantâmes, & je m'enflammai de plus en plus. Je fus pourtant si bien le maître de mes yeux & de ma langue, que Desbarreaux, qui examinoit jusqu'à mes gestes, ne put former aucun soupçon; au contraire, charmé de ma discrétion & du respect que j'avois pour l'hospitalité, il me reconduisit dans ma chambre & me renouvela cent fois les protestations d'amitié les plus empressées. Je lisois dans ses yeux que

son secret lui pesoit, & qu'il mouroit d'envie de s'en soulager en m'en faisant confidence; mais j'é-ludai la chose adroitement; & pour détourner ab-solument toutes les idées qu'il pouvoit avoir, je me souviens que je lui dis: Au nom de dieu, ne me laissez plus voir Placidie. Jusqu'ici je me suis défendu de ses charmes; mais, outre que je ne vous promets pas d'avoir toujours la même force & le même courage, je veux bien vous avouer que je suis d'une impatience & d'une indiscretion horrible. Si je venois à l'aimer, je ne pourrois m'empêcher de lui dire, même devant vous; & si je faisois la moindre impression sur elle, on m'écorcheroit plutôt tout vif, que d'exiger de moi de ne m'en pas glorifier. Cette maudite démangeaison de parler de mes bonnes fortunes, lorsque j'en ai eu, m'en a fait perdre mille. Tel est mon caractère, je ne croirois pas être heureux, si mes amis ignoroient que je le fusse. Je remarquai que cet aveu lui faisoit plaisir, & il se retira en me souhaitant le bon-soir.

J'avois mes vues en lui parlant de la sorte. Il étoit bon de lui donner de moi cette mauvaise impression, afin que prévenu de mes étourderies, il ne fût pas scandalisé de quelques traits de vivacité, s'il m'en échappoit quelques-uns auprès de Placidie, supposé qu'il me la laissât voir encore une fois. Quand on veut tromper quelqu'un, il faut, autant qu'on peut, le mettre hors de défiance. Une cir-

conspection trop soutenue paroît affectée, & ce n'est pas toujours par les arrangemens les plus ordinaires qu'on réussit.

Dès que je fus seul, je songeai sérieusement à ce que je devois faire pour me rendre heureux. Mon imagination ne me présenta rien. Je roulai dans ma tête mille desseins dont l'exécution étoit impossible ou dangereuse. Je voulois une chose, j'en voulois une autre, je les voulois toutes ensemble; & à force d'en vouloir, je n'en choisis pas une. Le jour vint, & je me trouvai aussi irrésolu que lorsque je m'étois couché.

Un moment après, Desbarreaux entra dans ma chambre tout effaré. Monsieur d'Arbentières, me dit-il, quoique vous m'ayiez donné hier une légère idée de votre indiscretion, je vous crois homme sage, & je vais vous donner une marque essentielle de la confiance que j'ai en vous. M. le duc de... vient aujourd'hui chasser sur ma terre; je n'en suis pas connu: peut-être ne viendra-t-il pas chez moi, peut-être même ne fait-il pas si j'ai une fille; mais peut-être aussi qu'il le fait, & que cette chasse ne s'est projetée que pour venir dans ma maison, sous prétexte de s'y délasser, mais en effet pour voir Placidie. S'il la voit, il est susceptible, infailliblement il en deviendra amoureux, & je suis un homme désespéré. Levez-vous, je vous prie, & vous habillez. Je n'ai personne en qui je puisse me con-

fier, j'espère que vous me ferez l'amitié de conduire Placidie chez ce vieux gentilhomme avec lequel nous avons soupé ici il y a quelque tems; je compte sur sa discrétion & sur celle de sa femme. Sa maison n'est qu'à trois petites lieues de la mienne; ma fille est prête, & ma chaise vous attend. . . . Je ne raisonnai pas beaucoup sur la proposition de Desbarreaux, elle m'étoit trop agréable pour ne la pas accepter. Je lui dis néanmoins en plaisantant, qu'en voulant faire éviter un danger à Placidie, il m'exposoit à un bien plus grand; qu'il falloit qu'il fût bien de mes amis pour m'engager à en courir les risques. Dépêchons, interrompit Desbarreaux, je voudrois que vous fussiez déjà partis. Le duc de . . . ne fera peut-être que passer; en ce cas, je vous manderai de revenir ce soir, ou j'irai moi-même vous chercher. . . . Il me faisoit un double plaisir; j'aimois sa fille, il m'étoit doux d'être tête-à-tête avec elle pendant trois lieues. Outre cela, je commençois à me sentir capable de jalousie, & je fus charmé que le duc de . . . ne pût la voir; je la connoissois enfin, pour parler ingénument: la facilité que j'avois trouvée à me faire aimer de Placidie, m'effrayoit.

Cette idée s'effaça dès que je fus seul avec elle. L'occasion étoit favorable; on croira sans doute que nous en fîmes un bon usage. Point du tout. Charmés du plaisir de nous voir en liberté, nous passâmes

le

le tems à nous faire des protestations de tendresse & de fidélité , sans songer à prendre des mesures.

Nous fûmes très-bien reçus par monsieur & madame de Carrière. On commença par nous faire déjeûner. Ensuite le mari voyant que sa femme s'entretenoit avec Placidie , il me tira à part. Il faut , me dit-il , que vous ayiez enforcélé Desbarreaux ; sans cela , je le connois , il ne vous eût jamais confié sa fille , sur-tout à vous , monsieur , qui paroissez un cavalier redoutable. Mais , continua-t-il , sans approfondir d'où vient votre bonheur , je vous en félicite : vous avez un cœur & des yeux , sans doute vous aimez Placidie ? Je ne suis plus à votre âge ; cependant , si je me trouvois tête-à-tête avec une aussi belle fille , je ne fais pas ce que je ne ferois pas.... Je craignis que ce demi-vieillard ne me dressât un piège. Je contrefis le Caton , & lui persuadai si bien que j'étois serviteur & ami de Desbarreaux ; que j'estimois Placidie , mais que je ne sentoie rien davantage pour elle , & que je mourrois plutôt mille fois que d'avoir la lâcheté d'abuser de sa confiance ; je le persuadai si bien , dis-je , qu'il ne m'en parla plus , & qu'il me regarda comme un homme dont le cœur étoit formé de toutes les glaces du Nord.

Nous étions au commencement d'avril , il faisoit assez beau ce jour-là ; Carrière nous proposa d'aller faire un tour dans son jardin. A peine étions-nous

sur sa terrasse, qu'on entendit un grand bruit de cors & de chiens, & que nous vîmes paroître le duc de..... avec toute sa suite. Madame de Carrière surprise de cette arrivée imprévue, n'eut pas le tems de cacher Placidie, & nous fûmes tous si déconcertés, que le duc avoit déjà demandé deux ou trois fois le nom de cette belle personne, sans qu'on lui eût répondu. Carrière, à qui il convenoit de satisfaire sa curiosité, étoit dans un embarras étrange. De dire que c'étoit sa fille, il n'y avoit point d'apparence; il étoit connu de la plupart de ceux qui étoient avec le duc, qui savoient bien qu'il n'en avoit pas: de dire que c'étoit la fille de Desbarreaux, c'étoit trahir son ami. Enfin, prenant son parti sur le champ, il lui dit qu'elle étoit la femme du gentilhomme qu'il voyoit dans le jardin, & qu'ils étoient tous deux venus lui rendre visite. Je fus sur le point de le démentir, tant je voyois d'inconvéniens dans le personnage que j'allois être obligé de jouer: mais ayant fait réflexion que si Placidie n'étoit pas ma femme, elle pourroit bien la devenir; tirant un bon augure de ce que Carrière venoit de dire, je m'avançai jusqu'au bord du mur, & fis une profonde révérence au duc de.... qui ne s'en apperçut pas, tant il étoit occupé de Placidie. Mais ayant jetté les yeux sur moi: Quoi, d'Arbentières, me dit-il, c'est toi! Je ne te croyois pas marié, & moins encore possesseur de la plus

belle femme de France ; je t'en fais compliment, & prends part à ton bonheur. Là-dessus il descendit de cheval. La terrasse donnoit sur la campagne, Carrière ouvrit une porte qui y donnoit aussi, & le duc entra. J'étois dans des tranfes mortelles, que j'étois contraint de renfermer au fond de mon cœur.

Placidie me rassura : elle se démêla de toutes les politesses & de toutes les choses flatteuses qu'on lui dit, avec un esprit & une modestie qui me charmèrent & qui me rendirent la vie. Carrière étoit le gentilhomme de la province qui faisoit la meilleure chère ; il pria le duc de lui faire l'honneur de se rafraîchir dans sa maison. La proposition fut acceptée sur le champ ; & ce seigneur, après être resté plus d'une heure à table, & s'être rempli le cœur de tous les charmes de Placidie, auxquels il donna mille éloges, remercia Carrière de sa bonne réception, monta à cheval, & me pria d'aller le voir avant mon départ, dans un château qu'il habitoit à quelques lieues de là.

Je dirai toute ma vie qu'on ne peut aller contre son étoile. Ce fut cette étoile qui me conduisit chez Desbarreaux, & qui, malgré toutes ses précautions, me fit voir sa fille ; ce fut elle qui détruisit ses vastes desseins en la rendant sensible à mon amour ; ce fut elle qui fit venir le duc de... chez Carrière ; ce fut elle, en un mot, qui fut

cause de tous les événemens qui me restent à raconter.

Desbarreaux fut que le duc de... avoit vu Placidie, & il le fut presqu'aussi-tôt qu'il fut arrivé chez Carrière. Jamais douleur n'a été plus forte, jamais frayeur n'a été plus vive que la sienne. Il fut plus d'une heure sans pouvoir parler. Enfin prenant son parti, il résolut de la venir chercher, de la mettre dans un couvent jusqu'au tems de son départ, qu'il avanceroit le plus qu'il pourroit, en me priant de me rendre à mon régiment dès le lendemain.

Dans cette résolution, il monta à cheval, & partit. Par malheur il avoit oublié quelque chose dans la chambre de Placidie; il revint sur ses pas pour le chercher; il y monta, & le premier objet qui le frappa en entrant, fut la clef de son bureau, que la précipitation avec laquelle elle étoit partie lui avoit fait oublier. Desbarreaux, toujours méfiant, voulut en visiter tous les tiroirs; il n'alla pas loin sans être payé de sa curiosité, & sans trouver ce qu'il ne cherchoit pas. C'étoit une lettre que j'avois écrite à Placidie, elle servoit de réponse à une des siennes; elle étoit intelligible & n'avoit pas besoin de commentaire. Je la remerciois de la bonté qu'elle avoit eue de répondre à mes sentimens; Je l'exhortois à persévérer dans le dessein où elle étoit de me rendre heureux, & à

consentir à tout ce qui ne blefferoit point sa vertu, pour se donner à moi. Je la félicitois de n'avoir point adopté les idées de son pere, & de ne plus sentir de répugnance à le tromper; je me félicitois moi-même du bonheur de lui plaire; je finissois en l'assurant que puisqu'elle partageoit mon impatience, j'espérois que nous la verrions bientôt cesser. Quel coup de foudre pour Desbarreaux! il ne pouvoit en croire ses yeux. Une autre réponse ne lui donna plus lieu de douter que je n'aimasse sa fille, que je n'en fusse aimé & que je ne fusse tous ses secrets. Il éprouva qu'il n'arrive jamais un malheur sans un autre; mais ce dernier lui fit oublier le premier. Après s'être bien emporté contre Placidie & contre moi, après m'avoir donné tous les noms que mon procédé lui parut mériter; il forma la résolution de tirer vengeance de l'injure que je lui avois faite, quelque peu d'égalité qu'il y eût entre un homme de cinquante-cinq ans & un autre qui n'en avoit que trente. A toute cette colère succéda une tristesse & un accablement qui le rendit immobile. Il fit néanmoins un effort sur lui-même, il monta à cheval. Nous le vîmes arriver pâle & défiguré; nous nous imaginâmes, Placidie & moi, que la visite du duc de...., en étoit la cause, & nous étions bien éloignés de soupçonner que nous y eussions part. Desbarreaux, incapable de se contrain-

dre, me regarda d'un air irrité, que j'attribuai encore uniquement à son chagrin. Il me dit séchement qu'il se trouvoit mal, & qu'il me prioit de lui céder ma place dans sa chaise. La demande étoit juste; je montai sur son cheval, & nous partîmes tous trois fort intrigués. Desbarreaux, qui étoit désespéré de ce qu'il venoit d'apprendre de nos affaires, soupirait à tout moment. Placidie qui craignoit que son père ne lui fit un crime de ce que le duc de... l'avoit vue, gardoit un profond silence, & n'osoit le regarder. Moi, qui voyois au moins une partie de mes projets dérangés, & qui m'étois flatté de pouvoir prendre avec elle des mesures justes, ou pour faire consentir Desbarreaux à notre mariage, ou pour nous marier à son insu; je n'étois pas moins agité. Nous arrivâmes : Desbarreaux se mit au lit avec une grosse fièvre. Le lendemain son mal devint plus violent, & enfin on désespéra de sa vie. Il demanda Carrière, qu'on alla chercher sur le champ, & qui arriva le soir même. Le curé, par l'avis du médecin, lui dit de se préparer à la mort, & qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre. Il en reçut l'arrêt sans murmurer. Il nous fit venir, Placidie & moi, auprès de son lit, & après que tout le monde, hors Carrière, fut sorti de sa chambre, il nous parla de la sorte... « Monsieur, » me dit-il d'une voix mourante, en s'adressant » à moi, vous avez abusé de ma confiance & de

» mon amitié. Dans un autre tems je n'eusse pas
» borné mon ressentiment à de simples reproches ;
» mais aujourd'hui que je regarde les choses d'un
» autre œil que je ne le faisois il y a trois jours,
» loin de m'emporter contre vous , je vous fais
» mille remerciemens de m'avoir empêché d'exé-
» cuter les coupables desseins que j'avois sur Pla-
» cidie. Vous les favez , sans doute , c'est pour-
» quoi je ne vous en parle pas. Je vais rendre
» compte à dieu de mes actions , je ne dois plus
» songer qu'à lui demander pardon de mes éga-
» remens , & qu'à le fléchir. Vous avez plu à ma
» fille ; votre mérite & votre sagesse me font es-
» pérer qu'elle sera heureuse avec vous ; je vous
» la donne. Et vous , ma fille , poursuivit-il , en
» se tournant de son côté , pardonnez à un père
» que son amour pour vous avoit aveuglé. Je dé-
» teste les pernicioeux conseils que j'avois eu l'impru-
» dence de vous donner ; & je mourrois incon-
» solable , si je croyois qu'ils eussent fait la moin-
» dre impression sur votre cœur. Effacez - les de
» votre mémoire & qu'il n'en soit plus parlé. Ré-
» parez par votre vertu , par votre modestie &
» par votre fidélité , les idées ambitieuses & pro-
» fanes que j'avois voulu vous inspirer. Faites plus ,
» ensevelissez dans un silence éternel ces funestes
» circonstances de ma vie ; épargnez à la mémoire
» de votre père les erreurs où il s'étoit abandonné.

» Mon fils , reprit-il en me prenant la main, car
» je ne dois plus vous traiter autrement , je vous
» fais, en vous donnant Placidie, un présent dont
» j'espere que vous me bénirez le reste de vos
» jours. Aimez-la & pour elle & pour moi : elle
» le mérite par sa beauté ; elle le méritera par sa
» conduite ; & je le mérite moi-même par tout
» ce que j'ai fait pour elle , si vous en exceptez
» des extravagances , qui , graces au ciel , n'ont
» point eu de suites , & pour lesquelles vous me
» voyez pénétré du plus vif repentir. Je sens que
» ma mort approche , laissez-moi donner ces der-
» niers momens aux pensées de l'éternité. Em-
» brasses-moi , mes enfans. Carrière vous servira
» de père , c'est un ami fidèle & généreux ; il
» fait tous mes secrets , & vous les apprendra.
» Adieu , foyez heureux , & recevez ma béné-
» diction. »

Nous fondions en pleurs , Placidie , Carrière & moi , & nous ne pûmes proférer une seule parole , tant nous étions faisis. Desbarreaux se sentant affoibli , & voyant que nos larmes l'attendrissent , nous fit signe de sortir. Le curé rentra , & il rendit l'ame entre ses mains. Placidie accablée de la plus vive douleur , se jeta sur le corps de son père ; on eut toutes les peines du monde à l'arracher de sa chambre. Loin de pouvoir la consoler , j'avois moi-même besoin de consolation. Je la remis entre

les mains de Carrière qui l'emmena chez lui ; je fis enterrer Desbarreaux, & je fus les rejoindre le lendemain.

Carrière commençant à user des droits de père, que Desbarreaux lui avoit laissés en mourant, me dit qu'il ne croyoit point que je songeasse à épouser Placidie avant la fin de la campagne ; que je ne pouvois pas lui moins donner que quatre ou cinq mois pour pleurer son père ; qu'elle-même avoit le cœur trop bon pour donner les mains à un engagement avant ce tems-là ; qu'ainsi il me conseilloit de partir au plutôt ; qu'à l'égard de nos affaires, il en auroit autant de foin que des fiennes propres. Que la terre où Desbarreaux étoit mort, n'étoit plus à lui ; que méditant un voyage en Italie, il la lui avoit vendue : mais que si nous voulions y rentrer, il étoit prêt à nous la céder, sinon que le prix de cette terre étant encore en son entier, nous en ferions tel usage que bon nous sembleroit. Il finit, en me pressant de partir, & me représentant qu'un plus long séjour m'exposoit à être arrêté, ou bien à perdre ma compagnie.

Si j'avois consulté mon cœur, j'aurois eu bien des choses à répondre à ces raisons ; mais enfin quelle que fût ma passion pour Placidie, il falloit accorder son devoir & le mien avec cette passion. Je dis à Carrière que je lui obéirois & que j'allois me disposer à partir. Pendant que je préparois mon

équipage , mon valet vint me dire qu'un homme demandoit à me parler. Je donnai ordre qu'on le fit entrer.

Après m'avoir demandé deux ou trois fois , si c'étoit moi qui se nommoit monsieur d'Arbentières , il me dit que son maître l'avoit chargé de me rendre cette lettre en main propre , & qu'il me prioit de lui faire réponse sur-le-champ. Elle étoit d'un de mes anciens amis que je n'avois point vu depuis long-tems. Il me mandoit qu'il avoit des choses à me dire qui ne s'écrivoient point , & qu'il m'importoit extrêmement de savoir ; que si je voulois prendre la peine de monter à cheval & de venir le trouver dans un endroit qu'il m'indiquoit , il me donneroit des marques essentielles qu'il étoit toujours mon ami. Je montrai la lettre à Carrière , qui me dit que je ne devois pas hésiter d'aller trouver mon ami. Je montai sur-le-champ à cheval , & dis à celui qui attendoit ma réponse que j'allois la porter moi-même.

Courdaval (c'est le nom de mon ami) m'attendoit au rendez-vous. Nous nous donnâmes toutes les marques d'amitié que peuvent se donner deux amis charmés de se revoir après une longue absence. Il me dit naturellement qu'il m'avoit envoyé chercher pour m'avertir de prendre garde à moi , parce qu'on en vouloit à ma liberté. Monsieur le duc de ajouta-t-il , est outré contre vous ; vous

l'avez trompé, vous lui avez menti. Il a su que vous étiez ici sans congé ; il s'est fait donner une lettre - de - cachet pour vous faire arrêter, & l'on vous cherche pour vous envoyer à la bastille. Je vous dirai de plus qu'il est passionnément amoureux de la belle personne que vous avez fait passer pour votre femme, & que dès qu'il aura reçu un courier qu'il attend avec la dernière impatience, il mettra tout en usage pour découvrir le lieu de sa retraite. Ne me demandez point comment je suis instruit ; qu'il vous suffise de croire que je le suis de bonne part. Votre congé est expiré, non-seulement votre compagnie est perdue, mais on parle de vous conduire à la bastille pour des affaires d'état. J'ai quelques mesures à garder, continua-t-il, qui m'ont empêché d'aller chez Carrière, & qui ne me permettent pas de rester plus long - tems avec vous. Adieu. Si vous avez besoin d'argent, j'ai cent pistoles à votre service : les voilà. J'ai de plus un passe-port pour deux personnes, dont vous pourrez vous servir, si vous voulez vous retirer en Hollande.

Le conseil étoit salutaire & ne pouvoit venir plus à - propos. J'embrassai mille fois Courdaval, en le remerciant de sa générosité ; je refusai son argent, & je me contentai du passe - port. Je lui dis mes affaires en deux mots, & je le priai, s'il le pouvoit sans se commettre, de venir confirmer

à Carrière tout ce qu'il m'avoit dit. J'eus quelque peine à le faire consentir à cette démarche ; cependant je lui fis sentir si clairement que Carrière & Placidie même pourroient croire que je leur en imposois , qu'il se rendit à mes raisons.

Nous nous mîmes en chemin ; & dès que je me fus un peu remis des frayeurs que m'avoit causées l'image de la bastille , je lui demandai par quel hasard il étoit dans ce pays. Il me répondit que j'avois raison d'en paroître surpris , & que si je favois ses aventures , j'avouerois qu'il étoit encore plus à plaindre que moi , puisque ses maux étoient sans remède. Il ne tiendra qu'à vous , lui dis-je , que je ne les sache. Nous avons plus d'une lieue à faire pour nous rendre chez Carrière , & vous avez plus de tems qu'il ne vous en faut pour ce récit. Courdaval ne se fit point presser , & prit ainsi la parole.

« De quatre frères que nous étions , il en mourut deux à Strasbourg. Je le fais , interrompis-je ; j'étois mousquetaire avec eux. J'étois le plus jeune de tous , poursuivit Courdaval ; & mon père aimoit si passionnément celui qui restoit avec moi , que ne pouvant plus souffrir toutes les marques de prédilection qu'il lui donnoit , je pris le parti d'aller servir sur mer. A peine y avois-je fait deux campagnes , que ce fils bien-aimé mourut de la petite-vérole. Mon père me rappella , & n'ayant plus que

moi d'enfans , il ne voulut plus que je servisse. Je revins donc à Paris, où je vécus comme tous les autres jeunes gens, m'abandonnant à tous les plaisirs. Vous connoissez mon humeur ; la plus belle femme n'a jamais pu me fixer deux jours, & souvent je m'en dégoûte avant qu'elle ait eu le tems de me rendre heureux. Je ne me donne point pour un homme à bonnes fortunes, ni pour un homme d'un grand mérite ; mais comme il faut peu de choses pour plaire & que je suis d'une figure assez prévenante, je n'avois pas eu lieu de me plaindre des femmes, jusqu'à l'aventure que je vais vous conter.

» Madame de Rubin est demeurée veuve très-riche avec deux filles. L'aînée étoit fort aimable lorsque je la connus. Mais quoiqu'elle n'ait pas encore vingt-cinq ans, elle a perdu sa beauté, elle est maigre, desséchée, quoiqu'assez blanche. Ses yeux ont perdu leur éclat. Ce ne sont plus des yeux animés, dont les regards pénétroient jusqu'au cœur, mais des yeux qu'il semble que la nature n'a faits précisément que pour voir ; enfin de tous ses charmes, il ne lui reste plus que de grands cheveux blonds, qui ne lui sont pas d'un grand usage. Je ne vous dis rien de son humeur ; la suite de mon discours vous la fera connoître. Il est bon pourtant que vous sachiez qu'elle a souffert la même altération, les mêmes changemens que son visage. Je m'attachai à elle, moins par goût que par habitude.

Madame de Rubin & mon père demeuroient dans la même maison ; j'étois tous les jours chez elle ; mes assiduités auprès de sa fille lui faisoient plaisir ; elle me regardoit comme un bon parti. Mon père, de son côté, qui savoit qu'elle étoit riche, & qui desiroit uniquement de me voir prendre un engagement solide, étoit bien aise que je l'aimasse.

Autorisée du consentement de sa mère, mademoiselle de Rubin me recevoit parfaitement bien. Je ne fus pas long-tems à lui persuader que je l'aimois & à savoir qu'elle m'aimoit aussi. Elle recevoit tous les jours des galanteries de ma part, dont elle me tenoit un compte infini. Je lui faisois valoir les moindres choses. Si je manquois une partie de spectacle, si je rompois un souper, je n'avois qu'à lui dire que c'étoit pour elle : elle me croyoit ; elle étoit charmée. Je lui dois cette justice, malgré tous les maux qu'elle m'a faits dans la suite, qu'il n'y a point de bons procédés dont elle ne m'ait comblé. Jamais fille n'a été plus généreuse, jamais fille ne m'avoit paru plus digne d'être aimée que je la trouvois alors. Elle recevoit à merveille mes amis, lorsque je les menois chez elle. On y jouoit, on y faisoit des concerts ; les concerts & le jeu étoient toujours suivis d'un très-bon souper.

Pendant que nous vivions dans la meilleure intelligence du monde, & que, satisfait de son cœur ;

je me croyois revenu de toutes mes inconstances, mademoiselle de Mené, sa cadette, revint du couvent. Elle avoit dix-sept ou dix-huit ans ; c'étoit une brune piquante par la beauté de son teint. Je ne vous en ferai point un portrait tel qu'on en voit dans Cyrus ou dans Clélie ; je vous dirai seulement qu'elle étoit mille fois plus belle que sa sœur, quoique sa sœur se piquât de beauté, & qu'elle eût raison de s'en piquer. Pour l'esprit, je vous avouerai qu'il n'étoit que simple & naturel, & que la sincérité & l'ingénuité la rendoient charmante : en un mot, la nature dans toute sa simplicité s'exprimoit par sa bouche. Incapable de feindre, on lisoit dans ses yeux tous les sentimens d'un cœur droit, tendre & constant. Je la regardai d'abord, comme la sœur de ma maîtresse, c'est-à-dire, que je ne ressentis rien pour elle. Je m'étois étourdi sur le plaisir de changer. Content du cœur de mademoiselle de Rubin, je me bornois à l'aimer & à m'en faire aimer ; & puisque j'étois destiné à me marier, je me trouvois heureux de pouvoir passer mes jours avec elle ; je pressois même mon père de hâter mon bonheur : elle partageoit mes empressements. Mais pourquoi vous arrêter davantage ? Lorsque ma passion paroissoit la plus vive, soit caprice, soit fatalité, je revins à mon naturel, & je changeai tout-d'un-coup. Je me fis quelques reproches de mon inconstance, je ne pouvois me la

pardonner ; mais enfin je m'y accoutumai , & je la trouvai si agréable , que je n'eus pas la force de m'en défendre. Je voyois tous les jours mademoiselle de Mené , je lui disois des galanteries qui l'embarraffoient , & auxquelles elle ne répondoit qu'en rougissant. Je la louois sur sa beauté ; mes louanges la troubloient , & j'étois charmé de son trouble. Enfin , je lui dis que je l'aimois , je la priai de me croire : elle me répondit ingénûment qu'elle ne favoit pas ce que c'étoit qu'aimer ; mais que si c'étoit vivre avec quelqu'un , comme je vivois avec sa sœur , aimer étoit quelque chose de bien doux ; qu'elle n'en favoit pas la raison , mais qu'elle étoit quelquefois jalouse de nos sentimens & de nos discours. Hélas ! continua-t-elle d'un air encore plus ingénû , vous me dites que vous m'aimez & je fais que c'est ma sœur que vous aimez : quel plaisir prenez-vous à me dire des choses qui ne sont pas vraies ? Je n'ai point d'expérience : sincère , je crois que tout le monde est comme moi ; & si j'allois vous croire , je mourrois de douleur de me voir trompée. Ah ! lui dis-je , en me jettant à ses genoux ; vous ne le ferez jamais ; je sens pour vous mille fois plus d'amour que je n'en ai senti pour votre sœur. Je l'ai aimée , il est vrai , mais je ne vous avois point vue , & je vous jure que je n'avois pour elle qu'une passion languissante ; vous seule pouviez remplir tous les vuides de mon cœur ; il

éprouve

éprouve auprès de vous des transports & des vivacités qu'il n'éprouvoit point auprès d'elle : j'étois né pour vous adorer. Ne craignez rien , ajoutai-je , en lui baissant la main ; le plus inconstant des hommes cesseroit de l'être pour vous , & ma vie vous répondra de ma fidélité. Mais , reprit-elle , nous trahissons ma sœur , ou du moins vous la trahissez , & je tremble que vous ne me trahissiez aussi. Si vous lisez dans mon cœur , vous voyez ce qui s'y passe ; je n'en fais pas bien expliquer les mouvemens , mais enfin je sens pour vous ce que je n'ai jamais senti pour personne. Pourquoi vous dis-je toutes ces choses ? Que je serois malheureuse ! que vous seriez indigne , si vous abusiez de ma confiance & de ma bonne-foi ! . . . Je n'eus pas le tems de lui répondre ; sa sœur entra : mademoiselle de Mené nous laissa seuls. Je fis mes efforts pour me contraindre ; mais qu'on est peu maître de son cœur ! Elle me trouva rêveur & distrait ; à peine eus-je la force de lui parler ; elle m'en fit la guerre ; je lui donnai quelques mauvaises excuses , & je fortis peu de tems après , sans beaucoup m'embarasser des réflexions qu'elle pourroit faire. J'étois trop rempli de mon bonheur , pour m'occuper d'autre chose. Je parle à un amant , continua Courdaval en s'interrompant ; ainsi vous concevez sans doute tout ce qu'a de doux & de flatteur l'état où je me trouvois. Faire naître de la passion dans un jeune cœur

qui n'a jamais aimé, qui ne fait pas même ce que c'est que l'amour ; non , rien n'approche de ce bonheur.

Cependant mademoiselle de Rubin fut alarmée de ma froideur, mais elle n'en démêla point la cause ; elle espéra que je serois plus raisonnable le lendemain. Mais je pris si peu de peine pour la rassurer, & son aimable sœur fut si peu se déguiser, que son ainée eut de violens soupçons de mon infidélité. Loin de les détruire, mes regards & mes empressemens les confirmèrent. Je la croyois capable de jalousie, mais elle m'en donna les marques les plus terribles. Lorsqu'elle fut convaincue de mon inconstance & de ma trahison, elle me défendit d'entrer dans sa chambre, sans vouloir aucun éclaircissement avec moi ; elle m'affura que je n'en méritois pas : elle accabla sa sœur d'injures & de reproches. Mademoiselle de Mené les souffrit sans dire un seul mot, & laissa prendre à son ainée un si grand empire sur elle, qu'il n'y a point de mauvais traitemens qu'elle n'en ait reçus dans la suite.

Pendant que tout cela se passoit, mon père, qui ne savoit rien de ma brouillerie avec mademoiselle de Rubin, avoit tout réglé & tout arrangé avec sa mère pour notre mariage ; & lorsque madame de Rubin lui dit en quel état les choses se trouvoient, elle lui répondit qu'elle mourroit

plutôt que d'épouser un traître & un parjure. Et comme sa sœur étoit présente à la conversation, elle lui fit un portrait affreux de mon caractère, dans l'espérance de me perdre dans le cœur de sa rivale: mais elle se trompa. Mademoiselle de Mené me manda le soir même toutes les noirceurs dont sa sœur m'avoit dépeint, & m'assura que loin d'avoir fait la moindre impression sur elle, tout ce qu'on lui avoit dit pour la dégoûter, ne seroit qu'à me rendre plus cher à ses yeux; que je fusse fidele, & que je comptasse sur son cœur; qu'elle étoit charmée de toutes les persécutions qu'elle essuyoit à mon sujet; que c'étoit un mérite pour elle auprès de moi, & que la patience avec laquelle je les lui verrois souffrir, me convaincroit de sa fidélité. Madame de Rubin voyant que sa fille me refusoit absolument, lui proposa un autre parti; mais elle ne la trouva pas plus docile. Elle m'aimoit encore, & n'avoit fait semblant de me refuser que pour ne pas s'exposer elle-même à la honte d'un refus. Cependant elle feignit d'entrer dans les vues de sa mère, espérant que ma passion pour elle n'étoit peut-être pas si bien éteinte qu'elle ne se rallumât quand je la verrois sur le point de se donner à un autre. Celui qui prétendoit à sa main parut presque aussitôt; mais il n'eut pas peu à souffrir de ses inégalités & de ses travers, quoiqu'au dehors elle affectât de le bien

traiter. Je voyois tout ce manège fans m'en inquiéter. Comme elle continuoit de persécuter sa sœur, & de la désoler, je commençai à la haïr & à la mépriser ; ce fut même avec si peu de ménagement, qu'il lui fut aisé de s'en appercevoir. Je disois hautement qu'elle étoit une folle, qu'il falloit la mettre aux petites-maisons. Elle le fut, elle en devint furieuse ; ses mauvaises manières & sa tyrannie redoublèrent : & tout le mal qu'elle faisoit à sa sœur ne la satisfaisant point, elle tourna son désespoir contre elle-même ; elle ne dormoit plus, elle ne voyoit personne : enfin elle se tourmenta si fort, qu'elle en perdit sa beauté & sa raison.... C'est une chose terrible que la jalousie ! quels désordres, quels ravages ne fait-elle point !

Mademoiselle de Rubin s'appercevant qu'elle étoit la première victime de sa colère, changea de conduite en apparence avec sa sœur ; elle se radoucit tout d'un coup, & feignit qu'ayant renoncé au mariage, elle ne se réserveroit qu'une pension, si sa sœur vouloit épouser un homme qu'elle lui nomma. Elle fit tous ses efforts pour l'engager à prendre ce parti, sans négliger l'autorité de leur mère. Le rival parut ; j'en fus alarmé, mademoiselle de Mené me fut mauvais gré de mes inquiétudes. Je vous les pardonne, m'écrivit-elle, si l'amour seul vous les cause ; mais j'en suis inconsolable si la méfiance y entre pour quelque chose :

connoissez mon cœur, vous l'avez touché, il vous aime, rien ne peut le faire changer. Ne suis-je pas assez malheureuse dans ma situation, sans que vous travailliez vous-même à m'accabler par vos soupçons & par vos craintes? On me tourmente, je suis environnée de gens qui veulent faire mon malheur; au lieu de m'aider de votre esprit & de vos conseils, vous vous affligez. Ayez donc plus de force, & mandez-moi ce que je dois faire dans cette occasion.

Le rival dont j'ai parlé étoit un maître-des-comptes. Il fit tous ses efforts pour plaire à ma jeune maîtresse; mais quand il vit qu'il perdoit son tems, & qu'il ne pouvoit s'en faire aimer, il eut recours à madame de Rubin. Elle aimoit sa fille, elle n'eut pas la force de la contraindre, ni la dureté de la mettre dans un couvent; & le maître-des-comptes prit le sage parti de la retraite.

Mademoiselle de Rubin, dont la vengeance n'étoit pas satisfaite, prit une résolution désespérée, & dont je frémis encore quand j'y pense. Sa laideur augmentoit tous les jours; tous les jours sa jeune sœur embellissoit; elle jura la ruine de ses charmes. On m'a quittée pour ma sœur, disoit-elle, je la mettrai dans un tel état, que l'on ne pourra s'empêcher de la quitter pour une autre.... Je ne fais pas quelles pernicieuses drogues elle lui fit prendre, ni comment elle les trouva; mais cette

aimable personne tomba dans une langueur éigne de compassion. La beauté de son teint s'effaça, elle perdit son embonpoint, une paleur livide la rendit méconnoissable à elle-même. J'appris cet accident, j'en fus au désespoir; mais ne pouvant soupçonner mademoiselle de Rubin d'un procédé si noir, je crus que le chagrin seul avoit causé ce changement. Je la priai de ne se point affliger; je lui fis dire que son mal ne venant que de l'agitation de son esprit, quelques jours de repos & de tranquillité la guérieroient. Le médecin, soit qu'il fût gagné, soit qu'il n'en fût pas davantage, dit que son mal n'étoit qu'une maladie ordinaire aux jeunes filles à marier. Mademoiselle de Rubin en fit des railleries qui me revinrent; sa cadette les fut aussi. Alors elle ne fut plus maîtresse de sa discrétion, elle m'ouvrit son cœur sur les soupçons qu'elle avoit contre sa sœur. Nous conclûmes que c'étoit elle qui l'avoit mise dans cet état; je la cherchai pour l'obliger à m'avouer la vérité. J'étois dans une si grande fureur, que je ne fais pas de quoi je n'aurois pas été capable si je l'avois rencontrée; mais elle eut tant de soin de m'éviter, que je ne pus la voir. Cependant sa haine n'étoit pas satisfaite; mademoiselle de Mené n'étoit pas assez laide à son gré, puisque je l'aimois encore. J'avois consulté sa maladie, on m'avoit donné des remèdes qui sembloient faire un assez bon effet,

& on commençoit à ne plus défefpérer de fa guérifon. La cruelle mademoifelle de Rubin entra dans fa chambre pendant la nuit, & la trouvant endormie, elle lui cicatrifa le vifage avec un diamant, & verfa de l'eau-forte dans fes plaies. Cette pauvre fille fe réveilla en pouffant de grands cris; mais fa fœur avoit déjà difparu. Elle fit un effort fur elle-même, elle appella du monde à fon fecours; fa femme-de-chambre la crut morte, quand elle la vit toute enfanglantée & fans connoiffance. Sa mère accourut au bruit qu'elle entendit, & fa cruelle fœur eut l'effronterie d'y venir auffi. Figurez-vous quel affreux fpectacle ce fut pour une tendre mère, qui aimoit paffionnément fa fille, de la trouver dans un état fi déplorable. On lui demanda qui l'avoit traitée de la forte: foit générofité, foit qu'elle craignît de fe tromper, elle n'en donna aucun éclairciffement; elle fut conftante à dire que ce malheur lui étoit arrivé en dormant, & qu'en s'éveillant elle n'avoit vu perfonne dans fa chambre. L'eau-forte avoit pénétré jufqu'aux os. Le chirurgien qu'on avoit envoyé chercher fe trouva fort embarraffé; il promit néanmoins de lui fauver la vie, mais il dit en même tems que la cure feroit imparfaite, puifque mademoifelle de Mené, de la plus jolie perfonne de Paris, alloit devenir la plus laide. Elle prit fon parti avec un courage héroïque, & fouffrit les douleurs les plus aigües avec une pa-

tience infinie. L'appartement de madame de Rubin retentissoit de cris & de gémiffemens : je les entendis , je me levai , j'y courus ; le chirurgien mettoit le premier appareil. Que vis - je ! que devins - je ! je n'ai point d'expression pour vous dépeindre mon désespoir. On ne meurt point de douleur , puisque je n'expirai pas à cette funeste vue. Je ne gardai plus de mesures dans une si cruelle circonstance. Cruelle , m'écriai - je en m'adressant à mademoiselle de Rubin , ce font-là de vos coups. Quel autre motif que la jalousie peut être capable d'une si noire barbarie ? Achevez , inhumaine , percez-moi le cœur ; c'est moi qui vous ai trahie , c'est moi qui vous hais , c'est moi qui vous déteste : votre sœur étoit innocente , pourquoi l'avez-vous punie de mon crime ? C'étoit sur moi que votre fureur devoit s'exercer ; mais , hélas ! vous vous êtes vengée plus cruellement que si vous m'aviez ôté la vie.

Quelque sensibles & quelque vraisemblables que fussent mes reproches , elle n'en fut point émue ; elle goûtoit à longs traits le plaisir de la vengeance. La mère se livroit à ses tristes réflexions , & ne disoit mot. . . . Quoi , madame , lui dis - je , vous gardez le silence dans une pareille occasion ! Hélas ! me répondit - elle en soupirant , que voulez-vous que je dise ? De quelque côté que je me tourne , je n'entrevois que des sujets de douleur.

Si je venge la cadette, je perds l'ainée : est-ce à moi à être juge dans une cause où j'ai tant d'intérêt ? Ma fille, continua-t-elle en s'adressant à mademoiselle de Rubin, seriez-vous capable d'une action si indigne ? & vous, ma chère enfant, est-ce-vous que je vois dans un état si funeste ? Ces tendres regrets furent suivis de larmes amères qui ne produisirent aucun effet. L'ainée ne fut que soupçonnée ; la conviction en eût été trop odieuse. On affoupit cette aventure, & mademoiselle de Mené se jetta dans un couvent dès qu'elle fut guérie, & se fit religieuse. Je fis d'inutiles efforts pour la détourner de cette résolution, j'eus beau lui jurer que je l'aimois autant que lorsqu'elle étoit dans son plus grand éclat, que je me tiendrois heureux de passer mes jours avec elle, & que j'estimois plus les qualités de son ame, que les charmes de sa personne. Elle ne m'écouta point & ne voulut plus me voir, quelques jours même avant sa retraite du monde. Cette aventure me causa tant de chagrin, & d'horreur pour mademoiselle de Rubin, que pour l'éviter, je priai mon père de me permettre d'aller en Espagne. Il y consentit, & je fis ce voyage dans le plus cruel état où l'on puisse se trouver. Il y avoit à peine six mois que j'étois parti, lorsque je reçus des lettres de France, qui m'apprirent qu'une longue maladie avoit empêché mademoiselle de Mené de faire profession, & qu'elle

étoit retournée chez sa mère. Ces nouvelles réveillèrent un amour que l'impossibilité du succès commençoit à affoiblir. Je sentis renaître tous mes transports; je me reprochai le peu d'empressement que j'avois témoigné pour la retenir dans le monde; je me flattai que je serois plus heureux, si je pouvois encore lui parler. Je pris la poste, résolu de la fléchir ou de mourir à ses genoux. Elle apprit mon retour, elle craignit ma vue, & se hâta de faire des vœux. J'arrivai quelques jours après cette cruelle cérémonie. Je fus accablé de ce nouveau contre-tems. On me remit une lettre de sa part, qui ne servit qu'à aigrir ma douleur, & qu'à me faire mieux sentir la perte que j'avois faite. La voici, lisez-la, d'Arbentières, & voyez si j'ai tort de regretter une personne dont les sentimens sont si respectables. »

Je pris la lettre & j'y trouvai ces paroles :

« Vous poussez trop loin le souvenir d'une in-
» fortunée, qui ne doit plus vous demander d'au-
» tre grace que celle de l'oublier; je vous ai tou-
» jours cru généreux, mais je ne croyois pas que
» vous le fussiez jusqu'à vouloir devenir victime
» de votre générosité. Est-il possible que vous ayiez
» songé quelquefois que je ne suis plus qu'un ob-
» jet d'horreur, & que vous n'en ayiez point
» conçu pour moi? Si cela est, je l'avoue, il n'y

» a que vous au monde capable d'un si grand
 » effort ; mais , ne craignez pas que j'en abuse ;
 » vous m'avez fait un sacrifice , je vous en dois
 » un autre. Je pris d'abord le parti de me retirer ,
 » par la crainte de vous voir repentir un jour de
 » la démarche que vous vouliez faire aujourd'hui.
 » C'est par reconnoissance que j'abandonne le
 » monde pour jamais. Ce seroit mal répondre à
 » votre amour , que de vous donner une personne
 » à qui sa difformité feroit peur à elle-même , si
 » elle étoit encore sensible aux choses de la terre.
 » Vous êtes digne d'un meilleur sort ; je ferai toute
 » ma vie des prières au ciel pour vous le pro-
 » curer ; c'est tout ce que je vous prie d'exiger
 » de moi. »

DE MENÉ.

« Quelques jours après , mademoiselle de Ru-
 bin , poursuivit Courdaval , me fit parler de rac-
 commodement. J'en rejetai bien loin les proposi-
 tions. Avouez , mon cher d'Arbentières , que je
 suis bien malheureux. Aussi charmé que jamais
 de mademoiselle de Mené , je l'adore ; & pour
 mon malheur elle est éternellement perdue pour
 moi. »

Courdaval ayant fini son histoire , je plaignis
 sa destinée & celle de mademoiselle de Mené. Un

moment après , nous arrivâmes chez Carrière , à qui ce fidèle ami confirma , en présence de Placidie , tout ce qu'il m'avoit dit des desseins du duc de sur elle & sur ma liberté. Ils en furent effrayés , & consentirent que je prisse des mesures pour prévenir ce double malheur. Courdaval , qui ne pouvoit pas rester davantage , prit congé de nous , & partit.

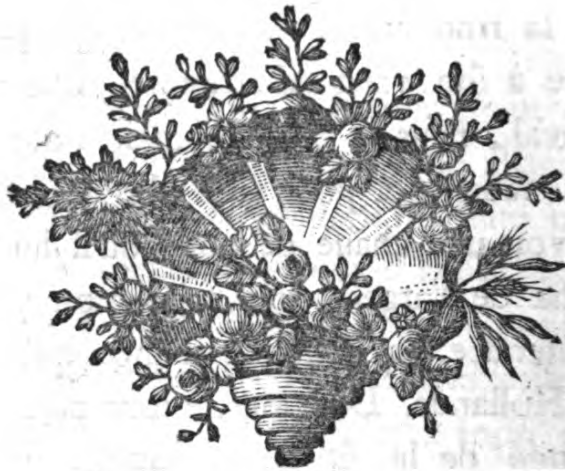
Carrière me dit que je n'avois point de tems à perdre ; qu'il falloit que j'épousasse Placidie le soir même , & que nous prissions la fuite dès le lendemain. Y consentez - vous , belle Placidie ? lui demandai - je en tremblant ; aurez - vous la bonté de suivre ma fortune ? Oui , répondit-elle , je vous suivrai par-tout quand vous serez mon mari. Carrière sortit après avoir entendu cette réponse , & revint accompagné d'un notaire & du curé. Celui-ci avoit fait d'abord beaucoup de difficultés de nous marier sans cérémonies ; mais il s'étoit rendu aux raisons & à l'amitié de Carrière , qu'il connoissoit pour un homme discret & plein de probité. Le notaire dressa le contrat qui fut signé par tous ceux qui étoient dans la chambre , & le curé nous donna la bénédiction nuptiale. Au lieu de songer aux plaisirs qui suivent ordinairement cette bénédiction , nous ne songeâmes qu'à notre départ. Nous résolûmes que Placidie prendroit un de mes habits , car nous n'avions pas le tems d'en

faire faire. Elle étoit si charmante dans ce déguisement , que je craignis qu'elle n'en pût pas soutenir le personnage. On la reconnoitra, disois-je, par-tout où nous arrêterons. Je souhaitai presque dans ce moment-là qu'elle fût moins belle. Nous résolûmes encore que Placidie passeroit pour un jeune seigneur, qui alloit trouver un de ses parens sur la frontière, & qu'elle ne me parleroit que comme à son valet-de-chambre. Elle vouloit aller à cheval, mais je m'y opposai. Pour lui en épargner la fatigue & pour faire plus de diligence, Carrière avoit une chaise de poste qu'il lui prêta, il me donna de l'argent pour faire mon voyage, & pour attendre les lettres-de-change qu'il m'enverroit en Hollande. Dès que le jour parut, nous primes congé de lui & de sa femme. Je passerai légèrement sur cette séparation ; elle fut trop tendre & trop douloureuse pour en retracer les idées.

Nous gagnâmes la frontière sans aucun obstacle. Ma maladie m'avoit si fort changé, que je ne fus point reconnu de quelques officiers que je trouvai dans les villes où nous passâmes. On nous laissa sortir du royaume à la faveur de nos passe-ports. Quand je me vis hors de France, je commençai à respirer. Enfin nous arrivâmes, après mille fatigues, à la Haye. Nous avons reçu les lettres-de-change que Carrière nous devoit envoyer ; &

286 MÉMOIRES DE M. D'ARBENTIÈRES.

malgré le bruit qu'a toujours fait la beauté de Placidie , nous y vivons heureux , tranquilles & retirés.





L E S

DEUX ANGLOIS.

N O U V E L L E .

LE regne de Charles VI a été le plus malheureux que la France ait jamais vu. Ce prince, à qui l'ardeur du soleil, ou une vision extraordinaire avoit fait tourner la tête près du Mans, tomba dans une véritable démence, & cette démence eut de terribles suites. Les ducs d'Orléans & de Bourgogne, l'un frère, & l'autre oncle du roi, voulurent chacun avoir la régence du royaume, qui étoit due au premier, & en vinrent à une guerre ouverte, qui causa un désordre si prodigieux, que de vils artisans se firent chefs de parti, & que le bourreau même eut bien l'insolence de toucher dans la main du duc de Bourgogne.

Cependant ces princes firent une sorte de paix; mais dans une entrevue qu'ils eurent quelque tems après, le fils du duc de Bourgogne fit assassiner le duc d'Orléans. Louvet & Tannegui du Châtel, attachés au roi Charles VII qui n'étoit alors que dauphin, vengèrent la mort de son oncle par le

meurtre du duc de bourgogne qu'ils assassinèrent sur le pont de Montereau.

La France déchirée par ces factions domestiques, vit mettre le comble à ses malheurs par la déroute de Bincour, où les Anglois défirent l'armée des François. Ils s'emparèrent ensuite de la plus grande partie du royaume, dans lequel ils possédoient déjà la Guienne & la Normandie.

La reine Isabeau de Bavière, irritée contre le Dauphin, son fils, qui protégeoit le connétable d'Armagnac, son ennemi mortel, obligea Charles VI à le deshérer, & à choisir Henri V, roi d'Angleterre, pour son successeur.

Il y a toujours eu, entre les François & les Anglois, une émulation qui semble rendre ces deux nations rivales l'une de l'autre. Ces derniers, enflés de leurs succès, faisoient avec empressement les occasions de mortifier les autres; ils les traitoient avec une hauteur & une fierté insupportables à la liberté françoise. Ceux-ci souffroient ces fâcheux hôtes avec la plus vive impatience; mais il falloit s'accommoder au tems.

Parmi les Anglois qui étoient à Paris, il y en avoit deux qui étoient passés en France, prévenus contre la nation, comme le reste de leurs compatriotes. Ils étoient amis intimes, compagnons d'études & de guerre; ils ne se quittoient presque jamais. Tous deux braves, bien faits & des
meilleures

meilleures maisons d'Angleterre, mais dont la fortune ne répondoit pas à la naissance. Je ne vous dirai point quel étoit leur emploi ; s'ils étoient volontaires ou officiers, cela n'est pas de grande conséquence à savoir.

L'un s'appelloit *Wolfey*, l'autre *Park*. *Wolfey* étoit grand, bien fait ; il avoit la jambe fine, la démarche assurée, l'air fier, les manières nobles, l'esprit vif, plus orné qu'on ne l'avoit ordinairement dans ce tems-là ; l'humeur enjouée, & qui n'avoit rien de la férocité de son pays ; il étoit, en un mot, le plus agréable & le plus amusant de tous les hommes. *Park* étoit bien plus petit, mais bien proportionné dans sa taille ; les plus beaux cheveux du monde accompagnoient un visage charmant ; la plus belle fille eût envié ses yeux, son teint & ses dents ; il étoit plus sérieux & plus mélancolique que son ami ; mais il ne lui cédoit en rien, ni dans les manières ni dans l'esprit. Ils étoient l'admiration & l'objet des desirs de toutes les femmes. Mais des Anglois s'abaisser à des Françaises ! Ils n'étoient pas gens à le faire, & croyoient bien mieux employer leur tems à la chasse ou au jeu. On ne les voyoit dans les compagnies qu'en passant, & lorsqu'ils ne pouvoient se dispenser de s'y trouver ; encore les conversations se passaient-elles en complimens généraux ; beaucoup de politesse & rien de particulier. Ce procédé piquoit nos belles ;

il n'y en avoit pas une qui n'eût voulu venger l'honneur du sexe & de la nation , sur les insensibles Anglois. Il faut le dire à la louange de ces indifférens , elles ne s'y prenoient pas mal ; elles eurent pourtant beaucoup de peine à les apprivoiser. Il leur en coûta des minauderies , des avances & des déclarations ; mais heureusement ce ne furent pas celles qui travaillèrent le plus à les vaincre , qui profitèrent de leur défaite. Ce fut une jeune personne qui ne songeoit à rien moins qu'à eux , & qui , prévenue d'autres sentimens , auroit vu tous les Anglois du monde fans attenter à leur liberté.

Un jour que nos deux Anglois étoient à l'église , ils virent entrer , pour la première fois , une dame en grand deuil ; elle paroissoit avoir trente ans tout au plus , & l'on démêloit à travers son ajustement lugubre , qu'elle étoit encore extrêmement belle. Grand air , blancheur , embonpoint , tout concouroit à rehausser ses charmes. Tous les regards se tournèrent sur elle ; mais elle n'eut pas le plaisir de s'en applaudir long-tems. Une jeune personne qu'elle avoit avec elle , & qui étoit sa fille , réunit sur elle la surprise & les yeux de toute l'assemblée ; c'étoit à quelque chose près la Placidie de son siecle. Cette comparaison m'épargnera le détail d'une plus longue description.

Wolfey la regarda d'une manière assez froide

en apparence. Park n'en fit pas tout-à-fait de même. Ne fais-tu point le nom de ces dames, dit-il à son ami ? Moi, répondit Wolfey, non ! que t'importe ? Pas grand chose, reprit Park ; un simple mouvement de curiosité m'engage à te faire cette demande. D'où diable voudrais-tu que je les connusse, dit Wolfey ! Je suis toujours avec toi, & voici la première fois que nous les voyons. Ils sortirent là-dessus. Park se retourna trois ou quatre fois, Wolfey s'en aperçut.

Ah, ah ! dit-il, l'inconnue t'a donné dans les yeux, mon cher ami ; adieu la franchise, adieu nos plaisirs. Si tu deviens amoureux, tu deviendras en même-tems si sot & si ridicule, qu'on ne pourra plus te souffrir. Pour moi, je t'avertis que si cela est, je renonce à ton amitié. Que dira-t-on de toi en Angleterre, si l'on fait que tu t'es laissé vaincre par une Françoisse ? Tout ce qu'on voudra, répondit Park ; mais si j'avois à devenir amoureux à Paris, ce ne seroit pas cela qui m'en empêcheroit. Je puis pourtant t'assurer qu'il n'en est rien. Ma foi, reprit Wolfey, j'en suis charmé, embrasse-moi : tu n'aimes point l'inconnue ? Eh bien, je te déclare moi que je l'aime passionnément ? J'aurois été fâché d'avoir quelque chose à démêler avec mon meilleur ami ; ainsi, me voilà en repos de ce côté-là. Tu railles toujours, dit Park, c'est ton caractère. Je veux ne rire jamais,

reprit Wolfey , si je ne te parle sérieusement. Je ne te le conseille pourtant pas , dit Park , car en ce cas-là , je suis ton rival , & tu fais que l'amour plus fort que l'amitié , n'en respecte pas trop les droits. Crois-moi , soyons bons amis , & ne viens pas mal-à-propos me traverser dans une passion où ton cœur n'a point d'intérêts ? Je veux périr , répondit Wolfey , si je n'aime l'inconnue plus que moi-même. Mais , répliqua Park , je l'ai aimée le premier , & je dois avoir la préférence. Cela ne se peut pas , dit Wolfey , car je l'ai aimée dans l'instant même que je l'ai vue , avant toi , ou du moins aussi-tôt ; ainsi tu ne peux tout au plus prétendre qu'être de même date. Il faut donc cesser d'être amis , s'écria Park , puisque nous commençons d'être rivaux. Je te laisse le choix , tu n'as qu'à voir : ou renonce à l'inconnue ou renonce à mon amitié. Que tu es simple , dit Wolfey , de t'imaginer que nous cesserons d'être amis , parce que nous serons rivaux ! Non , mon cher Park , rien ne fera jamais capable de troubler notre intelligence ; la mort pourra nous séparer , & non-pas nous défunir. Nous tâcherons de découvrir quelle est la charmante personne que nous aimons ; nous lui rendrons visite , nous lui parlerons de nos sentimens ; nous nous rendrons compte , sincèrement & sans supercherie , des progrès que nous aurons faits sur son cœur. Le moins heureux se retirera , & de peur de donner

de l'ombrage à l'autre , il retournera tranquillement en Angleterre. Voilà comme deux amis véritables doivent en agir. Parle , cela te convient-il ? La partie n'est pas égale , répondit Park , cependant je l'accepte , tu as plus de mérite que moi ; mais je sens que j'aurai plus d'amour , & mon amour balancera ton mérite.

Ainsi finit cette conversation. Je ne sais si ces fortes d'accommodemens étoient alors , & s'ils sont encore aujourd'hui du goût de la nation ; je n'insisterai pas là-dessus : mais enfin il est sûr que telles furent les conventions de ceux dont je parle , & qu'ils les gardèrent exactement.

L'accord fait , ils allèrent travailler de bonne-foi à l'exécuter ; ils commencèrent par une recherche exacte du nom , & de la demeure de la belle inconnue.

Madame la comtesse de Montmirel , sa mère , dans les premières douleurs d'un veuvage cruel , passoit ses jours dans la retraite , & ne voyoit personne ; elle venoit de perdre son mari à la bataille de Bincour. Ses terres situées en Picardie étoient devenues le partage des ennemis , à peine avoit-elle pu se sauver avec quelques pierreries , & quelque argent comptant , restes déplorables d'une fortune brillante. Sa maison composée de peu de domestiques , étoit inaccessible ; ainsi quelques peines que prirent ce jour-là nos deux Anglois , ils ne purent en apprendre de nouvelles.

Heureusement ils découvrirent que la comtesse & sa fille , devoient retourner le lendemain dans la même église où ils les avoient vues la première fois. Madame & mademoiselle de Montmirel y étoient déjà ; à peine purent-ils percer la foule qui les environnoit. Ils firent tant néanmoins , à force de pousser , qu'ils se trouvèrent en place de les voir & d'en être vus. Mademoiselle de Montmirel leur parut encore plus belle que la veille , & plus digne d'être aimée. Les moins clair-voyans s'aperçurent de leur application à la regarder , & celles qui s'intéressoient à eux , la remarquèrent avec chagrin. Quoi ! tous les deux , disoient-elles se sont laissés prendre aux charmes de cette nouvelle venue ! Ce que nous avons tâché inutilement de faire pendant six mois , elle l'aura fait en un jour ? Le trait est noir , impardonnable. Mais il ne fera pas dit que sa conquête ne lui sera pas disputée ; nous verrons si la simplicité de cette agnès l'emportera sur notre expérience , & si leurs cœurs nous échapperont. Ils n'entendoient rien de ces discours , & ne se foucioient pas beaucoup de les entendre ; cependant la comtesse de Montmirel se débarrassant des voiles qui l'enveloppoient , les arrêta deux ou trois fois sur Wolsey , qui occupé de sa fille seule , ne songeoit guère à elle. Ces regards n'échappèrent pas à Park ; il fut charmé que madame de Montmirel fût éprise du mérite de son ami ; cette dé-

couverte lui fit concevoir de merveilleuses espérances. *Wolsey*, disoit-il, deviendra peut-être amoureux de la mère, qui mérite encore les vœux d'un galant-homme, & me laissera le champ libre auprès de sa fille, ou bien nous nous servirons de sa prévention pour nous procurer de l'accès chez elle. Pendant qu'il faisoit ces réflexions, & que son ami, ravi en extase, lorgnoit mademoiselle de *Montmirel* de toute sa force, la mère & la fille sortirent plutôt qu'ils n'auroient voulu. Un fidèle valet qu'ils avoient, fut détaché pour les suivre, afin d'apprendre leur nom & leur demeure, & venir leur en rendre un compte exact. Le message fut court & heureux; ils furent qu'elles demeuroient dans une petite rue auprès du palais. C'est quelque chose, dit *Wolsey*, de savoir qui est celle que nous aimons; mais si elle est si retirée, irons-nous forcer sa maison pour la voir & pour lui parler? L'expédient seroit prompt, mais il seroit un peu violent. Je fais, répondit *Park*, un moyen plus doux pour nous y introduire. Je suis fort trompé, si madame de *Montmirel* ne seroit pas un peu tentée de se relâcher de l'austérité de son veuvage en ta faveur. Pour peu que tu voulusses cultiver les bonnes dispositions où je la vois pour toi, rien ne seroit plus facile que de t'en faire écouter. Plaire à la mère, n'est pas un petit avantage quand on aime la fille. Si bien donc, interrompit *Wolsey*,

que tu voudrois que je fisse les yeux doux à madame de Montmirel , & que j'en devinffe amoureux ? Ah parbleu ! ç'en est trop. Non-content que j'aie souffert que tu entraffes en concurrence avec moi pour la fille , tu prétends encore me donner une entière exclusion. Cela n'ira pas de même , je t'en assure ; j'y mettrai ordre. Park , ce n'est pas là le moyen d'être long-tems amis. Mon dieu , répondit-il , que tu prends mal les choses ! Qui te parle d'être amoureux de madame de Montmirel , & de renoncer à sa fille ? Je te dis d'avoir quelques complaisances pour elle , de gagner sa confiance ; un un mot d'aller à la fille par la mère , c'est une ouverture que je te donne en ami & en homme desintéressé. Tu te cabres mal-à-propos ; tant pis pour toi. Veux-tu que nous nous brouillions ? j'y consens. Diable ! reprit Wolfey , que tu es vif ! Eh bien , pour que tu n'aies rien à me reprocher , je veux suivre tes conseils , & dès la première occasion je me mets au rang des adorateurs de madame de Montmirel. J'en vais faire le passionné & le jaloux , supposé que j'aie à disputer son cœur avec quelqu'un ; mais si j'allois prendre du goût pour elle , tu m'avertiras que je me trompe , & que c'est de sa fille & non-pas d'elle que je dois être amoureux : sans cette clause , marché nul.

Ils furent quelque tems sans pouvoir exécuter

leur projet ; madame de Montmirel fut obligée de garder la chambre pour quelque légère indisposition. Mademoiselle sa fille lui tenoit compagnie tout le jour ; ainsi ils en passèrent quatre ou cinq sans la voir. Il étoit vrai que la tendre comtesse avoit rendu justice au mérite de Wolfey , & qu'elle avoit pris du goût pour lui ; l'impatience de fortifier ce goût en le voyant encore , hâta sa guérison.

Park s'impatientoit de la longue disparition de mademoiselle de Montmirel ; Wolfey en étoit au désespoir. Vainement ils rodoient du matin jusques au soir autour de sa maison , les fenêtres n'en donnoient point sur la rue ; la porte en étoit toujours fermée ; mademoiselle de Montmirel étoit invisible. Vainement , ils tâchoient de se consoler l'un l'autre , leurs mutuelles consolations étoient mutuellement inutiles. Qu'est devenu ton enjouement , demandoit Park à Wolfey ? Toi qui parlois comme quatre , qui riois , pour ainsi dire , de rien , te voilà plus sérieux qu'un ministre d'état ; à peine dis-tu deux paroles en toute une journée. Mais toi , lui répondit Wolfey , crois-tu mieux valoir ? Tu n'étois que sérieux autrefois , à présent tu es si sombre & si mélancolique , qu'il n'y a pas moyen d'y tenir. C'est que je suis amoureux , disoit Park ; c'est que je le suis aussi , disoit Wolfey.

Ils n'avoient pas trop de tort de se reprocher leurs métamorphoses ; car en vérité , ils étoient

tout différens d'eux-mêmes. Plus de promenades, plus de jeux, plus de chasse, plus de parties de plaisir; ils ne songeoient qu'à leur amour. Les premiers momens d'une passion naissante sont tumultueux; il n'y a gaité qui tienne: quand le cœur est dérangé, l'humeur l'est aussi.

Tandis qu'ils traînent leur languissante vie, partagée entre les soupirs, la rêverie; les inquiétudes & l'impatience; tandis qu'ils sentent le plus de dégoût pour les choses qui leur étoient plus agréables, il se fit une fête chez une dame de leur connoissance; ils y allèrent, parce que ne se trouvant bien nulle part, ils crurent qu'ils n'y seroient pas plus mal que chez eux.

Les malheurs publics n'interrompent point les divertissemens particuliers; ils en retranchent le faste, mais ils n'en ôtent point l'agrément. On joue à la vérité plus petit jeu, on se donne à souper avec moins de profusion; mais on ne laisse pas de jouer & de se donner à souper.

La fête commença par un concert; la musique fut assez bonne pour le tems, quoique je m'imagine que ce ne fut pas grand chose.

Pendant ce concert, Wolfey se trouva auprès d'une dame à qui Park n'étoit pas indifférent; elle l'attaqua de conversation, & lui fit plusieurs demandes auxquelles le distrait anglois répondit très-laconiquement. Qu'avez-vous, lui dit-elle? je vous

trouve tout autre qu'à votre ordinaire. Je n'ai rien madame , dit Wolfey. . . La musique rend sérieux , mais elle ne rend pas sombre & mélancolique , comme vous êtes. . . . Vous avez des chagrins particuliers dont vous me faites mystère. . . . Pardonnez - moi , madame ; mais on ne peut pas toujours rire ; les hommes seroient trop heureux s'ils pouvoient en tout tems avoir la même égalité d'humeur & d'esprit. Vous direz tout ce qu'il vous plaira , répliqua-t-elle ; je veux être de vos amies , malgré vous , & savoir ce qui vous fait peine ; je ne suis peut-être pas d'un si mauvais conseil , que vous ne vous trouviez bien de m'avoir consultée. . . Eh bien , madame , puisque vous le voulez savoir ; je suis amoureux. Vous amoureux ! interrompit-elle. Et de qui ? & où ? En France , à Paris , répondit Wolfey , & d'une jeune personne qu'on appelle mademoiselle de Montmirel. Et cette jeune personne vous maltraite , dit la dame ? Non-pas , reprit-il. Ce qui me chagrine , c'est que je n'ai point d'habitude auprès de la comtesse , sa mère ; qu'à peine fais-je où elle demeure , & que je ne vois pas quand & comment je pourrai lui déclarer que je l'adore. Mais , dit la dame , parlez-vous sérieusement ? la chose me paroît nouvelle , & je ne me ferois pas attendue à une semblable confidence. Vous amoureux , cela n'est pas possible. Possible ou non , répondit Wolfey qui commençoit à s'échauffer ;

il n'y a pourtant rien de plus vrai. Cela étant, repartit la dame, ne vous affligez point; madame de Montmirel est de mes bonnes amies, je m'offre de vous y rendre tous les services qui dépendront de moi; mais à charge de revanche, & que ce que je ferai pour vous auprès de madame de Montmirel, vous le ferez pour moi auprès de Park; je l'aime, & l'insensible, jusqu'ici n'a pas daigné s'en appercevoir. Auprès de Park! dit Wolfey; cela n'est pas dans les conventions que nous avons faites ensemble. Comment, dans vos conventions! interrompit la dame; je ne vous entends pas; expliquez-vous, je vous prie. C'est, dit-il, que Park est aussi amoureux que moi de mademoiselle de Montmirel, & que nous nous sommes promis de l'aimer chacun de notre côté, sans préjudice à notre amitié, de ne nous point nuire auprès d'elle l'un à l'autre, & de la céder au plus heureux. Ainsi, madame, vous voyez bien que je ne puis profiter de vos secours, si vous ne vous relâchez des conditions auxquelles vous me les offrez; je dis plus, si vous ne vous engagez de travailler pour Park, également comme pour moi. Vous plaisantez, répondit la dame, en riant d'une manière forcée, je suis bien bonne d'écouter toutes vos imaginations, & je trouve fort extraordinaire que vous m'e choisissiez pour vous servir de divertissement. Vous vous fâchez, madame,

reprit *Wolfey* , j'en suis au désespoir ; mais je veux mourir dans le moment , si je ne vous ai dit la pure vérité ; demandez - le plutôt à *Park* , lorsque vous lui parlerez : je suis un homme incapable de dire une chose pour une autre , surtout à vous , madame , que j'honore & que je respecte infiniment.

Park de son côté soutenoit une autre attaque. Ne m'apprendrez - vous point , lui dit une dame auprès de laquelle il étoit assis , si votre ami n'a rien dans le cœur ? il n'est pas naturel qu'à son âge on soit aussi indifférent qu'il le paroît. Il ne l'est pas non-plus , répondit *Park* ; il se pique au contraire de belle passion & d'une fidélité scrupuleuse ; il aime , mais c'est en Angleterre. Vous me surprenez , repliqua la dame , & vous me feriez plaisir de me dire quelques particularités des amours d'un homme de ce caractère. Madame , dit *Park* , tout ce que j'en fais , c'est qu'il est amoureux , à l'adoration , d'une angloise ; qu'il ne vit , qu'il ne respire que pour elle , & qu'il sollicite son retour en Angleterre avec ardeur. La dame , dont le cœur n'étoit pas encore bien déterminé entre l'un ou l'autre , ne voyant rien à faire avec *Wolfey* , se tourna du côté *Park*. Et vous , monsieur , poursuivit-elle , aimez-vous aussi en Angleterre , & ne voyez-vous rien en France qui mérite votre attachement ? J'en connois auprès de qui il ne seroit peut - être pas inu-

tile. Ces paroles étoient significatives ; mais Park feignant d'avoir l'esprit bouché , se retrancha sur une modestie affectée , & sur son peu de mérite. Les dames françoises , ajouta-t-il , ont le goût trop bon , pour distinguer un pauvre étranger comme moi ; & je ne crois pas qu'il y en eût une seule qui voulût s'abaisser à m'honorer d'un regard. Je vois bien , reprit la dame , qu'il faut vous faire toucher les choses au doigt & à l'œil. Il y a long-tems , continua-t-elle , que mes yeux vous disent que vous êtes le cavalier le plus accompli & le plus aimable qui soit en France ; vous ne les avez point entendus ; j'emploie les paroles pour vous le dire encore ; ce que je fais , n'est pas autrement dans les regles , mais on peut bien s'en écarter une fois en sa vie , quand c'est pour une personne comme vous. La dame étoit belle , riche , prévenue , l'occasion favorable. Park commençoit à trouver fort plat de faire le cruel ; son cœur s'ébranloit , ses regards s'attendrissoient , la dame alloit triompher. Mais l'idée de mademoiselle de Montmirel vint tout gâter. Moins sincère , ou plutôt moins imprudent que Wolfey , il ne jugea pas à propos de lui faire confidence de la passion qu'il avoit pour elle. Madame , lui dit-il , je vous ai dit que mon ami étoit amoureux en Angleterre , je le suis aussi ; j'ai même des engagemens plus forts que les siens , je suis marié : ma femme est moins ai-

mable que vous ; mais enfin je l'aime , & je fens que je ne puis aimer qu'elle. La dame n'eut pas le tems de répondre ; le concert finit , & la compagnie se leva pour passer dans une autre chambre , où la maîtresse de la maison avoit fait préparer une grande collation.

De retour chez eux , nos anglois ne manquèrent pas de se rendre compte de leurs aventures. Tu vois , dit **Wolfey** à **Park** , que je suis incorruptible ; il ne tenoit qu'à moi de mettre cette dame dans mes intérêts ; je n'avois qu'à lui faire espérer que tu l'aimerois , elle eût tout fait pour moi , & peut-être aurois-je parlé , dès demain , à mademoiselle de **Montmirel**. Voilà de tes étourderies ordinaires , répondit **Park**. Que risquois-tu de t'engager à me parler pour cette dame ? l'en eussé-je aimée plutôt ? Parle ; quel étoit ton dessein en la refusant si brusquement ? De montrer , reprit **Wolfey** , jusqu'où je porte la délicatesse à ton égard. Fort bien ! dit **Park** ; mais nous ne verrons point mademoiselle de **Montmirel** ; mais nous ne lui parlerons point. J'enrage. Au nom de dieu , défais-toi de ces délicatesses & de ces raffinemens. Ah , ah ! repliqua **Wolfey** , nous y voici ! Je n'ai jamais rien vu de pareil. Tu ne trouves de bien fait que ce que tu fais toi-même. J'ai tort , n'est-ce pas ? Oui , dit **Park** , & plus que je ne saurois te le dire. Je suis tenté d'aller chez cette dame , & de lui apprendre

que tu es un extravagant , & de m'offrir à l'aimer , si elle te veut rendre de bons offices auprès de mademoiselle de Montmirel. N'en fais rien , répondit Wolfey. Si je lui parle par ce canal-là , & que j'en fois écouté , je prétends que nous nous tiendrons chacun à nos conquêtes ; je suis las de toutes ces tracasseries. Eh bien , dit Park , n'en parlons plus , & prenons d'autres mesures.

Enfin , madame & mademoiselle de Montmirel revinrent à l'église. Nos amans s'y trouvèrent ; cela est inutile à dire. La comtesse se dédommagea amplement du long tems qu'elle avoit passé sans voir Wolfey. Elle n'ôta point les yeux de dessus lui. Il répondit à ses regards d'assez mauvaise grace. Toute autre qu'une femme extrêmement prévenue , en eût été offensée : Elle , au contraire , lui tint compte de quelques coups-d'œil indifférens qu'il lui jetta à la traverse.

Mademoiselle de Montmirel , plus brillante que le soleil dans les beaux jours de l'Eté , ne lui donnoit point le loisir de songer à sa mère. Park & lui , la dévorèrent des yeux. Mais de quelle douleur & de quel désespoir n'eurent-ils point l'ame atteinte , lorsqu'ils virent auprès d'elle un jeune cavalier , bien fait , qui lui parloit d'un air familier ; lorsqu'ils virent qu'elle lui sourioit , & qu'elle le regardoit tendrement , sans faire attention s'ils étoient au monde ? Wolfey plus bouillant que son ami ,
fut

fut tenté d'aller lui demander ce qu'il faisoit là , & de quel droit il parloit à cette belle personne ; mais le respect du lieu le retint. Tant que dura la messe , il souffrit tout ce qu'on peut s'imaginer de plus cruel. Toute la haine qu'il avoit pour les François en général , il la sentit pour ce nouveau rival ; il jura de le tuer ou de l'obliger à renoncer à mademoiselle de Montmirel. Il n'exécuta pas bien son serment , comme vous verrez dans la suite. Park agité d'une jalousie aussi furieuse , ne se possédoit pas. Ils revinrent chez eux sans dire un seul mot ; ils se regardoient en haussant les épaules , en faisant des contorsions de frénétiques. Enfin Wolfey rompit le silence. Ne sommes - nous pas bien malheureux , mon cher Park ? lui dit-il ; nous résistons à je ne fais combien de jolies femmes , qui ne demandent pas mieux que de nous bien traiter ; & pour qui ? Pour une ingrate , pour une petite mijaurée qui paroît à peine avoir l'âge de raison , & qui a déjà un amant de préférence , un amant qu'elle favorise à nos yeux. Ce procédé est indigne ; je me sens des mouvemens de colère & de dépit qui pourroient bien retomber sur elle. Crois - moi , vengeons - nous , & de ma maîtresse & du rival ; tuons l'un , disons mille duretés à l'autre , & ne la voyons jamais. N'allons pas si vite , répondit Park ; je suis aussi affligé que toi de savoir que mademoiselle de Montmirel est plus

sensible pour un autre que pour nous ; mais après tout , quel sujet avons-nous de nous plaindre d'elle ? Elle ne fait seulement pas si nous l'aimons ; nous ne lui avons jamais parlé. Comment ! interrompit Wolfey ; n'est-ce point avoir parlé , que de nous être trouvés dix ou douze fois à la messe auprès d'elle , de l'avoir regardée , & de n'avoir regardé qu'elle pendant tout le tems que nous y avons été ? Oh , ma foi ! je trouve que c'est avoir plus que parlé , & je te fais le plus mauvais gré du monde de prendre son parti. Mais , dis - moi la vérité : comment te sens-tu pour elle ? Aussi passionné que jamais , & résolu de la rendre sensible , ou de mourir à la peine. Voilà , répliqua Wolfey , ce qui s'appelle aimer héroïquement. Je ne croyois pas que tu donnasses dans le merveilleux : eh bien , à toi permis. Souffre paisiblement qu'un rival la possède à tes yeux ; cours t'exposer à ses mépris & à ses railleries ; va mourir à ses pieds , d'amour , de langueur & de désespoir. Je ne m'y oppose pas , mais je me donnerai bien de garde de t'imiter. Je ne ferai rien de tout cela , dit Park ; je souffre aussi impatiemment que toi , qu'un rival ait touché le cœur de mademoiselle de Montmirel ; mais avant que de prendre des résolutions aussi violentes que les tiennes , je veux m'éclaircir , si ce qui nous paroît une réalité , n'est point une vision. Je veux lui parler de mon amour ; si elle

n'y répond pas , tu lui parleras du tien. Si tu ne réussis pas mieux , compte sur moi. Le françois ne le portera pas loin : dieu. merci , je fais me servir de mon épée. Et moi , dit Wolfey , je donne un coup de lance aussi bien qu'un autre ; je me réserve l'honneur de sa mort. Ce ne fera pas à mon exclusion , répondit Park. Nous avons pourtant trop de cœur , pour nous mettre deux contre un , répliqua Wolfey. Ce n'est pas aussi comme je l'entends , dit Park ; mais j'exige de ton amitié que tu ne t'en mêleras point ; les armes sont journalières ; & si le combat doit être funeste à l'un de nous , je ne veux pas que ce soit à toi. Vis , mon cher Wolfey , pour me venger , & pour posséder mademoiselle de Montmirel : Je te la cede , si c'est la céder que de la donner à un autre moi-même. Ah ! s'écria Wolfey , j'y renonce , s'il faut l'acheter au prix de ta vie. Au nom de cette amitié dont tu veux me donner des marques si généreuses , ne t'expose point à un danger que mon bonheur & mon amour me feront surmonter. La mort de notre rival ne changera rien dans nos conditions ; tu auras sur mademoiselle de Montmirel les mêmes droits que tu as aujourd'hui. S'il faut la céder , souffre que je ne la cede que quand je n'aurai plus à la disputer qu'avec toi. Cette contestation dura long-tems ; Park dit mille choses pour faire changer de senti-

ment à son ami ; mais il eut beau dire , il fallut lui céder.

Le comte d'Emicourt, c'est le nom du cavalier qu'ils avoient vu auprès de mademoiselle de Montmirel , étoit un jeune-homme de vingt-cinq ans ou environ. Le marquis d'Emicourt, son père, avoit une charge considérable chez le roi ; le fils venoit d'obtenir l'agrément d'un régiment d'infanterie. C'étoit un seigneur aimable , riche , sage , brave , & dont l'unique défaut étoit d'avoir trop de cœur & de franchise. Le marquis d'Emicourt & le comte de Montmirel avoient été long-tems ennemis mortels ; des amis communs les avoient réconciliés , & mademoiselle de Montmirel devoit être le sceau de ce raccommodement. Son mariage avec le jeune comte d'Emicourt devoit s'achever incessamment ; la mort du comte de Montmirel en suspendit les apprêts. Les affaires de madame de Montmirel se trouvèrent fort dérangées par cette mort : mais le marquis d'Emicourt, honnête homme, avoit donné sa parole , & ne voulut point la retirer. Cette affaire alloit être terminée, dès que la mère & la fille auroient donné quelques mois à la mémoire d'un époux & d'un père.

Mademoiselle de Montmirel regardoit donc le comte d'Emicourt comme un époux , & c'étoit en cette qualité qu'elle le traitoit avec tant de distinction. Il est vrai qu'elle n'avoit pas beaucoup de

peine à suivre en cela son devoir , & que son cœur y avoit bonne part. Nos deux Anglois, qui ne favoient rien de cette circonstance, & qui n'en auroient peut-être pas été fort embarrassés, quand ils l'auroient fue, alloient leur chemin.

Cependant, la comtesse de Montmirel commençoit à éclaircir son deuil , elle rendoit des visites & en recevoit. Un jour, elle vint chez une dame où elle trouva les deux amans de sa fille. La vue de Wolfey lui causa une émotion dont son visage se ressentit. Jamais elle n'avoit été plus belle, jamais aussi n'avoit-elle plus souhaité de l'être; & jamais elle ne le fut plus inutilement.

D'abord, il ne daigna qu'à peine la regarder; il répondit à ses civilités d'un air glacé. Mais Park fit si bien par ses signes & par ses remontrances, qu'il s'approcha d'elle, & qu'il lui parla. Ce fut d'une manière si contrainte & si embarrassée, que la comtesse le croyant ébloui par ses charmes, auroit voulu, comme le soleil, pouvoir se cacher derrière quelque nuage, pour en affoiblir l'éclat. Elle n'oublia rien pour le rassurer & pour l'enhardir, elle y perdit son tems & sa peine; tandis que son ami se tiroit mieux d'affaire auprès de sa fille. Il avoit trouvé le moyen de l'entretenir, & voyant que le tems étoit précieux, il débuta, mais respectueusement, par lui dire qu'il l'adoroit depuis plus de deux mois; qu'il la supplioit d'en être



perfuadée, & de lui apprendre fi, comme il avoit lieu de le foupçonner, elle avoit des engagemens avec un cavalier qu'il avoit vu auprès d'elle, il y avoit huit ou dix jours. Il ajouta que quel que fût l'amour de ce cavalier, il n'égaleroit jamais le sien; que fi elle vouloit avoir la bonté d'en effayer, elle n'auroit pas lieu de s'en repentir; mais que, quelle que fût fa réponse fur la demande qu'il avoit l'honneur de lui faire, il pouvoit l'affurer que rien ne feroit capable de le faire changer, & qu'heureux ou malheureux, il l'adoreroit toute fa vie. Mademoifelle de Montmirel qui avoit entendu dire que Wolfey étoit d'une humeur enjouée & d'un esprit divertiffant, prit Park pour lui, & croyant qu'il vouloit railler, elle lui répondit d'un ton plaifant. Wolfey qui la vit rire, en tira un bon augure. Park, s'écria-t-il, où en fommes-nous? Comment vont nos affaires? fommes-nous écoutés? Parles-tu pour toi, ou pour moi? Cette faillie déconcerta fi fort madame de Montmirel, qu'elle ne fut où elle en étoit. L'arrivée du comte d'Emicourt lui donna le tems de fe remettre. Dès que mademoifelle de Montmirel le vit : Approchez-vous, monsieur, lui dit-elle; vous avez beaucoup d'esprit, mais vous ne parlez pas fi bien le langage amoureux que ce cavalier que vous voyez auprès de moi. Je voudrois pour toutes chofes au monde que vous euffiez entendu tout ce qu'il vient

de me dire de tendre & de passionné , vous en auriez été jaloux. Alors , se tournant vers Park qui faisoit assez méchante figure pendant ce début : Monsieur , lui dit - elle , j'espère que vous aurez assez de complaisance pour le répéter ; vous me ferez plaisir , & vous obligerez la compagnie , qui perdrait trop de ne pas entendre de si jolies choses. Park enrageoit ; la plaisanterie n'étoit pas de son goût ; mais craignant de passer pour ridicule s'il se fâchoit , & voyant que tout le monde rioit , il se mit à rire & à plaisanter comme les autres. Là-dessus on se partagea pour jouer. Park , pour ne point se démentir , joua : Wolfey n'en voulut rien faire. Monsieur d'Emicourt resta aussi au nombre des spectateurs. L'Anglois le tirant à part : Monsieur , lui dit-il , vous aimez mademoiselle de Montmirel ; cet amour n'a pas le bonheur de me plaire. J'en suis fâché , lui répondit le comte surpris de son discours ; mais je ne puis qu'y faire. Pardonnez-moi , reprit Wolfey ; c'est de vous désister de sa poursuite. Et de quel droit , dit monsieur d'Emicourt , vous mêlez - vous de mes affaires ? De quel droit ? répondit Wolfey ; c'est que je l'aime , & que m'en croyant plus digne que vous , si vous ne voulez pas me la céder de bonne grace , je trouverai le moyen de vous le faire faire par force. Vous ? répliqua le comte ; je n'en crois rien. Nous verrons dit Wolfey. Quand vous voudrez , répondit

monfieur d'Emicourt. Cependant, ajouta-t-il, je vous prie de m'éclaircir fur une chofe qui m'embarrafte. Le cavalier qui parloit à mademoifelle de Montmirel, quand je fuis entré, n'est-il pas votre ami? Oui, répondit Wolfey. N'est-ce point lui qui en eft amoureux, pourfuivit le comte? Cela eft encore vrai, répliqua l'Anglois; & c'eft parce qu'il eft mon ami, parce qu'il eft amoureux de mademoifelle de Montmirel, & que j'en fuis amoureux moi-même, que je trouve fort mauvais que vous l'aimiez auffi. J'avoue, dit le comte, que je ne comprends rien à tout cela. Oh! reprit Wolfey, je ne fuis pas homme à tant d'explications; fi vous voulez favoir le refte, trouvez-vous demain au bord de la rivière, au-deffous de Paris, j'y ferai avec un cheval & une lance. Volontiers, dit d'Emicourt; vous ferez fatisfait. Séparons-nous & ne faisons point connoître ce qui vient de fe paffer entre nous.

Park joua long-tems, & malheureusement; il y avoit plus d'une heure que Wolfey s'étoit retiré. Lorsqu'il arriva, il le trouva accommodant fes armes & effayant une lance. Mon ami, s'écria Wolfey, je me bats demain contre d'Emicourt; nous allons être défaits d'un rival formidable, puifqu'il eft aimé. La partie eft liée, il n'y a plus de moyen de s'en dédire. Que j'envie ton fort! lui dit Park; que je ferois charmé de pouvoir prendre ta place! Ils fe mirent à table; Wolfey n'avoit jamais été plus vif

ni plus enjoué ; il dit cent folies qui suspendirent les inquiétudes de son ami. L'heure venue de se séparer , ils se couchèrent. Wolfey dormit d'un sommeil tranquille, n'eut point de ces songes prophétiques , dans lesquels on nous dit que la nature ou le génie qui veille sur nos jours, nous font voir les malheurs qui nous menacent. Le lendemain, Park l'embrassant : Va , mon cher , lui dit-il , va signaler ton amour & ton courage ; puisqu'il ne m'est pas permis de te seconder , je t'attends ici pour te féliciter de ta victoire.

Paris n'étoit pas alors ce qu'il est aujourd'hui : on labouroit où nous voyons les plus beaux édifices. Ce fut précisément où sont les Thuilleries , que le comte d'Emicourt & Wolfey prirent leur champ de bataille. Ils y arrivèrent presque en même-tems. Le combat fut long , douteux , bien disputé de part & d'autre. La bravoure , l'adresse , l'émulation , la jalousie & l'animosité se succédèrent tour-à-tour. L'épée prit la place de la lance. Enfin , quoiqu'il semblât dans ce tems-là , que les Anglois fussent en droit de battre les François , & d'en triompher , le comte répara l'honneur de la nation , & fit de si grands efforts contre Wolfey , qu'il le fit tomber à ses pieds. Il voulut lui donner la vie , mais il n'en étoit plus tems.

Sa mort ne fit pas grand bruit ; on voyoit tous les jours des duels plus sanglans , & souvent de dix

hommes qui s'étoient battus, cinq contre cinq, il en restoit fix ou sept étendus sur le carreau.

Park, le seul Park en fut au désespoir, il pleura amèrement sur le corps de son malheureux ami, & voulut se tuer, pour en être inséparable. Quelles plaintes, quels murmures, quelles imprécations ne fit-il point ? Il fut vingt fois sur le point de se passer son épée au travers du corps; mais, songeant que s'il mourait Wolfey ne seroit point vengé, il se réserva pour sa vengeance, en se contentant d'abord de le pleurer, & de le faire enterrer le plus magnifiquement que sa fortune & son amitié le lui permirent. Deux jours après ces tristes funérailles, il écrivit cette lettre au comte d'Emicourt.

« Vous avez tué Wolfey. Je veux croire que
 » vous l'avez tué en brave homme; mais, ne
 » vous glorifiez pas encore de votre victoire; elle
 » est imparfaite, & vous n'avez triomphé qu'à
 » demi, puisque je suis encore en vie. Vous avez
 » en moi un ennemi d'autant plus redoutable, qu'il
 » combattra pour acquérir une maîtresse, & pour
 » venger un ami. Venez demain au même endroit
 » de votre premier combat; je veux que le théâ-
 » tre de la mort de Wolfey le soit aussi de la
 » vôtre. »

Le comte d'Emicourt s'imagina que la mort de

Wolfey ne lui ayant point coûté la moindre blessure , il tireroit aussi bon parti de Park. Il se rendit à l'endroit marqué , avec la fierté que donne une victoire récente , & l'assurance qu'inspire l'espoir d'une prochaine. Mais il se trompa ; la fortune ne l'avoit flatté que pour le trahir. L'Anglois , furieux à la vue de son sang qui couloit d'une légère blessure qu'il avoit reçue à la cuisse , fond avec impétuosité sur son ennemi , le presse , le trouble , ne lui donne pas le tems de se reconnoître , lui passe son épée au travers du corps , & le renverse mort à ses pieds.

Madame de Montmirel apprit la mort de monsieur d'Emicourt en même-tems que celle de Wolfey ; & ne fut guère moins affligée de l'une que de l'autre. Mais sa fille fut accablée de la dernière tristesse ; elle maudit Park , lui jura une haine implacable , & refusa toutes les justifications qu'il lui fit faire par une amie commune.

Il se hafarda de paroître devant elle dans la maison de cette amie. Elle lui fit de ces reproches sanglans & cruels , qui seroient insupportables dans la bouche même d'une personne indifférente , & qui accablent , qui confondent dans celle d'une personne aimée. Perfide , lui dit-elle , oses-tu te montrer à mes yeux , teint du sang d'un homme qui étoit , pour ainsi dire , mon époux ? Que t'avoit-il fait , barbare , pour lui ôter la vie ? que t'avois-je fait moi-même , pour m'en priver ? Il avoit tué mon ami , répondit douloureuse-

ment Park ; il vous aimoit , il alloit vous posséder. Il a tué ton ami ! reprit-elle ; dis qu'il a puni son insolence. Plût au ciel qu'il eût pu de même punir la tienne ! As-tu donc cru te faire aimer , en m'ôtant ce que j'avois de plus cher au monde ? Fuis , cruel , fuis loin de moi , & crains tout de ma haine & de ma fureur. Mais non , ne crains rien d'une fille impuissante , qui ne peut se venger que par ses larmes & par ses regrets.

Ah , madame ! s'écria l'amoureux Park ; je vous fournirai d'autres armes , & ma main conduira la vôtre à mon cœur pour m'arracher la vie. Ta vie , lui répondit-elle , n'est pas assez précieuse pour payer celle de mon amant ; & s'il est vrai que tu m'aimes , vis pour sentir tout le poids de ma haine & de mon mépris. Park abattu , les yeux couverts de pleurs , n'osoit la regarder , & restoit dans un triste silence. Les larmes d'un homme aimable sont séduisantes. Quelque irritée que fût mademoiselle de Montmirel , elle craignit de s'en laisser attendrir ; elle sortit brusquement , & le laissa dans un état pitoyable , roulant mille desseins funestes contre lui-même. Son amie le retira de la sombre rêverie où il étoit plongé , lui dit les choses les plus consolantes , tira parole de lui qu'il n'attenteroit point à sa vie , & qu'il se réserveroit pour un tems plus heureux. Elle lui promit de lui rendre toutes sortes de bons offices auprès de mademoiselle de Montmirel , qui ne seroit

peut-être pas toujours si intraitable , & l'exhorta à se mettre en fureté.

L'infortuné Park se retira auprès de son général , lui conta tout ce qui s'étoit passé , lui apprit la mort de Wolsey , & celle du comte d'Emicourt , & le pria de le prendre sous sa protection. Il fit sagement ; le marquis d'Emicourt le faisant chercher pour tirer vengeance de la mort de son fils , qui demeura pourtant impunie. Tel étoit le malheur de ce déplorable regne , que les plus forts donnoient la loi aux plus foibles. Le général Anglois aimoit Park qui avoit toujours passé pour un brave homme. Cette dernière action lui gagna l'estime & le cœur de tous les officiers : Il en écrivit à Henri V , roi d'Angleterre , que l'insensé Charles VI venoit de déclarer son successeur. Henri voulut voir Park , l'éleva jusqu'à le faire lieutenant de ses gardes. Cependant il étoit d'une tristesse effroyable ; le souvenir de son ami , les rigueurs de mademoiselle de Montmirel , qui le traitoit aussi mal depuis son élévation que lorsqu'il n'étoit qu'un simple gentilhomme , & le peu d'espérance de la fléchir ou de l'oublier , lui rendirent la vie odieuse. Les Anglois sont sujets à une noire mélancolie qui dégénère en un mal incurable qu'ils appellent *consomption*. Park paroissoit insensible à toutes les bontés de Henri. Il lui dit ingénûment qu'il avoit une passion violente & malheureuse dans le cœur , & que rien ne pouvant

adoucir une Française qu'il aimoit, il étoit résolu de se laisser mourir. Henri s'informa qui elle étoit, & la fit demander à madame de Montmirel, sa mère, qui, se voyant sans biens & sans appui, déterminâ sa fille à ne plus maltraiter Park, & à accepter l'honneur que le roi d'Angleterre vouloit lui faire. Mademoiselle de Montmirel touchée de la persévérance d'un amant si tendre & si fidèle, se rendit. Le mariage fut conclu, & s'acheva avec beaucoup de magnificence. Cet heureux changement rendit à Park la beauté & la bonne humeur que sa tristesse lui avoit enlevées. Mademoiselle de Montmirel, devenue madame Park, aima d'abord son mari par devoir, & bientôt par inclination. Ils jouirent long-tems de leur bonheur, laissèrent une nombreuse postérité; & Henri VIII, aussi roi d'Angleterre, épousa dans la suite une héritière de cette maison.





L E T T R E

D E M. * * * A M^{lle}. * * *

S U R

L' O R I G I N E

D E

L A M U S I Q U E.

VOUS m'avez souvent demandé ce que je pensois sur les différentes sortes de musique, en personne qui n'a pas décidé quel est son goût, qui n'ose s'y fier, & qui reste dans l'incertitude. Les différentes opinions n'ont pas la force de vous entraîner, mais bien celle de suspendre l'impression du sentiment auquel vous n'osez vous livrer : voici votre excuse.

• Votre cœur n'a jamais été touché, vous ne connoissez point l'amour : vos amans ont voulu vainement vous le faire connoître, vous n'avez connu que vos amans. Les uns, emportés & grossiers, ne vouloient que vous corrompre, ils vous ont inspiré

de l'horreur ; d'autres , ayant le même projet , l'ont dissimulé. Les uns se sont donnés pour philosophes uniquement charmés de vos vertus ; la plupart se disoient séduits par les graces de votre esprit : ce même esprit qu'ils vantoient vous a servi à connoître la fausseté de leur caractère ; les voilà démasqués & méprisés. D'autres encore ont essayé de vous plaire par les discours flatteurs, les coquetteries & les gentilleffes frivoles, qui séduisent presque toutes les femmes ; cet art, ce manège vous a paru plat, & tous les amans vous ont paru dangereux & incapables de satisfaire votre esprit & de toucher votre cœur.

Il m'a paru nécessaire de débrouiller en vous les idées fausses que vous avez de l'amour, avant que de vous parler de lui. Ne croyez pas que j'entreprenne de vous le faire connoître autrement que par la simple théorie, peut-être un jour l'amant qu'il vous a destiné vous fera sentir quel il est.

On a distingué ; il y a long-tems, deux amours ; l'un, sous le nom d'Eros, & l'autre d'Anteros. C'est du premier dont je veux vous parler ; c'est lui qui aima Pŷché. Cet amour, tendre, pur, vrai, vif, constant, fidele, ne pouvoit aimer que Pŷché, il vouloit être aimé de même ; pour cela, il lui falloit une ame toute entière. Il trouvoit dans toutes les femmes les défauts & les dégoûts que Pŷché trouvoit dans tous les hommes ; rien ne pouvoit
plaire

plaire à Pſyché, & n'étoit digne d'elle que l'amour lui-même. La fable vous a appris tous ſes malheurs, la curioſité & la vanité les cauſèrent; elle y joignit la défiance, crime pour l'amitié, mais affreux & irrémifſible aux yeux du véritable amour. Vous êtes étonnée de m'entendre dire *aux yeux du véritable amour*. Oui, à ſes yeux, celui-là n'eſt point aveugle, il eſt clair-voyant, mais ſilencieux; il parle peu, ſimplement, évite les phraſes & les tours affectés; ſon langage eſt viſ, plein de naïveté & d'exprefſion; tout parle en lui. Rien n'étoit perdu pour Pſyché; une ame n'a pas beſoin de grands diſcours pour entendre toute la force & toute la grace d'une penſée, encore moins lorſque cette penſée vient du ſentiment. Après toutes les peines que les défauts de Pſyché lui avoient cauſées, après qu'elle eut expié ſes crimes, en ſe livrant entièrement à l'amour, il l'épouſa; les dieux approuvèrent ce mariage; ils étoient ſeuls dans l'univers faits l'un pour l'autre. De ce couple charmant naquit la volupté. Cette déeſſe étoit digne de ſon origine; elle ne ſe ſépara jamais de ſon père & de ſa mère, elle en faiſoit les délices. Sans parler les différens idiômes, elle ſe faiſoit entendre à toutes les nations; il ſuffiſoit pour cela d'avoir une ame ou de l'amour; tout ce qui étoit privé de l'un ou de l'autre ne l'entendoit point, tout ce qui ſuiſſoit les étendards d'Anteros étoit ſourd pour ſa voix délicate & gracieuſe. Vous

savez qu'Anteros, le faux amour, vint s'établir sur la terre, qu'il subjuga presque tous les mortels. Il les bleffoit avec des fleches empoisonnées, il traînoit après lui la jaloufie, la fraude, la trahison, l'inconstance, l'indiscrétion; de là vinrent des guerres & des meurtres sans nombre. Pour les séduire, il menoit avec lui une fausse volupté, qui ne ressembloit en rien à la fille de Ppsyché; elle ne donnoit que des plaisirs grossiers, qui ne flattant les sens que pour des instans, les détruisoient en peu de tems. La fille de Ppsyché, un jour en badinant, essaya d'imiter les soupirs d'amour sur un instrument qu'elle fit avec un roseau; sur ce même instrument elle trouva le moyen de peindre par des sons les différentes agitations d'un cœur amoureux: langueurs, larmes, délices, joie douce & naïve. Son père & sa mère sentoient augmenter leurs plaisirs par les sons touchans qui les représentoient. La volupté ne s'en tint pas à ce coup-d'essai; elle inventa plusieurs instrumens, ayant tous des beautés particulières & propres à caractériser & à peindre tous les différens mouvemens de l'ame, au point de les faire ressentir à ceux qui en étoient susceptibles. Les oiseaux habitans des bocages du pays fortuné où ces dieux charmans avoient choisi leur retraite, apprirent bientôt à former des sons mélodieux & agréables. Les bergers soupiroient sur la flûte, & animoient leurs danses par le son de la musette &

du tambourin. Un jour, un rossignol s'étant éloigné de sa demeure ordinaire, fut surpris par un amour folâtre qui voltigeoit près de l'île fortunée ; son chant lui parut nouveau ; il porta l'oiseau à Vénus, comme un présent rare & digne d'elle. Elle en connut tout le prix, & sur-le-champ ayant fait atteler son char, elle ordonna au rossignol de voler devant ses pigeons, & de la conduire dans les climats, inconnus jusqu'alors, où les oiseaux avoient un ramage si tendre. Il obéit, elle part & arrive. Son char resta suspendu dans les airs, enveloppé d'un nuage ; elle vouloit voir sans être apperçue. Ses yeux furent frappés du plus agréable spectacle qui fut jamais ; son fils & Pŷché sur un trône de gazon & de fleurs, dans le lieu le plus délicieux de l'univers. Je n'en ferai point la description ; l'amour l'avoit choisi pour sa demeure, & sa fille l'avoit orné. A la tête des nymphes & de leur cour, elle leur donnoit une fête champêtre ; elles dansoient sur le gazon, les zéphirs légers dansoient avec elles ; les bergers & bergères dansèrent quelques entrées de ce ballet, les graces de la suite de Pŷché en dansèrent aussi. Ces graces ne ressembtent point à celles qui accompagnent Vénus ; elles sont aussi modestes, naïves & touchantes, que les dernières sont effrontées & minaудиères. Toute la musique du ballet étoit caractérisée ; les yeux fermés, on pouvoit deviner quels étoient les danseurs, & se représenter à-peu-près les

différentes figures du ballet ; tant la même expression régnoit & dans le chant & dans la danse. Il sembloit que la nature seule eût produit l'une & l'autre ; & sans que l'on s'en apperçût , on resentoit les plus délicates nuances des douces passions, exprimées par les sons. Lorsque les jeux furent terminés , Vénus regagna Cythère , plus jalouse que jamais de la beauté & du bonheur de Pfyché. Il n'étoit plus en son pouvoir de le troubler ; elle voulut du moins essayer de jouir du même plaisir , & si les spectacles qu'elle donneroit à Cythère n'avoient pas les mêmes charmes , les surpasser du moins en magnificence. Elle fit construire un théâtre dont les ornemens étoient chargés d'or & de pierreries ; les décorations & les perspectives tâchèrent d'imiter ce beau paysage qu'elle venoit de voir ; un nombre prodigieux d'instrumens furent fabriqués ; Vénus promit des dons & des faveurs à tous ceux qui travailleroient avec succès pour son théâtre. Tous les hommes croyant avoir besoin de la protection de Vénus , ont recours à elle comme à une divinité bienfaisante ; ils ignorent que d'elle & de ses enfans viennent les peines dont ils gémissent. Tous travaillèrent à l'envi à composer de la Musique. Chacun vantoit son travail & la peine qu'il s'étoit donnée : les géometres même s'en mêlèrent ; ils louoient les calculs immenses qu'ils avoient fait pour trouver le moyen de

parcourir dans les airs de violon toutes les différentes combinaisons d'un *re* ou d'un *mi*, avec les autres notes. Il est vrai que cet air n'avoit point de chant, & dans cette musique contrainte & si pénible à composer, rien ne couloit de source, nul génie ne les animoit, ils fuioient la nature & le sentiment : l'art n'auroit dû servir qu'à chercher l'un & l'autre, pour les orner & les mettre dans leur plus beau jour. Quand celui où l'on devoit exécuter sur le théâtre de Cythère ce ballet tant vanté, fut arrivé, la plupart des spectateurs s'écrièrent que les instrumens étoient faux; leurs sons faisoient peine aux oreilles les moins délicates; on leur déclara dogmatiquement que c'étoit des dissonances faites exprès, & le chef-d'œuvre de l'art! Les chats, originaires de Cythère, ont transmis jusqu'à nous quelques tons de cette harmonie, comme les rossignols nous en font entendre quelques-uns de celle qu'ils ont entendue dans l'île de l'amour.

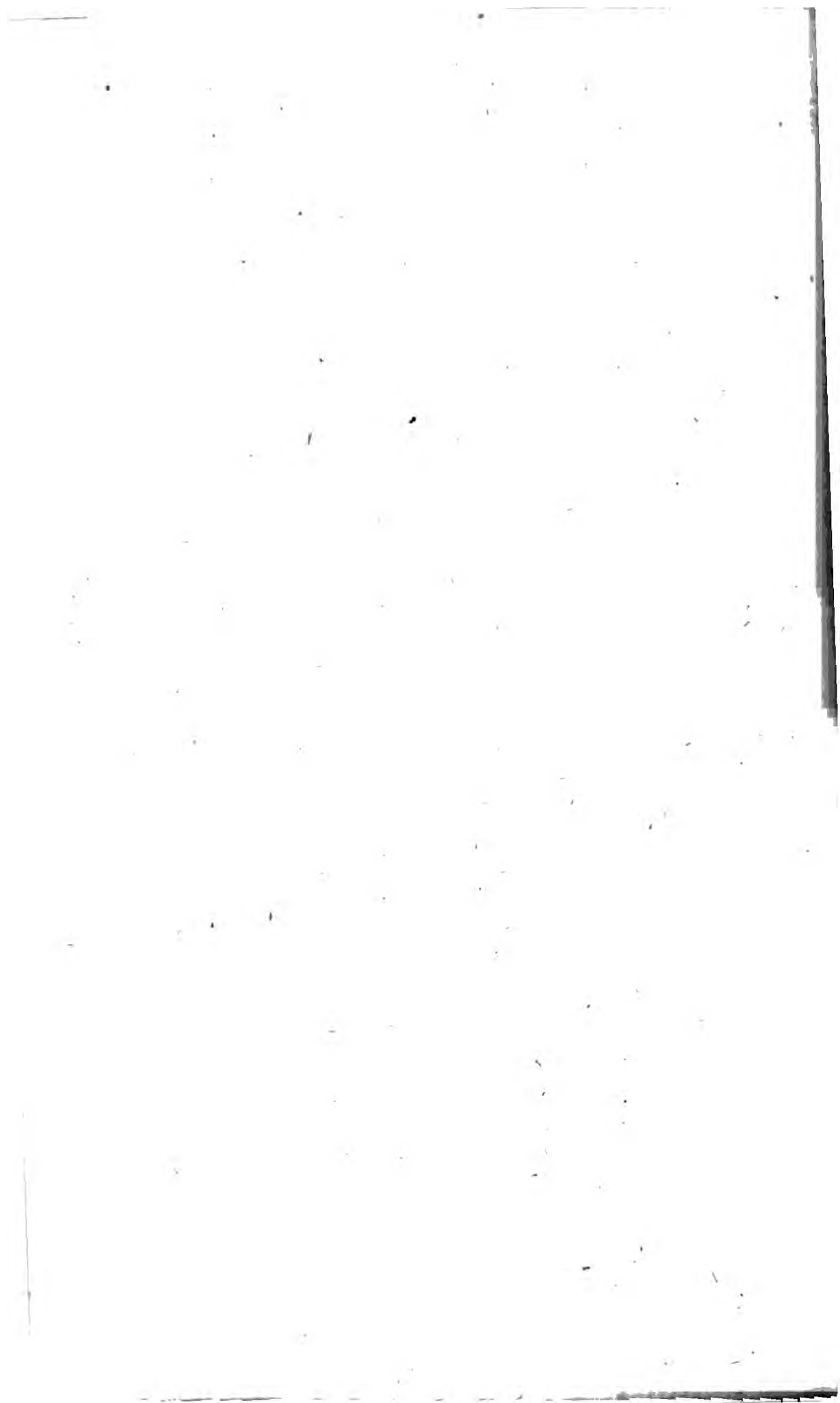
Le ballet fut dansé par les nymphes de la suite de Vénus; danses indécentes, où se mêloient des athlètes de la suite de Mars; les graces faisoient des sauts & des tours de force; la confusion régnoit. La musique n'avoit de rapport à la danse que par les mouvemens plus ou moins vifs; point de pensée, par-conséquent point d'expression. On parcouroit tous les tours avec rapidité, les disso-

nances prodiguées fans cesse; quelquefois on s'obstinoit à rebattre deux notes pendant un quart-d'heure ; beaucoup de bruit , force fredons ; & lorsque par hafard il se rencontroit deux mesures qui pouvoient faire un chant agréable, l'on changeoit bien vîte de ton , de mode & de mesure. Toujours de la tristesse au lieu de tendresse ; le singulier étoit du barocque ; la fureur , du tintamâre ; au lieu de gaieté , du turbulent ; & jamais de gentillesse , ni rien qui pût aller au cœur. Vous en savez à présent autant que moi , faites votre choix : l'une de ces musiques vient de Cythère ; l'autre , de la fille de l'amour & de Psyché. Ne croyez pas qu'une nation s'en soit approprié l'une à l'exclusion de l'autre ; les deux musiques se sont répandues dans les deux nations ; votre cœur & votre goût vous feront démêler quelle est leur origine.

Vous trouverez peut-être que j'avance fans preuve que les chats sont originaires de Cythère. Ils en conservent encore les inclinations & les manières ; remplis de gentillesse dans leurs badinages , un air doux , pleins de dissimulation , cruels , trompeurs , féroces , fans amitié ; lorsque l'amour les rend heureux ; leur indiscretion l'apprend au voisinage par leurs clameurs ; ils sont légers & volages comme les Cupidons. Le rossignol amoureux , venu de l'île fortunée , ne

chante que pour toucher sa maîtresse. Est-il heureux ? il se tait & ne chante plus ; content de sa bonne fortune , il la goûte en silence.

Fin des Histoires , Nouvelles & Mémoires ramassés.

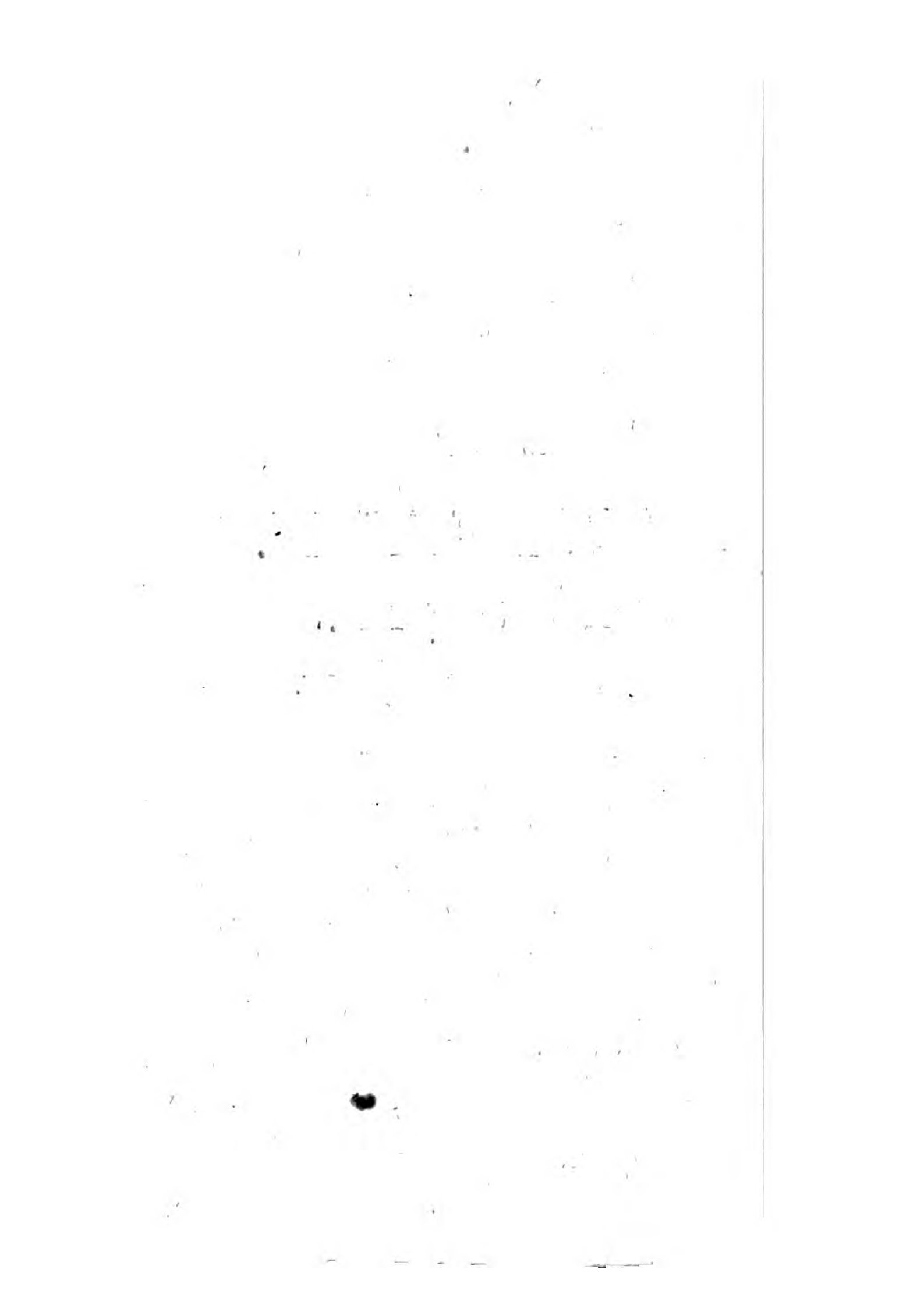


L E S

MANTEAUX.

R E C U E I L.

P R E M I È R E P A R T I E.



A

M. MANTEAU,
MAITRE CORDONNIER
POUR HOMME,
AU SOULIER COMMODE,

Rue du Chantre, à Paris.

*V*Otre nom, Monsieur, vous donnoit des droits sur cet Ouvrage, quand la fortune ne vous auroit fait que Savetier. Des recherches critiques, historiques, grammaticales, théologiques; des faits anecdotes qui ont donné lieu à plusieurs Auteurs d'employer dans un nouveau sens le mot de Manteau; d'autres faits peu connus, dont le même mot, pris dans ses sens différens, a été le sujet principal, ou l'occasion, entreront dans ce recueil, qui par sa singularité, mérite votre approbation, où du moins votre indulgence. Si les histoires que je vous présente

ne paroissent point par elles-mêmes utiles à votre profession , l'hommage que je vous rends , peut du moins servir à corriger dans la suite messieurs vos enfans d'une ambition , qui n'est que trop dangereuse pour la plupart des familles. Ce seroit ici le lieu ou jamais , de faire votre éloge , mais je m'arrêterai à un seul trait ; vous peignez la douceur de votre caractère par le choix de votre enseigne. Madame Manteau est la première à vous rendre, sur cet article , la justice qui vous est due. Elle cherche de son côté à vous imiter , & l'on peut dire que vous trouvez en elle la vraie chaussure à votre pied. Si j'ai le bonheur de contribuer à vous faire connoître , j'espère de votre reconnoissance que vous contribuerez à me faire valoir , en me prônant auprès de vos pratiques. Vous en aurez peut-être davantage , & mon livre en sera mieux vendu. Je suis , monsieur , très-parfaitement, votre très-humble serviteur,

A * * * .

De Paris , ce 1746.

P R É F A C E.

ETYMOLOGIE. Il seroit assez difficile de décider, & peut-être assez peu important de discuter, si le mot *Manteau* vient de *mante*, ou si *mante* vient de *Manteau*. Il est sûr du moins que les dérivés *mantelet*, *manteline*, *mantille*, *mandille*, &c. & les composés du mot *Manteau* viennent de l'un ou de l'autre, à moins qu'ils ne viennent tous de *mantel*, vieux mot celtique.

ÉLOGE DU MANTEAU. L'éloge du *Manteau*, composé en latin par *Petingfert*, juriconsulte Allemand, & publié à Breme dans un recueil de pieces, in-12, ne pourroit nous fixer à cet égard. Si j'avois trouvé ce recueil à Paris, j'en aurois profité par rapport à d'autres objets, & j'aurois eu autant de bonne-foi pour citer l'ouvrage & les secours dont il m'auroit été, que j'ai de sincérité pour dire que le *Manteau*, ou la couverture des eaux de Spa, par M. W***, Cologne, Pierre Marteau, 1737, est une brochure in-8°, d'un style détestable, dont il n'a paru que la première partie, & dans laquelle il n'est pas question de *Manteau*.

MANTEAUX AU PROPRE. Il est

inutile d'avoir recours aux favans d'Allemagne pour connoître l'ancienneté du Manteau & ses avantages. Pour savoir qu'Elisée n'eût point eu le don de prophétie, si Elie en montant au ciel, ne lui avoit laissé son Manteau.

Petingfert n'auroit sûrement pas rapporté l'épigramme suivante, mise en vers par Montmor, d'après le mot de monsieur de Montausier ; épigramme qui peut trouver ici sa place.

Elie, ainsi qu'il est écrit,
De son Manteau joint à son double esprit
Récompensa son serviteur fidele.

Tristan eût suivi ce modele :
Mais Tristan, qu'on mit au tombeau
Plus pauvre que n'est un prophete,
En laissant à Quinault son esprit de poète,
Ne put lui laisser de Manteau.

Il n'est pas permis d'ignorer de quelle ressource fut à Joseph son Manteau, pour se débarrasser des vives, & très-vives instances de la femme de Putiphar.

Il suffit encore d'avoir une légère connoissance de l'antiquité, pour être au fait du Manteau des Grecs, & de celui qui distinguoit les philosophes cyniques. Celui des Grecs en général se portoit par-dessus une tunique; il étoit large, relevé par

les deux bouts de chaque côté, & attaché derrière les épaules avec une agraffe. Antisthène, fondateur de la secte des Cyniques, fit porter à ses disciples le Manteau sur l'épaule, & supprima la tunique. Diogène, jeune encore, en demanda une pour se garantir du froid; Le Manteau suffit, lui dit Antisthène; en hiver, mettez-le double; en été, comme vous voudrez. Si la réponse est dure, la dernière partie qui a quelque plaisanterie, pourroit être l'origine éloignée de cette espece de dicton en usage parmi nous.

Quand il fait beau,
Prends ton Manteau;
Quand il pleut,
Prends-le si tu veux.

Je me trouve pourtant forcé d'avouer ici qu'un compilateur un peu profond, m'auroit été d'un grand secours pour répandre la lumière sur les faits douteux du legs d'Antisthène, fait à Diogène; du partage de ce Manteau tout déchiré entre les disciples d'Antisthène, ou de l'ordre que donna ce philosophe en mourant d'enterrer son Manteau avec lui; mon érudition se borne à rapporter le reproche que l'on fit à Diogène, en lui disant que l'on voyoit sa vanité à travers des trous de son Manteau. Voyez Diog. Laërt.

S'il étoit nécessaire de donner de nouvelles preuves de l'usage général des Manteaux chez les Grecs, je rappellerois la réponse de ce philosophe à celui qui demandoit ce qu'il avoit sous son manteau : Le porterois-je ainsi, si je n'avois dessein de le cacher ? J'ajouterois que la comédie des Grecs, (*palliata*) est distinguée de celle des Romains, (*togata*) par la différence du vêtement des deux nations.

A quel siècle rapporterons-nous le fait qui est décrit dans la cinquième fable du cinquième livre de Phèdre ? Un comédien avoit imité le cri d'un cochon si parfaitement que les spectateurs crurent qu'il en avoit un caché sous son Manteau ; un paysan dit tout haut qu'il réussiroit encore mieux. Le peuple assemblé deux jours après ; dès que le comédien eut joué son rôle avec le même succès, le paysan, qui avoit effectivement un cochon sous son Manteau, lui tira l'oreille jusqu'au point de le faire crier. Les acclamations furent toutes en faveur du comédien ; le paysan montra aux spectateurs l'acteur qu'ils critiquoient, leur disant :

En hic (porcellus) declarat quales sitis judices.

Quoique la robe fût l'habillement distinctif des Romains, on fait que souvent ils portoient par-dessus une sorte de Manteau appelé épitoge. Il servit à Pompée & à César, pour ne pas voir en mourant

mourant les derniers coups qu'on leur portoit.

USAGE DU MANTEAU. En suivant l'usage des Manteaux jusqu'à nos jours , l'histoire ecclésiastique fournit plusieurs faits que je ferois en droit de revendiquer ; les Manteaux de S. Florent , de S. Martin , de Sainte Ursule , de S. François d'Assise , de S. François de Paule , mériteroient des dissertations particulières. Il suffira de dire ici que dans les premiers siècles du christianisme , une grande partie des nouveaux chrétiens , & sur-tout les clercs , abandonnèrent la robe romaine , alors somptueuse , pour le Manteau simple de couleur brune. On leur en fit un crime , comme si en préférant l'habit des Grecs , ils en avoient adopté les mœurs , alors généralement décriées. Tertullien crut devoir justifier les nouveaux chrétiens , & lui-même , par un traité qui nous a été conservé , & qu'il prononça , dit-on , publiquement à Carthage. Une plaisanterie insultante contribua peut-être à lui faire composer cet ouvrage ; on disoit des chrétiens & de lui , qu'ils avoient passé à *toga ad pallium , ab equis ad asinos*. Le livre du Manteau , de Tertullien , a été traduit en françois par Manessier. Paris , Pierre Promé , 1665 , in - 12. Catalog. de la Biblioth. du Roi. SS. Pères , n. 478.

Si le Manteau fut pour les nouveaux chrétiens une source de railleries piquantes , la religion qu'ils

embrassoient leur apprenoit à souffrir patiemment les injures & le mépris : mais rien ne dédommagea les seigneurs & les dames de la cour du roi Artus , de la honte & de la confusion que leur causa le Manteau envoyé par la fée Mourgue. On peut en juger par la lecture du *Manteau mal-taillé*, imprimé dans ce recueil d'après un manuscrit de la Bibliothèque du Roi.

Pour connoître l'utilité des Manteaux , j'en appelle à tous les voyageurs , & à quiconque est exposé au froid & à la pluie. Molière , dont les comédies sont le tableau du ridicule des hommes , & l'histoire des usages de son siècle , nous apprend qu'il suffisoit de sortir de chez soi pour se servir du Manteau.

Et voyant arriver chez lui le damoiseau ,
Prend fort honnêtement ses gants & son Manteau.
Ecole des femmes , acte 1 , scène 1.

Regnier nous avoit aussi marqué ce fait par ces deux vers :

Un de ces jours derniers , par des lieux détournés ,
Je m'en allois rêvant , mon Manteau sur le nés.

Le terme des rôles à Manteau , dont on se sert pour désigner certains personnages de comédie ,

indique assez qu'il y avoit des âges, des conditions & des caractères, auxquels ce vêtement étoit plus particulier.

Je croirois inutile de dire qu'autrefois les filoux ôtoient, tiroient les Manteaux des passans, la nuit dans les rues de Paris, si je n'avois à placer deux traits de La Fontaine. Il n'étoit que six heures du soir quand il fut arrêté dans la rue : Messieurs, leur dit La Fontaine, voilà mon Manteau, mais vous ouvrez de bonne heure. Une autrefois il fut rencontré sur le Pont-neuf par des gens de la même espece, qui contrefaisant les ivrognes, lui demandèrent en balbutiant le chemin de la Grève ; La Fontaine en leur donnant son Manteau, leur dit : le voilà.

Un poète, de nos jours, qui fut attaqué la nuit dans la rue, auroit cru en être quitte à bon marché, s'il n'avoit risqué que son Manteau.

L'usage n'en est plus si général, les états sur lesquels la mode a moins le droit d'exercer son empire, n'ont point adopté les changemens qu'elle invente & qu'elle autorise. Les moines ont gardé l'habillement de leur première institution ; le Manteau court, le Manteau long se sont conservés parmi les ecclésiastiques. A l'égard du Manteau court des ecclésiastiques, j'ai trop été des amis de l'abbé Courtin pour rapporter l'épigramme de Rousseau ; mais je ne puis m'empêcher d'admirer l'exactitude & la précision du portrait. Le Manteau fourré

subsiste encore pour les malades ; le petit Manteau ou mantelet s'est introduit nouvellement , & nous vient d'Espagne. On peut raisonnablement juger que les femmes se servent encore du Manteau de lit : je dis juger ; car la plupart ne se montrent guère dans cet ajustement , & mettent sur le compte de la pudeur , ce qui n'est que l'effet de leur coquetterie , comme la crainte de ne pas briller par la taille leur a fait reléguer le Manteau trouffé avec les vertu - gadins , sous le prétexte apparent d'une plus grande commodité. Enfin , la multiplicité d'équipages & la facilité des petites-maisons , ont fait disparaître le Manteau couleur de muraille. On pourroit croire Regnard inventeur de cette expression heureuse qu'il a placée dans le joueur :

Tu prendras ce Manteau fait pour bonne fortune ,
De couleur de muraille.

Acte 2 , Scène 4.

Mais l'origine de cette expression est constatée par des mémoires historiques & critiques sur les différentes modes du siècle passé.

On lit dans ces mémoires qu'un jeune-homme amoureux de bonne-foi , & par conséquent moins séduit par la gloire d'avoir triomphé d'une femme , que flatté du charme de s'assurer la possession d'une maîtresse qu'il aimoit , obtint un rendez - vous. Il

crut devoir employer toutes les précautions que lui inspiroit sa délicatesse, & courut chez le plus habile tailleur de la cour, lui commander un Manteau gris. De quel gris, monsieur? lui dit le tailleur. Cette demande embarrassâ le jeune-homme. Occupé uniquement de la crainte d'être aperçu, il sentit à l'instant la différence qu'il y avoit dans les nuances d'une couleur, dont les unes approchoient trop du blanc, & les autres de la couleur brune; & parlant à sa pensée, il dit, avec une espece d'inspiration: De couleur de muraille. Ah! monsieur, lui répondit le tailleur avec enthousiasme, que je vous ai d'obligation! vous fixez mes idées; si je vous eusse vu deux mois plutôt, le baron de Bercy vivroit encore; il me demanda, comme vous, un Manteau gris, tout gris me parut égal, celui que j'employai étoit trop clair, le baron, plein de confiance, fut au rendez-vous, il fut remarqué, suivi, assassiné.

MANTEAU DE DIGNITÉ, DE CÉRÉMONIE. Si l'on me reproche cette digression, qui n'est que l'extrait d'un article plus étendu de l'ouvrage que je compte donner au public, sous le titre de l'histoire de l'esprit humain, on ne me pardonneroit pas d'oublier que le manteau est aussi une marque de dignité, d'honneur, de prééminence, de cérémonie. Faut-il en effet

citer le Manteau par l'imposition duquel le premier des diacres investissoit le pape du souverain pontificat ; celui que les papes , patriarches , primats , métropolitains , portent par-dessus leurs habits pontificaux , en signe de juridiction ; celui que les évêques portent par-dessus leur rochet , quand ils sont en présence du légat ou du pape. On fait les prérogatives attachées au Manteau royal. La noblesse aspire sans cesse au moment de décorer ses équipages du Manteau ducal ; une décoration à-peu-près semblable , est l'objet de l'ambition de tous les magistrats. Le grand-maître de Malthe est distingué par son Manteau à bec : tous les grands-mâîtres & les chevaliers de chaque ordre militaire ont un Manteau qui leur est particulier. Le Manteau des maîtres des requêtes n'est-il pas la route la plus sûre pour arriver à la plus haute fortune à laquelle ils aient droit de prétendre ? Enfin les maîtres imprimeurs , tapissiers , bourreliers , corbonniers , ne se font-ils pas un honneur de porter le Manteau ?

Sans présenter le triste spectacle qu'offre un long Manteau de deuil , je finirai par un fait attesté par des voyageurs. Les rois du Mexique n'avoient , en se mariant , d'autre cérémonie que de nouer leur Manteau avec le voile des princesses qu'ils épousoient.

DIVERSES ACCEPTIONS DU MOT

MANTEAU. Je laisse aux juges des armoiries à décider dans quel sens le Manteau doit être pris en terme de blazon, & à donner les marques distinctives des lions mantelés, & à nous instruire des rangs & de la place du Manteau par rapport aux princes de la maison de France. C'est aux experts en l'art de fauconnerie à juger du Manteau des oiseaux de proie; je pourrois trouver telle corneille emmantelée, qu'ils me prouveroient que j'ai tort. Le nouveau traité d'architecture aura tout dit probablement sur les Manteaux de porte & sur les Manteaux de cheminée.

COMPOSÉS DU MOT MANTEAU.

Si j'avois eu communication des titres du chapitre de S. Honoré, j'aurois pu déterminer l'étendue du fief froidmantel ou frementeau, qui a donné son nom à une des rues de Paris. Il suffira de citer l'église & la rue des Blancs-Manteaux, puisque des religieux ainsi appelés de-là Manteaux-blancs, il ne reste plus que le nom. L'état de la France, imprimé en trois volumes, donnera des lumières sur les fonctions attachées à la charge de porte-Manteau du roi. Quant aux porte-Manteaux qui se placent dans les gardes-robres, ce seroit perdre le tems que de s'y arrêter; je dois seulement rapporter, à l'occasion de porte-Manteaux de voyage, le trait de Benferade, qui ressemble beaucoup à

celui du philosophe Bias, & qui dit en parlant de lui-même :

Tous mes habits sont sur ma peau,
Et je suis mon porte-Manteau.

Je n'en dirois pas davantage sur cet article, mais tout le monde n'a pas présente l'épigramme que le mot Marmanteau donna occasion de faire à La Fontaine. On appelle bois Marmanteau en termes de gruerie, les arbres qui composent les avenues, qui forment un abri, ou qui servent de décoration à quelque château ou maison de campagne. Ces sortes d'arbres ne sont jamais compris dans les coupes de bois, ils sont censés être le Manteau de la maison. L'Académie françoise voulant dans ce tems-là, étendre le dictionnaire qu'elle projettoit, jusqu'aux mots des arts, Furetière plaisanta La Fontaine avec aigreur, sur ce qu'étant maître des eaux & forêts, il ne savoit pas la différence des bois Marmanteau & des bois en grume : le dernier, par parenthèse, est un bois coupé qui a conservé son écorce, & qui n'est point encore équarri. La Fontaine, piqué, fit cette épigramme contre Furetière :

Un beau jour que certains quidams,
Piqués de tes dits outrageans,
Sur ton dos emprêtré, comme sur une enclume,

Frappoient avec du bois porté sous le Manteau ?

Sais-tu si c'étoit bois en grume,

Ou si c'étoit bois Marmanteau ?

Pour l'intelligence de cette épigramme, il faut savoir que Furetière étoit prêtre, qu'il n'en vouloit pas convenir, & qu'il venoit de recevoir des coups de bâton pour des portraits qu'il avoit placés dans son roman bourgeois.

A D D I T I O N A L A P R É F A C E.

MANTEAUX AU FIGURÉ, ET DITS PROVERBIALEMENT. Voici le moment d'avouer que je ne puis résister à la tentation de faire paroître cet ouvrage; du moins on ne dira pas de moi ces vers que Molière fait dire dans son *Tartuffe*:

Que l'imposteur fait bien, de trahresse manière,
Se faire un beau Manteau de tout ce qu'on révère!

Acte 5.

Je ne suis point dans le cas de me servir du Manteau de la religion, ni de tout ce qui doit être sacré & respectable, pour mettre au jour des traits dictés par l'hypocrisie, l'intrigue ou le fanatisme. Je n'aurai point recours au Manteau de la nuit pour rien cacher dont la probité ait à rougir. Plutôt que de m'attirer de pareils reproches, je consentirois que la fièvre

fût un manteau pour mon hiver, & je préférerois de me voir à la triste nécessité de manger mon pain sous mon Manteau. Je n'ai voulu que m'amuser : on me critiquera sans doute, mais je ne tirerai personne par le Manteau pour l'engager à m'épargner. Je connois déjà tels & tels qui se croiroient déshonorés de garder les Manteaux de leur bibliothèque ; loin de leur en faire mauvais gré, je garderois pour eux les Manteaux dans un autre sens. Telle femme à qui l'on pourroit dire que le mariage est un Manteau qui couvre tout, peut aussi ne se pas refuser une critique aussi superficielle que précieuse ; j'en ferai autant de cas que de Rognonet,

Qui d'un Manteau fit un bonnet.

Le livre est fait, il sera imprimé, il sera vendu sous le Manteau ; si quelque ouvrage mérite ce privilège, c'est sans doute celui-ci. Quelque mauvais plaisant pourra dire que les colporteurs feront des porte-Manteaux, à la bonne heure ; pour moi, sans oser dire avec Horace :

& meâ
Virtute me involvo.

J'emploie la traduction, qui devient plus modeste, & par conséquent plus convenable, & je m'enveloppe de mon Manteau pour ignorer le sort de cet ouvrage.



L E M A R I

M A N T E A U.

LUCIDIE, après avoir passé les premières années de sa jeunesse dans le couvent, en fut retirée par ses parens, qui crurent ne devoir se fier qu'à eux-mêmes du soin de perfectionner son éducation. Ils s'applaudirent de voir se développer en elle cet heureux naturel, qui est peut-être l'unique source des vertus de société; elle acquit des talens & des connoissances : mais son esprit cultivé ne perdit rien de ses graces, & son caractère doux & sensible, conserva cette simplicité si rare & si précieuse. Enfin elle étoit très-aimable, mais l'amour mit la dernière main à ses agrémens. . . . Quel maître !

Polémon étoit depuis long-tems ami des parens de Lucidie. Accoutumé à la voir dès son enfance, il avoit remarqué & suivi avec une forte d'intérêt ses différens progrès dans tous les genres. Lucidie avoit appris de ses parens à être bien aise quand

Polémon entroit ; c'étoit pour elle l'ami de sa famille , c'étoit pour lui la fille de ses amis : ils eurent occasion de se voir souvent, & cette vue fut fatale à la liberté de l'un & de l'autre.

Polémon s'en apperçut le premier. L'expérience qu'il avoit l'éclaira bientôt sur les sentimens qu'il éprouvoit lui-même , & sur ceux qu'il avoit fait naître ; il ne les envisagea qu'avec horreur ; l'amour en-vain voulut réclamer ses droits , il ne fut pas écouté ; dans un cœur vertueux , la passion peut subsister , mais la probité seule fait agir.

Polémon , résolu d'éviter les occasions de se trouver seul avec Lucidie , voulut prendre les ménagemens nécessaires pour qu'on ne soupçonnât rien du motif qui l'y déterminoit ; il réussit à l'égard de tout le monde ; mais cette conduite plus réservée n'échappa point à Lucidie , qui s'en trouva offensée. Le dépit produisit des réflexions , & le fruit de ces réflexions fut d'être effrayée de ses propres sentimens. Elle eût voulu en-vain se les dissimuler, Polémon l'aimoit par foiblesse , l'évitoit par vertu ; triste exemple à suivre ! Elle sentoit encore que Polémon étoit aimé.

Forcés de se voir assez souvent ; ils s'adrescoient rarement la parole ; mais tout les instruisoit mutuellement de la situation de leur ame. En effet , le cœur ne se fait-il pas toujours entendre au cœur ? Quel est son langage ? Tout. Qui peut le définir ? Rien.

Ils se parlèrent enfin. Cette première conversation fut pareille à celle de deux amans qui se seroient entretenus plusieurs fois ; elle étoit la suite des réflexions qu'ils avoient faites chacun sur l'état où ils se trouvoient. L'amour animoit leurs discours , mais c'étoit l'amour maîtrisé par la vertu ; l'aveu de leur passion étoit toujours suivi du projet constant de la surmonter , ils ne s'en occupoient que pour se la reprocher ; mais ces reproches réitérés n'étoient en effet que de nouveaux aveux , & de nouvelles sources de plaintes & de regrets. Ils se séparèrent enfin , peut-être plus amoureux , ils sentirent du moins que le moyen le plus sûr de se vaincre , n'étoit pas de se voir , pour s'y encourager.

Lucidie étoit dans ce trouble & dans cette agitation , quand une de ses amies , nommée Cidalise , qu'elle avoit connue dans le couvent , & qui étoit mariée depuis quelques années , vint lui rendre visite ; c'étoit une femme aimable , raisonnable sans sécheresse , sage par tempérament , connoissant le monde , & se prêtant par esprit & par douceur aux mouvemens que l'amour & les passions nobles peuvent causer. Indépendamment de ces heureuses dispositions pour être la confidente d'une passion malheureuse , cette passion , quand elle est vraie , suffit pour intéresser : c'est ainsi qu'un enfant affligé , semble tendre les bras à ceux qu'il apperçoit , &

les émeut, fans même qu'il ait besoin d'annoncer les secours qu'il espère.

Cette amie n'eut pas de peine à arracher *le secret* de la passion de Lucidie, l'amour fit le portrait de Polémon par la bouche de son amante, & l'amour fait peindre avec les couleurs les plus séduisantes. Aussi Lucidie n'eut point à justifier un sentiment dont Polémon paroïssoit digne, le choix fut approuvé, & l'on se dispoïtoit déjà à chercher les moyens de déterminer les personnes dont l'aveu étoit nécessaire pour une pareille union. Hélas ! s'écria Lucidie, tout espoir m'est ravi, Polémon est marié ! Et que prétendez-vous donc ? lui dit son amie avec une surprise que Lucidie remarqua : ce n'étoit plus une amie compatissante qu'elle voyoit, elle retrouva un juge sévère. Ah ! ne me condamnez pas, ajouta-t-elle ; trompés tous deux par les charmes innocens d'une tendre amitié mais que sert de se rappeler les sources de son malheur ? aidez-moi à le surmonter & à me vaincre moi-même. Un seul moyen vous reste, répliqua Cidalise, ressource cruelle, mais nécessaire pour votre repos & pour votre vertu ; répondez aux vœux d'un père qui vous aime, & consentez à vous marier. O ciel ! s'écria Lucidie, être unie pour toujours à un autre que Polémon ! n'est-ce pas être séparée de lui à jamais ? Cidalise insista, Lucidie se rendit, mais elle voulut annoncer à Polémon sa résolution, malgré la ré-

pugnance que son amie témoignoit pour une pareille entreprise. Si vous craignez , ajouta-t-elle , que mon cœur trop foible ne puisse soutenir un pareil effort , ranimez mon courage par votre présence. Cidalise y consentit , & fut témoin de la conversation que Lucidie eut avec Polémon.

A-peine fut-il entré , que Lucidie lui dit : Cidalise est mon amie , je n'ai rien de caché pour elle , elle fait que je vous aime , que vous m'aimez , elle fait encore que je ne puis être à vous. Polémon voulut parler : Ne m'interrompez point , je n'ai rien à entendre , c'est à vous à m'écouter. Mon père veut me marier ; je me trouve forcée de désirer une union qui fera le malheur de ma vie ; je ne vous le reproche pas , & vous avez peut-être l'injustice de me reprocher le parti que je prends. J'aurois pu vous le laisser ignorer jusqu'au tems où cette nouvelle sera publique ; mais en vous y préparant , j'ai peut-être voulu vous épargner , & à moi-même , l'état indiscret qu'auroit pu produire en vous la surprise ; ou plutôt que sert de vous le cacher ? je me suis ménagé la satisfaction de vous dire que le mari que je choisirai n'aura aucun des agrémens dont votre délicatesse puisse être blessée : non , je n'épouferois jamais un homme que vous pussiez me soupçonner d'aimer , c'est la seule marque d'amour qu'il me soit permis de vous donner. Quels combats s'élevent dans mon cœur ! s'écria Polémon. J'admire

vosre vertu , l'honneur m'engage à vous confirmer dans vosre résolution ; mais l'amour a peine à se faire , & mon cœur ne peut suffire aux tourmens qu'il endure.

Leur séparation fut tendre , mais noble & généreuse. Cidalise ne put s'empêcher de plaindre Lucidie , & Polémon qui fut qu'elle avoit contribué au parti que Lucidie avoit pris , ne put lui en favoir mauvais gré. Lucidie , en effet , préféra un des plus vieux maris à tous ceux qui lui furent présentés. Qu'arriva-t-il dans la suite ? Malgré toutes les résolutions que ces deux amans avoient formées , ils se virent ; Polémon devint ami du mari , & l'amour triompha , malgré les résistances & les projets vertueux de Lucidie. Ainsi le mariage servit de Manteau à une passion qui méritoit si parfaitement d'être heureuse.





LE MANTEAU

DE

LA CHÉMINÉE.

Fragment d'une histoire trouvée dans les papiers de M. J. après sa mort.

UN jeune François, nommé Guerin, avoit senti naître en lui dès son enfance, le desir de voyager dans les pays éloignés; ce desir s'étoit accru par la facilité que son père avoit eue de s'y prêter. Une somme d'argent mise dans le commerce & confiée à un négociant de Marseille pour la faire valoir, devoit produire les fonds destinés à la dépense des voyages de son fils.

Les idées qui naissent dans un âge où l'on est peu en état de raisonner, ne sont pas ordinairement bien étendues, & acquièrent difficilement un certain degré de netteté. Aussi le jeune Guerin, dans le dessein où il étoit de quitter un jour sa patrie, n'avoit point formé celui de faire fortune, de s'instruire, d'acquérir des connoissances utiles à son pays; il n'envisageoit que le plaisir de changer de lieu, de

voir de nouveaux objets, de nouveaux usages. Différens contre-tems suspendirent ses projets, & son père lui ayant proposé d'entrer dans le génie, il servit en Espagne pendant la campagne de 1719, en qualité d'ingénieur.

En 1720, l'arrivée de Méhemet Effendi à Paris, donna occasion à Guerin de se lier particulièrement avec M. Le Noir, Interprète de cet Ambassadeur. Ses premiers desirs se réveillèrent avec plus de vivacité ; la nouvelle qu'il reçut en même-tems que ses fonds de Marseille avoient produit une somme considérable ; la paix qui se fit avec l'Espagne, & qui lui ôtoit l'espérance de suivre une carrière dans laquelle l'honneur l'auroit retenu tant que la guerre auroit duré : ces circonstances réunies déterminèrent son départ.

Il passa d'abord à Constantinople, où il crut devoir s'appliquer à l'étude des langues turque, arabe & persane ; son intention étoit de pénétrer jusqu'aux extrémités de l'Asie.

Après avoir voyagé pendant plusieurs années dans différentes provinces de l'empire des Turcs ; attiré par la réputation de Thamas-Koulikan, il desira de voir ce conquérant, il espéra d'en être connu. Les Persans n'ont point ce barbare éloignement pour les peuples qui ne sont ni de leur nation ni de leur religion. Guerin fut accueilli par eux, & ne différa point à se rendre auprès de son héros. Il trouva

les moyens d'en obtenir une audience, dans laquelle il lui demanda la permission de combattre dans son armée, sans autre récompense que la gloire de le servir.

Bientôt l'intelligence de Guerin dans le métier de la guerre, & son habileté dans le génie, parvinrent aux oreilles du prince, qui par des offres considérables voulut le fixer à sa cour; mais Guerin voulut toujours se réserver le droit de quitter la Perse quand il le jugeroit à-propos; & pour acquérir ce droit, auquel Thamas-Koulikan consentit, il renonça sans peine aux honneurs & aux emplois que ses services pouvoient mériter. L'estime du prince, sa confiance, des distinctions flatteuses, des graces particulières le dédommagèrent des grades & des récompenses militaires, qu'il se fût reproché d'envier aux seigneurs Persans. Souvent il dirigeoit leurs manœuvres par ses conseils, mais il leur faisoit l'honneur de la réussite: aussi voyoient-ils sa faveur sans envie. Thamas-Koulikan fut même tirer parti de la modération de Guerin, pour animer le zele & les talens de ses généraux; il crut devoir, par une politique adroite, les louer en public des succès dont il avoit remercié Guerin en secret.

Ce fut alors que Topal Osman fut envoyé à la tête de l'armée qui s'assembloit contre la Perse: le général des Persans demanda de nouvelles troupes à son maître, qui souhaita que Guerin les accom-

pagnât. A-peine fut-il arrivé, que les deux armées en vinrent aux mains. Les Turcs eurent d'abord l'avantage, & les Persans eussent été défaits, si Guerin, après avoir rallié une partie des fuyards, n'avoit encore disposé l'artillerie de façon que le désordre se mit parmi les Turcs; on profita de ce moment pour les attaquer, ils furent presque tous détruits: Topal Osman, après des prodiges de valeur, y périt, regretté de ses ennemis mêmes.

Le général Persan sentit tout le prix de cette victoire, & n'eut pas la bassesse de dissimuler à qui il la devoit. Il ne risquoit rien, du côté de la fortune, à rendre justice à Guerin, & il étoit assez grand homme pour juger que par un pareil aveu, il ne perdrait rien de sa réputation. Le butin fut immense; Guerin, peu avide de trésors dont la générosité de Thamas-Koulikan l'avoit mis en état de se passer, souhaita pour sa part une plus grande quantité d'esclaves, flatté par avance du plaisir de pouvoir adoucir leur infortune.

Un d'entre eux, nommé Achmet, paroissoit plus accablé que les autres de la honte où le sort des armes l'avoit réduit; il dédaignoit de se plaindre, mais son air sombre & taciturne, peignoit assez le trouble de son ame. Guerin crut démêler que l'esclavage n'étoit pas la seule cause de la mélancolie qui paroissoit en lui; cette idée l'intéressa. Pour éclaircir ses soupçons il voulut donner lieu à Achmet

de lui découvrir le fond de son cœur , & lui fit plusieurs questions avec un air de bonté & d'intérêt. L'esclave gardoit un morne silence, les carettes mêmes furent employées inutilement, Achmet touché ne fut pas séduit. Guerin enfin hafarda l'autorité d'un maître sur son esclave, & fit entrevoir le rifque qu'on pouvoit courir à lui déplaire. Epargne-toi ce foin , lui dit Achmet, ma vie feule dépend de toi. Sans un foible espoir qui me refte , je te demanderois la mort comme une faveur ; mais tu peux l'ordonner fi tu la crois néceffaire pour fatisfaire l'orgueil d'un maître irrité. Ah cruel ! reprit Guerin ; devrois-tu me juger ainfi ? L'avois-je mérité ? ai-je insulté à ton malheur ? & quand la pitié.... Je la refuse cette pitié que tu m'offres , elle me feroit inutile , & ne peut qu'irriter mon défefpoir ; elle feroit même funefte pour toi , fi pour payer des bontés dont je fens le prix malgré la dureté que tu peux me reprocher , je te faisois partager l'horreur de mon fort. Accepte du moins mes bienfaits , lui dit Guerin. Le plus grand que j'attende de toi , reprit Achmet, c'est de refpecter mon fecret. Ton cœur inflexible , répartit Guerin , m'envie la douceur d'entrer dans tes peines , & de les foulager ; eh bien , je jure de ne jamais chercher à pénétrer l'affreufe vérité que tu me caches , mais du moins tu feras auffi heureux qu'il peut être en moi d'y contribuer ; je te laiffe à toi-même , à ton

trouble , à tes remords peut-être ; je te rends tous les droits que je puis avoir sur toi ; deviens libre , je te quitte encore de la reconnoissance.

Il seroit difficile de rendre l'étonnement , mêlé de respect & de vénération , dont Achmet fut saisi. Il se prosterna aux pieds de Guerin , & après quelques instans d'un silence à-travers duquel son ame agitée se peignoit toute entière , il lui dit : Je te parois un monstre , & tu n'en es que plus généreux. Forcé de te respecter , de t'admirer , de t'aimer , je me trouve dans la nécessité de t'outrager encore par mes refus ; mais j'aime mieux perdre tes bontés que ton estime : quand je pourrois les mériter par ma confiance , j'en deviendrois indigne par l'aveu que j'aurois fait. Ta vertu même , cette vertu qui maîtrise les passions , cette vertu sensible & généreuse , que j'ignorois & que tu me fais connoître , retient dans mon cœur un secret dont la connoissance éteindroit dans le tien tous les sentimens de pitié , pour n'y laisser qu'une juste horreur. J'accepte pourtant la liberté , ajouta-t-il en se relevant , si tu me permets de t'en faire à chaque instant le sacrifice , en ne te quittant jamais. Guerin s'attendrit , l'embrassa , confirma le don qu'il lui avoit fait , & la promesse de ne jamais le presser pour savoir son secret. Il le regarda dans la suite comme son ami.

Achmet étoit plus instruit que les Turcs ne le

font ordinairement ; il avoit appris le françois d'un esclave de cette nation qu'il avoit eu ; quand l'imprimerie s'établit à Constantinople , il avoit contribué à son établissement sous les yeux de Saïd , & dans les soins que lui donnoit cette occupation , il avoit acquis des connoissances qui rendoient sa société aimable.

Pendant le reste de la guerre , il n'hésita pas à suivre son bienfaiteur , quoique ce fût contre sa patrie ; mais il combattoit moins pour les Persans qu'il n'étoit attentif à veiller sur les jours de son ami. Il cherchoit l'occasion de s'acquitter en partie avec lui ; le hasard le servit. Guerin , tombé de cheval , alloit être enveloppé , Achmet soutint seul l'effort des Turcs , lui donna le tems de se relever , de remonter à cheval. Achmet , pressé , alloit succomber ; Guerin fondit sur eux pour le dégager , & tous deux mirent les Turcs en fuite.

Leur amitié qui croissoit par degrés , se nourrissoit par des sacrifices réciproques & continuels. Achmet n'avoit à se reprocher que son manque de confiance sur un seul point , & dans la condescendance que Guerin avoit pour cette foiblesse , il trouvoit une nouvelle source d'attachement pour lui.

La liaison intime qui étoit entre les deux amis ne s'étendoit pas jusqu'à les unir dans le goût des plaisirs. Achmet évitoit sur-tout de se trouver avec

ces esclaves charmantes , qui occupées du desir de plaire , jalouses de la préférence , ne font dépendre leur gloire que des desirs qu'elles inspirent , ou des transports qu'elles procurent , sans être sensibles à la douceur d'aimer , qu'elles ignorent. Tout ce qui avoit rapport à l'amour augmentoit sa mélancolie.

ils prirent la route de l'Inde , & après avoir séjourné quelque tems dans le beau royaume de Cachemire , ils s'embarquèrent sur les vaisseaux d'Europe.

. Au mois de Septembre 1736 , d'où s'étant rendus à Paris , Guerin alla loger chez son frère qui avoit été prévenu de son arrivée. Achmet fut reçu avec toutes sortes d'égards ; mais il demanda & obtint la liberté de vivre dans la retraite. Pour l'en arracher , Guerin le menoit quelquefois avec lui dans les visites qu'il étoit obligé de faire ; souvent il l'engageoit à se promener avec lui. L'hiver lui ayant ôté cette dernière ressource , il voulut lui persuader de cultiver les personnes qu'il lui avoit fait connoître ; mais Achmet préféra la solitude. Retiré dans son appartement , il en sortoit rarement ; la raison du froid , auquel il se disoit peut-être plus sensible qu'il ne l'étoit en effet , & dont cependant il pouvoit être plus susceptible depuis qu'il

avoit pris l'habit à la françoise, lui servoit de prétexte : en quittant l'habit turc, il avoit trouvé l'avantage de ne point exciter, par son habillement, une curiosité indiscrete, & d'éviter des questions qui auroient pu l'embarrasser.

Guerin se déroboit souvent aux empressements de sa famille pour venir causer avec Achmet. Un jour il le trouva auprès de son feu, appuyé sur le Manteau de sa cheminée, & plongé dans la plus grande rêverie; la chambre n'étoit éclairée que par la lumière que le feu y répandoit. Cette espece de clarté ressemble, à certains égards, à celle que répand la lune à travers des arbres épais; Achmet se leva comme s'il se fût réveillé d'un sommeil profond; & pour cacher l'état de son ame, dont il étoit honteux vis-à-vis d'un ami pour lequel il se reprochoit son peu de confiance, il chercha par plusieurs questions à se distraire de ses propres réflexions. Guerin remarqua l'embarras d'Achmet, l'effort qu'il se faisoit, & s'affit près de lui.

Après quelques discours vagues, Guerin s'étendit sur le désintéressement qu'avoit marqué son frère dans le compte qu'il lui avoit rendu de son bien. Ce bien, accumulé pendant quinze ans, avoit produit une fortune considérable, par l'intégrité & l'intelligence avec laquelle les revenus avoient été placés successivement. Guerin ajouta qu'il n'avoit accepté que ce qui lui étoit échu dans

son partage, & que renonçant au surplus, il l'avoit destiné à l'établissement de sa niece. Vous êtes généreux, dit Achmet, & je vous reconnois; vous payez par un don ce que votre frère eût eu tort de n'avoir pas fait. Non, non, reprit Guerin; laissez-moi jouir du plaisir de croire que la probité n'est pas si étendue que vous le dites, & que ses soins ont eu plutôt pour objet de servir un frère qu'il aimoit, que de remplir les loix que lui prescrivoit un dépôt confié à sa probité. Que vous êtes heureux! s'écria Achmet; la tranquillité de votre ame vous laisse jouir de tout ce qui vous environne; vous pouvez sans peine porter sur chacun de ces objets le degré d'intérêt, d'estime ou de sensibilité qu'il mérite. Votre patrie, vos anciennes liaisons, vos parens... Vous m'ouvrez les yeux, reprit Guerin; séduit par le charme de vivre avec vous, je n'ai pas songé que j'espérois en-vain vous dédommager de la douceur que j'éprouve moi-même en me retrouvant dans ma patrie & dans le sein de ma famille. Non, je n'ai rien à regretter, reprit Achmet avec transport, vous seul me restez dans la nature.... la connoissance de mon sort, des desirs impuissans.... des remords.... C'est vous seul que je dois, que je puis aimer. Il se tut alors; c'étoit en effet ne rien dire de plus que ce que Guerin avoit pu deviner: mais Achmet n'en avoit jamais tant dit, malgré l'habitude

d'une liaison aussi intime, malgré le désœuvrement d'une longue navigation; & Guerin regarda presque ces mots sans suite & sans ordre, comme un épanchement de cœur. Quoi! je vous quitterois, reprit encore Achmet, vous à qui je dois la liberté & les biens dont je jouis, à qui je dois surtout les sentimens que vous m'inspirez, & dont la douceur suspend souvent l'amertume de mon ame; vous qui avez le droit trop bien acquis de tout exiger de moi!... J'y ai renoncé, dit Guerin, c'est une des conditions de notre amitié; j'ai peut-être eu la foiblesse de m'y soumettre, mais j'ai du moins le courage de respecter nos engagements; je dis le courage, car il en coûtoit alors à la simple sensibilité qui intéresse pour un malheureux, & il en coûte à présent à l'amitié.

Il s'étoit levé en disant ces dernières paroles, Achmet l'avoit suivi, ils se promenèrent quelque-tems dans sa chambre. Guerin voulut continuer la conversation sur le même ton, Achmet, devenu tout-à-coup plus taciturne, ne répondit rien; ce changement n'échappa point à son ami, qui sans insister davantage, lui dit que le consul françois du Caire étoit nouvellement à Paris, qu'il iroit le voir incessamment, & qu'après ils prendroient jour pour y aller ensemble. Ils se séparèrent peu de tems après.

Guerin revint le lendemain, il trouva son ami

dans la même situation que la veille ; il venoit lui confier un projet que son frère lui avoit communiqué le matin. Il semble , dit-il , se méfier du goût que j'ai eu pour les voyages , & pour m'engager à rester avec lui , il croit qu'une femme pourroit me fixer à Paris. Je sens , comme je dois , cette marque d'attachement , & je vois toute la noblesse du procédé ; je m'engagerai volontiers à passer avec lui le reste de mes jours , cet engagement n'a rien qui ne me flatte , celui du mariage n'a rien qui me tente ; & quand les douceurs qu'on veut m'y faire envisager pourroient me séduire ; je vous en dois peut-être le sacrifice. A moi ? dit Achmet. Sans doute à vous , reprit Guerin ; si j'étois heureux , comment venir étaler mon bonheur aux yeux d'un ami malheureux ? & si j'éprouve des troubles , des contradictions , viendrai-je augmenter mes peines en réveillant en vous l'intérêt qui vous rend personnel tout ce qui m'arrive ? Ne me comptez pour rien , lui dit Achmet ; vous avez peut-être tort de ne pas suivre l'idée qu'on vous donne. Que risquez-vous ? vous n'aimez point ; l'estime , l'habitude seront les liens d'une union où la passion n'entrera pour rien ; & quel que soit l'événement , ou la raison vous fera sentir un bonheur qu'elle aura préparé , ou elle vous aidera à supporter les chagrins qu'elle aura pu vous faire prévoir. Je suppose même que vous

deveniez sensible , amoureux , cet amour n'aura jamais ce caractère terrible qui produit également la frénésie d'une ame ivre de plaisir , ou le déchirement d'un cœur désespéré. Ce caractère est inconnu dans vos climats, l'éducation, ce que vous appelez politesse , la communication qui dans ce pays-ci est entre les deux sexes, dès leur enfance, produisent parmi vous une liaison qui est plutôt un simple commerce de sentimens qu'une vraie passion ; il n'y entre jamais de cet abandon de soi-même , de cette fureur qui se porte à tout sans scrupule , soit dans les moyens de réussir, soit dans les conseils que donnent la crainte de perdre l'objet aimé, ou la rage de s'en voir séparé. Plût au ciel que je n'eusse jamais connu que cet amour tranquille , qui moins vif, moins impérieux, adoucit les vertus contraires à ses intérêts, se rallentit par les remords , & survit au désespoir.

Un domestique qui avoit affaire à Guerin , vint lui parler ; Achmet s'approcha de la fenêtre , Guerin l'y vint joindre , ils y restèrent quelques-tems. L'étonnement de Guerin fut extrême, quand il vit que son ami, passant tout-à-coup de l'agitation où il étoit peu auparavant , à un état plus doux en apparence , quoiqu'intérieurement aussi violent , parla de la proposition du mariage avec détail , avec discussion , sans nul retour sur lui-même , sans que rien parût avoir rapport à ce qu'il

avoit dit étant au coin du feu. Son étonnement augmenta encore, quand le hafard les eut ramenés auprès de la cheminée, au lieu où ils étoient d'abord ; Achmet ferrant la main de son ami , dit avec des yeux égarés *Oui , moi-même lui plongeant un poignard dans le fein* Eh de qui ? s'écria Guerin ? . . . De celle que j'adorois Je vous fais horreur fans doute. Nous comptions échapper à la poursuite de nos ennemis , le sort nous trahit. Elle se flattoit peu de défarmer la fureur d'un maître irrité , elle eût même rougi de lui demander une vie dont elle m'avoit consacré tous les momens ; nous allions être séparés pour jamais ; la mort lui parut moins affreuse , elle me la demanda , cette mort , comme une grace , comme une preuve de mon amour , comme le prix du sien. Peut-être ne la regardai-je pas alors comme le plus grand des malheurs ; je perdois ce que j'aimois , on alloit me l'arracher pour la remettre entre les bras d'un autre. Ah ! Zesbet , Zesbet , ajouta-t-il en élevant la voix , ne me reproche rien , tu me vis toi-même me percer à tes yeux O ciel ! que dites-vous ? dit Guerin Zesbet plus heureuse mourut fans doute , reprit Achmet Leur conversation fut alors interrompue par un cri perçant ; ils ne purent deviner d'où il partoît , & après quelques instans donnés à la première surprise , Achmet continua : J'ai su depuis , que je fus secouru

& mené à Topal Osman, qui, instruit de la mort de Zesbet, ignorant qu'elle avoit péri par ma main, croyant même que le désespoir de la perdre m'avoit seul armé contre moi, me rappella à la vie par l'assurance qu'il me donna de me procurer les moyens de me venger. Cette raison, plus forte sur moi que la couronne du martyr promise aux Musulmans qui meurent en combattant contre les ennemis de la foi, me détermina à le suivre. Sa mort me ravit tout espoir de vengeance, je le retrouvai dans vos bontés & dans l'idée d'une liberté prochaine que je me flattois de pouvoir acheter ou obtenir d'un maître aussi généreux : un sentiment plus doux l'emporta bientôt dans mon cœur ; & si, forcé d'abord à me taire par l'intérêt même de ma vengeance, j'ai depuis résisté à l'envie que j'ai eue de vous ouvrir mon cœur, ne l'imputez qu'à la crainte que je devois avoir de perdre votre estime & votre amitié ; j'ignore encore par quel charme j'ai succombé.

Le reste du manuscrit étoit déchiré, il n'est pas trop nécessaire d'en voir la suite, pour sentir l'impression que fit sur Achmet le Manteau de la cheminée. On ne fait souvent à quoi attribuer les confidences qu'on a faites, celles qu'on a reçues ; c'est qu'on s'est trouvé au coin du feu. Le cœur s'ouvre, l'esprit se développe, l'imagination s'é-

chauffe , la confiance naît , les inconvéniens disparaissent. Que de raccommodemens ! que de déclarations ! que d'aveux ! j'en appelle à mes lecteurs. C'est une vérité à laquelle on n'a peut-être pas fait assez de réflexion ; quand on a le pied sur les tisons , on a le cœur sur les levres.

J'ajouterai ici, ce que m'a appris de la fin des aventures d'Achmet , un de mes amis qui avoit lu le manuscrit dans son entier.

Guerin rassura Achmet sur la crainte qu'il avoit d'être moins aimé après lui avoir fait une pareille confidence. Pendant la nuit, Achmet crut entendre , quoique confusément , prononcer plusieurs fois son nom , il n'en fut que médiocrement frappé. Le lendemain , Guerin résolut de rendre visite au consul françois. Non-seulement il avoit le prétexte d'une parenté éloignée , mais celui du voisinage , un mur mitoyen séparoit leurs maisons ; de plus, il avoit envie de savoir des nouvelles d'un pays qu'il avoit parcouru ; c'est une curiosité naturelle à tous les hommes. Il alla donc chez monsieur D**, ancien consul du Caire ; celui-ci , après les premiers complimens , le conduisit dans l'appartement de sa femme , ils s'entretinrent quelque tems de leur séjour en Egypte , & parlèrent de plusieurs autres endroits de la domination du grand-seigneur. Il est si naturel d'être occupé de son ami , que Guerin fit bientôt tomber la conversation sur Achmet &
sur

sur l'amitié qu'il avoit pour lui. En s'en allant il trouva sur l'escalier une servante assez noire, mais bien faite, vêtue comme les esclaves d'Égypte, qui lui dit en turc, *Achmet Achmet sera toujours aimé*, Guerin ne fit qu'une foible attention à ce discours, qu'il regarda d'abord comme une simple politesse, supposant que l'Égyptienne avoit entendu sa conversation. Frappé cependant de la confiance qu'Achmet lui avoit faite la veille, il se rappella la situation de la maison, le cri qu'il avoit entendu, & dont le son n'avoit pu venir à eux que par le tuyau de la cheminée. Il ne voulut point communiquer à son ami les idées qu'il avoit, dans la crainte de renouveler sa douleur par une espérance aussi légèrement conçue, il se contenta d'engager Achmet à venir le lendemain avec lui chez le consul. La femme du consul, pour faire honneur à Achmet, voulut le traiter à la mode de son pays; elle ordonna qu'on apportât le café. A-peine l'Égyptienne, qui fut chargée de cette commission, entra-t-elle dans la chambre, qu'elle tomba évanouie: On courut à son secours, chacun s'empressa autour d'elle; elle reprit bientôt ses esprits. *Achmet!* dit-elle alors en ouvrant les yeux, *mon cher Achmet, c'est donc toi que je revois, c'est donc toi que j'ai entendu m'appeller?* Au son d'une voix si chère, Achmet crut reconnoître Zeshet, & sans avoir la force de se soutenir, tomba dans ses bras; c'étoit

Zesbet elle-même. Les deux amans contents de se revoir , n'en étoient pas encore au détail de leurs aventures , leurs regards leur suffisoient , leur avidité ne se peut décrire ; & voici ce qu'une curiosité pleine d'intérêt fit apprendre à Guerin , de la suite des aventures de Zesbet.

On peut se souvenir qu'Achmet avoit poignardé Zesbet & s'étoit poignardé lui-même , Topal Osman l'avoit fait secourir , abandonnant Zesbet qu'on lui avoit dit être hors d'état de recevoir aucun soulagement. Quelques marchands françois de l'échelle de Smyrne chassoient de ce côté , leur surprise fut extrême en appercevant une femme percée de coups. Sa beauté les intéressa , ils en approchèrent , & croyant y trouver quelque reste de vie , ils la secoururent & la portèrent dans leur maison de campagne qui n'étoit pas éloignée ; leurs soins ne furent point inutiles , elle donna quelque espérance de guérison. Ils la remirent alors entre les mains d'un missionnaire qui savoit parfaitement le turc , & qui joignant au sentiment naturel d'humanité des vues chrétiennes , lui rendit tous les soins possibles : elle guérit. Il avoit gagné sa confiance , il avoit des droits sur sa reconnoissance , il entreprit de la convertir , & y réussit ; le moyen de la religion fut le seul qu'il put employer avec succès pour l'obliger à survivre à Achmet , toujours présent à son esprit. La crainte

d'exposer la nation françoise à une avanie , si les Turcs avoient la moindre connoissance de la conversion d'une femme turque , engagea les missionnaires à éloigner Zesbet de Smyrne. Elle consentit à tout ; Achmet étoit mort pour elle , quel lieu de la terre pouvoit - elle préférer ? Ils lui firent prendre un habit d'homme , & lui donnèrent une eau qui détruisit la blancheur & l'éclat de son teint. Ce présent fut le seul qui lui fût agréable , elle s'en trouva si bien qu'elle en avoit toujours conservé l'usage. Avec d'aussi sages précautions , les missionnaires la firent heureusement passer au Caire , & engagèrent le consul françois , le même qui se trouvoit alors à Paris , à la prendre à son service. Elle s'y étoit si bien attachée , qu'elle avoit voulu le suivre en France , où sa constance fut récompensée. Achmet se convertit & l'épousa , avec d'autant plus de plaisir qu'elle cessa l'usage de l'eau qui la noircissoit , & qu'elle reprit en peu de tems tout l'éclat de son teint & de sa première beauté. Guerin leur donna généreusement la moitié de ce qu'il avoit apporté de Perse , & ces bons Turcs , qui ont pris des noms françois , sont à présent à la tête d'une petite famille qui prospérera sans doute , mais qui dans le fond ne doit son bonheur qu'à la confiance que le Manteau de la cheminée fait inspirer ; confiance qui avoit résisté à tant de différens climats & de différentes situations.



T I R E R

P A R

L E M A N T E A U.

LE veuvage , la jeunesse , la beauté & la richesse font des dons desirés par toutes les femmes, & dont elles savent ordinairement jouir. Célénie ajoutoit à tous ces avantages celui d'une bonne réputation ; cependant , & ce que l'on aura peine à croire , Célénie n'étoit point heureuse.

Tous les plaisirs ont leur source dans le cœur ; celui de Célénie pouvoit-il être satisfait ? Il n'étoit pas occupé , elle n'avoit pas aimé , pas même son mari , quelque jeune qu'elle l'eût épousé. Son cœur cependant étoit né sensible ; mais elle ne s'en doutoit pas. Son malheur venoit de son éducation , de la persuasion où elle avoit été en faveur de tous ses préjugés , de la critique qu'elle avoit fait des autres femmes ; enfin de l'affiche d'indifférence qu'elle avoit mise en éclat.

Veuve de très-bonne heure , elle goûtoit à vingt ans avec une parfaite indolence les tristes agrémens d'une liberté dont elle ne sentoit pas le prix ; un

de ces coups de foudre, rares à la vérité, mais que l'amour lance de tems-en-tems pour prouver qu'il porte aussi son tonnerre, causa dans son esprit, dans son cœur, dans son caractère un changement qui échappa aux yeux même de celui qui l'avoit causé. Il se nommoit Saint-Hélène, étoit jeune, bien fait, mais froid, réservé & timide. Quelques raisons d'affaires l'avoient attiré à Paris, & celles d'une parenté fort éloignée l'engagèrent à venir souvent chez les parens de Célénie, avec lesquels elle avoit toujours logé.

Saint-Hélène favoit à-peine que Célénie étoit une des plus jolies femmes de Paris. Ce n'étoit point la différence considérable qui se trouvoit entre leurs fortunes, qui l'empêchoit de rendre justice à ses charmes, c'étoit principalement le bruit de sa dévotion, c'étoit la vénération que Célénie lui inspiroit : sentiment cruel à inspirer pour une jolie femme. Heureusement elles en courent rarement les risques. Les idées de Célénie sur Saint-Hélène étoient fort différentes ; elle prenoit plaisir à le voir ; elle louoit sa modestie, elle applaudissoit à sa retenue, & comme elle ne connoissoit point l'amour, elle ne mettoit aucun obstacle à sa défaite, elle avoit à longs-traits, & sans aucune inquiétude, un poison dangereux. Le froid & le sérieux de Saint-Hélène l'animoient, elle étoit quelquefois étonnée du chemin qu'une plaisanterie lui faisoit faire,

elle ne pouvoit deviner la raison de la vivacité qui l'emportoit. Mais les révolutions qu'une passion fait éprouver, ne peuvent long-tems se cacher à l'esprit. Célénie en avoit, & des réflexions suivies sur son trouble, son agitation, & sur ce qui pouvoit les causer, l'éclairèrent bientôt sur la situation de son ame. Que devint-elle alors? Sa vertu, ses grands biens, sa réputation, tout lui peignit l'amour qu'elle ressentoit, comme le comble du malheur & de l'humiliation. Elle évita Saint-Hélène sans qu'il s'en apperçût, elle se rapprocha de lui, sans qu'il y fût plus sensible. Elle s'applaudissoit quelquefois de n'être point aimée; plus souvent elle étoit désespérée d'aimer seule. Cette idée fut la plus forte, la plus vive, la plus constante. Je ne rapporterai point ici ses combats, les pareils se trouvent écrits de tous côtés, au point que je pourrois dire au lecteur, voyez telles pages de tels & tels romans.

Les soins, les attentions, les prévenances, l'humeur, l'aigreur même, rien ne fit ouvrir les yeux à Saint-Hélène, rien ne lui fit soupçonner son bonheur. Ce n'étoit pas faute d'esprit ni de lumières; mais, comme je l'ai déjà dit, les idées qu'il avoit du caractère de Célénie, sa timidité naturelle, le peu d'usage du monde & le peu de connoissance des femmes, lui cachèrent une aussi flatteuse vérité.

Un jour, après avoir dîné avec sa famille, Célénie dit à Saint-Hélène de lui donner la main pour la conduire chez elle. Il obéit, & donna une main, qu'un auteur de nos jours diroit, qui ne pensoit point; il voulut quitter Célénie à la porte de son appartement, elle le fit entrer avec elle. La conversation ne fut pas vive, Saint-Hélène, qui n'étoit jamais pressé de parler, & qui n'avoit rien à lui dire, attendoit que Célénie commençât la conversation. Célénie se taisoit pour avoir trop à parler. L'esprit a bien peu de ressort devant le cœur; toutes les façons de parler qui veulent dire, qui ne disent pas, & qui semblent naître avec les femmes, avoient été jusques-là mises en usage par Célénie.

Cependant elle l'avoit fait venir, elle l'avoit retenu; il falloit qu'elle parlât; quel prétexte donner à son silence? comment le colorer? La dévotion fut le sujet qu'elle préféra; Saint-Hélène avoit celle d'un galant-homme, c'est-à-dire dégagée de tous ces raffinemens qui en font une occupation pour les femmes. Célénie lui demanda donc ce qu'il en pensoit; elle fut contente de ses réponses sages & mesurées; il ajouta, par politesse pour elle, qu'il voudroit être encore plus dévot qu'il ne l'étoit, mais que l'hypocrisie lui paroissoit plus affreuse que l'impiété. Le mot d'hypocrisie fit rougir Célénie, & acheva de la déterminer à parler; car elle avoit

imaginé qu'en diminuant dans la tête de Saint-Hélène l'idée qu'il s'étoit formée de sa dévotion, elle pourroit plus aisément le rapprocher d'elle. Pour lors elle ne lui cacha point que la dévotion à laquelle elle sembloit attachée, étoit une suite de son éducation, un parti qui lui avoit été suggéré par ses parens. Elle parla toujours au passé sur sa dévotion, & finit par dire à Saint-Hélène, qu'elle l'avoit choisi pour lui conseiller la conduite que le monde, sa famille & ses prétendus engagemens pouvoient exiger d'elle. Elle finit enfin par l'assurer qu'elle n'attendoit que de lui & de sa probité les moyens sages qu'elle pourroit employer pour se soustraire à la contrainte qu'elle s'étoit imposée. Saint-Hélène la plaignit d'être réduite à l'hypocrisie; mais il lui fit sentir les inconvéniens, que produiroit nécessairement un passage trop subit de la retraite à une vie plus dissipée. Elle convint de tout, & lui fit promettre de la venir voir souvent, & de la guider sur la route qu'elle devoit tenir. Quelle joie ne ressentit-elle pas, quand elle fit réflexion sur les avantages qu'elle venoit de se procurer par cette seule confidence! Elle envisageoit une liaison réglée avec son amant, un moyen de détruire ses préventions, une nécessité de conversations longues & suivies, & mille autres choses que l'amour fait trouver dans une démarche dont il est satisfait. Saint-Hélène se leva pour s'en aller, & comme il avoit

le dos tourné , par un mouvement que Célénie ne put retenir , elle tira son Manteau. Saint-Hélène croyant s'être accroché quelque part , ne s'arrêta point , Célénie n'osa se déclarer davantage.

On crut , en voyant l'empressement avec lequel Célénie cherchoit Saint-Hélène , qu'elle avoit entrepris sa conversion ; le monde , tout clair-voyant qu'on le croit , est souvent bien éloigné de démêler la vérité.

Saint-Hélène cependant ne fut pas éclairé. Flatté de la confiance de Célénie , il regardoit les aveux qu'elle lui avoit faits comme un dépôt dont il étoit incapable d'abuser , & ne lui donnoit d'autres conseils que ceux que sa probité lui dictoit. La situation de Célénie étoit peut-être la seule circonstance où l'amour se trouve fâché d'estimer ce qu'il aime. Célénie avoit recours à mille avances indiscrettes , & sous le prétexte de l'amitié , elle soutenoit qu'un ami pouvoit inspirer la plus forte jalousie ; elle vouloit en conséquence que Saint - Hélène lui rendît compte de toutes ses actions , de ses pensées même , qu'il n'aimât qu'elle : enfin elle poussa les sentimens de l'amitié si près de la fureur & de l'emportement , que Saint-Hélène ouvrit les yeux. Qu'une femme qui aime voit juste sur la façon dont elle est regardée ! Célénie ne put douter du changement arrivé dans le cœur de Saint - Hélène , elle s'en apperçut au trouble ainsi qu'à l'embarras qui paroîs-

378 TIRER PAR LE MANTEAU.

foient dans toutes ses actions. Un jour qu'ils étoient seuls , elle écrivit en affectant de ne point penser à ce qu'elle faisoit ; *vos yeux sont donc ouverts , votre cœur est-il fermé ?* Ah , mademoiselle ! s'écria Saint-Hélène , comment aurois-je pu me flatter d'un si grand bonheur ? C'est à vous à présent à me prouver , lui répondit-elle , que vous trouvez votre situation heureuse ; quant à moi , je vous ai , ce me semble , assez tiré par le Manteau ; mais on ne doit jamais rougir de tout ce qu'un amour honnête & véritable peut faire entreprendre.

Quelque tems après , Célénie força tous ses parens à consentir au bonheur de Saint - Hélène , qu'elle préféra aux plus grands partis du royaume , & l'amour fit long-tems le charme de leur union.





S O U S

L E M A N T E A U .

P O R T R A I T .

IL y avoit autrefois à Paris , dans le tems où le faste n'avoit point encore corrompu toutes les sociétés , un petit vieillard nommé monsieur Pacot. Son air ouvert inspiroit la confiance & l'amitié ; il étoit toujours vêtu très-simplement , mais sa propriété étoit extrême. Un bien médiocre lui suffisoit , non-seulement pour n'être à charge à personne , mais pour donner quelquefois à souper à ses amis. Il ne connoissoit nullement la propriété , & ne refusoit que quand il n'avoit pas ce qu'on lui demandoit. Une chambre , un cabinet , une garde-robe & une belle salle d'assemblée , formoient son appartement ; le même espace au rez-de-chauffée , étoit rempli par une salle à manger , une cuisine , un office , & par une petite chambre qu'occupoit une servante , son unique domestique. Un petit jardin , orné d'une treille qui formoit un berceau couvert , étoit aussi bien tenu que

le reste de la maison , qui n'avoit pas plus de second étage que de cour. La porte d'entrée donnoit sur une rue détournée , mais peu éloignée d'une autre fort passante ; tant que la belle saison duroit , le petit bon-homme se mettoit les soirs sur le pas de sa porte pour y prendre le frais. Insensiblement toute la jeunesse des rues voisines s'assembloit autour de lui , & lui faisoit amitié ; il y répondoit par des caresses & par des offres de services. En hiver , elle venoit remplir la salle , soit devant , soit après le souper ; on avoit la liberté d'entrer & de sortir , sans être obligé de parler au maître de la maison : on dançoit , on causoit , enfin on s'amusoit ; aussi étoit-il l'idole de son quartier. Son esprit n'étoit pas brillant , mais le bon-sens étoit son partage , la simplicité , la vérité , & sur-tout la candeur étoient la baze & les ornemens de son caractère. Il étoit né avec une gaieté si véritable & si pure , qu'il l'avoit conservée malgré le grand âge auquel il étoit parvenu : car dans le tems que ces mémoires ont été écrits , l'auteur , qui le connoissoit , assure qu'il ne s'éloignoit pas de quatre-vingts ans. Pour ne point perdre cette gaieté , ce précieux don du ciel , il recherchoit avec soin la jeunesse , dont les amusemens & la joie entretenoient ses heureuses dispositions. Il aimoit sur-tout à démêler ces heureuses impressions qu'il ne pouvoit plus ressentir , loin d'éprouver l'humeur &

le chagrin des autres vieillards , qui ne permettent pas les amusemens qu'ils ne peuvent plus goûter ; le plaisir des autres lui rappelloit sans aigreur ses plaisirs passés. Il hésitoit cependant à conseiller l'amour , & ne se servoit des confidences qu'on l'obligeoit souvent de recevoir , que pour éclairer ceux ou celles qui avoient recours à lui , pour leur donner des conseils aussi sages qu'utiles. Mais quand il avoit reconnu de véritables passions , & qu'il jugeoit les unions convenables , c'est alors , leur disoit-il , qu'il auroit voulu les mettre sous son Manteau. Souvent il se servoit de l'autorité que lui donnoient son âge & son caractère , pour empêcher les éclats , pour tempérer les premiers mouvemens qui forment ordinairement les plus grandes indiscretions des amans. Il modérait aussi les effets de la jalousie , & faisoit rougir de ceux de la coquetterie ; enfin il autorisoit les ruptures , quand il les croyoit nécessaires , avec autant de soin qu'il facilitoit les rendez-vous , qu'il remettoit les lettres , qu'il consolait dans les absences , & qu'il procuroit des éclaircissemens à ceux qui s'aimoient véritablement. Il parloit quelquefois aux parens que diverses circonstances empêchoient de s'accorder. Assez heureux pour contribuer à la réunion des familles , il s'occupoit du soin de procurer le repos des pères & le bonheur des enfans. Il regardoit comme les siens tous les jeunes-gens du quartier ,

il les avoit vu naître, en avoit reçu des soins, & leur avoit à tous rendu service; aussi n'y avoit-il point de noces dont il ne fût prié, il en étoit l'ame & la joie.

Tout est & fera toujours censuré dans le monde; la vertu même n'est point exempte de blâme, & pour la critiquer avec quelque apparence de raison, on lui donne souvent de fausses interprétations, on lui suppose des vues; en un mot, on cherche à la défigurer quand on ne peut se dispenser de l'admettre. L'on avoit donc fait souvent des efforts pour donner des scrupules au petit bon-homme Pacot sur sa conduite; on citoit son âge pour jeter un ridicule sur son genre de vie. Mais ces efforts, toujours inutiles, ne l'avoient seulement pas ébranlé; il croyoit n'avoir rien à se reprocher, parce que ses vues étoient droites. Ses amis seuls avoient été alarmés, sa cause étoit presque celle de tout le monde, la reconnoissance de ceux qu'il avoit obligés autrefois, étoit aussi vive que celle de ceux qui en avoient reçu des plaisirs récents. Ces petites traverses augmentèrent encore le bonheur de sa vie, elles lui firent sentir combien il étoit aimé; ce sentiment avoit toujours été l'unique objet de ses procédés & de sa conduite.

Un jour qu'il prénoit son Manteau pour sortir, selon la mode qui régnoit alors, il vit arriver chez lui un homme âgé qu'il ne connut pas. Il avoit

affaire , & sentit vivement combien l'on est à plaindre quand on est rencontré chez soi par un importun , sur-tout par ces vieillards presque toujours désœuvrés , & par-conséquent incommodes ; mais la politesse & l'honnêteté naturelle l'emportèrent sur le chagrin de la contrainte. Il fit accueil à l'inconnu , & quand ils furent assis, l'étranger lui dit : Quoi donc , monsieur Pacot , ne me reconnoissez-vous pas ? Pour moi , qui n'oublie pas si facilement mes anciens amis , je vous aurois démêlé entre mille , quoique je ne vous aie pas vu depuis quinze ans. Je suis Durbin , ajouta-t-il. Ah , c'est vous ! lui répondit monsieur Pacot ; qu'avez-vous fait pour être aussi changé , vous qui n'êtes qu'un enfant ? Un enfant ! reprit Durbin , un enfant de soixante-sept ans ; cependant je ne me croyois pas si changé , car je me ménage & je vis dans une retraite excessive. C'est-à-dire que vous vous ennuyez , interrompit le petit homme ? Non , reprit-il ; je me prépare à la mort. Et pourquoi changer de vie pour cela ? lui répliqua monsieur Pacot ; vous avez donc vécu d'une façon qui vous a laissé des remords ? que je vous plains ! Je me suis conduit comme tout le monde , poursuivit Durbin , & je veux finir comme tout le monde. Mais vous , comment vivez-vous ? Comme j'ai toujours fait , lui répondit-il. Vous m'étonnez , reprit Durbin ; quoi ! vous avez toujours continué la même façon

de vivre? Je me suis soumis, lui répliqua Pacot; aux changemens que la nature a faits en moi; mais voulez-vous en juger par vous-même? venez passer demain la journée avec moi, quelques-uns de mes voisins s'y rassembleront pour faire de la musique, il en demeurera peut-être un petit nombre à souper; si la partie vous plaît vous les imitez. Durbin se récria & lui dit: Comment voulez-vous qu'à mon âge je me trouve au milieu de la jeunesse & des plaisirs? Que diroit-on, je vous prie? Je vous ai offert ce qui dépendoit de moi, reprit Pacot; n'y venez-pas, vous ferez fort bien, de telles dispositions ne rendroient pas notre partie agréable. Durbin voyant que Pacot ne le pressoit pas davantage, finit par accepter la proposition, à la réserve du souper, qu'il dit toujours ne lui pouvoir convenir; ensuite il le remercia, l'embrassa & le quitta, non sans être rempli d'étonnement & peut-être d'envie. Il fut exact au rendez-vous & s'y trouva des premiers. La salle fut bientôt remplie de mères suivies de leurs filles, qui étoient de leurs amans. La joie & le contentement étoient peints sur tous les visages, la liberté répandoit sa douceur dans l'air que l'on respiroit, & cette douceur agissoit sur toutes les personnes, sur leur visage & sur leur maintien; car il sembloit encore que l'on aimoit davantage chez le petit bon-homme, & que l'on étoit plus parfaitement
aimé,

aimé, on y jouissoit de la plus grande tranquillité ; ses attentions s'étendoient sur tout , sans que jamais il les fît valoir ; rien ne lui échappoit , il veilloit sans cesse sur son petit troupeau. S'il voyoit une mère lancer un coup - d'œil sévère , il prévenoit les reproches , détournoit les idées , donnoit occasion à la fille de se justifier , à la mère de s'adoucir , & toutes deux lui en favoient gré. Il avoit choisi une petite place au bout de son clavier , d'où il sortoit rarement. Tout le monde étoit maître chez lui , il n'avoit point d'ordres à donner , on venoit ordinairement l'y chercher pour l'embrasser en entrant ou en sortant. Ce n'étoit point simple politesse , c'étoit l'expression simple de l'amitié , c'étoit un tribut naïf de la reconnoissance , souvent même entre deux amans qui avoient la facilité de se voir. Cette reconnoissance témoignée à monsieur Pacot , étoit une assurance , une déclaration , un serment nouveau pour l'objet aimé , auquel des circonstances empêchoient quelquefois de parler.

Le concert commença , l'amour fut bien chanté parce qu'il étoit bien senti. Julie , sa mère & son amant furent du nombre des cinq ou six personnes qui demeurèrent à souper , & Durbin , malgré ce qu'il avoit dit , fut le premier à s'en prier. Le souper fut agréable , les propos charmans y régnèrent à l'envi , deux jeunes filles très - jolies embellissoient

la scène par leur figure , par le charme de leur voix , & le bon goût de leur chant. Le vieux Durbin ne se trouva point impunément à côté de Julie ; il en fut si frappé , qu'indépendamment de toutes les vieilles agaceries qu'il fut mettre en usage pendant le souper , il voulut absolument lui donner une tremblante main pour la reconduire chez elle quand il fallut se retirer.

A-peine le petit bon-homme Pacot fut-il éveillé le lendemain , que Durbin entra chez lui. Bon dieu ! qui vous amene ? lui dit-il. Je viens vous voir & vous remercier , lui répondit Durbin : & sûrement me parler de Julie , ajouta vivement le petit bon-homme. Durbin fut embarrassé ; mais par réflexion il se trouva soulagé , car il ne savoit comment entamer la conversation qu'il avoit méditée. Il est vrai , reprit Durbin , que je n'ai rien vu de comparable à Julie , & que je viens ici pour vous demander vos conseils. Mes conseils ? lui répondit Pacot ; volontiers. Julie est adorable , poursuivit Durbin , la tête m'en tourne , vous êtes de ses amis , vous avez du crédit sur son esprit , j'ai de l'argent , qu'elle en profite , je ne disputerai point. . . . Pacot fit un grand éclat de rire , & lui dit : Quoi donc ! le fruit de votre retraite se termine à vous laisser séduire par une fille que vous n'avez vue qu'un instant ! le produit de vos réflexions ne vous sert qu'à offenser la vertu de Julie

& la mienne ! Eh bons dieux ! qu'avez-vous gagné en vieillissant ? Sachez que Julie est aussi sage que bien-née , qu'elle aime uniquement & qu'elle a raison d'aimer le jeune-homme qui soupa hier avec elle , que leur mariage se doit faire incessamment , & qu'il est parfaitement convenable. Quoi ! Julie va se marier ? interrompit Durbin avec vivacité. Oui , si vous le trouvez bon , lui répliqua Pacot , & je viens de recevoir un billet qui leve quelques difficultés qui subsistoient encore ; je vais m'habiller & sortir pour terminer l'affaire. Vous ne ferez rien pour un ancien ami ? lui répliqua Durbin ; vous dites que Julie est sage , votre témoignage me suffit ; sa figure m'enchanté , vous l'aimez , je suis riche , faites sa fortune ; je l'épouse & je lui donne tout mon bien. Je ne fais point faire de ces sortes de fortune , lui répondit Pacot d'un ton sévère , rendez-vous plutôt justice , & vous sentirez que mon refus est la plus grande marque d'amitié que je puisse vous donner. Songez donc que vous m'avez avoué hier , que vous aviez soixante-sept ans , que Julie non-seulement n'en a que dix-sept , mais qu'elle a une passion dans le cœur. Quelle union pourriez-vous espérer avec elle ? quelle société pourriez-vous en attendre ? L'avarice est le seul sentiment qu'il vous seroit possible d'allumer dans son cœur. Un libertinage qui seroit bientôt satisfait , est le seul mouvement qui vous anime ; & je pourrois me

prêter à une pareille proposition ? Non , certes. Quittez , croyez - moi , poursuivit - il , une retraite dont vous faites un si mauvais usage ; & puisque vous avez le cœur assez léger & assez perversi pour me faire les propositions que je viens de recevoir de vous , ne troublez pas le repos & la candeur de la vie que je mene , ou ne vous attendez à recevoir de moi que des reproches.

Durbin fut obligé de le quitter , il fit quelques tentatives sur le cœur de Julie , qui ne lui attirèrent que des ridicules , il en fit d'aussi inutiles auprès de sa mère ; Julie & son amant se marièrent , ils furent heureux ; Pacot jouissoit de leur bonheur.

Ces exemples peuvent donner l'idée d'un caractère & d'une vie remplie d'ailleurs d'incidens trop médiocres & trop peu intéressans pour être plus amplement racontés. Le fond du caractère d'un vieillard gai , simple & honnête a paru mériter d'être transmis à la postérité. Comme il avoit coutume de dire , quand il voyoit de bons & sincères amans , *je voudrois bien les mettre sous mon Manteau* ; cette façon de parler , s'est non - seulement conservée , mais par une métaphore naturelle , elle s'est étendue jusqu'aux choses qu'il est dangereux de faire paroître ; elle est plus particulièrement consacrée aux livres , pour lesquels elle est fort avantageuse.



LE MANTEAU

DE

FEMME,

OU

LE MANTELET.

POUR être ce qu'on appelle dans le monde une jolie femme, il n'est pas toujours nécessaire d'être belle; mais Thélamire étoit l'une & l'autre; fort à la mode, fort suivie, vive & dissipée par état autant que par goût, indiscrette dans ses propos, inconstante dans ses affections, inconséquente dans ses idées; elle se croyoit obligée d'être instruite de l'événement du jour, il falloit qu'elle eût tout vu, elle se piquoit de favoir tout.

Chacun de ses amans se flattoit peut-être de fixer l'esprit & le cœur de Thélamire. Leur erreur ne duroit pas long-tems, & ils n'en étoient que médiocrement humiliés; les gens du monde savent aussi peu s'affliger d'une rupture que goûter les plaisirs d'une jouissance.

Thélamire avoit depuis quelques jours une intrigue commencée avec Calidon, si connu dans Paris par l'attention & par les soins, mêlés de réflexions profondes, qu'il employoit pour soutenir l'état qu'il avoit embrassé, d'homme-à-la-mode. Sa figure étoit fine & jolie, il avoit les larmes à commandement, le son de sa voix étoit susceptible de toutes les inflexions possibles, sa conversation étoit légère, badine, fémillante; on ne pouvoit rien retenir de ce qu'il disoit, mais il occupoit; les gestes, les regards, la vivacité, les mots heureux, tout plaisoit à des femmes, d'autant plutôt séduites, qu'elles arrivoient ordinairement disposées favorablement pour lui; car enfin il falloit l'*avoir*, telles & telles l'avoient *eu*, comment s'en dispenser?

Thélamire donc avoit pris Calidon, mais depuis si peu de tems qu'elle n'avoit encore soupé qu'une fois dans sa petite maison; il en étoit au second rendez-vous, pour lequel Thélamire avoit pris jour; mais ce même jour, voulant accorder son intrigue avec un soupé brillant qui lui avoit été proposé depuis, elle lui écrivit le matin qu'elle iroit lui rendre une visite d'après-midi, le priant de remettre le soupé, & de venir avec elle à celui où elle ne pouvoit, disoit-elle, se dispenser d'aller. Elle n'oublia pas de lui faire valoir le sacrifice qu'elle lui faisoit du spectacle. Calidon crut devoir paroître désespéré de ce contre-tems; il s'en plaignit vive-

ment dans une réponse qu'il fit, exagéra les droits de l'amour, auxquels ceux de la société doivent céder, affecta d'être jaloux, manda cependant qu'il attendroit Thélamire, mais refusa le souper qu'elle proposoit.

Malgré ces plaintes & ces reproches, il étoit charmé de ce nouvel arrangement; Mélazie, nouvellement arrivée de province, s'étoit rendue à lui, plutôt qu'il ne l'avoit calculé. En effet, les bons airs & la figure de Calidon avoient fait sur le cœur ou plutôt sur la tête de Mélazie, une impression d'autant plus prompte, qu'il s'y joignoit une curiosité très-vive de savoir ce que c'étoit qu'une petite maison. Elle en avoit entendu parler, mais elle n'en avoit jamais vu, & faisoit à ce sujet mille questions. Calidon la pressa d'en juger par elle-même. Il fut étonné quand Mélazie consentit à y aller dès le lendemain; elle avoit tout arrangé pour être maîtresse de son tems, pour se défaire de son mari & de tous les importuns; ce lendemain étoit le jour du rendez-vous avec Thélamire. Tout autre que Calidon auroit été embarrassé; loin de le paroître, sa vivacité, ses transports & sa reconnoissance éclatèrent, car rien ne coûte à ceux qui sont dans l'habitude & dans la cruelle nécessité de tromper; d'ailleurs il étoit résolu, si les circonstances ne le favorisoient point, de prétexter une affaire, une maladie, enfin un

obstacle invincible pour rompre le soupé convenu avec Thélamire ; car en ce cas la nouvelle doit l'emporter sur l'ancienne , c'est la regle. Mais à peine Calidon avoit-il commencé à écrire à Thélamire , pour s'excuser de manquer au rendez-vous , qu'il reçut sa lettre. Au lieu de sa propre justification qu'il croyoit lui devoir , il se trouva trop heureux d'avoir des reproches à lui faire ; déterminé cependant à conserver Thélamire , il consentit à l'attendre l'après-midi , & cherchant à se faire un mérite auprès de Mélazie de ce qu'il ne se trouveroit pas à l'opéra , il lui envoya ce billet.

» La nuit n'a-t-elle point dérangé les projets les
 » plus flatteurs dont une ame puisse être enchantée ,
 » & qui doivent commencer le bonheur de ma
 » vie ? Je vous attends après l'opéra , je prends
 » sur moi de ne point m'y trouver , je ne pour-
 » rois retenir mes regards , les jaloux les pour-
 » roient remarquer ; ce soir je me paierai avec
 » avidité de cette contrainte , & des desirs que
 » vous savez si bien inspirer. »

Thélamire arriva comme elle l'avoit mandé ; Calidon avoit fait retirer ses gens , éteindre le feu de la cuisine , pour cacher les apprêts du soupé qu'il destinoit à Mélazie. Thélamire trouva peu de bougies dans la maison , nul air de fête , un seul

laquais lui ouvrit la porte, l'éclaira & l'annonça; tout peignoit avec soin la tristesse dans laquelle Calidon avoit résolu de paroître plongé. Il étoit couché dans un grand fauteuil, & appuyé sur une petite table sur laquelle un livre étoit ouvert. Etes-vous malade? lui dit Thélamire dès la porte. Oui, madame, je ne me trouve pas comme à mon ordinaire, la tristesse que vous me causez.... Thélamire le regarda & n'eut aucune inquiétude pour sa santé. Flattée en secret de l'impression qu'elle croyoit lui avoir causée, elle se contenta de lui dire avec étonnement: Etes-vous fou, Calidon? je vous croyois plus instruit, mais vous n'y pensez pas, j'ai un souper brillant, il ne tient qu'à vous d'en être & Ah! madame, que pourrois-je faire à ce souper? répondit Calidon; je vais manger un triste poulet, & retourner coucher chez moi, car je n'en puis plus. Je conviens, reprit Thélamire, que ce souper m'en fait manquer un plus agréable, que j'avois désiré moi-même; mais j'en répare la perte par la visite que je vous rends & par les momens que je vous donne. Oh! vous êtes trop difficile, ajouta-t-elle, je veux vous corriger de ce défaut. Elle étoit vive, elle étoit dans son tort, elle ne négligea rien pour le réparer, & fut en effet très-aimable. Elle avoit ôté son Mantelet presque en entrant, elle oublia de le reprendre en sortant, Calidon même ne s'en ap-

perçut pas. A-peine fut-elle partie, que la maison changea de face, les valets parurent, les bougies s'allumèrent, les parfums brûlèrent; Mélazie se feroit trouvée bien reçue à moins de frais. Le véritable amour est plus simple, mais que de choses ne sacrifie-t-on pas à la vanité? & de plus, ceux qui trompent en amour, tirent avantage des moindres choses; ils savent que souvent une bagatelle fait une vive impression, que les attentions multipliées éblouissent, & que celle sur laquelle il devoient le moins compter, est quelquefois la plus sentie, & produit le plus grand effet.

On se peindra aisément l'enchantement où se trouva Mélazie, Calidon fut vif, empressé, brillant, & persuada tout ce qu'il voulut; il se donna pour un philosophe qui ne prenoit le monde que pour se délasser de ses occupations, pour un homme qui pensoit aux ambassades; projet très-avancé, ajouta-t-il, auquel sa nouvelle passion le faisoit renoncer absolument. Mélazie crut en effet que les aveux, les procédés, le souper, la maison, tout étoit un ouvrage de l'amour qu'elle avoit inspiré; elle réunit ce soir-là plusieurs sortes de jouissances; heureuse dans tous les points, si l'espece d'ivresse où elle étoit ne lui avoit fait emporter le Manteau de Thélamire au lieu du sien.

Les femmes de Thélamire lui demandèrent le soir, où elle avoit laissé son Manteau: elle soutint qu'elle

n'en avoit point eu de la soirée , & les gronda même d'avoir oublié à lui en donner un par le froid qu'il faisoit. Elles prirent le parti de s'adresser au laquais confident pour retrouver le Manteau. Il se douta qu'il étoit demeuré dans la petite maison , & y alla. Calidon n'étoit pas encore éveillé , il s'adressa à ses gens qui lui rendirent un petit Manteau qu'ils trouvèrent dans l'appartement , c'étoit celui que Mélazie avoit laissé ; le laquais le reporta dans l'appartement de sa maîtresse , où le mari de Thélamire entra auparavant qu'elle fût sortie de sa chambre. Le mari crut reconnoître le Manteau qu'il avoit donné deux jours auparavant à Mélazie. Il l'avoit trouvée aimable , & suivant l'usage il avoit des maîtresses , pendant que sa femme avoit des amans. Comme il étoit un des premiers, du moins à Paris, qui eût rendu justice aux charmes de Mélazie , il se flatta de réussir. Mais les femmes de province arrivent souvent dans cette grande ville , toutes prévenues , & ce qu'elles ont entendu dire d'un homme , les a décidées en sa faveur. De plus , une femme en général est toujours plus sensible aux connoissances qu'elle fait elle-même , qu'à celles que ses parens ou ses amis lui procurent. Il avoit conçu d'autant plus d'espérance , que Mélazie , loin de s'offenser de ses soins , avoit accepté un Manteau d'une mode nouvelle , qu'il lui avoit offert parce qu'elle avoit paru en désirer un de cette

espece ; c'étoit celui-là même qu'il retrouvoit chez lui. Il alla sur-le-champ trouver sa femme avec le Manteau , & lui demanda où elle l'avoit acheté , depuis quand. Il fit , contre son ordinaire , cent questions coup - sur - coup , avec un trouble & une vivacité extraordinaires. Thélamire s'aperçut alors qu'en effet ce n'étoit pas le sien ; mais comme il est de droit de ne donner jamais raison à son mari , & que la négative est toujours le plus sûr pour les femmes , elle lui dit en levant les épaules : A qui en avez-vous donc , monsieur ? d'où vient cette nouvelle folie qui vous prend ? Quoi ! ce n'est pas - là mon Manteau ? jamais je n'en ai eu d'autre. Ces paroles & le ton dont elles furent prononcées , lui persuadèrent qu'il pouvoit s'être trompé. Mais que devint - il quand il trouva le Manteau de sa femme chez Mélazie où son amour le conduisit aussi-tôt ? Moins hardi avec sa maîtresse , il fit moins de questions ; celle - ci moins faite aux manières de Paris , c'est-à-dire à la tromperie , se coupa dans ses réponses. Le mari lui demanda ensuite si sa femme avoit l'honneur d'être connue d'elle , & apprit que Mélazie ne l'avoit jamais vue ; il imagina que sa femme & sa maîtresse avoient au moins des amis communs. Mais Mélazie toute occupée de Calidon , & qui croyoit encore se donner de la considération , en citant un homme du bel air , dont elle avoit entendu

parler dans sa province , le nomma cent fois & rapporta tout à lui. Cette indiscretion fixa les idées du mari , qui l'avoit remarqué depuis huit jours chez lui , sans y faire aucune réflexion. Quelque argent qu'il donna à un laquais que Mélazie n'avoit que depuis son séjour à Paris , le mit au fait du foupé qu'elle avoit fait la veille ; il en fut des détails qui le mirent en fureur : il alla ensuite reconnoître la petite maison & s'informant des voisins , il découvrit encore que la veille il y étoit venu une dame dans l'après-midi , reconnut le carosse de sa femme à la description qu'on lui en fit , & ne gardant plus de ménagemens , il éclata publiquement contre sa maîtresse & contre sa femme.

Voilà pour un Mantelet deux femmes déshonorées , & un petit-maître plus à la mode que jamais.





LE MANTEAU FOURRÉ.

MONSIEUR Bardou, vieux garçon, après avoir vécu dans les plaisirs & la dissipation, devenu âgé & infirme, avoit pris le parti forcé de la retraite : il ne favoit guère s'occuper, c'est le malheur que produit nécessairement une jeunesse oisive; & quoi qu'il fût riche, il voyoit peu de monde. On en fera moins surpris quand on saura que son ménage étoit gouverné par mademoiselle Taupin, grosse & grande femme, devenue sa gouvernante après lui avoir été successivement tout autre chose. Soit foiblesse, soit habitude, ou si l'on veut, reconnaissance, il laissoit mademoiselle Taupin maîtresse absolue dans sa maison. L'intérêt qui avoit été en elle la source de ses premières assiduités & de ses premières complaisances, étoit resté son unique passion, & en conséquence le seul motif de son attachement, de ses soins constans pour son maître. Elle croyoit avoir acquis un droit légitime sur la succession de monsieur Bardou, par la possession où elle étoit de décider de l'emploi des revenus, & par l'utilité dont elle étoit à un homme qui ne

voyoit qu'elle , qui ne pensoit que d'après elle. Cependant , pour s'en assurer davantage, elle voulut introduire dans la maison une de ses nieces. Le bon-homme conservoit encore des desirs. Catherine lui fut présentée , c'étoit la niece de mademoiselle Taupin ; elle étoit jolie , elle fut bientôt reçue & établie dans la maison.

Elle étoit si simple & si naïve qu'elle fut surprise des libertés que monsieur Bardou voulut prendre avec elle ; mais son étonnement redoubla, quand après en avoir porté ses plaintes à sa tante, celle-ci lui dit : Tu fais la sotte, laisse-le badiner, ne crains rien, je te réponds de tout. Cette assurance peut faire croire, sans ajouter foi à la médisance, que mademoiselle Taupin favoit par elle-même le degré du danger. Catherine étant si bien instruite & déterminée à la complaisance, le hasard voulut qu'un petit-neveu de monsieur Bardou, qui devoit être naturellement son héritier, vînt lui rendre visite un matin. Il étoit jeune, joli, & le plus éveillé d'une pension nombreuse dans laquelle il venoit d'achever sa seconde année de philosophie. Monsieur Bardou qui l'aimoit assez, le retint à dîner pour s'amuser de ses vivacités & de sa conversation. Peu de tems après le dîner, il eut envie de dormir, & pria son neveu de l'aider à passer dans sa chambre à coucher. Elle étoit à côté du salon où ils avoient dîné, & dans lequel il se

tenoit ordinairement ; son petit-neveu le conduisit avec soin , le mit sur son lit , & pour le laisser tranquille , revint dans le fallon , où se trouvant seul & ne sachant que faire , il imagina , pour s'amuser , de se placer dans le fauteuil de son oncle , de prendre son Manteau fourré , & de mettre un bonnet sur ses yeux , toute son espérance se bornant à causer quelque surprise à ceux de la maison qui pourroient survenir. Dans ce dessein , quoique le jour fût très-bas , il prit la précaution de pousser quelques-uns des volets & de tirer les rideaux. A peine avoit-il fait tous ces arrangemens , que Catherine arriva. Voyant son maître seul , elle crut le petit-neveu sorti , & s'approchoit doucement du vieillard dans la crainte de le réveiller , quand elle s'aperçut à quelques mouvemens qu'il ne dormoit pas. Elle crut alors devoir lui faire sa cour , par de petites coquetteries , de petites attentions , de petites agaceries sur lesquelles mademoiselle Taupin lui avoit donné de très-importantes leçons. Après lui avoir tâté le poulx , après avoir raccommodé ses oreillers , elle voulut prendre une serviette qu'il portoit ordinairement sur son estomac , dans le dessein de la réchauffer. Le petit coquin , sans dire une seule parole , la baïsa , & lui fit quelques caresses. Catherine trop bien instruite par sa tante , ne fit aucune difficulté , & d'encore en encore le jeu ne lui déplaisant point , elle apprit avec satisfaction



*Elle voulut prendre une serviette
qu'il portoit ordinairement sur son estomac.*

Meillier D'axe

Dambun Sculp.



ce qu'elle ignoroit, & ce qu'elle fut charmée que sa tante lui eût permis d'apprendre. Cependant, par un mouvement de pudeur dont elle ne pouvoit se rendre raison à elle-même, elle sortit aussitôt, & le petit-neveu n'osa la retenir, dans la crainte d'être grondé, si l'on découvroit sa tromperie.

Quelques momens après, monsieur Bardou se réveilla, le petit-neveu qui avoit eu le tems de se démasquer & de remettre les choses dans l'état où il les avoit trouvées, fut à lui, lui donna le bras pour repasser dans le salon, le remercia de l'avoir si bien traité; car il pensoit en lui-même à la scène de Catherine, & tremblant toujours que quelque accident ne découvrit ce qui s'étoit passé, il ne demanda pas son reste, prit congé de son oncle & sortit promptement, fort content de sa journée; de plus délicats que lui en auroient été satisfaits.

Le soir même, ou le lendemain, monsieur Bardou se trouvant seul avec Catherine, voulut badiner avec elle. Il se préparoit à la gronder de ses refus, il fut charmé de la trouver docile & complaisante. Catherine qui se prêtoit à tout, ne savoit à quoi attribuer la différence qu'elle remarquoit d'avec ce qui s'étoit passé la première fois. S'étant apperçue qu'il n'avoit pas son Manteau fourré, elle lui dit : Mais aussi, prenez votre Manteau. Monsieur

Bardou en essaya, & sans pouvoir dire comment, il arriva que le bon-homme se crut en droit de se persuader qu'il étoit l'auteur de l'accident qui survint à Catherine, & dont on s'apperçut quelques mois après. La joie du prétendu père fut au moins aussi grande que la colère de madame Taupin. Son emportement fut d'autant plus fort, qu'il étoit affecté; elle fit pleurer Catherine, elle parut se faire une grande violence pour ne la pas mettre à la porte; elle menaça de sortir elle-même de la maison & d'abandonner un maître assez ingrat, disoit-elle, pour reconnoître aussi mal ses services, & pour abuser de sa confiance, en lui faisant un déshonneur pareil.

L'argent de monsieur Bardou répara tout, madame Taupin s'adoucit, Catherine fut mariée avantageusement, le tout aux dépens d'une succession que le petit-neveu trouva encore assez considérable pour ne point en regretter le démembrement dont il avoit été la cause.

Cet établissement & cet enfant n'auroient point existé sans un Manteau fourré, qui peut, comme on le voit, servir à autre chose qu'à garantir du froid.





LE MANTEAU

COURT,

ET

LE MANTEAU

LONG.

L'ABBÉ Péraudin, jeune chanoine, faisoit son séjour dans une ville de province dont je tairai le nom. Sa figure étoit de celles dont on ne dit ni bien ni mal. Loin d'avoir devant les yeux le précepte, si fort recommandé à ceux de sa robe, d'oublier qu'ils sont de chair, il en avoit de continuelx souvenirs; mais pour réussir dans ses projets, il n'affectoit ni scrupule ni libertinage; plus sage en ce point que la plupart de ses pareils, qui affichent ordinairement l'un ou l'autre, ce qui les perd, ou les rend suspects.

Les amans en général se font une gloire de publier leurs conquêtes; & comment changeroient-

ils sur ce point ? c'est souvent un titre pour en faire de nouvelles. Ceux à qui leur état, consacré à la bienséance & à l'édification publique, interdit le frivole avantage de vanter leur triomphe, n'ont que la ressource d'en jouir en secret, parce qu'ils ont intérêt à le cacher. Aussi voit-on les femmes qui se respectent, les filles qui doivent se ménager, être souvent peu séduites par l'hommage éclatant des premiers, & se rendre sans peine à ceux qui ont, ainsi qu'elles, une réputation à conserver, le public & des surveillans à tromper.

L'abbé Péraudin fut profiter des privilèges de son état; mais comme il étoit autant libertin par besoin que par goût, & autant adroit qu'un libertin, il crut pouvoir avoir deux maîtresses à-la-fois. Elles étoient filles toutes deux, toutes deux jolies, toutes deux avec la réputation d'être sages. Elles demeuroient dans des quartiers si éloignés, qu'à-peine se connoissoient-elles. Elles étoient toutes deux logées sur la rue, cette dernière condition étoit nécessaire à l'abbé pour la sûreté de son secret, car il n'avoit mis personne dans sa confiance : des signaux convenus, mis dès le matin, l'avertissoient s'il pouvoit, sur le soir, s'introduire dans la maison. Une cruche, un pot-à-l'eau, diverses autres choses entroient dans le chiffre qu'il leur avoit donné. Lui, de son côté, après avoir examiné les signaux dès le matin, passoit à une cer-

taine heure en Manteau court, ou en Manteau long; c'étoit son signal pour accepter ou pour refuser; ainsi l'une disoit en le voyant passer: Il l'a long, c'est pour moi; l'autre: Il l'a court, c'est pour moi.

Mais un jour notre chanoine, tout attentif qu'il étoit pour les affaires de cette espece, se méprit du court au long, malgré la différence considérable qu'il y a de l'un à l'autre, & il alla où il n'étoit pas attendu. Surpris de trouver la porte fermée, il fit quelques efforts pour l'ouvrir. Le père de la fille, qui alors arriva pour rentrer chez lui, recula trois pas voyant dans l'obscurité un homme qu'il prit pour un voleur, & se mit à crier avec une force qui attira tous ses voisins, car en province on est encore meilleur voisin qu'à Paris. En un moment la rue fut pleine de monde, qui se réunit auprès de celui qui crioit. L'abbé Péraudin en fut entouré; peu inquiet de passer pour voleur, parce qu'il étoit connu, il ne cherchoit qu'à ne point passer pour ce qu'il étoit; mais il se déconcerta si bien, & se conduisit si mal, que la fille fut soupçonnée.

Elle soutint mal les premières questions qu'on lui fit, & le père chercha à assoupir l'aventure.

L'autre maîtresse de l'abbé, instruite de ce qui s'étoit passé, ne voulut plus le recevoir chez elle;

& soit, faute de mieux, soit pour réparer sa réputation, il fut réduit à vivre tout simplement, comme le plus grand nombre de ses confrères, avec une fort jolie servante.





L E

PORTE-MANTEAU

FÉLICIE , environnée d'une famille nombreuse , éprouva tous les inconvéniens , toutes les contrariétés que produit nécessairement l'obligation de vivre avec des parens fots & ridicules.

Sa belle-mère étoit insupportable par sa curiosité & par son peu d'esprit ; son beau-père étoit un de ces désœuvrés , qui ne pouvant demeurer seuls un moment , ont la mauvaise-foi de vouloir se faire un mérite de leur assiduité auprès des autres. Sa mère étoit ordinairement triste , souvent aigre , toujours dévote , mais jusqu'à la superstition ; son père parloit toujours sans avoir rien à dire , sans dire jamais rien. Une tante , sourde à l'excès , se piquoit de deviner ce qu'elle ne pouvoit pas entendre , & décidoit en conséquence avec toute l'autorité que donne vis-à-vis d'héritiers avides , l'espérance d'une succession prochaine. Ses belles-sœurs , platement ennuyeuses , contrastoient avec ses beaux-frères , les plus fots enfans du monde , qui entendoient finesse à tout & ricanotent toujours. Enfin son mari étoit jaloux , mais il l'étoit sans amour , & par-con-

féquent fans espoir de pouvoir être jamais guéri ; il est tant d'exemples que la jalousie se trouve aussi bien dans l'esprit que dans le cœur !

Félicie , née avec de l'esprit & de l'agrément , étoit douce , sensible , pénétrée de l'amour de ses devoirs ; elle se flatta d'abord de pouvoir se concilier l'estime & l'amitié des personnes avec lesquelles elle se trouvoit obligée de vivre. Son mariage avoit réuni les deux familles ; ils logeoient tous dans la même maison ; mais elle eut beau s'armer de douceur , de patience , de courage ; ses soins , ses attentions , ses prévenances furent inutiles. Objet de l'envie de ses belles-sœurs , moins jolies qu'elle , elle attiroit encore une attention gênante de tous les autres , qui , sous prétexte de la former & de veiller à sa conduite , la contarioient sans cesse ; les lieux communs de morale étoient appliqués & répétés sottement à chaque occasion. Les distractions les plus ordinaires que fournit la société , la dissipation que peuvent procurer des visites , ce qui devient une ressource quand on n'en a point d'autres , les liaisons avec les jeunes femmes de son âge , les promenades même lui étoient interdites , ses moindres desirs qui tendoient à déranger l'économie habituelle de la maison , éprouvoient les oppositions les plus marquées ; accablée de son sort elle ne pouvoit gémir qu'en secret. Encore , se disoit-elle souvent,

si je trouvois quelqu'un dans le sein duquel je pûsse déposer mes chagrins ! J'ai peut-être besoin de conseils ; à qui les demander ? J'ai du moins besoin de secours & de consolation ; à qui m'adresser ?

Avec tant de surveillans , qui croiroit que Félicie pût avoir une intrigue d'amour , & la faire réussir ? Mais quels obstacles ne surmonte point , & à quoi ne se détermine pas une jeune femme que l'on contraint , & que l'on ennuie ? Félicie n'auroit peut-être jamais pensé à avoir un amant , si elle avoit vécu dans une autre famille que la sienne. Réduite à ne vivre qu'avec des gens odieux , elle sentit une prévention intérieure pour tout ce qui ne leur ressembloit pas ; elle envisageoit , comme le plus grand des bonheurs , de parvenir à dire ou à faire entendre à quelqu'un , combien elle étoit à plaindre.

Le hasard voulut qu'une de ses cousines , établie en province , lui recommanda un jeune-homme appelé Rosidor , pour une affaire dans laquelle les parens de son mari pouvoient le servir utilement. Rosidor joignoit à un grand usage du monde , de l'esprit & de la pénétration. Il jugea , dès la première visite , les personnes dont il avoit des services à attendre , il se conforma à leur caractère , saisit leurs goûts , approuva leurs divisions & les vit tous s'accorder pour faire réussir ce qu'il desiroit.

Félicie fixa d'abord ses regards & ses réflexions, elle lui parut charmante & malheureuse ; cette politique de Rosidor , qui eût été même assez grossière pour tout autre que pour ceux qu'il avoit intérêt de ménager , devint , à l'égard de Félicie , fine & sincère ; il entreprit de plaire aux uns pour les séduire , il chercha les moyens de plaire à Félicie , parce qu'il avoit été séduit. Il désira moins vivement la réussite de l'affaire qui l'intéressoit , pour avoir un prétexte de continuer des visites que son amour naissant rendoit nécessaires au bonheur de sa vie. Félicie s'en aperçut bientôt ; mais elle s'en aperçut seule. Rosidor lui parut aimable , elle commença par s'en occuper , & ne doutant plus qu'il ne fût occupé d'elle , elle trouva dans cette idée un adoucissement à ses malheurs , & rapportoit aux sentimens qu'elle avoit inspirés , l'assiduité avec laquelle Rosidor préféroit l'ennui & l'importunité d'une pareille société aux agrémens qu'il lui eût été facile de se procurer ailleurs. Quelques coups-d'œil & des propos entendus furent les premières preuves de la reconnaissance de Félicie. Elle avoit démêlé sans peine les motifs de la critique continuelle qu'il faisoit de toutes ses actions , & la cause de ces applaudissemens accordés sans ménagement à tout ce que ses parens pouvoient dire de ridicule & d'absurde ; insensiblement les contre-vérités , leur

unique ressource , devinrent claires & intelligibles pour eux : enfin ils furent d'accord. La grande difficulté étoit celle d'un rendez-vous , ils ne pouvoient en attendre la faveur que du hafard. Rosidor s'étoit si bien conduit , qu'il n'avoit pas donné la moindre méfiance , & qu'il avoit la facilité d'aller dans la maison librement & à toute heure. Un jour il trouva Félicie , feule , dans la chambre de son mari ; le tems étoit précieux. Que de sermens ! que de transports ! que d'aveux ! que de confidences ! Au milieu de ce trouble & de cette agitation , ils entendirent monter le mari avec une grande précipitation. Rosidor n'eut que le tems de se jeter dans la garde-robe , de mettre sur sa tête un Manteau qu'il trouva sur une chaise , & dans l'espérance de n'être point remarqué , il se colla debout contre le mur. Le mari vit en passant Félicie qui lisoit ; il ne lui dit rien , il entra dans la garde-robe , & ressortit aussi-tôt. Nos amans encore effrayés du risque qu'ils venoient de courir , n'eurent rien de plus pressé que de revenir séparément dans le lieu où toute la famille étoit assemblée. Rosidor parut le premier , il fut accueilli comme à son ordinaire , le mari étoit déjà occupé à une partie de jeu. Voyant arriver sa femme quelque tems après , il lui dit : Vous avez donc fini votre lecture ? Je ne vous ai point interrompue , j'avois besoin d'un papier qui étoit resté dans l'habit

que j'avois hier ; mais , à propos , il me semble que mon Manteau étoit debout. C'est une nouvelle façon , dit Félicie , avec une présence d'esprit admirable , que j'ai inventée , pour que votre Manteau se conservât mieux & embarrassât moins. Rosidor eut à-peine entendu ces paroles que prévoyant les suites d'un éclaircissement , il courut promptement chez le premier tourneur , & fit faire sur-le-champ , ou plutôt fit lui-même ce qu'on a depuis appelé Porte-Manteau ; il revint l'attacher , plaça le Manteau dessus , & sans avoir été aperçu de qui que ce fût , rentra dans la salle rassurer Félicie , qui ne favoit elle-même comment se tirer du mensonge qu'elle avoit fait. Le mari fut enchanté de ce nouveau meuble , il admira le génie de sa femme , & le fit admirer à toutes ses connoissances.

Les amans sont incorrigibles , & le desir les aveuglera toujours. Rosidor étant encore dans la même chambre avec Félicie , entendit du bruit ; la tête leur tourna si bien , qu'ils se jettèrent tous les deux dans cette même garde-robe , & tous les deux se cachèrent sous le même Manteau , qui par bonheur se trouva pour-lors attaché. Ils devoient être perdus , mais l'amour les servit si bien , que malgré les allées & les venues de cette odieuse famille , personne ne s'apperçut que ce Manteau avoit des jambes.

Ce n'est pas la seule invention dont on soit redevable à l'amour; mais le Porte-Manteau n'ayant été utile que cette fois à Félicie & à Rosidor, le reste de leur aventure seroit étrangère au sujet.





LE MANTEAU

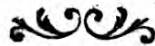
DE

LA NUIT.

CHANSON.

*Sur l'air de la Provençale ; Per tam què beaultà
secondè , &c.*

DANS ce jour , on s'aime , on s'encense ,
Avec des vœux on se poursuit ;
On reprend son indifférence
Avec le Manteau de la nuit.



A la cour , aux champs , à la ville ,
Le grand jour sert moins qu'il ne nuit ;
Mais pour rendre un succès facile ,
Prenez le Manteau de la nuit.



A la cour, celui qu'on embrasse,
 Est souvent celui qu'on détruit;
 En plein jour, un fourbe, avec grace,
 S'y fert du Manteau de la nuit.



ICARE se laisse séduire
 Par les vains honneurs qu'il poursuit;
 On le fert, pour le mieux détruire
 Avec le Manteau de la nuit.



L'AMOUR est le bonheur suprême,
 Quand le mystère le conduit :
 Et le jour pare ce qu'on aime
 Moins que le Manteau de la nuit.



UNE beauté que rien ne touche,
 Craint bien moins l'amour que le bruit.
 Voulez-vous la moins farouche ?
 Prenez le Manteau de la nuit.



DÈS que le cœur se développe,
 Un amant s'offre, il vous séduit :
 Par bonheur l'amour s'enveloppe,
 Avec le Manteau de la nuit.



416 LE MANTEAU DE LA NUIT.

UNE dévote encore belle,
Redoute le monde & le fuit ;
Le démon se glisse chez elle
Avec le Manteau de la nuit.



ON croit prendre une épouse neuve,
Son ingénuité ravit :
Connoît-on la fille, ou la veuve,
Avec le Manteau de la nuit ?



ON fait ce que chacun en pense :
Pour vous que la vertu conduit,
Un cœur pur, l'esprit, la prudence,
Sont vos seuls Manteaux de la nuit.



ACCEPTEZ ce présent utile,
On peut en tirer un grand fruit.
On fait tout, quand on est habile,
Avec le Manteau de la nuit.





LE MANTEAU

DE

LIT.



C O N T E.

MION père, dit un jour Zizaldi au roi Claude-le-petit, je m'ennuie d'être au college, & je veux me marier.

A ces mots, le monarque tomba dans la rêverie, mit la main sur son front, leva les yeux sur son fils en soupirant, & s'écria avec un air de dépit : Je ne crois pas qu'on me rattrape à être Manteau de lit, j'aimerois mieux être le temple de la gloire. Aussi de quoi m'avifai-je de devenir amoureux ? Etant amoureux, de quoi m'avifai-je de me marier ? M'étant marié, de quoi m'avifai-je d'être jaloux ? Et devenu jaloux, de quoi m'avifai-je de vouloir être Manteau de lit ? Je n'en aurois pas moins été prince ; oui, sans doute, j'aurois dû prendre le parti de vivre selon mon état, & de ne rien aimer. Encore passe, si j'avois

été grand ; mais la nature m'a fait si petit , qu'en vérité , le roi , mon père , auroit tout aussi bien fait de s'en épargner la peine. Mais , je l'insulte peut-être sans raison ; que fais-je , si ce fut lui qui en fit les frais ? Je puis l'accuser à tort , & je lui fais réparation. S'il n'est pas mon père , je ne l'en estime pas moins , & s'il l'est en effet , je ne l'en estimerai pas plus : Je me flatte qu'il me le rend bien. Abrégeons ; car , j'ai souvent remarqué que les petits hommes content longuement , & cela n'est pas convenable.

Après avoir passé quinze ans avec des maîtres qui ne m'apprennent rien , on songea à me marier avec une princesse à qui je n'aurois peut-être pas appris grand-chose. Elle étoit fille d'un roi voisin , s'appelloit Perfilette , & étoit de ma famille ; je voulois me donner des airs de la trouver trop petite , parce que je me donnois ceux d'en aimer une trop grande. J'adorois la grande Elvanire , fille de la fée Manto. Je crus qu'elle m'aimoit , parce que je la divertissois , & je ne fis pas attention à un grand rival , fade , sérieux & plat , qui me paroissoit l'ennuyer , parce qu'il l'occupoit. Je n'avois pas assez d'usage du monde pour savoir que l'amant préféré , est moins celui qui fait rire , que celui qui en empêche.

C'étoit dans ce dernier cas qu'étoit le grand

Balandrin. Il étoit aimé , mais ce n'étoit pas un parti convenable pour la fille de la fée ; car quoique Balandrin fût Prince , ce n'étoit cependant qu'un Gentilhomme de Picardie ; il étoit plus beau que moi , mais j'étois de meilleure maison , cela me rassuroit.

Je n'en fus pas inquiet avant mon mariage , la tête pensa m'en tourner après. On n'est jamais jaloux lorsqu'il faudroit l'être ; on l'est souvent lorsqu'il faudroit ne l'être plus. Attendre qu'on soit marié pour prendre ce parti-là , c'est demander de la lumière lorsqu'on a monté un escalier.

Enfin j'en fis la faute , je n'y retomberai plus. C'est à vous , mon fils , à profiter de mon exemple pour ne vous point marier , ou pour vous prouver qu'il faut toujours avoir mauvaise opinion d'une femme , mais qu'il ne faut jamais chercher à s'en convaincre. Je déclarai ma passion au roi ; il l'approuva , & partit le lendemain avec moi pour aller chez la fée Manto , lui faire la demande de sa fille. Je n'ai jamais tant vu de Manteaux. On y voyoit tous ceux qui ont été , qui sont & qui seront. La fée étoit sur un trône garni de Mantelets.

Nous l'abordâmes. La demande d'Elvanire fut faite avec éloquence , & accordée avec grace ; on

nous maria dès le soir même, & je passai la nuit avec ma grande femme. Je la soupçonnai d'avoir du penchant à la raillerie ; je fis de mon mieux pour lui prouver combien je l'aimois, elle sourioit froidement, & recevoit mes attentions avec une politesse indolente, comme un bouquet que je lui aurois présenté le jour de sa fête.

Je fis une si grande dépense que je n'avois pas le petit mot à dire le lendemain ; elle en badina, en me disant que j'étois un mari dans la regle des vingt-quatre heures. Cette plaisanterie, en me faisant voir qu'elle avoit la connoissance du théâtre, me persuada que je ferois bien d'être jaloux ; je le fus, & je fis mal. J'observai Balandrin, je remarquai de l'intelligence entre ma femme & lui. Je devins furieux, & j'allai porter des plaintes à la fée, qui me tint ce discours.

Mon ami, vous êtes jaloux ; si c'est sans sujet, vous êtes injuste ; si c'est avec raison, vous êtes un sot. Toutes mes représentations ne vous empêcheront pas d'être l'un ou l'autre. J'ai un moyen de vous faire savoir lequel des deux vous êtes ; c'est de vous faire Manteau de lit. Manteau de lit ! m'écriai-je ; je n'avois jamais ouï parler de cette charge. C'en est une fort jolie, reprit la fée, & qui vous mettra bientôt en état de connoître la vérité.

Où ; répliquai-je ; avec la jalousie qui me dévore , je consentirois à devenir gillet ? Si mes soupçons sont fondés , je prendrai mon parti plus aisément ; on s'accoutume plutôt à la honte qu'au soupçon. Au même instant , la fée me toucha de sa baguette , & je devins un Manteau de lit , très-bon & très-commode ; elle m'envoya à sa fille comme un présent. J'étois vraiment un fort beau Manteau des Indes , bien garni d'aidredon , & certainement je puis dire , sans me vanter , que j'étois beaucoup plus joli & plus chaud en Manteau qu'en homme.

Elvanire me reçut avec beaucoup de transport , elle m'admira , me loua & m'essaya ; je fus flatté de me sentir si près d'elle , & sur-tout en état d'observer toutes ses actions.

Elle appella une de ses femmes , & lui tint ce discours affreux , qui me frippa tout-d'un-coup , & me resserra comme si j'étois gelé. Quoi , Zélis ! tu m'assures que monsieur ne reviendra pas ce soir , & que je puis recevoir Balandrin sans crainte de me commettre ? Oui , madame , répondit Zélis ; celle qui a apporté ce Manteau de lit , m'a assuré que votre mari étoit pour quelques jours chez madame votre mère , & en conséquence j'ai fait avertir Balandrin de se rendre ici à onze heures. Mais vraiment , dit Elvanire , il en est dix & demie ,

je suis tentée de me coucher , je pense qu'on a plus besoin de son lit , quand on se porte bien , que lorsqu'on est malade. Madame , dit Zélis en la couchant , n'ôtez-vous pas votre Manteau ? Non , répondit - elle , je veux le garder cette nuit , c'est un égard que je dois à ma mère : mais , mon dieu ! poursuivit - elle , il me paroît bien court , n'est-il pas ridicule ? Vois donc où il me va. Il y a beaucoup d'honnêtes gens , répondit Zélis , qui se contenteroient de vous venir-là. Tu es toujours folle , reprit Elvanire. . . . Dans cet instant , j'entendis du bruit , on ouvrit la porte , c'étoit Balandrin ; le son de sa voix me fit tressaillir. J'omets les complimens , les fadeurs , les transports qui furent exprimés de part & d'autre ; je passe sous silence la joie d'être ensemble , & de me croire absent. Ce n'étoit rien ; Balandrin se plaça à côté d'Elvanire , il n'y fut pas long-tems , je défendois le terrain tant que je pouvois , je fis de vains efforts , mes obstacles furent inutiles. Ah ! qu'un mari souffre cruellement lorsqu'il est le Manteau de lit de sa femme ! J'étois si agité que j'échauffai trop Elvanire. Voilà un Manteau , dit - elle , qui me cause une chaleur horrible. Eh bien , donnez-le moi , dit Balandrin , j'en ferai usage , aussi bien ai-je froid aux reins. Qu'on imagine , s'il est possible , l'humiliation de mon emploi. Je ne fus pas

long-tems stable dans mon nouveau poste, je fau-
tai pendant un quart-d'heure à l'impériale du lit,
en retombant toujours à-plomb sur le dos de Ba-
landrin. Cet exercice me chiffonna si fort, que je
n'étois pas reconnoissable. Mon indigne femme &
mon heureux rival en rirent beaucoup. Elvanire
conclut que sa mère s'étoit moquée d'elle, en lui
envoyant un meuble d'une si mauvaise étoffe ;
elle m'enferma dans une de mes boëtes à favon-
nettes , & me rapporta le lendemain chez la fée
Manto. Ah , bon dieu ! s'écria - t - elle , en me
voyant , qu'est - ce que ce chiffon - là , ma fille ?
C'est votre Manteau de lit , ma mère. Le Man-
teau de lit ! répartit la fée ; & savez-vous ce que
c'est que ce Manteau ? Non , ma mère , dit la
fille. Eh bien , poursuivit la fée , c'est votre mari ;
vous auriez dû vous en douter , quand vous avez
vu qu'il venoit à rien. Ce Manteau-là , mon mari !
reprit Elvanire en rêvant , il ne m'a jamais tant
fervi ; non , cela n'est pas concevable. Soyez-en
certaine , dit la fée en me touchant de sa baguette.
Je repris ma figure humaine , je vis ma femme
étouffant de rire , lorsque j'étouffois de colère.
Monfieur , dit-elle , je ne suis pas fâchée de votre
aventure , vous avez vu de quelle façon Balan-
drin m'a traitée ; je souhaite que vous profitiez de
ses exemples. Moi , dit sa mère , je souhaite que

cela vous corrige de votre curiosité. Et vous, mon fils, continua gravement le roi, mon père, je desire que cela vous guérisse de la fureur de vous marier. Au reste je crois que vous ne ferez point mauvais usage de mon histoire; je ne l'ai racontée que pour votre profit, ce sont des secrets de famille qu'il est inutile de divulguer.





LE MANTEAU TROUSSE.

ZIZALDI n'eut pas plus de respect pour son père que s'il n'avoit jamais été Manteau de lit ; il crut qu'il pourroit toujours duper sans l'être. On ne se rend pas justice ; tout le monde se croit capable d'être Balandrin , & il y a peu d'hommes qui ne soient quelquefois Claudé-le-petit.

Le roi Claude voyant son obstination , lui demanda qui il vouloit épouser. Pouvez-vous, répondit-il, me faire une pareille question ? J'ai trop de probité pour vouloir me marier à quelqu'autre qu'à ma robe de classe.

Cette robe étoit une fille très - jolie , nommée Zéphirine. Sa mère étoit dame du palais de la fée Manto. Elle vouloit que Zéphirine fût le latin, & la changea en robe d'écolier. Le hasard fit qu'elle fut destinée à Zizaldi , elle fit toutes ses classes sur ses épaules ; mais ce ne fut pas alors qu'elle lui pesa le plus. Elle ne devoit pas naturellement se laisser séduire par lui , puisqu'elle ne le voyoit jamais en face.

La fée avoit jetté sur elle un charme qui l'em-

pêchoit de parler , l'amour seul ou la compassion pouvoient le rompre.

Rien n'est si dangereux que la pitié. Zizaldi, quoiqu'il fût fils de roi, avoit la tête fort dure. On avoit souvent recours au châtement, la robe fut tant de fois dérangée par le correcteur, que les cris de Zizaldi excitèrent sa compassion. (Un régent de mes amis m'a assuré que la situation où se trouva si souvent Zéphirine avec Zizaldi, lui fit tirer des conjectures avantageuses sur la figure du jeune prince; mais ce sont-là des discours de régent, Zéphirine avoit alors trop de sentiment pour juger du visage d'un homme autrement que par son nez.) Un jour on étoit près de faire l'exécution, la robe émue ne put s'empêcher de frémir & de crier, *aye!*

Le correcteur abandonna l'entreprise, & alla dire que le derrière de Zizaldi parloit. Je me suis toujours douté, dit un vénérable, que ce petit drôle-là avoit de l'esprit. On enferma aussi-tôt le prince dans sa chambre, tête-à-tête avec sa robe; ils se parlèrent, s'instruisirent, & s'attendrirent au point qu'ils se firent réciproquement une promesse de mariage. Ma chère Zéphirine, disoit le prince, je vais vous ôter pour vous embrasser tout à mon aise. Je n'en sentirai rien, répondit la robe; je ne suis animée que sur vos épaules, dès que je les quitte, je redeviens une simple robe, aussi

fotte que le font souvent ceux qui les portent. Quoi ! s'écria Zizaldi , il faut que je vous laisse ? mais , en vérité , vous n'êtes pas-là dans une honnête place : du moins , permettez - moi de vous caresser ! Prenez donc garde , dit la robe avec émotion , vous ne savez pas ce que vous me faites. . . . Ah ! finissez donc je vous en prie , ces badineries - là ne me conviennent pas , si vous croyez que je ne puisse pas vous les rendre. Alors le prince sauta dans la chambre , & rioit en criant : Ah ! ah ! je vous en conjure ma chère robe , arrêtez-vous donc , ah ! vous me chatouillez. Le roi entra dans cet instant , accompagné du régent. Vous voyez dans quel état est le prince , il est tout en nage. Voilà la vie qu'il mene avec sa robe ; vous sentez bien que dans une maison comme la nôtre , cela ne peut se soutenir plus long-tems. Ce fut alors que Zizaldi dit à son père , qu'il étoit las d'être au college , & qu'il vouloit se marier. La mère de la robe étant instruite de cet événement , redemanda sa fille , qu'elle trouva comme un Manteau trouffé , c'étoit un pli qu'elle avoit au college. La mode s'en est établie parmi les femmes , il y en avoit beaucoup , qui à la fin de la journée paroissoient s'être méprisés , & avoir mis le Manteau trouffé devant au lieu de le mettre derrière.

G A R D E R L E S M A N T E A U X .

Le roi alla dans le palais demander la robe en mariage , la mère sentit l'honneur de cette alliance.

Vous croyez sans doute que cette robe-là vécut bien avec son mari ? Point du tout ; quoiqu'ils ne se fussent pas quittés , ils ne s'étoient jamais vus. La figure de Zizaldi déplut à Zéphirine. Mais on me trompe , dit-elle , je ne crois pas que ce soit là le prince. C'est lui-même , ma fille , reprit la mère. Cependant , poursuivit la fille , je ne reconnois pas les traits de son visage. Et comment diable , s'écria le roi impatienté , voudriez-vous avoir vu les traits de son visage dans l'endroit où vous étiez placée ? ce n'est pas assurément sa physionomie que vous êtes à portée de reconnoître. Enfin je ne fais que vous dire , répondit Zéphirine , mais je n'aime point cette figure - là ; j'ai vu plusieurs écoliers , que j'aimerois mieux que Zizaldi. En vérité , madame , dit le roi à la mère , votre fille fait d'étranges raisonnemens pour une robe de classes , elle a perdu tout son tems , & à votre place , j'aimerois autant qu'elle eût été robe-de-chambre.

Enfin , après bien des minauderies , le mariage se conclut. Zéphirine fut coquette , Zizaldi fut jaloux. Elle attiroit chez elle toutes ses connoissances

du college , les recevoit chaudement , & Zizaldi froidement. Il lui en faisoit des reproches : Que voulez-vous ? répondoit-elle , nous avons fait nos classes ensemble.

Elle brusqua son mari tant qu'elle ne fut que coquette ; mais elle le careffa lorsqu'elle voulut le tromper ; c'est le piège le plus commun des femmes. Comme la vanité de l'homme le rend infaillible , ce fera toujours le plus usité & le moins usé.

Mon cher Zizaldi , lui dit-elle un jour , je vous aime à la folie , je ne conçois pas , lorsqu'on a un mari tel que vous , comment on peut se donner le travers d'écouter des amans. Oh ! répondit le prince , vous avez bien de la bonté ; ce n'est pas que vous ne pensiez juste au moins , mais vous avez raison , & je crois réellement que vous m'aimez. Et comment ne vous aimerois-je pas ? reprit-elle ; vous avez de l'esprit comme un ange , & vous êtes bien le plus honnête homme. . . . Oh ! pour honnête homme , dit le prince , je le suis , & cela fait beaucoup de plaisir la nuit à une femme.

Il y a , poursuivit-elle , deux de vos amis qui prétendent qu'ils m'en feroient plus que vous , sans être assurément aussi honnêtes-gens. Vraiment , dit le prince , je crois bien qu'ils ne sont pas honnêtes-gens , puisqu'ils veulent me jouer ce tour-là , car cela n'est pas bien au moins. Je le fais à merveille ,

dit Zéphirine , aussi je veux qu'ils en soient les dupes. Et dites-moi, je vous prie, interrompit le prince , quels sont ces deux bons amis ? C'est, répondit Zéphirine , le grand Crifolin & son cousin Bazidi. Comment ! s'écria Zizaldi, ils sont cousins , & ils voudroient Mais savez-vous bien que ces gens - là n'ont point de dévotion ? Ils en ont si peu , dit Zéphirine , que pour s'introduire la nuit dans mon appartement , ils ont recours à la magie. A la magie ? dit le prince ; voilà une mauvaise plaisanterie & j'en pourrais bien être la dupe. En ce cas , dit la princesse , je ne le serois pas ; mais je vous suis trop attachée pour vouloir vous tromper. Vous n'imaginerez jamais à quel expédient ils veulent avoir recours. Voyons , dit Zizaldi , instruisez-m'en , cela est peut-être ridicule, & j'en rirai. Non , répondit Zéphirine , vous croirez la chose impossible ; ils veulent entrer chez moi sous la forme de deux Manteaux. Il n'y a rien de plus simple , répliqua Zizaldi , mon père avec qui vous dînez & soupez tous les jours , a bien été Manteau de lit , tel que vous le voyez.

Vous qui parlez , n'avez-vous pas été robe de chambre ? il n'est pas plus difficile que ces deux messieurs soient Manteaux. Vous avez raison , poursuivit Zéphirine ; c'est ce soir que deux femmes doivent me les apporter , comme un présent que la fée Manto veut vous faire. Oh ! vraiment, dit

le prince , voilà un joli présent , elle en a fait un dans le même goût à mon père , elle ne varie point ses plaisanteries. En vérité , plus j'y pense & plus je me trouve heureux d'avoir une femme aussi vertueuse que vous. Oh ! répartit la princesse , ma vertu ne vaut pas la peine qu'on en parle. Mais quelle conduite voulez-vous tenir dans la circonstance présente ? Quelle conduite ? reprit Zizaldi ; je vais le dire à mon père. Cela est très-prudent , dit la princesse , mais cette précaution ne remédie pas toujours au mal. Vous vous trompez , madame , car mon père & moi nous attendrons ce soir messieurs les Manteaux , & nous verrons un peu s'ils ont du cœur. J'approuve cette idée , dit Zéphirine , il est bon de les punir de leur témérité.

Zizaldi , glorieux de l'approbation de sa femme , & encore plus de sa vertu , alla trouver son père , l'instruisit , & lui conta le bonheur de son mariage.

Zéphirine , de son côté , fit avertir les deux cousins de se rendre , le soir , dans son appartement par la porte de derrière , & d'envoyer , par l'autre porte , deux femmes avec deux Manteaux.

Dès que le jour baissa , le roi Claude & monsieur son fils se mirent majestueusement en embuscade à la porte d'entrée. Les deux femmes s'y ren-

dirent peu de tems après avec les deux Manteaux :
Alte-là , mesdames , s'il vous plaît , donnez-nous
ces Manteaux , & pour cause. Les deux femmes
obéirent , & se retirèrent.

Ah , ah ! s'écria Zizaldi avec un air de victoire ,
ah ! nous vous tenons donc , messieurs les Man-
teaux ; messieurs les cousins , vous voulez me faire
l'honneur de m'épargner de la peine , & de me
donner du chagrin.

Comment ! dit le roi , au Manteau qu'il tenoit ,
vous avez pu penser que mon fils feroit assez sot
pour vous laisser tranquillement passer la nuit avec
sa femme ? Allons , allons , vous n'y pensez pas , &
pour un Manteau vous devriez avoir plus d'esprit ;
mais je vois bien que cela n'est pas toujours né-
cessaire.

Ils avoient déjà passé la moitié de la nuit à la
belle étoile , à tenir des propos de cette force ,
& malgré la chaleur de la conversation ils gre-
lottoient.

J'ai bien froid , dit Zizaldi , mais ce qui me con-
sole , c'est que ces deux Manteaux ont aussi froid
que nous. Il me vient une idée , mon père , ce
feroit de les battre. Vous avez raison , mon fils ,
cet exercice nous vengera & nous échauffera. Ils
prirent chacun une baguette & frappèrent à tour
de bras sur les Manteaux. Voilà , disoient-ils en
riant , une aventure qui vous corrigera des bonnes
fortunes.

fortunes. Mais ils sont assez battus, vergettons-les à-présent. Messieurs, dit le roi en vergettant de toute sa force, cela doit paroître un peu rude à des agréables aussi délicats & qui ont la peau si douce; mais aussi de quoi vous avisez-vous de vouloir abuser ma bru? En voilà assez, mon fils, nous avons chaud, ne nous refroidissons pas; la nuit est avancée, si vous m'en croyez, nous porterons ces messieurs chez votre femme, afin que du moins elle leur accorde la faveur de les plaindre. Vous avez raison, dit Zizaldi. Ils s'attendoient à se donner la comédie aux dépens des Manteaux. Mais quelle fut leur surprise de trouver en entrant chez Zéphirine, Crisolin & Bazidi qui étoient prêts d'en sortir! Eh quoi! messieurs, dit Crisolin, vous vous donnez la peine de nous apporter vous-mêmes nos Manteaux; cela est trop attentif. Le mien est bleu, sire, c'est vous qui l'avez, je vous demande assurément bien pardon. Voici le mien dit Bazidi, il est d'écarlate, mais il ne m'a jamais paru si propre. Par hasard, dit-il à Zizaldi, vous seriez-vous donné la peine de le battre & de le vergetter? C'est pousser la politesse trop loin. En ce moment ils firent la révérence & prirent congé du roi & du prince, en leur criant: Ah! messieurs, du moins ne nous reconduisez pas; cela nous obligeroit de ne plus revenir.

Nos deux Gardes-Manteaux étoient confondus.

Vraiment, dit Zéphirine, de sang-froid, vous vous êtes trompés de Manteaux. . . . Pour vous, madame, répliqua Zizaldi, vous ne vous êtes pas trompé de compagnie, je suis outré de colère.

Vous le méritez bien, mon fils, dit le roi Claude; mon histoire ne vous a pas corrigé. J'ai été Manteau de lit, & vous avez gardé les Manteaux, tout cela est dans la règle. Si vous m'en croyez, ne contez votre histoire à personne, pas même à votre fils; car vous perdriez votre peine avec lui, comme j'ai perdu la mienne avec vous; les histoires n'ont jamais corrigé personne.





LE MANTEAU
MAL TAILLÉ.

*Tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque du
Roi, N^o. 7980.*

MADAMOISELLE ma cousine ma mye, pour ce que je say que vous prenez plaisir à ouyr compter des adventures qui advenoient en la maison du noble roy Artus, au temps de la table ronde, je vous en ay icy voulu mettre une par escript, laquelle j'ai trouvée en ung très ancien livre que à peine pouvoy-je lire. Touttefois pour vous cuider donner plaisir comme à celle à qui plus je desire le faire, je me suis pour ce effoursé le extraire pour vous le donner; & doncques s'il vous plaist le lirez, & l'appellerez le *Compte du Mantheau mal taillé.*

Vous devez favoir que ce bon roy dont je vous parle fut de son temps le plus renommé prince du monde, tant en hardiesse, bonté de chevalerye, comme en libéralité, courtoisie & douceur. Car l'humilité de ce noble roy fut si grande, que oncq pour fortune qui lui advînt, il ne se fust mené jusques-là qu'il sourtît de sa bouche parole outrageuse à

quelque personne que ce fust, bien cognoissoit-il les bons chevaliers parmy les mauvais. Mais je vous lairray tout ceci pour vous compter icelle aventure dont je vous ay parlé, qui advint en la court de ce gentil roy Artus.

Ce fut à une Penthecouste que ledit roy voulut tenir la plus haulte & riche court qu'il eust oncques en sa vie tenue; car il manda à celle foys à tous les roys, ducs, contes, barons, chevaliers & escuyers, qui de luy terre tenoient, qu'ils ne faillissent à venir à celle belle feste & assemblée, car il y devoit avoir grans joustes & tournoys; & pour ce vouloit-il que chascun y amenaist sa femme ou sa mye, ce qui fut fait: car tant y vint de noblesse & de chevalerye, avecques dames & damoyelles, que oncques paravant n'avoit esté veüe une si belle compaignye au royaume d'Angleterre, comme elle y fut à celles foys-là en la cité de Kamalot, qui toute en fut pleine.

Il ne faut pas demander si la reine Genievre fut recueillir & festier la compaignye & par espécial les dames. Elle même les loge chascune selon son degré, dedens les belles chambres de son triumphant palais toutes garnyes de très-riches tapifferyes, où elles trouverent tout ce que mestier leur estoit. La reine les visite l'une après l'autre, & les festie en leur faisant de riches dons, tant en habillemens de fins draps d'or & de foye, comme en bagues & joyaulx,

car la coustume estoit pour lors ainſy le faire; & ſi bien la bonne reyne ſçeut ordonner ſes préſens, qu'il n'y en eut pas une ſeulle qui pour l'heure ne ſe tînt à trop heureuſe & contente.

Aultre part le roy feſtie les princes & chevaliers, en leur donnant chevaulx, harnoys, habillemens, & de tout ce qui à chevalerye apertenoit; car puis Alexandre n'avoit point été ung ſi accompli prince comme il étoit. Il feit tant de belles choſes en ſon temps, que la bonne renommée & l'effect de ſes vertus l'ont fait nommer *preux* juſques en la fin du monde. Pour abréger, il feit préſens & à grans & à petits, tant que cheſcun ſe diſpouſa de mener joye plus que en feſte où il euſſent jamais eſté; ce que l'on euſt fait ſi ne fuſt Mourgue la fée, qui par ſon enchantement deſlibéra de troubler la reine & toute ſa belle compaignye, pour ce que elle eſtoit envieuſe de ſa grant beauté, & jalouſe de meſſire Lancelot du Lac qu'elle aimoit; mais il ne la vouloit aimer; qui fut cauſe de la faire conſpirer ſur la reine & toutes ſes dames telle choſe dont la feſte fuſt deſpartye, & par adventure ſi la reine l'eufſt fait ſe-mondre à celle feſte, l'inconvénient jamais ne fuſt advenu.

Ainſy comme je vous ai ja compté, fut toute celle nobleſſe grande dès le Samedy veille de Pen-thecouſte aſſemblée & lougée dedens Kamalot, deſlibérée commencer le lendemain à faire grant chere.



Chascun se lieve matin , & se pare de ses meilleurs habillemens comme à telle feste appartenoit. Les seigneurs & gentilshommes s'en vont au palais pour accompagner le roy en la grant église. D'autre part viennent les dames au logis de la reine pour faire de mesmes , & lui font compaignye jusques après le service fait , que le roy & la reine s'en retournent avec toute leur suite jusqu'au palais , où ils trouverent desja les grans tables mises & couvertes , toutes aprestées pour disner ; mais le roy avoit une coustume que à tel jour jamais ne se affeyoit pour manger , que premierement ne fust advenue en son palais quelque aventure. Donques le roy , en attendant si riens surviendroit , s'étoit appuyé à une fenestre qui regardoit sur la maistresse rue de Kamalot , & devoit avecques messire Gauvain. Il estoit ja près de none , quand messire Queux le sénéchal vint au roy & lui dit : Sire , vous jeûnez trop , long-tems a que vostre disné est prest. Le roi lui respont , & dit : Queux , ne savez-vous dez long-tems ma coustume ? Me veites-vous oncques asseoir au manger à tel jour comme nous sommes aujourd'huy , que premierement ne fust advenue quelque aventure céans ? Sire , il est vray , respondit Queux , mais il y en a ici ung cent , voire deux en ceste salle , qui meurent de faim ; & en disant ces paroles , le roy regarde aval la rue , & voit venir ung jeune gentilhomme monté sur ung cheval qui

bien monstroït aux enseignes de sa sueur qu'il avoit longuement couru ; & aussi il estoit chargé , car il pourtoit sur son col une grosse malle de fin velours cramoisy toute à bendes , & lassée de foye verde ; au bout du lasset avoit une petite ferreure d'argent , dont la clef estoit d'or qui la tenoit fermée. Le jeune gentilhomme arrive au pied des degrez du palais ; assez y eut qui son cheval lui tint ; quand il fut descendu , il prend sa malle sur son bras & se met à monter au palais. Le roy qui tout ce voit par la fenestre , se tourne vers sa compaignye , & dit assez haultement : Or croy-je que nous disnerons tost , car j'ay veu arriver messaiger qui nous aporte nouvelles bien hastives , ou je suis deceu. En disant cecy , le gentilhomme entre dedens la salle , & s'adresse là où il voit le roy. Assez lui fait-on place , & lui qui estoit saige & bien aprins pour savoir faire son messaige , met le genoil en terre en saluant le roy , & dit : Sire , je suis transmis à vous de par une très-haulte dame qui moult vous aime , laquelle vous supplie de par moy qu'il vous plaise luy ouctroyer ung dong , devant que plus vous en dye. Car elle me a chargé de ainfy le faire ; mais tant vous puis-je bien dire de par elle , Sire , que en ce don ne pouvez vous avoir reprouche ni domaige. Le roy pense ung petit , & ne respont riens ; adonc messire Gauvain qui de costé lui estoit , lui dit : Sire , vous ne pouvez refuser ce don qu'il

ne fust tourné à villenye, veu que ny pouvez avoir honte ny domaige. Alors le roy haulce la teste & dit au Gentilhomme : Amy, & je vous ouctroye le don que demandé m'avez; & le gentilhomme le remercye de par sa dame le plus humblement qu'il le fut faire, & prent sa malle & la délasse. Vous devez entendre que le roy avoit grant desir & toute la chevalerye qui là estoit assemblée, de voir ce qui estoit dedens; le gentilhomme en tire hors le plus beau & riche Mantheau, qui ancoures eust esté veu en ce tems-là au royaume d'Angleterre. Il estoit d'ung riche pourpre tout battu à or, semé de feuillages couverts de très-grosses perles, la bourdure en estoit toute semée de grappes de raisins, dont les grumes estoient de purs diamans naifs, & les autres des fins balais & rubis, tous percez à jour, en maniere que vous eussiez dit que c'estoient vrays raisins venans de vigne, tant estoit l'euvre bien enchâssée que c'estoit chose merveilleuse de le voir. Le roy tout le premier s'esbahit de la grant richesse qu'il voit, aussi font tous ceulx de la salle. S'il estoit estrange, ne fault s'esmerveiller, car il estoit fée, & fait d'une fée par enchantement; en effet tant fut l'ouvraige auctentique de ce Mantheau, que à peine le pourroit-lon croire. Mais tout ce avoit fait la faulce Mourgue pour mieulx à ce qu'elle entendoit parvenir. C'estoit affin que la reine & ses Dames qui point ne favoyent sa vertu, desirassent à le vestir

pour le cuider avoir ; mais si elles eussent sceu de quelle foye il estoit tiffu , jamais ne l'eussent vestu , ni ne se fussent trouvées pour chose du monde en ce lieu ni place où ce Mantheau eust esté : car il estoit de telle vertu qui descouvroit par son enchantement la desloyauté des dames & aussi des damoyelles , car ja nulle d'elles ne l'eust vestu que le Mantheau ne lui eust esté trop court ou trop long , pour peu qu'elle se fust meffaitte envers son mary ou son amy. Ainsy fut adonques tiré hors de la malle ce riche Mantheau par le gentilhomme messaiger , & présenté au roy en lui disant toute sa vertu , & en oultre lui dit : Sire , le don qu'il vous a pleu ouctroyer à madame ma maistresse est tel , qu'il n'y aura céans dame ni damoyelle à qui vous ne le fassiez assayer , & celle à qui il fera de mesure ni trop court ni trop long , ma dame lui en fait le présent par tel si , qu'elle en fera toute sa vie honnorée. Pourquoi , Sire , puisqu'il vous a pleu donner ce don à ma dame , je me suis délibéré jamais partir de céans que je n'en aye veu l'espreuve. Sire , vostre plaisir sera mander toutes les dames , & les faire venir en vostre présence , si en verrez l'essay : je suis venu de loing , faites que la fiance de vostre proumesse & parolle ne perde son nom , qui estes par tout le monde renommé le plus véritable roy qui vive. Quand le roy oyt parler le gentilhomme messaiger , & voit qu'il ne se peut

desdire de la promesse qu'il lui a faicte, il est trop marry, car il cougnoist évidemment que ce sont des ouvraiges de Mourgue, qui toujours s'affloyoit faire desplairir en tout cas à la reine, & que à cause de ce toute la compaignye sera troublée; mais il n'y peut mettre remede. Lors messire Gauvain prent la parolle, & dit au roy: Sire, puisque tant y a, il faut que vous mandez la reine, & toutes les dames & damoyelles de céans, qu'elles viennent icy à vous. Or y allez donques, dit le roy, & menez avecques vous le roy Urien, & dites à la reine que je l'attens & qu'elle s'en vienne icy disner, & que elle amene toute sa belle compaignye, car je veulx tenir promesse à ce messaiger. Le roy Urien & messire Gauvain s'en vont quérir la reine ainfy comme le roy le commande, & la treuvent qu'elle vouloit ja laver ses mains pour disner en sa chambre, car elle ne pouvoit plus attendre. Messire Gauvain parla le premier, & dit: Madame, le roy nous envoie à vous & vous mande que veniez disner en salle; voyre fait le roy Urien, & amenez toute vostre belle compaignye, le roy veult voir laquelle est plus belle, car il lui vouldra faire ung présent. C'est d'un Mantheau le plus riche que vous veites oncques, l'on le lui a maintenant apourté, & le veult donner à celle à qui il fera le mieux séant, il le nous a ainfy promis. Ils se garderent très-bien de desclairer la vertu qu'il avoit, car ja dame ne

fust venue. La reine part de sa chambre, & s'en va avec les deux chevaliers, en grand desir d'essayar ce riche Mantheau, & ne laisse en ses chambres dame ne demoyfelle qu'elle n'amenne. Elle est venue jusques en salle, où elle fut fort regardée pour sa très-grant beaulté; sa noble compaignye la suit, chascun lui fait place; elle est venue devant le roy qui tenoit le Mantheau entre ses mains, & en le despliant dit à la reine: Madame, j'ay donné ce beau Mantheau que vous voyez à celle de toute la compaignye à qui il fera le mieulx séant. Et plus n'en dit, car il lui desplaisoit de tant en faire. La reine qui voit la grant beaulté du mantel, le desire & convoite de tout son cueur, & pour ce le prent elle toute la premiere, & le fait mettre sur ses épaules pour le assayer. Mais sans nulle doubte il lui fut ung petit trop court devant, bien du travers d'un doy, mais il estoit de bonne longueur par derriere. Messire Yvain le fils au roi Urien qui estoit de costé elle, lui voit tout changer le visaige pour ce que elle s'apperçeoit à la risée des gens qu'il y a queulque chose. Messire Yvain lui dit: Madame, il m'est advis que ce Mantheau vous est assés bien fait par derriere, mais le devant est ung peu court, faites le assayer à celle damoyfelle qui est auprès de vous, car elle est de vostre taille. C'est la mye Hector le fils. Ores, baillez le lui, madame, je vous en prie; & la reine le lui baille.

La damoyfelle voulentiers le prent & le veft incontinent; mais fans nulle doubte il lui fut court de demy grant pié de tous coftez. Mais regardez, fait meffire Gauvain, comment il s'eft retrait, fi n'a il pas été pourté loin, puisque la reine la laiffé. La reine regarde autour d'elle, & dit aux gentils-hommes : Meffieurs, ne m'étoit-il pas plus long que à cefte damoyfelle. Meffire Queux qui eftoit le plus grant gaudiffeux de la maifon du roi, dit à la reine en cette maniere : Madame, voyrement eftes-vous plus loyalle que elle ? Dea ! fait la reine, meffire Queux, comment l'entendez-vous ? Dites-le moi à coup je le veulx favoir. Alors meffire Queux lui va tout compter de point en point comment Mourgue avoit envoyé ce Mantheau au roi, par ce meffaigner présent, lequel avoit à faulfes enfeignes prins la foi du roi, qui lui avoit promis le faire affayer à toutes les dames & damoyfelles de fa maifon; & que le roy avoit fait cefte promesse, dont il eftoit très desplaisant; mais il n'y avoit plus de remede, car pour riens ne faulferoit fa foy. La reine fut faige & fe penfe que fi elle fait feublant de courrous que la honte en feroit plus grande; fi le prent en jeu & en rit, comme celle qui n'eftimoit que mocquerye tout ce qui venoit de Mourgue. Toutefois fi euft-elle bien voulu n'y eftre point venue à celle foys, ce néanmoins en chere joyeufe dit tout hault : Or ça, mefdames, qu'allez vous

attendant , puyſ que j'ai commencé la première ? Que ne vous deſpeſchez vous de le veſtir , & affayer comme moi ? Meſſire Queux qui eſtoit tant joyeux que plus ne pouvoit , de ce qu'il voit ſi entreprinſes ces poures dames , leur dit : Or ça , meſdamoyſelles , avancez-vous , afin que on cougnoyſſe aujourd'huy la plus loyalle de céans , & que ce beau Mantheau ſoit à elle ; aujourd'huy ſera cougnue la foy que vous tenez à ces poures chevaliers qui tant feuffrent de peine pour vous aultres. Quant les poures dames oyent parler meſſire Queux qui ſe va ainſy mocquant d'elles , & ſcevent defia la vérité du Mantheau , il n'y euſt celle qui n'eufſt bien voulu eſtre en ſon pays. Cheſcune refuſe à le veſtir ; le roy les regarde qui en prent pitié & dit au meſſaiger : Amy , il me ſemble que déformais pouvez vous remporter votre Mantheau ; car il eſt ſi très *mal taillé* , à ce que je puis ja voir , qu'il ne ſaura bien venir à dame de céans. Ha ! fire , fait le meſſaiger , je vous appelle de promeſſe , jamais ne l'oſeroys reprendre qu'il n'ait par tout céans été affayé , & en voſtre même preſence. Sire , ce que le roy promet doit eſtre tenu ; or doncq fait le roy : Puisque l'ay promis qu'il ſe tiengne , mais il m'en deſplaiſt. Adoncq n'y eut pour ce dame ni damoyſelle qui ne très ſuaſt d'angoyſſe , & qui ne changeaſt de couleur. Cheſcune veult faire honneur à ſa compaigne de le lui faire affayer la première , ſans de riens lui en

pourter envie. La reine voit messire Queux, qui ne se peust taire & ne fait que railler, l'appelle, & lui dit: Messire Queux, affayez - le à vostre femme fans tant caquetter, si verrons comment il lui fera. Or estoit il maryé à une très-belle damoyfelle des plus avancées de cheux la reine, & y avoit telle fiance qu'il lui sembloit bien qu'il n'en avoit point de loyalle au monde, si celle là ne l'estoit. Messire Queux par le commandement de la reine l'appelle: Venez avant, ma mye, car aujourd'huy fera cougneue vostre-grant vateur, & serez nommée la fleur des dames: prenez-moy ce Mantheau hardiment & le vestez; car je croy qu'il a esté fait pour vous seule. Sa femme lui respont: Messire Queux, il m'est advis, mais que ce fust votre plaisir, qu'il vaudroit mieulx que le feissiez affayer à ces aultres dames que vela, il leur semblera advis par adventure que je le veuille affayer la premiere par arrogance ou par orgueil, & m'en sauront pis. Ne vous chaille, ma mye, fait messire Queux, je vous promets ma foy, que si elles devoient enraiger, vous le vestirez la premiere. Et lui mesine sans plus dire le lui met sur les espales: mais ce villain Mantheau se alla si très fort raccourci par derriere, qu'il ne couvroit pas le jarret, & par le devant ne venoit que environ deux doys sous le genoil. Sainte Marie! fait messire Brehus sans pityé qui estoit tout joignant d'eux, & qu'est-ce que je voy, messire Queux? Que vous

dites , vous eussiez vous jamais creu cecy ? Or vous y fiez car aultrement vous auriez tort. Messire Queux ne fait quelle contenance tenir ; il voit qu'il ne peult couvrir cecy , chescun en est joyeux pour ce qu'il avoit tant mal mené de langaige les pources dames. Dès l'heure , commence il à perdre son haut caquet , & baisse la teste. Messire Ydier l'appelle & lui dit : Messire Queux , que voulez vous dire de ce Mantheau ? A mon advis qu'il seroit bon à vostre femme s'il n'estoit si court ; le retiendra elle ou non , affin que les aultres l'affayent ? Queux ne respont riens , mais sa femme toute despitée & honteuse le desvet & le gette au beau milieu de la place , & s'en fuyt tant marrye que plus ne peult , en maudissant le Mantheau & celle qui jamais l'envoya. Quant les dames voyent qu'il sera forse que chescune affaye la fortune , pource que le roy l'a ainsi promis , & qu'il n'y a point de remede , elles sont tant dolentes que plus n'en peuvent , & ne scevent à quel saint se vouer. Messire Lucan le bouteiller , qui estoit fort aimé du roy , & des plus près de sa personne ; il lui dit : Sire , il faut que vous faciez affayer ce mantheau à la mye de messire Gauvain , qui tant est belle & saige , vraiment elle ne deust pas demeurer des dernieres. La damoyelle étoit appelée Genelas , & l'aimoit fort messire Gauvain. Toutesfois , il avoit eu quelque peu de soupeffon d'elle & d'un chevalier , & eust bien voulu que

messire Lucan n'eust point mis cela en jeu. Néanmoins le roi fait appeller la damoyfelle, qui n'ose reffuser. Le Mantheau lui est vestu, lequel s'estendit si long par derriere qu'il treinoit bien un pié & demi. Le pan devant du costé dextre ne lui venoit pas au genoil, mais le fenestre le couvroit. Alors messire Queux qui longuement avoit perdu le parler, le recouvra; car il a moult grande joie de ce Mantheau, qui tant s'estoit défiguré sur la poure damoyfelle Genelas. Il dit: Or ne ferai je hay, mais moqué feulet, las dieu mercy. Messire Gauvain regarde sa damoyfelle de travers, comme celui qui est très mal content. Messire Queux la prent & la meine seoir de costé sa femme & dit: Mademoiselle, tenez vous près de ma femme, car vous êtes auffi femme de bien quelle. Le roi qui voit toute sa cour pleine de ris, ne se peut tenir de faire comme les aultres, deslibere puisque tant en a fait, qu'il en verra la fin. Il prend par la main la mye de messire Yvain, le fils au roi Urien, l'ung des meilleurs chevaliers de la table ronde, & lui dit: Mademoiselle, ce Mantheau à mon advis doit estre vostre; car je n'ouys oncq dire chose de vous, pourquoy vous ne le deviez avoir. Greflet le petit qui estoit des mignons du roi print la parole, & dit: Sire, vous affermés fort pour cette damoyfelle, attendez ung peu, jusques ayez veu ce qu'il à dieu plaira en dispoufer. Faites-le lui mettre sur les espauls
vivement,

viftement, fi le verrons. Le Mantheau fut affablé, mais fans nulle doubte ce fut toute pityé de le voir, tant eftoit de mauvaife forte fur elle; car il treinoit par devant, & ne venoit que jusques au cul par derriere? Helas, mon dieu! dit Greflet, voicy une terrible tromperye, il est bien fou qui en femme se fye, je n'en ai ancour veu une qui n'ait fait quelque finesse à son homme. Sire, vous assurez maintenant que ceste-cy le gagneroit, regardez comment vous en êtes. La poure damoyfelle est tant honteuse qu'elle ne scet que dire. Elle a prins ce Mantheau par l'attaiche, & l'a getté sur ung chevalier. Queux le seneschal lui a dit: Madamoyfelle, ne vous courrouffez point, ce sont des fortunes de ce monde, allez vous seoir auprès de Genelas & de ma femme si ferez guerye; & elle sy en va bien peneusement. Le roy appelle la mye de Perseval le Galloys, & lui dit: Belle, affayez ce Mantheau, je vous en pryé, car je me fye tant au bon rapport que l'on fait de vous, que si nous avons failly aux autres, à mon advis ne faudrons nous point à vous. Greflet prent la parole de rechef, & dit au roi: Sire, vous souvient-il comment il vous en print à l'autre coup de ce que vous aviez tant affermé, gardez qu'il ne vous en adveigne ainsy à cette foys. La poure damoyfelle seuffre que on le lui mette sur le dos; car force lui est. En effet, dèz

ce qu'il fut sur elle, les attaches vont rompre tellement que le Mantheau tombe à terre. La damoyelle est bien desplaisant & le laisse là, & s'en va asseoir de costé les aultres, baissant la teste sans oser regarder le roi au visage, ne chevalier qui soit là, & maudit en son cueur celui ou celle qui en trouva jamais l'invencion. Je ne croy pas, fait le roi, que ce Mantheau face jamais honneur à dame ne à damoyelle de céans. Le messaiger relieve son Mantheau, & dit : Or me faut-il chercher aultres attaches. Lors boute la main en sa malle si en tire de semblables, car il ne veult en nulle maniere que par faute d'attaches sa besoigne soit destourbée. Le roy reprend le parler, comme ung peu fasché de l'ennui qu'il voit à ces pources dames, & dit au messaiger : Ami, n'est-ce pas assez assayé ? il seroit meshuy tems que je disnasse. Le roi ne demandoit sinon occasion de tout laisser ; mais le messaiger se remet avant, & appelle du roi pour la foi qu'il lui a promise devant toute sa baronnye, disant : Sire, vous ne faites oncques tort à homme, je vous supplie ne commencez point à moi, tenés votre promesse. Toute la chevalerye de leans est esbahye ; car il n'y a celui qui n'y ait femme ou amye. Messire Ydier avoit son amoureuse auprès de lui, qui ne cuidoit pas que en tout le monde en eust une de plus grant loyaulté pleine. Il la prent

par la main, & lui dit : Or ma mye, vous savez le grand amour que je vous ay toujours pourté, & la fiance que j'ay eu en vous, pourquoy je me tiens seur comme de la mort que ne pensates oncques à me faire ung mauvais tour; dont à ceste heure fort mon cueur se rejoye, car je cougnoys clement que ce Mantheau vous fera de mesure; vostre bonté & loyauté vous feront aujourd'hui grant honneur. Or regardez, ma mye, de quoi il sert d'estre ainsi loyalle, je suis plus aise de l'envye que auront sur vous ces aultres damoyelles, & du desplaisir que vous ferez aux médifans que d'aultre chose. Je les verray à cette fois bien marrys & confus, & ne fust-ce que messire Queux : allés ma mye empoignez moi ce Mantheau, & le vestez hardiment devant tout le monde, pour estre la fleur des dames. La damoyelle à moytié entreprise respondit : Messire Ydier, mon bon & loyal amy, il me semble, sous correction, que ne vous devriez si fort haster, & devriez attendre que le roi le commandast. Non, non, dit messire Ydier, faites seulement ce que je vous dis. Lors la damoyelle prent tout doucement le Mantheau & le vest, mais oncques habillement quelle pourtast ne lui fust si bien fait de mesure comme il se trouva par devant, tant que toute la compaignye qui estoit de ce costé-là cuida ung coup qu'elle l'eust gagné; puis ils tour-

nerent à voir le derriere; mais c'estoit toute pityé, car sur ma foy il ne venoit pas jusques aux fesses, dont la risée commença merueilleusement grande. Ha! damoiselle, dit Greflet, je ne voy nul moyen que ce Mantheau vous soit jamais bon; car l'on ne le fauroit jamais tant tirer par derriere qu'il soit à l'esgal du devant. Queux aussi ne se peust tenir de parler, pource que messire Ydier l'avoit gaudi, & lui dit: Qu'en dites-vous, messire Ydier? Il est bien mussé à qui le cul appert. Messire Ydier ne scet que dire, sinon que par courrous il prend le Mantheau, & le gette jusques aux pieds du roy. Queux prent la damoyfelle par la main, & la meine avec les autres qui ja avoyent affayé la vertu du Mantheau, & leur dit: Mesdames, faites grant chere, je vous ameine compaignye. Mais nulle n'y eut qui l'en remerciaist. Que vous irois-je plus comptant pour faire longue la matiere? Mais pour conclusion il n'y eut chevalier leans qui ne le feist affayer à sa femme ou à sa mye, dont ils eurent depuis les cueurs doulens; car tel y avoit eu fiance, qui oncques puis ne fait que grumeler. Le messaiger voyant que son Mantheau ne se veut accourder d'estre à nulle des damoyfelles qu'il ait leans veues, dit tout hault: Or je voy bien qu'il m'en fauldra rapourter mon présent de là où je vins, dont il me desplaist. Sire, je vous supplie affin que je me soye acquitté de mon

devoir , qu'il vous plaife renvoyer ancour ung coup par toutes les chambres de céans chercher s'il y a plus riens , car j'ay tousjours ouy dire que oncques adventure n'advint en vostre maison qui ne s'en retournaft fournye ; ce feroit grant malheur s'il m'en failloit ainfy retourner. Par mon chef , dit messire Gauvain , Sire , il vous dit vray. Lors commande le roy à Greflet qu'il s'en voyse chercher par toutes les chambres de leans , & qu'il ne demoure jusques à la plus petite que tout ne vieigne. Greflet s'y en va viftement , & ne laisse coing ne quignet de tout le palais , où il ne fasse sa quefte , ainfy que le roy le commande. Et après tout avoir bien cherché , n'y trouve qu'une feulle damoyfelle couchée fur un liët malade. Greflet la falue , difant : Madamoyfelle , levez fus , il vous fault en falle venir , le roy vous demande. Messire Greflet , dit la damoyfelle , je obéyray volentiers au roy , mais vous voyez comment je fuis , pourquoy il me semble que me devez tenir pour excufée , long-tems a que je n'ay bougé d'icy , & ne fuis habillée ne accouftrée pour me trouver en falle. Madamoyfelle , dit Greflet , je attendray jusques vous foyez mise en point pour venir , car aultrement ne m'en puis-je retourner fans vous mener. Quant la damoyfelle voit qu'il n'y a remede , elle se lieve & se accouftré le plus honnestement qu'elle peut , & s'en vient en falle avecques

Messire Greflet. Quand son amy qui là estoit la voit venir, tout le sang luy mue dedens le corps, tant qu'il luy apparoit au vifage. Il avoit esté joyeux à merveilles de ce qu'elle ne s'estoit point trouvée en la compaignye, pour les dangers qu'il y avoit veu; mais sa joye est tournée en deul, de peur qu'elle n'y recoive déshonneur & reprouche; car il l'aimoit de si grant amour, que plus ne pouvoit; & si ce eust esté à son dit, jamais n'eust le Mantheau affayé. La damoyfelle est jusques devant le roy venue. Le messaiger luy présente le Mantheau, & luy conte toute sa vertu. Et ainsy qu'il luy disoit ces parolles, voicy venir le chevalier amy de la damoyfelle, & si vous voulez savoir son nom, je vous advise que c'étoit messire Karados brise-bras, bon chevalier & hardy, lequel s'aproucha de sa Dame, & luy dit: Hélas! ma mye, je vous pryé que si vous doubtez de riens, que ne vestez point ce Mantheau, car pour chose de ce monde je ne voudroye voir devant mes yeulx vostre honte, ne chose pourquoy je ne vous doyve tant aimer comme je fais; j'en aime beaucoup mieulx estre en doubte que d'en sçavoir la vérité, & vous voir assise à costé madamoyfelle Genelas & la femme de messire Queux. Greflet prent la parolle, & dit à Karados: De quoy vous tourmentez-vous tant? n'en voyez-vous pas là plus de deux cent affises sur ces bancs, que l'on

Quidoit au matin entre les plus loyalles de tout le pays? & touttefois vous avez veu comment il en va. La damoyfelle qui de riens ne s'esbahissoit en faisant chere joyeuse, dit à messire Karados: Ami, de quoy vous sociez-vous? cuidez-vous que je vous doyve estre meilleure que les aultres? au regard de moy je le vestiray & ne m'en socye, car je ne me veulx pas vanter de en riens passer les aultres. Au pis venir ne pouvez faillir d'estre très-bien accompagné, voyre des plus gens de bien du monde. Par ma foy je le vestiray, & deussiez-vous ancoures plus plaindre, & en advienne ce qu'il pourra. Je seroye, fait-il, content que non, mais le roy commande que si. Maintenant elle l'a prins, & affuble très-hardiment devant toute la compaignye qui regardoit de grant affection quelle en seroit la fin; mais en effect, ce Mantheau fut si bien seant & de bonne mesure, & devant & derriere sur la damoyfelle, que tous les cousturiers du monde ne l'eussent seu mieulx tailler pour elle. Le gentilhomme messaiger qui maintenant voit l'aventure achevée, dit tout hault: Damoyfelle, damoyfelle, je vous promets que vostre amy doit estre à cette heure bien joyeux; car je veulx que vous saichiez que j'ay porté vostre Mantheau en maints estranges lieux, & l'ay fait assayer à mille dames & damoyfelles à qui oncques il ne fut bienseant, & n'en veis jamais que

vous seule à qui il fust bon, pourquoy je le vous deslivre, car il est vostre de bon droit; le roy mesme le conferme: dont la damoyelle très-humblement le remercia. Il n'y a leans dame ny chevalier qui aille à l'encontre combien qu'il y ait de l'envie assez, mais semblant n'en font, car ils ne sçavent chose nulle sur la damoyelle à redire. Le messaiger prent congié du roy, car moult lui tarde de retourner à sa dame rapourter son messaige, ny ne veult demeurer au disner pour priere qu'on lui fasse. Le roy se assiet à table, car temps en estoit; maints chevaliers y disnerent, qui après s'en retournerent en leurs maisons tristes & doulens, qui oncques puis n'en rirent; mais qui qu'en ait deuil, messire Karados s'en va avec sa mye tant joyeux & content, que il n'estoit poussible de plus, & empourterent le Mantheau, & le garderent depuis toute leur vie bien chèrement. Après leur trespas, il fut mis en ung lieu secret, & n'y a plus personne de nostre temps qui saiche où il est, que moy. Pour quoy je veulx bien advertir vous, ma cousinne, la premiere, que quand il vous plaira l'affayer, il est en ma puissance le faire apourter, ou pour vous, ou queulqu'une de vos bonnes amyes. Touttefoys si vous voyez que on le doyve ancoures laisser là où il est, qu'il y demoure; vous y penserez. Au regard de moy, je ne veulx sinon ce que vous voulez;

car je suis & seray tant que je vivray vostre meilleur amy ; & puis que le Mantheau vous feroit un peu court , si ne lairroye - je pas de vous aimer. Or vous ay - je eschevé mon compte , c'est du *Mantheau mal taillé* , sinon que j'avoie oublié à vous dire le nom de celle qui par sa bonté gagna le dangereux Mantheau , sachez que on l'appelloit

Fin du sixième Volume.



T A B L E

DU SIXIÈME VOLUME.

SUITE DU RECUEIL DE CES MESSIEURS.

<i>I</i> L ne faut compter sur rien ,	page 7
<i>Nouvelle Espagnole ,</i>	13
<i>La Vérité au fond d'un puits ,</i>	69
<i>Lettres pillées ,</i>	81
<i>Fragmens de Zéphire & Nompareille , Conte ,</i>	83
<i>Sur des Feuilles de Spectateurs ,</i>	93
<i>Dialogue ,</i>	101
<i>Histoire morale ,</i>	110
<i>Eloge de la paresse ,</i>	115
<i>Le chien enragé , Conte ;</i>	118
<i>Critique de l'ouvrage ,</i>	128

HISTOIRES NOUVELLES.

<i>Mémoires de Lucilie ,</i>	141
<i>Dom Juan & Isabelle , histoire portugaise ,</i>	178
<i>Mémoires de M. d'Arbentières ,</i>	206

<i>Les deux Anglois, Nouvelle,</i>	page 287
<i>Lettres sur la Musique,</i>	319

L E S M A N T E A U X.

P R E M I È R E P A R T I E.

<i>Épître dédicatoire à M. Manteau,</i>	331
<i>Table des matières en forme de préface,</i>	333
<i>Le mari Manteau,</i>	347
<i>Le Manteau de la cheminée,</i>	353
<i>Tirer par le Manteau,</i>	372
<i>Sous le Manteau, Portrait,</i>	379
<i>Le Manteau de femme ou le Mantelet,</i>	389
<i>Le Manteau fourré,</i>	398
<i>Le Manteau court & le Manteau long,</i>	403
<i>Le Porte-Manteau,</i>	407
<i>Le Manteau de la nuit, chanson,</i>	415
<i>Le Manteau de lit, Conte,</i>	417
<i>Le Manteau trouffé,</i>	425
• <i>Le Manteau mal taillé.</i>	435

Fin de la Table du fixième volume.

A S E N S,

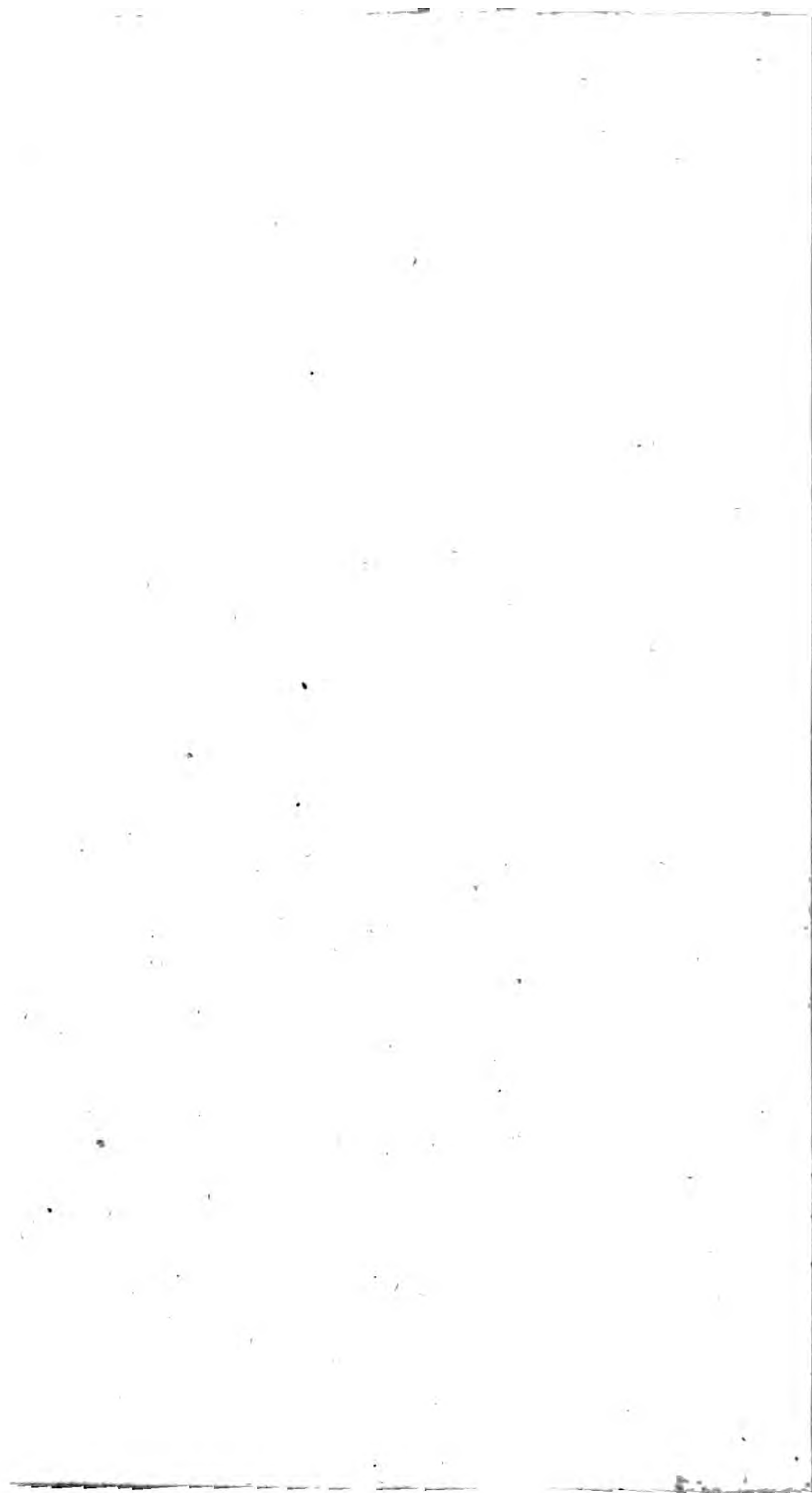
De l'Imprimerie de la veuve **TARBÉ**, Imprimeur
du Roi, 1787.

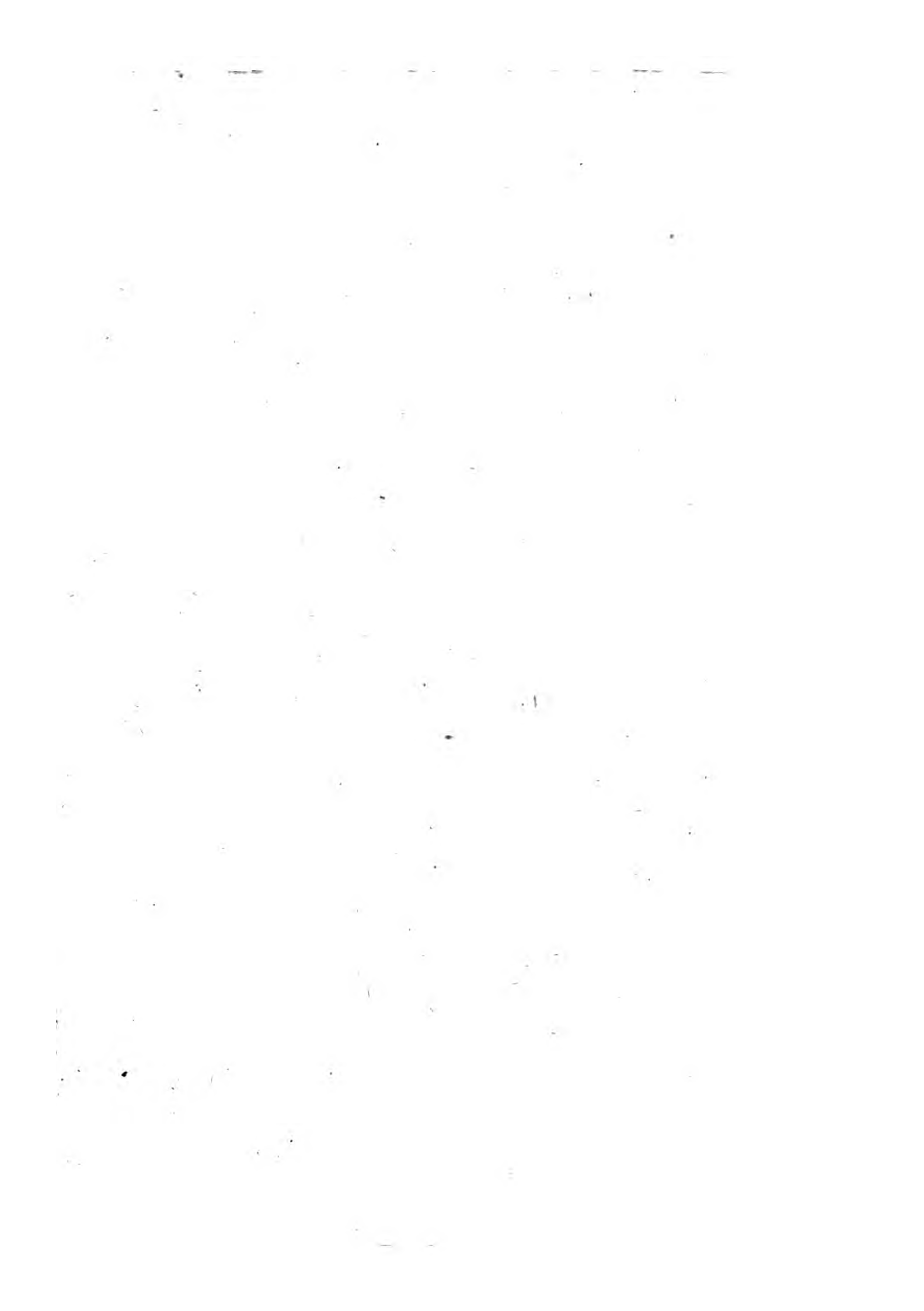
Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

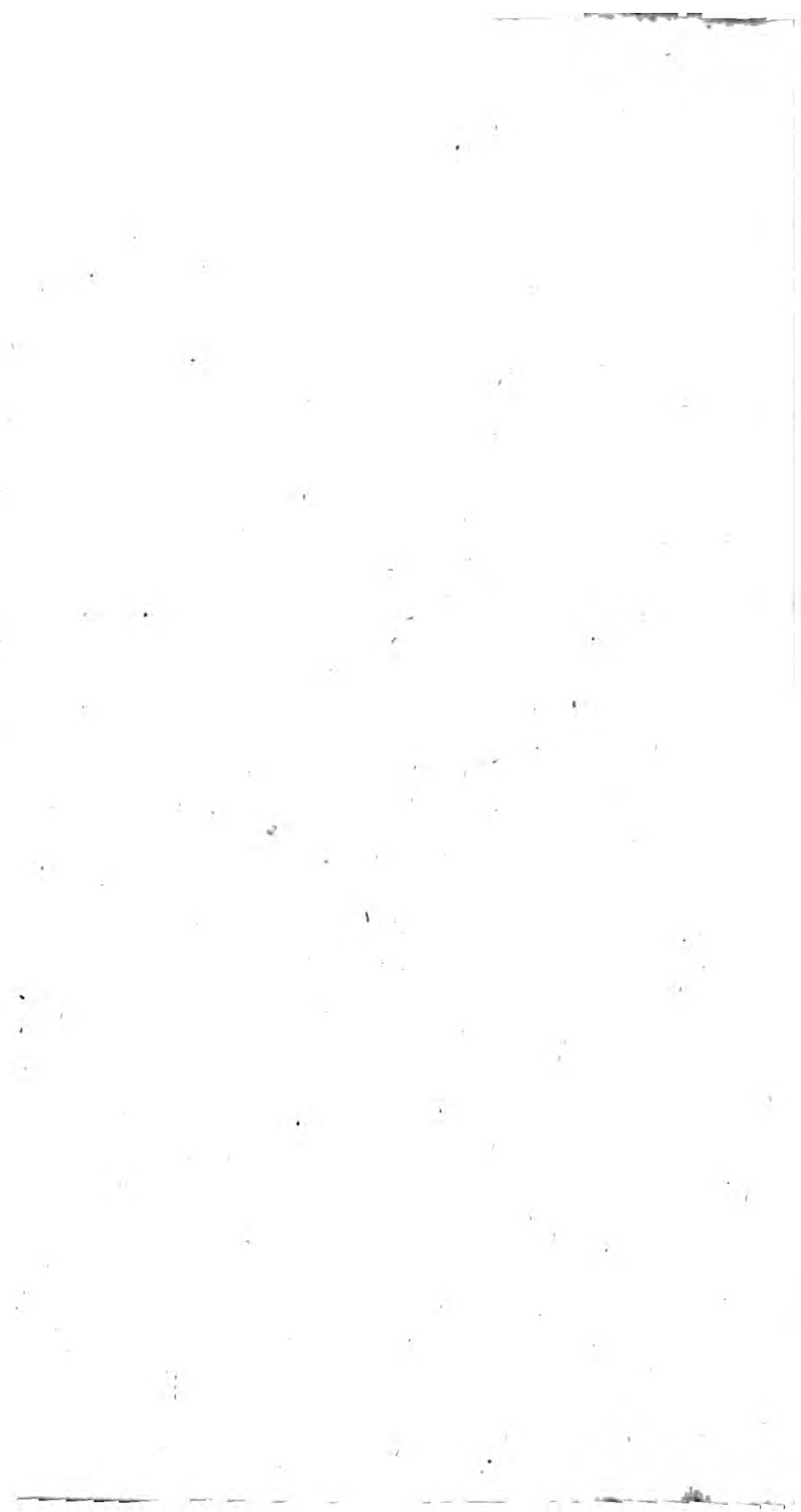
CONFIDENTIAL

3 7 7 3 A
INFORMATION SYSTEMS
7 7 7 3

822807







J. Norman
2.3.1984

